This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

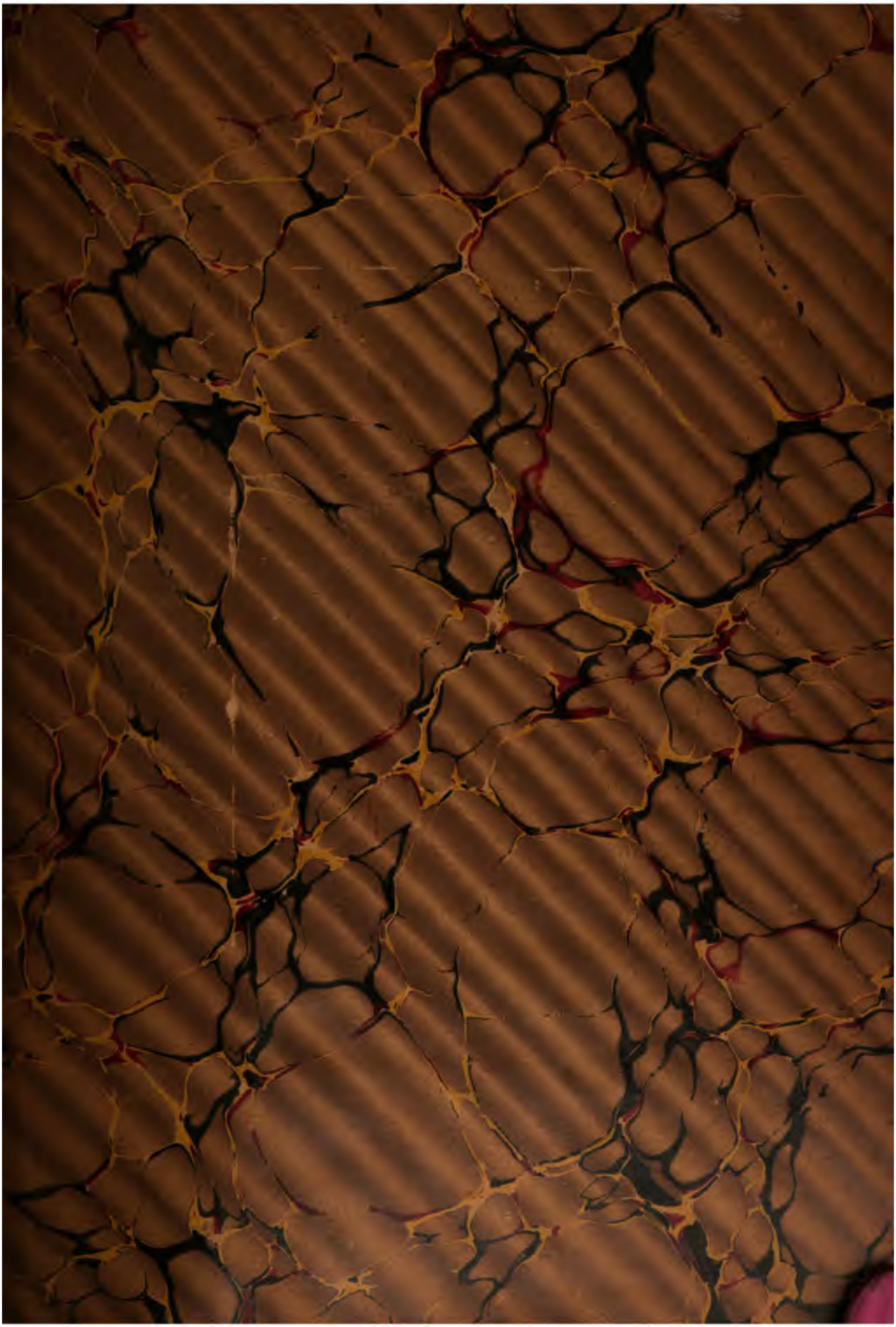
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Folio
346
Guérin
v.1, pt.1



DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES

PAR M. V. GUÉRIN,

[illegible]

JUDÉE.

TOME PREMIER.

PARIS,

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVIII.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux Cartes. Un volume in-8°. Chez A. Durand, libraire, rue Cujas.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, ouvrage accompagné d'une grande Carte de la Régence. Deux volumes grand in-8°. Chez H. Plon, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

PARIS,

CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

30, RUE DES BOULANGERS, ET 27, RUE DE BELLECHASSE.

Tous droits réservés.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
ET DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

JUDÉE.

TOME PREMIER.

PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVIII.

ANDOVER THEOL. SEM.
MAY
12
1990
LIBRARY.
43337

AVANT-PROPOS.

Après les innombrables ouvrages qui ont paru sur la Palestine, il semble, au premier abord, que la question soit épuisée sur cette contrée célèbre et qu'on vienne trop tard maintenant pour en entreprendre une nouvelle étude. Toutefois, j'ose croire le contraire, et les trois explorations que j'ai accomplies dans cette partie si intéressante de l'Orient, en 1852, en 1854 et en 1863, m'ont convaincu que les pèlerins et les voyageurs qui m'y avaient précédé étaient loin d'avoir tout vu et tout décrit, et loin d'avoir retrouvé, sur ce sol si fécond en débris et en souvenirs, les vestiges de toutes les villes, de tous les bourgs et villages qui le couvraient jadis. Ce n'est pas que j'aie l'orgueilleuse prétention d'avoir moi-même si bien étudié ce pays, qu'il ne reste plus rien à découvrir à ceux qui me suivront. Non, assurément; une vie d'homme, consacrée tout entière à explorer et à décrire la Palestine, ne suffirait point à dire le dernier mot sur ce petit coin du globe, qui occupe une place si grande dans l'histoire, quoique si bornée dans l'espace. On sait, en effet, que la Palestine était extraordinairement peuplée, en comparaison de l'exiguïté de son étendue, et qu'un

nombre incroyable de hameaux et de bourgades et même de cités importantes s'y pressaient dans les plaines, dans les vallées, sur les pentes et jusque sur le sommet des montagnes. Non-seulement la surface du sol était occupée par la culture ou par des habitations, mais encore les flancs rocheux des collines et des monts étaient souvent creusés, soit pour servir de demeures, de celliers ou de magasins aux vivants, soit pour être le dernier asile des morts. Ce sont même ces excavations souterraines, dont la plupart remontent à la plus haute antiquité, qui ont le mieux résisté au temps et aux hommes, les dévastations successives que le pays a subies ayant d'ordinaire passé au-dessus de ces hypogées sans les détruire. Les monuments extérieurs au contraire ont été tout naturellement beaucoup plus exposés aux ravages des siècles et de l'ennemi.

Celui qui, la Bible et l'histoire profane à la main, s'efforce de retrouver, sur une terre autrefois si fertile et si chargée de population, maintenant si peu cultivée et si peu habitée, les traces des villes qui ont disparu, rencontre, à la vérité, partout des ruines; mais ces ruines sont souvent peu distinctes, bouleversées depuis longtemps de fond en comble, hérissées de broussailles et d'un accès peu facile. Un nombre assez considérable d'entre elles ont même été presque entièrement effacées du sol, et des noms seuls ont survécu à plusieurs cités jadis célèbres, qui ont été comme anéanties. Ces noms, extrêmement précieux quand ils ne sont pas purement arabes et d'origine relativement moderne, reportent parfois la pensée jusqu'aux premiers âges de l'histoire hébraïque et surpassent alors en valeur de belles ruines encore debout, mais dont la

désignation première et, partant, le passé ont péri. En effet, ce sont les souvenirs principalement qui donnent du prix aux restes de l'antiquité, et plus ces souvenirs s'enfoncent et se perdent dans le lointain des siècles, plus est vif l'intérêt qu'ils excitent. En Palestine plus qu'ailleurs peut-être, on a l'occasion de répéter avec vérité cette parole d'un ancien : « Quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. » Oui, à chaque pas que l'on fait, on met le pied sur quelque histoire, et ces souvenirs historiques que l'on foule sans cesse rappellent quelquefois à l'imagination les événements les plus étonnants qui se soient accomplis dans le monde, événements dont le contre-coup dure encore et dont le retentissement n'aura de fin qu'avec l'humanité elle-même.

De tels souvenirs, surtout ceux qui se rattachent au grand mystère de la Rédemption des hommes et au drame sublime de la Passion, ont attiré de tout temps vers cette contrée miraculeuse, justement appelée la *Terre sainte*, des flots multipliés de pèlerins, avides de contempler les lieux témoins de tant de prodiges.

Mais, il faut le reconnaître, ces pèlerins, souvent peu éclairés et appartenant à des communions différentes et rivales, ont accrédité plus d'une tradition erronée ou douteuse qui doit être rejetée, ou admise seulement avec réserve; et c'est le devoir du critique impartial, qui cherche avant tout la vérité, de reviser chacune de ces traditions, afin de discerner celles qui sont vraies d'avec celles qui sont fausses, celles qui reposent sur des données certaines d'avec celles dont l'authenticité est moins assurée. Un pareil travail est chose délicate et exige une res-

pectueuse indépendance d'esprit, qui ne se laisse entraîner ni par un mépris superbe, ni par une crédulité aveugle. Ici, comme en toutes choses, la foi doit être raisonnable; mais la raison, trop confiante en elle-même et trop dédaigneuse, ne doit pas non plus étouffer la foi : ces deux sœurs doivent se donner la main et non chercher à se détruire.

Si les sanctuaires à jamais vénérables de la Palestine ont servi de but à des multitudes de pèlerins, qui ne cessent point d'y affluer de toutes parts; ce n'est néanmoins que depuis une quarantaine d'années que l'on a commencé sérieusement à étudier l'intérieur du pays, et que la connaissance géographique, historique et archéologique de cette contrée a fait de véritables progrès. Le monde savant a lu et apprécié à leur valeur les doctes ouvrages des courageux voyageurs français, anglais, allemands, italiens et américains qui, les premiers, ont exploré avec un soin éclairé et consciencieux les parties peu connues de la Palestine. Ce sera leur honneur d'avoir ouvert et tracé la voie. Guidé par les précieux résultats de leurs investigations, j'ai tâché de marcher sur leurs traces et de compléter leurs recherches.

Avant de prendre la plume, j'ai moi-même visité, à trois reprises différentes, comme je l'ai dit plus haut, la contrée que je vais actuellement décrire. La première fois, en 1852, je n'étudiai guère que les grandes routes fréquentées par les caravanes; car, ayant à remplir alors une autre mission dans les îles de Samos et de Patmos, je n'avais pu disposer que d'un temps fort limité pour pousser une pointe jusqu'en Palestine et examiner rapidement les localités les plus célèbres. En 1854, chargé d'ex-

plorer l'île de Rhodes, je ne pus résister au désir de saluer pour la seconde fois, chemin faisant, les mêmes villes et les mêmes sanctuaires, et, sortant des voies suivies d'ordinaire par les pèlerins, j'eus l'occasion de faire un certain nombre de découvertes que je dus interrompre pour me rendre au but principal qui m'était marqué. Depuis cette époque jusqu'en 1863, dans l'intervalle d'autres missions scientifiques qui me furent confiées en Égypte, en Nubie et dans la Régence de Tunis, je ne perdis pas de vue la Palestine et je me tins au courant des recherches et des travaux dont elle avait été ou dont elle était encore l'objet. Enfin, au mois de mars de l'année 1863, j'obtins la faveur d'y retourner avec une mission spéciale, et, à peine débarqué à Jaffa, je procédai méthodiquement à une exploration à peu près complète de la Judée, jusqu'au désert qui la sépare, au sud, de l'Égypte. Je commençai aussi des investigations analogues dans la Samarie, puis dans la haute et dans la basse Galilée; mais, après neuf mois de courses continuelles, je fus arrêté soudain par la maladie et contraint, à mon grand regret, d'abandonner le théâtre de mes recherches et de revenir en France. Avant de retourner en Palestine pour y reprendre l'étude attentive et minutieuse du pays, je vais publier le résultat de mes investigations en Judée. Le lecteur, à l'aide de la carte qui sera adjointe à ce travail, pourra me suivre, jour par jour, dans le réseau assez compliqué de mes marches. Cette première partie de ma *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine* ne comprendra pas Jérusalem. Une telle ville demande, à elle seule, une étude particulière. J'aborderai plus tard ce difficile sujet, et, dans un volume qui

sera le septième de l'ouvrage que j'entreprends, les trois premiers étant consacrés à la Judée et trois autres à la Samarie et à la Galilée, je résumerai les publications les plus remarquables, au point de vue de l'histoire et de l'archéologie, qui ont paru sur cette cité, dont les souvenirs remplissent le monde et dont la topographie et les monuments ont donné lieu parmi les archéologues à des discussions d'un si grand intérêt. Enfin, s'il m'est donné dans la suite de parcourir, avec le même soin et d'une manière également détaillée, les contrées Transjordanes et la péninsule Sinaïtique, je joindrai un huitième et un neuvième volume aux sept précédents.

Après avoir, depuis une quinzaine d'années, étudié, en Italie, en Grèce, en Asie Mineure, en Égypte, en Tunisie et en Algérie, les principaux monuments et les vestiges les plus célèbres de l'antiquité profane, j'ai été attiré comme invinciblement vers l'antiquité biblique, dont la Palestine possède les restes les plus précieux. Ces débris, sauf quelques-uns qui sont réellement incomparables, sont loin, il est vrai, d'égaler, soit en beauté, soit en grandeur, les ruines admirables de la Grèce ou les ruines gigantesques que les pharaons et les empereurs romains nous ont léguées; mais, d'un autre côté, les souvenirs qui s'y rattachent exercent sur l'imagination un prestige dont le scepticisme lui-même ne peut guère se défendre, et qui dépasse singulièrement, à mon avis, celui que l'art, la mythologie ou l'histoire ont imprimé aux monuments des Grecs, des Égyptiens et des Romains. En Palestine, on est envahi de tous côtés par le merveilleux, mais par un merveilleux vrai et, par là même, d'autant plus saisissant. Toutes les scènes de

l'Ancien et du Nouveau Testament se déroulent sous les pas et devant l'esprit du voyageur. A mesure qu'il parcourt le pays, les grandes figures des Patriarches et des Prophètes, des Juges et des Rois, que dis-je? celle du Messie lui-même, semblent lui apparaître tour à tour. Partout le doigt de Dieu, qui ailleurs est plus caché et plus mystérieux, a laissé là une marque profonde, que les siècles n'ont pu effacer. C'est ce qui communique à cette terre des prodiges un caractère tout particulier et ce qui la distingue de toutes les autres; c'est aussi ce qui captive si puissamment l'intérêt de tous ceux qui, en l'explorant, regardent la Bible comme leur guide le plus sûr et le plus fidèle, et s'inclinent avec une respectueuse adhésion devant les faits surnaturels qu'elle raconte. Grâce à la magie des noms et des souvenirs, des ruines peu importantes, qu'on foulerait autrement d'un pied dédaigneux, arrêtent soudain au passage l'investigateur qui les contemple à travers le prisme des Livres saints. Il les interroge curieusement, il les examine avec l'attention qu'elles méritent, et il ne s'éloigne que lorsqu'il a tâché d'en tirer tous les secrets qu'elles renferment.

C'est dans cet esprit que je me suis efforcé de remplir la mission dont j'étais chargé. Je n'ignore pas combien de choses me manquaient pour l'accomplir avec succès. Seul et avec des ressources très-limitées dans un pays où, en dehors des grandes voies fréquentées par les caravanes, il est difficile à un Européen de s'aventurer sans escorte, j'ai essayé cependant de pénétrer partout où cela n'était pas complétement impossible. M'engageant de préférence dans les routes peu battues avant moi par d'autres voyageurs, et où j'avais l'espérance de recon-

naître pour la première fois d'anciennes localités, soit abandonnées par l'homme, soit encore habitées, et non signalées par mes devanciers, je sillonnais en tout sens les districts que je visitais. Néanmoins, bien des ruines m'auront sans doute échappé, même dans les parties que j'ai le plus attentivement explorées. Heureux seulement si, pour ma faible part, je contribue à mieux faire connaître une contrée qui, dans les desseins de la Providence, a été choisie entre toutes pour être le berceau des deux grandes religions monothéistes qui se sont répandues dans le monde, et, à ce titre, mérite d'être regardée comme la première et commune patrie de toutes les nations chrétiennes!

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

DESCRIPTION DE LA JUDÉE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉBARQUEMENT À JAFFA. — DESCRIPTION DE CETTE VILLE ET DE SES JARDINS. — RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE.

Le 18 mars 1863, vers dix heures du matin, le paquebot des Messageries impériales *l'Euphrate*, à bord duquel je m'étais embarqué à Marseille le 9 du même mois, jetait l'ancre dans la rade de Jaffa, à 700 mètres environ du rivage.

Dès le lever de l'aurore, j'étais sur le pont du navire, interrogeant au loin l'horizon. Mes yeux, mon imagination et mon cœur étaient tournés avec une attente pleine de joie et d'émotion vers la plage célèbre où nous allions aborder. Lorsque les premiers rayons du soleil eurent doré le sommet des monts de la Judée et de la Samarie, je saluai avec un pieux respect cette longue chaîne, qui m'apparaissait presque tout entière et qui, avec les monts plus lointains de la Galilée, lesquels échappaient à ma vue, constitue, en quelque sorte, la charpente osseuse de la Palestine proprement dite ou Cisjordane.

En les revoyant, pour la troisième fois, bien que neuf ans se fussent écoulés depuis mon dernier voyage, je reconnus sans peine leur configuration générale, car elle était gravée dans mon souvenir à l'égal des images les plus chères. Personne ne peut oublier son

pays natal; or la Terre sainte, quand on l'a vue une fois, s'imprime aussitôt dans l'âme avec toute la puissance des lieux où nous sommes nés et où s'est passée notre enfance. C'est, en effet, une des premières contrées dont nous ayons entendu prononcer le nom; nous avons été tous bercés avec les immortels souvenirs qui s'y rattachent, et elle est devenue ainsi comme la mystérieuse et commune patrie de notre jeune âge. Les grands noms de Rome et d'Athènes, malgré tout leur prestige, pâlissent auprès du nom incomparable de Jérusalem, qu'environne je ne sais quelle auréole sacrée qui la distingue de toutes les autres cités de la terre. Dans son abaissement actuel, cette couronne de gloire ne l'a point abandonnée, et ceux qui la contemplent à la clarté de l'histoire et de la foi ne peuvent échapper à une sorte d'éblouissement particulier.

C'est sous l'impression de telles pensées et l'imagination pleine de cette ville, qui me captivait tout entier, que, emporté par les vents et la vapeur, j'aspirais au moment où j'allais mettre de nouveau le pied sur ces rivages qui se rapprochaient peu à peu de nous.

Déjà Jaffa, assise en pente sur sa colline, se montrait à nos yeux. Bientôt même le suave parfum des jardins embaumés qui l'entourent nous fut apporté sur l'aile de la brise matinale, comme un avant-goût de la Terre promise. Enfin *l'Euphrate* s'arrêta et mouilla ses deux ancres.

La rade de Jaffa est, en général, fort mauvaise et très-redoutée des marins. Pendant l'hiver, les paquebots qui font escale en cet endroit sont contraints assez souvent, au grand regret du commerce et des passagers, de poursuivre leur route sans prendre ni débarquer les colis et les voyageurs. Le port de la ville, en effet, est petit, à moitié ensablé, et la passe est très-étroite et difficile. Une enceinte de bancs rocheux assez peu élevés, et qui jadis peut-être étaient surmontés d'une digue construite, détermine le périmètre de cette crique, qui a dû être toujours peu hospitalière, bien que, dans l'antiquité, plus profonde et mieux protégée sans doute contre les vents et les vagues du dehors, elle offrît un abri plus sûr aux petits navires de cette époque.

Ce bassin communique, du côté de l'ouest, avec la rade par une ouverture où la mer s'engouffre entre deux murs parallèles et resserrés de récifs, contre lesquels on court toujours le risque de se briser quand la houle est tant soit peu forte; même lorsqu'elle est faible, et à moins d'un calme plat, les navires étrangers dont les matelots n'ont pas l'habitude de cette passe font mieux de recourir, pour se mettre en relation avec Jaffa, aux barques et aux gens du pays qu'à leurs propres canots.

S'il est difficile et parfois dangereux de franchir l'entrée du port, il n'est pas non plus très-commode d'atteindre le quai, les barques n'ayant pas assez d'eau pour aborder jusque-là, et il faut que les passagers et les colis soient transportés à dos d'homme sur la terre ferme. Les hommes, du reste, ne manquent pas, et les voyageurs sont assaillis par une foule bruyante de portefaix, qui, au milieu de l'eau et de la vase, leur offrent ou plutôt leur imposent tumultueusement leurs services. Rien ne serait plus aisé, au moyen de quelques travaux peu dispendieux, que de remédier à cet inconvénient; mais, en Orient, les améliorations, même les plus simples, sont parfois bien tardives.

Parvenu à la porte du couvent latin, je suis accueilli par un frère franciscain, qui me conduit, d'escalier en escalier, jusqu'à la cellule qui m'est destinée, les autres étant occupées par de nombreux pèlerins. Elle est située à l'étage le plus élevé du monastère. De là je contemple le port, qui est à mes pieds, et la mer que je venais de parcourir. Dans le calme de ma cellule aérienne, où les bruits d'en bas montent à peine, au sentiment de bonheur que j'éprouve en songeant que je foule enfin cette antique terre de Palestine, terme de mon voyage et commencement de mes explorations, se joint celui d'une profonde reconnaissance pour cet ordre religieux de Saint-François, qui, depuis tant de siècles, exerce si admirablement l'hospitalité dans une contrée si peu hospitalière aux chrétiens. Le voyageur qui débarque est aussitôt reçu comme un frère par ces hommes de charité et de dévouement, dont on méprise quelquefois en Europe l'humble robe de bure, mais devant lesquels il est im-

possible, en Orient, de ne pas s'incliner avec respect, comme devant des bienfaiteurs de l'humanité. Leurs couvents, échelonnés de distance en distance sur les grandes voies que fréquentent d'habitude les pèlerins, sont pour ces derniers l'asile le plus sûr le long de l'étape qu'ils ont à parcourir. Riches et pauvres y sont également accueillis quand il y a place pour les contenir, et, en retour de l'hospitalité reçue, hospitalité cordiale et fraternelle pour tous, chacun laisse ce qu'il juge convenable, sans que jamais les moines réclament rien. Tel est l'esprit de leur ordre.

Sur le seuil de la Terre sainte, et avant de le franchir avec mon lecteur, je devais acquitter publiquement cette dette de gratitude envers les hôtes vénérables qu'on est si heureux d'y trouver, et dont j'ai pu tant de fois apprécier personnellement les conseils et le bienveillant accueil.

Le couvent de Jaffa se compose de trois pères et de six frères : le supérieur porte le titre de père vicaire; le père curé administre la paroisse catholique, qui compte seulement trois cent cinquante Latins; le troisième père est chargé de l'école des garçons. Il m'a prié de faire l'examen de ses enfants, dont plusieurs m'ont frappé par la précocité de leur intelligence et la facilité singulière avec laquelle, presque sans travail et malgré l'indolence native de l'Orient, ils savent se rendre familières différentes langues. Presque tous, outre l'arabe, qui est leur idiome maternel, parlent très-couramment l'italien, qui, avec l'espagnol, est la langue la plus habituelle des couvents latins de la Terre sainte. Un maître arabe est adjoint au père franciscain pour enseigner les éléments de cette langue.

La chapelle du couvent est petite, mais suffisante néanmoins pour la faible population latine qui habite Jaffa. Elle est dédiée à saint Pierre, patron de cette paroisse. On y remarque, au-dessus du maître-autel, un tableau, du reste assez médiocre, qui représente la vision qu'eut à Joppé le prince des apôtres et dont il est question dans les Actes.

9. Le lendemain..... Pierre monta sur le haut de la maison, vers la sixième heure, pour prier.

10. Et, ayant faim, il voulut manger; mais, pendant qu'on lui préparait de la nourriture, il lui survint un ravissement d'esprit.

11. Et il vit le ciel ouvert et comme une grande nappe qui, suspendue par les quatre coins, descendait du ciel en terre,

12. Et dans laquelle il y avait toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux du ciel.

13. Et il ouït une voix qui lui dit : Levez-vous, Pierre, tuez et mangez.

14. Mais Pierre répondit : Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur ou souillé.

15. Et la voix, lui parlant encore une seconde fois, lui dit : N'appelez pas impur ce que Dieu a purifié.

16. Cela s'étant répété trois fois, la nappe fut retirée dans le ciel[1].

Par cette vision, comme l'observe Quaresmius[2], l'apôtre comprit que le Christ n'était pas seulement le sauveur des Juifs, mais encore des Gentils, et que, par lui, tous les hommes étaient appelés à entrer dans le giron d'une même Église, de même que tous les animaux, mondes et immondes, lui avaient apparu réunis ensemble.

Immédiatement à côté du couvent latin est l'établissement des sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition, les premières religieuses françaises qui soient venues créer des écoles et des dispensaires en Palestine depuis les croisades. La sœur Sylvie, leur supérieure, habite le pays depuis de longues années déjà. Très-familiarisée avec la langue arabe, elle est fort respectée des indigènes, auxquels elle a prodigué souvent ses soins et ses conseils. Trois sœurs, sous sa direction, s'occupent de la pharmacie et de l'école. Celle-ci contient une quarantaine de jeunes filles, presque toutes externes, à l'exception de quelques orphelines et de plusieurs petites négresses.

En Palestine, comme dans tout l'Orient, le protectorat des catholiques est l'apanage héréditaire de la France, et c'est à ses agents que sont réservés le soin et, en même temps, l'honneur de défendre les intérêts des Latins, quelle que soit la nation à la-

[1] *Actes des apôtres*, c. x, v. 9-16. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 6.

quelle ils appartiennent. A Jaffa, notre vice-consul, M. Philibert, abrite sous son pavillon, depuis plus de vingt ans, les établissements catholiques de cette ville, et, bien qu'appartenant lui-même au culte réformé, il est toujours resté fidèle à son mandat et n'a jamais failli à cette importante partie de sa tâche.

Parcourons maintenant cette vieille cité. Elle est située en amphithéâtre et en pente assez rapide sur les flancs d'une colline dont le point culminant domine la mer d'environ soixante et dix mètres. Beaucoup de rues sont en escalier; généralement fort mal tenues, les pavés disjoints, très-rarement balayées, elles sont quelquefois impraticables pendant l'hiver, à l'époque des grandes pluies. Le quai qui longe le port a été réparé, il y a quelques années, avec des matériaux tirés des ruines de Césarée. De là proviennent sans doute plusieurs fûts de colonnes monolithes que l'on observe sur divers points.

Quand la mer est bouleversée par des vents violents, principalement ceux de l'ouest, elle déferle avec impétuosité contre le mur qui borde le quai, et les vagues, en rebondissant, couvrent de leur écume les maisons voisines.

Un rempart crénelé, flanqué de bastions et environné de fossés, décrit autour de la place un demi-cercle irrégulier, dont la muraille du quai est la corde d'arc ou le diamètre. D'origine musulmane et de date assez récente, il n'est percé que d'une seule porte, vers le nord. De petits canons, la plupart entièrement rouillés, défendent les bastions. Toute cette enceinte a été réparée, il y a une quarantaine d'années, par un pacha appelé Abou-Nabout. Sur quelques points, vers l'est, le mur est double. Néanmoins il ne pourrait offrir à des troupes européennes qu'une très-faible résistance. Ce qui occasionnerait à une armée assiégeante des pertes plus sérieuses, c'est le labyrinthe que présente l'intérieur de la place avec ses rues étroites et tortueuses, et où un ennemi résolu à se défendre avec énergie pourrait disputer longtemps le terrain.

Au centre, à peu près, est une petite *kasbah* ou forteresse, qui s'élève probablement, de même que les remparts, sur des fondations

anciennes, mais qui a été plusieurs fois reconstruite, et notamment au commencement de ce siècle.

Les bazars occupent la partie basse de la ville et forment une sorte de longue rue, peu régulière. Assez bien fournis des principales choses nécessaires à la vie, ils sont encombrés, tous les matins, d'une foule compacte et bigarrée, où toutes les langues et tous les costumes se heurtent et se confondent dans un pêle-mêle étrange, surtout à l'époque de Pâques, quand les pèlerins de l'Orient et de l'Occident abordent par milliers à Jaffa pour se rendre de là à Jérusalem. Il est quelquefois difficile alors de s'ouvrir un passage à travers les longues files d'hommes, de chevaux, de mulets et de chameaux qui obstruent la voie et s'entre-choquent à l'unique porte de la ville. Cette porte est appelée, par les uns, tout simplement *Bab el-Belad* (porte de la Ville), et, par les autres, *Bab Abou-Nabout* (porte d'Abou-Nabout), du nom du gouverneur qui l'a réparée. Une fontaine de marbre, appelée également *Sebil Abou-Nabout* (fontaine d'Abou-Nabout), l'avoisine.

Le nombre des musulmans, en y comprenant ceux qui habitent dans les jardins en dehors de l'enceinte, atteint le chiffre de dix mille âmes.

Les mosquées n'offrent rien qui soit digne d'être signalé. Il en est une néanmoins qui est montrée aux pèlerins comme étant située sur l'emplacement de la maison de Simon le corroyeur. C'est une salle voûtée, assez solidement construite, et qui m'a été désignée par les Arabes sous le nom de *Djama' eth-Thabieh*, جامع الطابية (mosquée du Bastion), parce qu'elle est proche d'un bastion qui défend la ville vers le sud-ouest, et qui doit à sa proximité du rivage sa dénomination de *Bordj el-Bahar*, برج البحر (bastion de la Mer).

Nous savons par les Actes des apôtres[1] que saint Pierre demeura à Joppé, chez un nommé Simon le corroyeur, dont la maison était voisine de la mer.

[1] *Actes des apôtres*, c. x, v. 6.

Hic [Simon Petrus] hospitatur apud Simonem quemdam coriarium, cujus est domus juxta mare.

«Simon Pierre loge chez un certain Simon le corroyeur, dont la maison touche à la mer.»

La position de ce sanctuaire musulman répond très-exactement à l'indication fournie par les Actes, et tout porte à croire qu'il a succédé à une église chrétienne dédiée jadis à saint Pierre.

Je n'ignore pas que, d'après une autre tradition, ce serait sur l'emplacement actuel du couvent latin, voisin lui aussi de la mer, qu'il faudrait chercher celui de la maison de Simon le corroyeur, et que la chapelle du couvent aurait été rebâtie sur les ruines de l'ancienne paroisse de Saint-Pierre. Mais les franciscains les plus éclairés ont eux-mêmes la bonne foi d'avouer franchement que la mosquée en question leur paraît mieux satisfaire aux données du texte sacré et à la vraisemblance, parce que aujourd'hui encore, non loin de là, on remarque quelques tanneries.

Quoi qu'il en soit, la mosquée dite *Djama' eth-Thabieh* domine une petite anse, le rivage décrivant en cet endroit, au sud et en dehors de la ville actuelle, un bassin demi-circulaire, à moitié ensablé et appelé par les indigènes, sans doute à cause de sa forme, *Birket el-Kamar*, بركة القمر (bassin de la Lune). Ce bassin semble avoir été compris anciennement dans l'enceinte de la ville, ainsi que paraissent l'indiquer les arasements d'un vieux mur qui, le long du rivage, court vers le sud, et alors, plus profond qu'aujourd'hui, il pouvait servir de second port, mais seulement quand la mer était calme, car il était ouvert à tous les vents.

Devant ce bassin, s'élèvent, sur les flancs d'un monticule sablonneux, les bâtiments de la Quarantaine.

Outre la population latine et musulmane dont j'ai parlé, Jaffa renferme encore quinze cents Grecs schismatiques, sept cents Arméniens, quelques Grecs unis ou Melchites et un certain nombre de Juifs.

Le couvent des Grecs schismatiques est plus vaste que celui des Latins. De ses magnifiques terrasses on jouit d'une perspective fort

étendue sur la ville, sur la côte et sur la mer. Son église, dédiée à saint Georges, est précédée d'un narthex ou vestibule, comme toutes celles qui appartiennent à ce rite, et intérieurement elle est divisée en trois nefs, celle du centre étant ornée de dix colonnes de marbre, cinq de chaque côté. Au-dessus de la porte d'entrée, qui est élégamment sculptée en marbre blanc, on lit l'inscription suivante :

Τὸν θεῖον τοῦτον ναὸν τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου, τῷ χρόνῳ φθαρέντα, ἀνεκαίνισεν ἐκ βάθρων ὁ μακαριώτατος πατριάρχης Ἱεροσολύμων Κύριλλος, ἐκ δαπανῶν τοῦ μοναστηρίου τοῦ Ἁγίου Τάφου, ἔτει σωτηρίῳ αωνή.

« Ce temple sacré, dédié au grand martyr saint Georges, et ruiné par le temps, a été reconstruit, à partir de ses fondations, par le bienheureux patriarche de Jérusalem, Cyrille, aux frais du monastère du Saint-Sépulcre, l'an du Sauveur 1858. »

Le couvent des Arméniens est également considérable et réparé nouvellement dans quelques parties. Plusieurs de ses salles servirent d'asile, en 1799, aux soldats pestiférés de l'armée française. Que ces malheureux aient été empoisonnés ou non, lors du départ de l'armée, c'est là un fait sur lequel règne encore maintenant de l'incertitude, et qui, démenti par quelques historiens, est affirmé d'une manière positive par d'autres.

Tout le monde a entendu parler des superbes vergers de Jaffa. Ils égalent en effet la réputation dont ils jouissent, et, en les parcourant, on croirait errer au milieu de ces fabuleux jardins des Hespérides, si souvent chantés par les poëtes. Ils sont sablonneux, mais le sable fin et ténu qui les constitue devient, au moyen d'irrigations, excellemment propre à la culture. Divisés en compartiments nombreux, ils sont séparés les uns des autres et bordés, le long des routes qui les traversent, par de gigantesques nopals, dont les immenses raquettes, hérissées d'épines, forment une haie infranchissable. Chacun de ces enclos renferme un ou plusieurs puits à norias, dont la roue à godets, que fait tourner un âne ou un mulet, déverse dans les réservoirs une eau incessamment puisée,

qui de là, par de nombreuses rigoles, serpente et se distribue dans toute l'étendue du jardin, autour de chaque pied d'arbre. Sans cet arrosement fréquemment renouvelé à l'époque des chaleurs, le sol se dessécherait vite, et, au lieu de la végétation luxuriante qui s'épanouit, comme à l'envi, sur ce sable transformé en terreau, on verrait régner bientôt la stérilité et la mort. La zone la plus rapprochée de Jaffa, et qui, de trois côtés, dans un rayon de plusieurs kilomètres, environne cette ville d'une ceinture verdoyante, est donc une véritable oasis, oasis dont les limites pourraient être beaucoup reculées par une irrigation et par une culture analogues, car toute la plaine de Saron, quoique composée d'une arène rougeâtre, est d'une extrême fertilité quand la pluie vient la féconder. Quand l'époque des pluies est passée, rien n'est plus facile que de l'arroser, attendu que partout, à quelques mètres seulement de profondeur, on est à peu près sûr de trouver l'eau, lorsqu'on veut se donner la peine de creuser des puits. Si la lisière cultivée dans la banlieue de Jaffa n'est pas plus large, cela tient à plusieurs causes, et notamment à la mauvaise administration du pays, à la triste condition faite au cultivateur, dont la sécurité diminue à mesure qu'il s'éloigne davantage des villes, à l'indolence naturelle de l'Arabe, et aussi à je ne sais quelle malédiction fatale qui pèse depuis tant de siècles sur cette malheureuse contrée, où, selon les poétiques expressions de l'Écriture, coulaient jadis des ruisseaux de lait et de miel, et qui, dans sa décadence et son abaissement, porte partout l'empreinte manifeste de la vengeance divine. Néanmoins, elle garde encore assez de traces de sa beauté première pour justifier les éloges des Livres saints. Qui pourrait, en effet, par exemple, se promener dans les jardins de Jaffa, sans y reconnaître aussitôt, au milieu des parfums qu'ils exhalent et de la magnificence de végétation qu'ils déploient, un coin de cette Terre promise, telle qu'elle est dépeinte par la Bible? Des bois odorants de citronniers, d'orangers et de grenadiers y mêlent ensemble, dans un désordre qui ne manque pas de charme, leur feuillage, leurs fleurs et leurs fruits. Souvent le même arbre porte

en même temps des fruits mûrs et des fleurs récemment écloses, espérance de fruits nouveaux. Quelquefois, les premiers ne sont pas tous cueillis, que déjà les seconds commencent à se former. On ne peut surtout se lasser d'admirer ces gros orangers succombant sous le poids des pommes d'or qui les couronnent ou pendent jusqu'à terre le long de leurs branches; nos plus beaux pommiers de la Normandie ne sont pas plus surchargés de fruits. On sait qu'on expédie, chaque année, pour divers ports de l'Asie et de l'Europe, des cargaisons considérables d'oranges de Jaffa. Dans le pays, pour une piastre, c'est-à-dire vingt-deux centimes, on peut en avoir une quinzaine. Quand elles ont acquis sur l'arbre même et sous les rayons du soleil toute leur maturité, elles ont une saveur délicieuse; mais celles qui sont destinées à l'exportation, étant cueillies un peu vertes encore afin de mieux supporter le transport, n'ont jamais la même douceur et conservent toujours une acidité qui enlève beaucoup de leur prix.

Des figuiers, des amandiers, des pêchers, des abricotiers et des mûriers abondent aussi dans ces jardins. Çà et là, dominant cet Éden; s'élèvent de gigantesques sycomores et de gracieux palmiers. Le bananier et la canne à sucre n'y prospèrent pas moins; mais ces deux plantes n'y sont cultivées que sur une très-faible échelle. Les légumes y sont excellents, sans être aussi variés qu'ils pourraient l'être; les pastèques, principalement, y sont exquises et à vil prix.

Que serait-ce si, au lieu d'être si restreints, ces vergers et ces potagers prenaient une extension plus grande, grâce à une administration meilleure et au concours d'une population à la fois plus laborieuse et plus encouragée! Les richesses et le bien-être des habitants et, partant, l'importance de la ville s'accroîtraient singulièrement.

Il me reste maintenant à esquisser rapidement et dans ses traits principaux l'histoire de cette cité.

Jaffa, appelée ainsi par les Européens, est désignée par les Arabes sous le nom de *Yafa*, يافا, nom qui dérive de l'ancienne dé-

nomination hébraïque *Yapho*, יָפוֹ. Dans la version des Septante, chez l'historien Josèphe et dans la Vulgate, les formes employées sont, en grec, Ἰόππη et Ἰόπη, et, en latin, *Joppe* et *Jope*, formes qui se trouvent également dans Strabon, dans Pline et chez d'autres écrivains grecs ou latins.

Quelques auteurs font dériver ce nom de Japhet, un des fils de Noé, et prétendent qu'il fut le fondateur de la ville; d'autres le tirent d'Iopé, fille d'Éole et femme de Céphée, qui en aurait jeté les fondements.

Ainsi nous lisons dans Étienne de Byzance, au mot Ἰόπη, *ἐν Ἐθνικοῖς :*

Ἰόπη ..... Ἐκλήθη δὲ ἀπὸ Ἰόπης, τῆς Αἰόλου θυγατρὸς, τῆς γυναικὸς Κήφεως τοῦ κτίσαντος.

Mais l'opinion qui paraît la mieux fondée et qui est la plus généralement suivie est celle d'après laquelle Joppé dériverait du mot hébreu *Yapho*, יָפוֹ (beauté ou observatoire de la joie).

Ce dernier sens est indiqué dans un passage de saint Grégoire de Nazianze.

Καὶ τὴν Κατασκοπὴν τῆς Χαρᾶς ἀφεὶς (τοῦτο γὰρ Ἑβραίοις ἡ Ἰόππη δύναται)[1] .....

« Et ayant abandonné l'Observatoire de la Joie (c'est ce que veut dire, en effet, chez les Hébreux, le mot Joppé)..... »

Dans le Lexique d'Origène, au mot Ἰώππη, nous trouvons ce qui suit :

Ἰώππη, καλλονή, κατασκοπή.

Si, comme je l'ai dit, quelques écrivains attribuent à Japhet, l'un des fils de Noé, la fondation de cette ville, d'autres, comme Pomponius Méla[2] et Pline[3], en font remonter l'origine avant le déluge.

[1] *Apologet. Orat.* I, XLII. — [2] *De Situ orbis*, I, XII. [3] *Histoire naturelle*, V, XIV.

Est Joppe ante diluvium, ut ferunt, condita,

dit le premier.

Joppe Phœnicum antiquior terrarum inundatione, ut ferunt,

dit le second.

C'est là, au rapport de Strabon, que, suivant quelques-uns, Andromède aurait été exposée à un monstre marin.

Ἐνταῦθα δὲ μυθεοῦσί τινες τὴν Ἀνδρομέδαν ἐκτεθῆναι τῷ κήτει [1].

Pline reproduit la même tradition, en prétendant qu'on montrait encore de son temps, à Jaffa, sur un rocher, les traces de la chaîne qui avait attaché cette princesse.

Insidet [Joppe] collem præjacente saxo, in quo vinculorum Andromedæ vestigia ostendunt [2].

L'historien Josèphe avait pareillement signalé l'existence de ces vestiges.

Ἔνθα καὶ τῶν Ἀνδρομέδας δεσμῶν ἔτι δεικνύμενοι τύποι πιστοῦνται τὴν ἀρχαιότητα τοῦ μύθου [3].

Pline ajoute que M. Scaurus fit transporter de Joppé à Rome les ossements du monstre et que, pendant son édilité, il les montra au peuple parmi d'autres choses dignes d'exciter l'admiration de la multitude. Cet énorme squelette mesurait quarante pieds de long; les côtes surpassaient en hauteur celles des éléphants de l'Inde, et l'épaisseur de son épine dorsale était d'un pied et demi.

Belluæ, cui dicebatur exposita fuisse Andromeda, ossa Romæ apportata ex oppido Judææ Joppe ostendit inter reliqua miracula in ædilitate sua M. Scaurus, longitudine pedum XL, altitudine costarum Indicos elephantos excedente, spinæ crassitudine sesquipedali [4].

Solin [5] relate le même fait; seulement il réduit à un demi-pied l'épaisseur de l'épine dorsale du monstre.

[1] Strabon, *Géographie*, XVI, 759.
[2] Pline, *Hist. nat.* V, XIV.
[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, IX, § 3.
[4] Pline, *Hist. nat.* IX, IV.
[5] Solin, *De Mirabilibus mundi*, cap. XXXIV.

Le grave saint Jérôme, dans son Commentaire sur le prophète Jonas[1], n'oublie pas de nous dire qu'on montrait encore de son temps, à Joppé, le rocher où avait été enchaînée Andromède, avant d'être délivrée par le secours de Persée.

Hic locus est in quo usque hodie saxa monstrantur in littore in quibus Andromeda religata Persei quondam sit liberata præsidio.

Ce Père de l'Église fait allusion à la même fable dans son Épitaphe de sainte Paule.

Il serait trop long d'indiquer ici les différentes manières dont on a cherché à interpréter ce mythe, et, me hâtant de rentrer dans le domaine de l'histoire, je dirai que Iapho ou Joppé fut attribuée par Josué à la tribu de Dan, dont elle formait la limite vers le nord-ouest, du côté de la mer[2].

Ses habitants, comme nous le savons par Pline, vénéraient la déesse Ceto.

Colitur illic fabulosa Ceto[3].

Cette Ceto ou Derceto, moitié femme, moitié poisson, était adorée aussi à Ascalon sous cette forme étrange. La même divinité portait pareillement le nom d'*Atargatis*.

Joppé servit de port à Jérusalem, quand cette ville devint la métropole de la Palestine sous la dynastie de David. C'est là que furent transportés sur des radeaux, par les soins de Hiram, roi de Tyr, les cèdres destinés à la construction du temple de Salomon.

Nos autem cædemus ligna de Libano, quot necessaria habueris, et applicabimus ea ratibus per mare in Joppe: tuum autem erit transferre ea in Jerusalem[4].

C'est également à ce même port que, environ cinq siècles plus tard, des cèdres furent semblablement amenés du Liban, pour servir à la réédification du temple sous Zorobabel.

[1] *Jonas*, c. I.
[2] *Josué*, c. XIX, v. 46.
[3] Pline, *Hist. nat.* V, XIV.
[4] *Paralip.* l. II, c. II, v. 16.

Dederunt autem pecunias latomis et cæmentariis : cibum quoque, et potum, et oleum Sidoniis Tyriisque, ut deferrent ligna cedrina de Libano ad mare Joppe, juxta quod præceperat Cyrus, rex Persarum, eis[1].

Lorsque le prophète Jonas[2] reçut du Seigneur la mission de se rendre à Ninive pour y prêcher la pénitence, cherchant à se dérober à cet ordre, il descendit à Joppé et il y trouva un vaisseau qui faisait voile pour Tharsis. La Bible nous apprend qu'une tempête éclata alors soudain, et que, afin de la calmer, les matelots, d'après les conseils mêmes de ce prophète, le précipitèrent dans les flots. Englouti par une baleine, il resta trois jours et trois nuits dans le ventre de ce monstre, qui le revomit ensuite sur le rivage, d'où, sur un nouvel ordre de Jéhovah, il se dirigea vers Ninive.

Rien n'est, sans doute, plus extraordinaire qu'une telle histoire. Aussi beaucoup de critiques l'ont-ils rejetée comme une fable, soit en totalité, soit en partie. Pour eux, c'est un simple mythe allégorique dont ils cherchent à donner différentes interprétations. Mais que deviennent alors les paroles si expresses et si formelles de Jésus-Christ dans l'Évangile?

39. Cette race méchante et adultère demande un prodige, et on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas.

40. Car, comme Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.

41. Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement contre cette race et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas; et cependant il y a ici plus que Jonas[3].

Des paroles analogues sont mises dans la bouche du Christ par saint Luc[4].

Ces passages nets et précis des deux évangélistes doivent, je crois, rendre plus réservés ceux qui, frappés des prodiges singuliers qui ont marqué la vie de Jonas, sont tentés de les rejeter au nom de la science et de la critique, en n'y voyant tout au plus qu'un

[1] *Esdras*, l. I, c. III, v. 7.
[2] *Jonas*, c. I, v. 3 et suivants.
[3] Matthieu, c. XII, v. 39-41.
[4] Luc, c. XI, v. 29-30.

symbole; car alors, pour être logiques, il faut qu'ils rejettent pareillement ces paroles de Notre-Seigneur, qui invoque l'histoire de Jonas comme une histoire véridique et allégorique en même temps et comme une sorte de prophétie en action de sa descente dans le tombeau et de sa résurrection.

D'ailleurs, il est nécessaire de repousser absolument comme faux tous les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou de s'incliner avec respect devant ceux-là mêmes qui nous paraissent le plus extraordinaires; car les uns étant attestés par la même autorité que les autres, si l'on reconnaît cette autorité, on est contraint, par cela même, d'admettre comme authentique tout ce qu'elle affirme.

Pour en revenir à Jaffa, à l'époque de Judas Machabée elle tomba au pouvoir de ce héros, qui brûla son port, incendia ses embarcations et punit sévèrement sur ses habitants la mort de deux cents Juifs qu'ils avaient traîtreusement fait périr. Jonathan et Simon Machabée s'emparèrent de nouveau de cette place, qu'ils enlevèrent à Apollonius. Simon y plaça ensuite une garnison, dans la crainte qu'elle ne voulût ouvrir ses portes à Démétrius. Quelques années plus tard, il rétablit son port et la fortifia elle-même.

Pompée la déclara ville libre et la comprit dans la province de Syrie [1]; mais César la rendit aux Juifs.

Hérode le Grand s'en empara [2], et Auguste lui en confirma la possession [3].

Assignée à Archélaüs quand il eut été constitué ethnarque, elle fut enlevée à ce prince la dixième année de son règne. Comme il s'était attiré la haine générale, il fut appelé devant Auguste pour rendre compte de sa conduite. Ne pouvant se justifier, il fut exilé à Vienne, dans les Gaules, et Joppé passa avec la Syrie sous l'administration d'un gouverneur romain, l'an 6 de l'ère chrétienne [4].

Dès l'avénement du christianisme, cette ville compta dans son sein un certain nombre de disciples qui embrassèrent la foi nou-

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIV, IV, § 4.

[2] *Id. ibid.* XIV, XV, § 1.

[3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XV, VII, § 3.

[4] *Id. ibid.* XVII, XII, § 5.

velle. Elle fut le théâtre de l'un des plus grands miracles de saint Pierre, qui y ressuscita Tabithe.

36. Il y avait aussi à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe, ou Dorcas, selon que les Grecs expliquent ce nom; elle était remplie des bonnes œuvres et des aumônes qu'elle faisait.

37. Or, étant tombée malade en ce temps-là, elle mourut, et, après avoir été lavée, elle fut mise dans une chambre haute.

38. Et comme Lydda était proche de Joppé, les disciples, ayant ouï dire que Pierre y était, envoyèrent vers lui deux hommes qui le prièrent de prendre la peine de venir chez eux.

39. Aussitôt Pierre partit et s'en alla avec eux. Lorsqu'il fut arrivé, ils le menèrent à la chambre haute où toutes les veuves se présentèrent à lui en pleurant et en lui montrant les robes et les habits que Dorcas leur faisait.

40. Alors Pierre, ayant fait sortir tout le monde et s'étant agenouillé, se mit en prière; puis, se tournant vers le corps, il dit: Tabithe, levez-vous. Elle ouvrit les yeux et, ayant regardé Pierre, elle se mit sur son séant.

41. Il lui donna aussitôt la main et la souleva, et, ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante.

42. Ce miracle fut connu de toute la ville de Joppé, et plusieurs crurent au Seigneur[1].

La maison de cette sainte femme, comme cela semble résulter du verset 36, était dans l'intérieur de la ville.

In Joppe autem quædam fuit discipula, nomine Tabitha.

Aussi est-il peu vraisemblable qu'on doive en voir les ruines dans les débris que l'on montre actuellement dans l'un des jardins qui avoisinent Jaffa, jardin qui est trop éloigné pour avoir pu être jadis compris dans l'enceinte de cette ville. Néanmoins, cette tradition a pour elle l'autorité du savant Quaresmius :

Non longe a ruinis Joppes, versus Jerusalem eundo, monstrantur fundamenta et residuum domus Tabithæ[2].

Il est permis, en effet, de prétendre que les mots *in Joppe* ne

[1] *Actes des apôtres*, c. IX, v. 36-42 — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 6.

doivent pas être pris à la lettre, et que cette sainte femme avait son habitation dans l'un des vergers qui jadis, sans doute, comme aujourd'hui, environnaient la ville.

Après avoir accompli ce prodige, saint Pierre alla loger chez Simon le corroyeur. Il y était encore, nous disent les Actes des apôtres[1], lorsque les serviteurs du centurion Cornélius vinrent le prier de se rendre à Césarée auprès de leur maître, pour l'instruire dans les vérités de la foi. J'ai déjà parlé plus haut de la vision qu'il avait eue dans cette même maison, vision qui lui ordonnait de ne pas garder pour les Juifs seuls, représentés par les animaux mondes, les lumières de l'Évangile, mais de les porter également aux Gentils, que figuraient les animaux impurs.

Quand l'insurrection des Juifs contre les Romains eut éclaté, Cestius s'empara de Joppé, qui fut attaquée par terre et par mer. La ville fut livrée au pillage et incendiée, et huit mille quatre cents habitants perdirent la vie[2].

Rebâtie bientôt, elle devint un véritable nid de pirates, qui infestaient les côtes de la Syrie, de la Phénicie et de l'Égypte. Pour mettre un terme à ces brigandages, Vespasien y envoya des troupes, qui l'envahirent de nuit, sans coup férir. Les habitants, effrayés, s'étaient réfugiés sur leurs embarcations, hors de la portée des traits de l'ennemi; mais, le lendemain, à l'aube du jour, un vent violent s'éleva du nord, et, à cause de la nature inhospitalière du mouillage de Joppé, tous ces navires s'entre-choquant mutuellement, se brisant contre les récifs du rivage ou étant submergés au milieu des flots, la plupart de ceux qui y avaient cherché un asile périrent misérablement, et ceux qui parvinrent à atteindre la terre ferme furent impitoyablement massacrés par les Romains[3].

Joppé fut alors détruite de fond en comble et rasée, et Vespasien, pour l'empêcher de redevenir un foyer de piraterie, y forma un camp dans la haute ville, avec une garnison de fantassins et de cavaliers, les premiers étant chargés de la garde du camp, et les

[1] *Actes des apôtres*, c. x, v. 17. — [2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, xviii, § 10. — [3] *Id. ibid.* III, ix, § 3.

derniers ayant pour mission de battre la campagne alentour et de s'emparer de tous les bourgs et villages voisins de la place.

La ville se releva ensuite de ses ruines et, le christianisme se répandant de plus en plus dans la contrée, elle devint le siége d'un évêché. Le Quien[1] nous fait connaître les noms de plusieurs de ses évêques, tels qu'ils sont consignés dans les actes des divers conciles du ve et du vi^e^ siècle. Cet évêché dura jusqu'à l'invasion de la Palestine par les Arabes en 636.

En 1099, les croisés trouvèrent cette ville abandonnée par les musulmans, et ils se contentèrent d'occuper la citadelle. Godefroi de Bouillon, après la prise de Jérusalem, donna l'ordre de fortifier Jaffa, afin qu'elle pût offrir un asile sûr aux pèlerins qui y débarqueraient.

Baudoin Ier, en 1103, concéda l'église de Saint-Pierre aux chanoines du Saint-Sépulcre, et il embellit la ville, qui fut érigée en comté.

En 1115, les Ascalonites, aidés d'une flotte égyptienne, assiégent en vain cette place par terre et par mer; ils se retirent après des efforts impuissants.

En 1122, attaquée de nouveau par une armée égyptienne, Jaffa résiste avec le même courage et le même succès.

En 1176, elle est donnée à Guillaume, marquis de Montferrat.

En 1187, Malek el-Adel, frère de Saladin, la force de se rendre.

En 1188, elle est détruite par les musulmans, mais, en 1191, Richard Cœur-de-Lion, après la célèbre bataille d'Arsur, en relève les murailles. C'est à Jaffa que la reine Bérengère et la fille d'Isaac vinrent rejoindre le roi d'Angleterre; l'armée chrétienne campait dans les magnifiques vergers qui entourent la ville.

En 1192, Saladin, quittant Jérusalem, après avoir reçu dans son armée les émirs d'Alep, de la Mésopotamie et de l'Égypte, se dirige contre Jaffa avec des forces très-considérables. La ville n'était défendue que par trois mille guerriers chrétiens. Déjà elle était tombée

[1] *Oriens Christianus*, III, p. 629 et suiv.

au pouvoir de l'ennemi, qui promenait partout le carnage, et la citadelle elle-même était sur le point de capituler, lorsque soudain paraît devant le port, avec une trentaine de navires, Richard Cœur-de-Lion, qui arrive de Ptolémaïs. Ce prince, suivi de ses plus braves compagnons d'armes, débarque le premier et, s'élançant au secours des assiégés, parvient, par des prodiges d'audace, à chasser les musulmans, qui chantaient victoire et arboraient sur les murs leurs enseignes triomphantes.

En 1197, Malek el-Adel s'empare de cette ville, en rase les fortifications et la citadelle, et fait passer au fil de l'épée près de vingt mille chrétiens.

L'année suivante, les murs de Jaffa sont relevés par les Allemands qui faisaient partie de la quatrième croisade; mais, le 11 novembre de la même année, la garnison allemande qui avait été laissée dans cette place est surprise et massacrée par les musulmans tandis qu'elle célébrait la fête de saint Martin.

En 1204, Jaffa est rendue aux chrétiens.

En 1228, Frédéric II répare les ruines de la forteresse.

En 1252, lors de l'arrivée de saint Louis, elle avait pour comte Jean de Brienne, qui n'oublia rien pour recevoir dignement le saint monarque. Louis IX consacra des sommes importantes à fortifier la ville, à l'environner de vingt-quatre tours et à faire curer les fossés. Elle avait alors trois portes. Ces réparations coûtèrent au roi 90,000 livres, ce qui, comme le remarque M. Michaud[1], fait plus d'un million et demi de notre monnaie.

« Dans ce compte ne sont pas compris, ajoute l'historien des croisades, les frais des bâtiments particuliers élevés par la générosité du roi, ni de la magnifique église qu'il y fit édifier pour les cordeliers, avec dix autels, et qu'il pourvut des choses nécessaires pour le service et pour la subsistance des religieux. »

En 1267, cette ville ainsi relevée tombe au pouvoir du sultan Bibars, qui rase la citadelle et démolit les remparts. Elle resta long-

[1] *Histoire des croisades*, t. IV, p. 410.

temps en ruine, et les pèlerins qui y abordaient n'y trouvaient pour abri que quelques cavernes ou de misérables huttes.

Le célèbre voyageur Thévenot, qui, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, visita Jaffa, la décrit ainsi :

« Maintenant Jaffa est un lieu peu habité, et il n'y a plus qu'un petit chasteau, où sont deux tours, une ronde et une quarrée, puis une grande tour détachée à costé. Il n'y a point sur la marine d'autres maisons que cinq grottes entaillées dans le roc, dont la quatrième sert aux chrestiens pour se retirer. Les religieux de Saint-François y avoient basty quelques chambres pour la commodité des pèlerins, mais on leur en fit une avanie, disant qu'ils vouloient bastir une forteresse pour se rendre maistres du pays, et on fit tout abattre. Il y a encore à présent un port au mesme endroit où il estoit autrefois, mais il y a si peu de fond qu'il n'y peut entrer que de petites barques[1]. »

En 1722, la ville, qui avait commencé à reprendre un peu plus d'importance, fut saccagée par les Arabes.

En 1775, les Mamelouks la dévastèrent de nouveau.

Lorsque, le 3 mars 1799, Bonaparte, venant de Gaza, arriva à Jaffa, cette ville était entourée d'une grosse muraille flanquée de tours et renfermait quatre mille hommes de garnison. Il la fit battre en brèche le 4, et le 6 elle fut emportée d'assaut, et livrée à trente heures de massacre et de pillage. « On y trouva encore, dit M. Thiers[2], une quantité considérable d'artillerie et de vivres de toute espèce. Il restait quelques mille prisonniers, qu'on ne pouvait pas envoyer en Égypte, parce qu'on n'avait pas les moyens ordinaires de les faire escorter, et qu'on ne voulait pas renvoyer à l'ennemi, dont ils auraient grossi les rangs. Bonaparte se décida à une mesure terrible et qui est le seul acte cruel de sa vie. Transporté dans un pays barbare, il en avait involontairement adopté les mœurs : il fit passer au fil de l'épée les prisonniers qui lui restaient. »

Après sa tentative infructueuse contre Saint-Jean-d'Acre, dont il

[1] Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant*, p. 416.

[2] *Histoire de la Révolution française*, t. X, p. 291.

ne put s'emparer, faute d'artillerie de siége, Bonaparte, de retour à Jaffa, fit sauter les fortifications de cette dernière ville.

« Il y avait là, dit encore M. Thiers[1], une ambulance pour nos pestiférés. Les emporter était impossible; en ne les emportant pas on les laissait exposés à une mort inévitable, soit par la maladie, soit par la faim, soit par la cruauté de l'ennemi. Aussi Bonaparte dit-il au médecin Desgenettes qu'il y aurait bien plus d'humanité à leur administrer de l'opium qu'à leur laisser la vie. A quoi ce médecin fit cette réponse fort vantée : « Mon métier est de les guérir « et non de les tuer. » On ne leur administra point d'opium, et ce fait servit à propager une calomnie indigne et aujourd'hui détruite. »

Depuis cette époque, les murs de Jaffa ont été réparés ou reconstruits, et la population de la ville s'est augmentée.

[1] *Histoire de la Révolution française*, t. X, p. 300.

CHAPITRE DEUXIÈME.

ROUTE DE JAFFA À RAMLEH. — YAZOUR (GAZER?). — BEIT-DEDJAN (BETH-DAGON). — SAFERÎEH. — SARFEND (SARIPHÆA). — RAMLEH (ARIMATHIA).

Le 19 mars, après avoir parcouru en tous sens la ville et les jardins de Jaffa, je me disposai, vers deux heures de l'après-midi, à partir pour Ramleh. Cette route, de trois heures et demie de marche, est généralement très-sûre, et le pèlerin peut actuellement, sauf des cas assez rares, s'y aventurer seul, sous la conduite d'un simple *moukre* ou loueur de montures, servant en même temps de guide. Jusqu'à Ramleh et même plus loin encore, on traverse une magnifique plaine, où il serait très-facile de faire circuler des voitures; mais lorsqu'on commence à gravir le seuil des monts de la Judée et qu'on s'engage plus avant dans ce massif, la voie, auparavant plane et large, devient étroite, escarpée et rocailleuse; et comme, depuis de longs siècles, elle n'a point été entretenue, il serait actuellement tout à fait impossible, sans des travaux considérables et dispendieux, d'y faire passer le moindre véhicule. En Palestine, il y avait autrefois de nombreux chars et chariots, soit pour les besoins de la paix, soit pour ceux de la guerre. Aujourd'hui il n'y en a plus un seul, et dans les trois quarts de la contrée, vu l'état actuel des chemins, on ne pourrait en faire usage. Tous les transports et tous les voyages s'exécutent à dos de cheval, de mulet, d'âne et de chameau. Il est question depuis quelque temps de réparer la route de Jaffa à Jérusalem, de manière à la rendre carrossable. On a même été jusqu'à agiter le projet de relier ces deux villes par une voie ferrée. Si cette dernière entreprise se réalise un jour, je crois que Jérusalem perdra singulièrement du prestige religieux qui l'entoure et de cette sorte de majesté austère dont elle est revêtue, en devenant trop facilement accessible et si tout à coup

plusieurs centaines de voyageurs, emportés comme dans une espèce de train de plaisir, se trouvent sans s'en douter et sans fatigue transplantés, avec la rapidité de la vapeur, du port de Jaffa, où ils auront débarqué, au Saint-Sépulcre et au Golgotha. Pour ressentir dans toute leur force les émotions profondes qu'une cité comme Jérusalem doit exciter dans l'âme, il faut s'y préparer par le recueillement, il faut, pendant de longues et pénibles heures de marche, avoir le temps de disposer son esprit aux grandes pensées et aux divers sentiments qui l'attendent; il faut, en un mot, méditer et souffrir un peu, chemin faisant. Autrement, on entrerait avec distraction dans la Ville sainte, comme si c'était une ville ordinaire, et les premières impressions ayant été ainsi émoussées affaibliraient nécessairement toutes celles qui suivraient.

Sorti de Jaffa par l'unique porte de cette ville, vers le nord-ouest, j'atteins, au bout de vingt minutes, dans la direction de l'est, la gracieuse fontaine appelée *Sebil Abou-Nabout*. Elle est due à la munificence du gouverneur ainsi nommé, qui repose près de là dans un tombeau orné de plusieurs petites coupoles et de hauts cyprès. Devant la fontaine s'étend une esplanade plantée de vieux sycomores.

Je continue à cheminer encore quelque temps entre une double ligne de superbes vergers, dont j'admire la végétation tropicale à travers les haies d'énormes cactus qui m'en séparent.

Ma direction incline vers l'est-sud-est. Ensuite les jardins cessent tout à coup, et alors commence une vaste plaine qui se déroule au loin devant le regard. Cette plaine, depuis Césarée jusqu'à Jaffa et même, plus au sud, jusqu'à l'embouchure du Nahr Roubin actuel, s'appelait jadis en hébreu, avec l'article défini, *Hach-Charon*, הַשָּׁרוֹן, en grec, ὁ Σαρών, en latin, *Saron* ou *Saronas*.

Au mot Σαρών, nous lisons dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe[1] :

Saron, cujus et Isaias meminit, dicens : «In paludes versus est Saron.» Usque in præsentem autem diem regio inter montem Thabor et stagnum Ti-

[1] Traduction de saint Jérôme.

beriadis Saronas appellatur. Sed et a Cæsarea Palæstinæ usque ad oppidum Joppe omnis terra quæ cernitur dicitur Saronas.

Ailleurs, dans son Commentaire sur le prophète Isaïe [1], le même Père de l'Église s'exprime ainsi :

Saron omnis circa Joppen Lyddamque appellatur regio, in qua latissimi campi fertilesque redduntur.

A propos d'un autre passage d'Isaïe [2], saint Jérôme ajoute :

Pro campestribus in hebræo שרון, *Saron*, ponitur. Omnis regio circa Lyddam, Joppen et Iamniam apta est pascendis gregibus.

Toute la partie méridionale de cette même plaine jusqu'à Gaza s'appelait *Chephelah*, שְׁפֵלָה, en grec, Σεφηλά.

La beauté de la plaine de Saron est vantée dans les saintes Écritures. Lorsque Isaïe prédit la gloire future du Messie, il le compare au Liban, au Carmel et à Saron.

Gloria Libani data est ei; decor Carmeli et Saron [3].

Ailleurs, parlant des calamités qui doivent fondre sur le peuple élu, ce prophète s'écrie :

Luxit et elanguit terra; confusus est Libanus et obsorduit, et factus est Saron sicut desertum [4].

Dans le Cantique des Cantiques, l'époux s'exprime ainsi :

Ego flos campi, et lilium convallium [5].

Si nous ouvrons le texte hébreu, à la place des mots *Ego flos campi*, nous lisons : *Je suis la rose de Saron.*

Cette plaine, au printemps, s'émaille encore chaque année d'anémones et de tulipes; on y voit aussi abonder ces roses et ces lis auxquels se comparait l'amant mystérieux du saint cantique.

[1] *Isaïe*, c. XXXIII, v. 9.
[2] *Ibid.* c. LXV, v. 10.
[3] *Ibid.* c. XXXV, v. 2.
[4] *Isaïe*, c. XXXIII, v. 9.
[5] *Cantique des Cantiques*, c. II, v. 1.

YAZOUR.

A trois heures quinze minutes, je traverse le village d'*Yazour*, يازور. Situé sur une petite colline, à gauche de la route, il renferme environ trois cents habitants. Les maisons sont bâties en terre et en paille hachée, ou pisé. De petites pierres, la plupart non taillées, sont mêlées dans la construction. La mosquée m'offre quelques blocs antiques, de dimensions plus considérables et assez bien équarris. Autour du village, de fertiles jardins sont plantés de figuiers et d'oliviers, au milieu desquels je distingue quelques-uns de ces beaux acacias mimosas que les Arabes appellent *seder*, سدر, et qui se rattachent probablement à ce genre d'arbres que la Bible désigne sous le nom de *chittim*, שִׁטִּים, et dont Moïse se servit dans le désert pour fabriquer le tabernacle, l'arche d'alliance, la table des pains de proposition, l'autel des holocaustes et celui de l'encens.

Raumer[1] incline à identifier Yazour avec la ville de Gazer ou Gezer, en hébreu, גָּזֶר ou גֶּזֶר; en grec, Γαζέρ, Γεζέρ, Γαζάρα; en latin, *Gazer* ou *Gezer*, dont il est souvent question dans les Livres saints.

Ancienne cité kananéenne, elle avait pour roi Horam[2], ou Élam[3], lors de l'entrée des Hébreux dans la Terre promise. Ce prince, ayant voulu secourir celui de Lachis, fut tué avec tout son peuple par Josué.

Eo tempore ascendit Horam, rex Gazer, ut auxiliaretur Lachis; quem percussit Josue cum omni populo ejus usque ad internecionem[4].

Dans le partage du territoire conquis, elle formait l'une des frontières, vers le sud-ouest, de la tribu d'Éphraïm[5], et fut assignée aux lévites[6].

Néanmoins ses habitants primitifs ne furent point expulsés[7], ce qui prouve que Josué, en détruisant l'armée de Horam, ne détruisit

[1] *Palästina*, p. 191.
[2] Texte hébreu et Vulgate.
[3] Version des Septante.
[4] *Josué*, c. x, v. 33.
[5] *Josué*, c. xvi, v. 3.
[6] *Ibid.* c. xxi, v. 21.
[7] *Juges*, c. i, v. 29.

pas en même temps la ville dont ce prince était le souverain, ni, par conséquent, les habitants qui y étaient restés.

David, vainqueur des Philistins à Gabaa, les poursuivit jusqu'à Gazer [1]. Il triompha de nouveau des mêmes ennemis près de cette dernière ville [2].

Les Kananéens habitaient encore Gazer comme tributaires pendant le règne de Salomon. A cette époque, un pharaon ou roi d'Égypte, dont la Bible n'indique pas le nom particulier, s'empara de cette place, la livra aux flammes et tua tous les Kananéens qui s'y trouvaient; puis il la donna en dot à sa fille, devenue l'épouse de Salomon [3]. Celui-ci la rebâtit [4].

Judas Machabée défit les troupes de Gorgias non loin d'Emmaüs et les harcela jusqu'à Gazer [5]. Plus tard, près d'Adasa, il remporta une brillante victoire sur Nicanor, qui périt dans le combat, et il poursuivit, l'espace d'un jour de marche, son armée fugitive jusqu'à cette même ville de Gazer [6].

Après la mort de Judas Machabée, Bacchide se rendit maître de cette place et la fortifia [7].

Elle retomba ensuite au pouvoir de Simon Machabée, qui y laissa une garnison juive [8].

Le docteur Sepp [9] adopte sans hésitation l'identification proposée déjà, mais d'une manière moins affirmative, par Raumer. Le doute, toutefois, est permis à ce sujet, et, pour mon compte, après avoir étudié les différents textes où il est question de Gazer, je ne crois pas qu'on puisse avec certitude placer cette ville à Yazour, dont le nom offre, il est vrai, quelque ressemblance avec celui de Gazer, mais dont la position ne paraît pas répondre parfaitement à celle de cette importante cité. En effet, Yazour n'est pas naturellement fortifié, comme l'était Gazer très-probablement; car cet humble vil-

[1] *Rois*, l. II, c. v, v. 25. — *Paralip.* l. I, c. xiv, v. 16. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, VII, iv, § 1.

[2] *Paralip.* l. I, c. xx, v. 4.

[3] *Rois*, l. III, c. ix, v. 16.

[4] *Ibid.* v. 17.

[5] *Machabées*, l. I, c. iv, v. 15.

[6] *Ibid.* l. I, c. vii, v. 45.

[7] *Ibid.* l. I, c. ix, v. 2.

[8] *Ibid.* l. I, c. xiv, v. 34.

[9] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. I, p. 22.

lage s'élève sur un très-faible monticule, qui semble n'avoir jamais servi d'assiette à une ville considérable, capable de soutenir un siége. En outre, si nous consultons l'*Onomasticon* d'Eusèbe, nous voyons que cet écrivain place Gazer à quatre milles au nord de Nicopolis ou d'Emmaüs; or Yazour en est à seize milles au nord-ouest.

Voici le passage d'Eusèbe :

Γαζὲρ, κλήρου Ἐφραΐμ, Λευίταις ἀφωρισμένη, καὶ ταύτην ἐπολιόρκησεν Ἰησοῦς, τὸν βασιλέα αὐτῆς ἀνελών· ἣν καὶ ᾠκοδόμησε Σολομών· καὶ νῦν καλεῖται Γαζάρα κώμη, Νικοπόλεως ἀπέχουσα σημείοις δ' ἐν βορείοις.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, reproduit fidèlement, sans le corriger, ce même chiffre de quatre milles.

Nunc Gazara villa dicitur, in quarto milliario Nicopoleos contra septentrionem.

D'un autre côté, cette donnée d'Eusèbe, confirmée par saint Jérôme, son traducteur, s'accorde mal avec deux passages du premier livre des Machabées déjà cités plus haut.

Dans le premier il est dit :

Novissimi autem omnes ceciderunt in gladio, et persecuti sunt eos usque Gezeron et usque in campos Idumææ, et Azoti, et Iamniæ[1].

La bataille avait eu lieu non loin d'Emmaüs, et Judas, vainqueur, poursuit les ennemis jusqu'à Gezeron (Gazer) et jusqu'aux plaines de l'Idumée, d'Azot et d'Iamnia. Ce serait donc entre Emmaüs, au nord, et les confins d'Iamnia et d'Azot, vers l'ouest et le sud-ouest, qu'il faudrait chercher cette ville de Gazer, et nullement au nord d'Emmaüs, comme le veulent Eusèbe et saint Jérôme pour celle qu'ils mentionnent.

Le second passage du même livre des Machabées est encore plus explicite :

Et Joppen munivit, quæ erat ad mare, et Gazaram, quæ est in finibus Azoti, in qua hostes antea habitabant, et collocavit illic Judæos[2].

[1] *Machabées*, l. I, c. IV, v. 15. — [2] *Ibid.* l. I, c. XIV, v. 34.

Il y aurait donc à distinguer deux villes du même nom, l'une située à la frontière sud-ouest de la tribu d'Éphraïm; c'est celle qui est mentionnée dans le livre de Josué, qui fut plus tard rebâtie par Salomon et dont parle l'*Onomasticon;* l'autre qui doit être plus au sud, entre Emmaüs, d'une part, et les confins du territoire d'Iamnia et d'Azot, d'autre part.

La première de ces deux Gazer ou Gezer, à quatre milles au nord d'Emmaüs ou Nicopolis, si le chiffre d'Eusèbe et de saint Jérôme est exact, n'a pas été retrouvée d'une manière certaine. Si ce chiffre est inexact et beaucoup trop faible, il est peut-être permis de la reconnaître dans le village d'Yazour, car, en parlant des limites vers l'occident de la tribu d'Éphraïm, la Bible s'exprime de la manière suivante :

Et descendit ad occidentem juxta terminum Jephleti, usque ad terminos Bethoron inferioris et Gazer; finiunturque regiones ejus mari magno[1].

De ce verset il résulte que la limite occidentale, vers le sud, de la tribu d'Éphraïm était la Méditerranée, et que Gazer se trouvait entre la mer et Béthoron inférieure; or Yazour, occupant cette position intermédiaire, quoique beaucoup plus rapproché de la mer que de Béthoron inférieure, a pu, pour cette raison, et aussi à cause d'une certaine ressemblance de nom, être identifié avec cette première ville de Gazer.

Quant à la seconde, que le premier livre des Machabées indique comme étant sur les frontières d'Iamnia et d'Azot, je suis disposé à la voir dans le village actuel de Katrah, que l'on prononce *Gatrah*, village qui se trouve précisément à peu de distance de ces deux villes et dont je parlerai plus tard.

La ville de Gazer, Gezeron ou Gazera, en effet, est quelquefois mentionnée sous le nom de *Gadara*, ainsi que le remarque le savant Reland[2]; or, de Gadara à Gatrah il n'y a qu'une légère différence de prononciation.

[1] *Josué*, c. XVI, v. 3. — [2] *Palæstina*, p. 778.

Après quelques minutes de marche au delà d'Yazour, sur la droite de la route, je passe devant la *koubbeh* d'un *oualy* musulman ou tombeau d'un santon vénéré dans la contrée et appelé *Cheikh Imam Aly*. Cette *koubbeh* se compose de douze petites coupoles, que domine, au centre, une treizième coupole, un peu plus large et plus haute que les autres.

Ce sanctuaire est ombragé par un palmier et par un vieux sycomore, et, à côté, est une *sebil* ou fontaine, qui invite les passants à se désaltérer à son eau. Un certain nombre de tombeaux avoisinent ce monument funèbre et religieux à la fois, autour duquel les habitants des villages les plus rapprochés tiennent à honneur de reposer après leur mort.

BEIT-DEDJAN.

A quatre heures douze minutes, je traverse les jardins de Beit-Dedjan; ils sont plantés d'oliviers, d'orangers, de figuiers et de mûriers; çà et là aussi croissent quelques vieux sycomores et de gracieux tamarins.

Le village de Beit-Dedjan, بيت دجن, que j'atteins bientôt après, compte quatre cents habitants. Il est situé sur une petite éminence. Les maisons, de même que celles d'Yazour, sont grossièrement bâties avec de menus matériaux revêtus de briques crues en terre et en paille hachée. Près de la mosquée s'élèvent deux palmiers élancés et quelques magnifiques sycomores. Aucune trace d'antiquité ne se présente à mes yeux.

Toutefois le nom de cette localité est évidemment antique. La désignation arabe *Beit-Dedjan*, بيت دجن, ou *Beit-Dedjân*, بيت دجان, suivant d'autres, est, en effet, identique au nom hébraïque *Beth-Dagon*, בֵּית דָּגוֹן; si l'on prononce surtout *Beit-Dedjan* à la façon égyptienne, *Beit-Degan*, on y reconnaît aussitôt *Beth-Dagon* (la maison de Dagon), dénomination commune, en Palestine, à plusieurs localités distinctes, habitées sans doute autrefois par les Philistins, qui y avaient érigé un temple en l'honneur de leur divinité principale, Dagon. Ce dieu était représenté avec une tête et des bras d'homme

et un corps de poisson, d'où lui venait le nom qui lui était donné, *Dagon*, דָּגוֹן étant un diminutif de דָּג, *dag*, qui signifie « poisson. »

Selon Philon de Byblos[1], parlant au nom de Sanchoniathon, Dagon, que d'autres confondent avec la déesse Derceto, était une divinité masculine, fils du Ciel et de la Terre, et il tire son nom de *dagân*, qui veut dire « blé. »

« Tout ce que prouvent, dit M. Munk[2], les différentes traditions des anciens, c'est que l'origine du culte de Dagôn ou Derketo leur était inconnue, mais qu'on voyait généralement dans cette divinité le symbole de la fertilité, représentée tantôt sous l'image de l'homme, tantôt sous celle de la femme. Les mots hébreux *dag* (poisson) et *dagân* (blé) dérivent tous deux d'une racine דָּגָה, *dagah*, qui veut dire « il s'est multiplié, » et représentent la fertilité, l'un dans les eaux, l'autre sur la terre. »

La Bible mentionne deux villes du nom de Beit-Dagon :

L'une dans la Chephelah, c'est-à-dire dans la plaine basse de Juda :

Et Gideroth, et Beth-Dagon, et Naama, et Maceda[3].

Dans le texte hébreu, la conjonction est supprimée entre Gideroth et Beth-Dagon, et on lit : וּגְדֵרוֹת בֵּית־דָּגוֹן, *ou-Gederoth Beth-Dagon*, comme si ces deux villes n'en formaient qu'une seule, et pour distinguer cette Gederoth d'autres localités du même nom, mentionnées au verset 36 du même chapitre :

Et Saraim, et Adithaim, et Gedera, et Gederothaim.

La seconde est sur la limite de la tribu d'Aser, dont elle formait l'une des villes frontières.

Ac revertitur contra orientem Beth-Dagon[4].

Une troisième Beth-Dagon a été signalée par Robinson et par d'autres voyageurs, qui l'ont retrouvée, de nos jours, en Samarie, à

[1] Eusèbe, *Préparation évangélique*, I, x.
[2] *Palestine*, p. 92.
[3] *Josué*, c. xv, v. 41.
[4] *Ibid.* c. xix, v. 27.

quelques milles à l'est de Naplouse, dans un autre village appelé de même actuellement Beit-Dedjan.

Enfin, dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Βὴθ Δαγών nous lisons :

Βὴθ Δαγὼν, φυλῆς Ἰούδα· καὶ ἐστὶ νῦν κώμη μεγίστη Καφὰρ Δαγὼν μεταξὺ Διοσπόλεως καὶ Ἰαμνίας.

Bien que le village de Beit-Dedjan décrit plus haut ne soit pas précisément placé entre Lydda et Iamnia, néanmoins tout porte à croire qu'il faut y reconnaître le Beth-Dagon de la tribu de Juda, qui, du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, s'appelait *Caphar-Dagon*, « village de Dagon, » et non plus « maison de Dagon, » ce qui au fond revient au même, d'après les habitudes de la langue hébraïque.

SAFERÎEH.

A quatre heures quarante-deux minutes, je laisse à ma gauche le village de *Saferîeh*, سافرية. Il peut contenir quatre cent cinquante habitants. Les maisons sont comme celles des deux villages précédents. La mosquée est ombragée par un vieux mûrier, ainsi que cela s'observe pour beaucoup de sanctuaires musulmans de la Palestine, soit mosquées, soit chapelles funéraires de santons.

Autour du village, on remarque des plantations de tabac et de pastèques.

M. le docteur Sepp[1] identifie Saferîeh avec la ville de Saphir ou plutôt *Chaphir* שָׁפִיר, dont il est question dans le prophète Michée[2]. Mais cette opinion me semble erronée, et, comme je le montrerai ailleurs, c'est plus au sud, entre Éleuthéropolis et Ascalon, qu'il faut chercher cette localité. Saferîeh n'en est pas moins, selon toute apparence, un nom antique, et représente, à mes yeux, une Chaphir différente de celle à laquelle fait, je pense, allusion le prophète Michée, et dont parlent également Eusèbe et saint Jérôme.

[1] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. I, p. 23. — [2] C. I, v. 11, texte hébreu.

SARFEND.

De Saferîeh je me dirige droit vers le sud, et à cinq heures cinq minutes je parviens à *Sarfend*, صرفند, village qui consiste en une trentaine de maisons grossièrement bâties. Çà et là quelques pierres de taille, restes de constructions plus anciennes, sont mêlées à des matériaux presque bruts et de petite dimension. Deux citernes paraissent antiques. Une ceinture de gigantesques cactus environne ce hameau. Les habitants y vénèrent la mémoire d'un santon, qu'ils prétendent être le célèbre fabuliste Lokman. Un vieux *seder* ou acacia mimosa, des grenadiers et un olivier plusieurs fois séculaire ornent et ombragent la *koubbeh* de ce personnage.

On identifie généralement Sarfend avec Sariphæa, Σαριφαία et Σαρεφαία, qui fut dévastée avec d'autres villes par les musulmans, en 797.

Διαφόρους γὰρ πολυανθρώπους πόλεις ἠρήμωσαν· καὶ γὰρ Ἐλευθερόπολιν παντελῶς ἀεὶ ἀοίκητον ἔθηκαν, πᾶσαν ἐκπορθήσαντες· ἀλλὰ καὶ Ἀσκαλῶνα καὶ Γάζαν καὶ Σαρεφαίαν καὶ ἑτέρας πόλεις δεινῶς εἰλκύσαντο.

« Ils ravagèrent différentes villes très-peuplées : ainsi Éleuthéropolis fut entièrement saccagée et désolée pour toujours; il en est de même d'Ascalon, de Gaza, de Sarephæa et d'autres villes, qui furent affreusement pillées. »

Ce fait est consigné dans une histoire du martyre de vingt pères de Saint-Sabas, composée par le moine Étienne, leur contemporain, et insérée dans le grand ouvrage des *Acta sanctorum* [1].

Nous connaissons également le nom d'un évêque de Sariphæa, qui est cité parmi ceux qui assistèrent au concile de Jérusalem tenu en 636.

Στέφανος, ἐπίσκοπος Σαριφαίας, lit-on dans les actes de ce concile [2]; en latin, le même évêque est ainsi désigné : « Stephanus, episcopus Scarphiensis et Sariphæensis. »

[1] *Acta sanctorum*, Mart. t. III, p. 167. — [2] Le Quien, *Oriens Christianus*, III, p. 630.

Reland conjecture avec beaucoup de vraisemblance que Sariphæa est la localité que le Talmud appelle *Tsariphin*, צריפין.

Dans l'itinéraire du rabbin Ishak Chelo, qui parcourut la Palestine vers 1333 et dont l'écrit est intitulé *Les chemins de Jérusalem*, on trouve le passage suivant[1] :

« De Ramleh on se rend à Sarafend. C'est Saraphin, mentionnée dans le Talmud. Il n'y a qu'un seul juif dans cette ville; il est teinturier et a un bel établissement. Mais il a dans sa maison un pieux vieillard avec plusieurs de ses disciples, qui forment une congrégation de dix personnes. Ce vieillard est un grand kabbaliste, qui sait les sept livres kabbalistiques par cœur. »

Il s'agit ici évidemment du Sarfend qui nous occupe en ce moment, identifié par Ishak Chelo avec la Tsariphin ou la Saraphin du Talmud, qui elle-même paraît être la même, selon la supposition de Reland, que la Sariphæa, siége d'un évêché.

M. Van de Velde adopte une autre opinion[2]; d'après lui, la Scarphia qui nous est révélée par la signature de l'évêque Étienne au bas des actes du concile de Jérusalem serait notre Sarfend, et Sariphæa doit être placée à Saferîeh.

RAMLEH.

A cinq heures quarante minutes je fais halte à *Ramleh*, رملة, où je demande l'hospitalité pour la nuit aux révérends pères franciscains.

Ayant visité cette ville à plusieurs reprises, je vais décrire ici ce que j'y ai observé de plus digne d'intérêt dans ces différentes occasions.

Pour parler d'abord du couvent latin, où les pèlerins de l'Occident qui de Jaffa se rendent à Jérusalem trouvent un asile toujours ouvert, il ressemble, comme la plupart de ceux de la Palestine, à une véritable forteresse. Les murs en sont très-épais et à l'abri d'un coup de main de la part des Arabes. Pour y pénétrer, il faut

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 247. — [2] *Memoir to accompany the map of the Holy Land*. p. 346.

passer en se courbant par une petite porte très-basse, pratiquée dans une plus grande et qui n'est ouverte qu'à bon escient. Cela a lieu, du reste, par précaution, dans presque tous les autres couvents de la Terre sainte. Le couvent latin de Ramleh renferme seulement deux pères, la population catholique de la ville étant réduite à une cinquantaine d'âmes. L'un a le titre de président, l'autre celui de curé et est chargé de la petite paroisse latine. Quatre frères sont préposés aux soins que réclament les pèlerins. Un maître d'école distribue chaque jour ses leçons à quelques enfants.

Sous le péristyle de la cour intérieure, plusieurs tableaux représentent les principaux faits de la vie de saint François d'Assise. La chapelle est dédiée à saint Joseph d'Arimathie et passe dans la tradition actuelle pour avoir été bâtie sur l'emplacement de la maison de ce noble décurion, qui obtint de Pilate la permission de rendre au corps du Sauveur les derniers devoirs et de l'ensevelir dans son propre tombeau. Une autre tradition, consignée dans Boniface de Raguse, qui, vers le milieu du XVIe siècle, était gardien du Mont-Sion, veut que ce sanctuaire ait succédé à l'atelier où Nicodème, qui aida Joseph d'Arimathie dans son pieux office, aurait fabriqué le crucifix que l'on vénère encore dans la cathédrale de Lucques. Suivant ce même écrivain, le couvent des pères franciscains serait situé sur l'emplacement de sa maison :

Hospitantur enim peregrini in ea domo quæ Nicodemi, Christi occulti discipuli, fuit. Hæc domus in monasterium fuit coaptata, nunc et monasterium et hospitium peregrinorum est. Invenies in illa parte, in qua fratres hospitantur, capellam in qua idem Nicodemus crucifixum qui in Lucencis civitatis majori ecclesia pie adoratur fabricavit, Mariæ exposuit et gratiæ Dei commendavit. Ista civitas nunc corrupto vocabulo Rama vocatur ..... Infideles vocant illam Ramula, quod idem est quod terra arenosa. Sed ego dico quod ista civitas est Arimathia, de qua fuit nobilis ille Josephus, qui petiit corpus Jesu a Pilato et sepelivit in sepulchro suo novo [1].

Je reviendrai plus tard sur la question de savoir si Ramleh peut être regardée comme étant l'ancienne Arimathie, ainsi que le pré-

[1] Boniface, *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, l. II.

tend Boniface de Raguse; pour le moment, je me borne à tirer de ce passage la conclusion que la tradition a un peu varié par rapport à la maison que le couvent aurait remplacée.

Celui-ci a été fondé, dit-on, dans le courant du xve siècle, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui acheta un ancien khan, lequel fut transformé en un hospice pour les pèlerins, administré par des religieux appartenant au couvent latin du Mont-Sion à Jérusalem.

Le monastère de Ramleh, plusieurs fois abandonné à cause du malheur des temps, est resté néanmoins toujours au pouvoir des franciscains, qui n'ont jamais cessé, quand les circonstances étaient plus favorables et que les pèlerins abondaient de nouveau, de revenir les héberger, à leur passage, dans cette hospitalière demeure. Pendant l'expédition française de Syrie en 1799, Bonaparte poussa jusqu'à Ramleh et passa une nuit au couvent latin. On y montre encore l'appartement qu'il occupa et qui est aujourd'hui réservé au Révérendissime de Terre sainte lorsqu'il visite le couvent, ou à des personnages de distinction. Extrêmement simple, du reste, comme les cellules des moines et celles qui sont affectées aux pèlerins, cet appartement se compose d'un petit divan ou salon de réception et d'une chambre à coucher attenante. Une partie des bâtiments actuels a été réparée depuis le commencement de ce siècle. Dans les deux petits jardins qui les environnent et qui sont eux-mêmes compris dans l'enceinte du couvent, on remarque quelques hauts palmiers et surtout deux magnifiques ceps de vigne, aux proportions gigantesques et qui, de leurs branches entrelacées et déployées au loin, forment deux larges et longs berceaux. En les voyant, on se rappelle aussitôt les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament où il est fait allusion à la beauté des vignes de la Palestine.

La ville de Ramleh, aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur, renferme à peine trois mille habitants, parmi lesquels on compte deux mille cinq cents musulmans, quatre cents Grecs schismatiques, cinquante catholiques et à peu près autant d'Arméniens schismatiques.

Le couvent grec n'offre rien de remarquable. La chapelle est

sous le vocable de saint Georges. Les moines grecs y exposent à la vénération de leurs coreligionnaires une colonne brisée qu'ils prétendent avoir été transportée miraculeusement par mer à Jaffa.

Dans le couvent arménien, qui est très-proprement tenu, la chapelle est également dédiée à saint Georges. Il ne renferme habituellement que trois moines. A l'époque de Pâques, il regorge de pèlerins, de même que les couvents latin et grec. Au milieu des cours croissent quelques citronniers et d'élégants cyprès. On y admire aussi un vieux cep de vigne formant berceau, d'un développement extraordinaire.

Les musulmans possèdent à Ramleh plusieurs mosquées et un plus grand nombre encore de sanctuaires consacrés à divers santons.

Leur mosquée principale, ou *Djama' el-Kebir*, est une ancienne église chrétienne dédiée à saint Jean. Elle forme un grand rectangle et mesure cinquante-trois pas de long sur vingt-cinq de large. Très-bien orientée, comme toutes les églises byzantines et grecques, elle contient trois nefs répondant à autant d'absides. La grande nef ou nef centrale, plus haute de moitié que les deux autres, est séparée de celles-ci par sept arcades ogivales s'appuyant sur des piliers carrés, qu'ornent et semblent dégager trois colonnes et deux pilastres dont les chapiteaux imitent le corinthien. Elle est éclairée dans sa partie supérieure par sept fenêtres ogivales très-étroites. Une corniche extrêmement simple règne tout autour de cette nef au-dessus des arcades et au-dessous des fenêtres. Les nefs latérales sont percées de fenêtres semblables, que couronne une corniche analogue à celle de la nef centrale. A droite et à gauche de la grande abside, un trou carré, assez grand, a été pratiqué dans l'épaisseur du mur. Les absides latérales ont également chacune deux trous, mais plus petits, et qui, comme ceux de l'abside centrale, faisaient probablement l'office de crédences.

Au-dessus de l'emplacement occupé autrefois par le maître-autel et à la retombée des voûtes, on remarque deux consoles coudées.

La grande porte de la façade occidentale est actuellement murée aux trois quarts. Dans sa partie supérieure on a placé un treil-

lage à claire-voie. Ce portail autrefois ne devait pas manquer d'élégance.

A côté s'élève une tour carrée, qui sert aujourd'hui de minaret. Elle m'a paru construite avec des matériaux un peu plus petits que l'église elle-même, mais également très-réguliers. Si cette tour a été primitivement un clocher, on ne voit pas trop, dans l'état actuel, la place qu'occupaient les cloches; cette place néanmoins a pu être murée.

La porte par laquelle on entre maintenant regarde le nord. Au-dessus a été gravée une inscription arabe, dont voici la traduction, telle que M. Sauvaire, alors chancelier de M. le consul de France à Jérusalem, a eu la bonté de me la donner :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, la construction de ce *djama'* béni a été ordonnée par notre maître, le Sultan très-puissant, le roi juste, ornement du monde et de la religion, sultan de l'Islamisme et des Musulmans, vivificateur de la justice dans l'univers, celui qui fait rendre justice aux opprimés par les oppresseurs, Ketbogha, auxiliaire de l'Émir des croyants (que Dieu exalte ses victoires!); et cela sous le gouvernement de l'humble serviteur de Dieu (qu'il soit exalté!) Aly, fils de Khalid.....l'année 697 de l'hégire (1298 de J. C.).

D'après cette inscription, la construction de cet édifice ne remonterait pas au delà des dernières années du XIIIe siècle; mais il y a ici une allégation évidemment mensongère, contre laquelle protestent la forme même de ce monument et le caractère de son architecture. Nous sommes, en effet, d'une manière incontestable, en présence d'une église chrétienne parfaitement conservée et non point d'un édifice bâti sur le plan d'une mosquée. Seulement, à l'époque marquée dans l'inscription, cette église a pu subir quelques réparations et modifications, qui toutefois n'en ont pas altéré la forme primitive. A cette époque, par exemple, le grand portail de la façade occidentale a été muré et la porte de la façade septentrionale est restée seule ouverte. Une niche formant le *mihrab* a été pratiquée dans le mur de la façade méridionale, et la tour du clocher a été transformée en minaret. C'est peut-être aussi alors qu'une tribune réservée aux femmes a été construite dans l'intérieur

de l'église, au-dessus de la porte septentrionale. Enfin, dans la grande cour qui précède la mosquée vers le nord, un sanctuaire a été érigé en l'honneur d'un santon appelé *Châb Eddîn*, et dans une seconde petite cour voisine un bassin a été creusé pour les ablutions.

Quant à la question de savoir si cette ancienne église de Saint-Jean date seulement de l'époque des croisades, ou si elle existait déjà avant cette époque, c'est là un point que, faute de documents certains et de preuves historiques indubitables, il est assez difficile de résoudre. L'opinion générale de ceux qui l'ont vue est qu'elle date du XIIe siècle, et que c'est, par conséquent, un ouvrage des croisés. Ils fondent principalement leur jugement sur la forme ogivale des fenêtres, des voûtes et des arcades; mais, d'un autre côté, est-il bien sûr que ce soient les croisés qui aient importé avec eux en Palestine ce qu'on appelle vulgairement l'art gothique ou ogival? Ne sait-on pas en effet que les Arabes ont connu et employé l'ogive bien avant l'époque des croisades? Au Caire, par exemple, la mosquée d'Ahmed ebn-Touloun, ordinairement désignée sous le nom de *Djama' Tayloun*, et dont toutes les arcades sont ogivales, a été construite l'an 265 de l'hégire, ou l'an 879 de l'ère chrétienne, comme cela résulte de deux inscriptions coufiques tracées sur les murs de la cour. En Palestine, de même, l'ogive a pu précéder de plusieurs siècles l'arrivée des croisés et être employée par les chrétiens du pays. Ce n'est pas à dire pour cela que j'attribue la fondation de l'église de Saint-Jean, qui nous occupe en ce moment, à des temps antérieurs aux croisades. Je me borne uniquement à faire observer que l'histoire se tait sur ce point, et que le caractère architectural du monument n'est peut-être pas par lui-même assez concluant pour suffire, à lui seul, à décider la question. Dans tous les cas, il est absolument impossible d'admettre que cet édifice ait été construit, comme le veut l'inscription arabe, dans l'année 697 de l'hégire, par le sultan Ketbogha.

Parmi les autres mosquées de la ville, je citerai, pour l'élégance de son minaret, celle qui m'a été désignée sous la dénomination de

Djama' Cheikh Nasran. Ce minaret consiste en une tour octogone, peu élevée, bâtie avec de petites pierres très-régulièrement agencées, et percée de fenêtres étroites en forme de meurtrières.

Une autre mosquée, à moitié démolie, appelée *Djama' el-Mogharbi*, possède un minaret dont la partie encore debout atteste un style analogue à celui du précédent.

Un vaste *seraïa* ou palais, habité jadis tour à tour par les divers gouverneurs de la ville, est maintenant aux trois quarts renversé. Il passe pour avoir eu autrefois une certaine magnificence. Une salle, elle-même très-délabrée, appartenant à cet édifice sert actuellement de tribunal. C'est là que le *moutsellim* tient son divan et rend la justice.

Les bazars sont assez bien fournis. Plusieurs khans sont destinés à abriter les nombreuses caravanes arabes qui passent par Ramleh pour se rendre à Jérusalem, à Gaza ou à Damas : ce sont à la fois des entrepôts et des hôtelleries.

La ville avait autrefois une enceinte fortifiée, qui maintenant n'existe plus. Cette enceinte était percée de douze portes, dont quatre principales, la première regardant Jaffa, la deuxième Ascalon, la troisième Jérusalem, la quatrième Naplouse. L'emplacement de quelques-unes d'entre elles est encore reconnaissable.

En dehors des limites de cette enceinte, je signalerai comme particulièrement dignes d'attention : la mosquée que les musulmans appellent vulgairement *Djama' el-Abyadh* (la mosquée Blanche), et que les Latins désignent sous le nom de « couvent des Templiers » et « tour des Quarante-Martyrs; » les citernes dites de Sainte-Hélène, appelées en arabe *Anazieh;* le *Birket Bent el-Kafer* (le bassin de la Fille de l'Infidèle); le *Birket el-Djamous* (le bassin du Buffle); enfin le *Bir el-Moristan* (le puits du Moristan ou de l'Hôpital des fous).

Le *Djama' el-Abyadh* se trouve à huit minutes à l'ouest de la ville. Devant cette mosquée s'étend un grand cimetière musulman, ombragé çà et là par de vieux *seder*.

En traversant ce cimetière, j'assistai à tous les détails de l'en-

terrement d'un riche Arabe. Au moment où l'on descendit le corps de l'espèce de lit funèbre sur lequel il avait été porté, pour le déposer dans le caveau qui lui avait été préparé, une troupe de femmes, composée des parentes ou des amies du mort, ou de pleureuses à gage, commencèrent à faire retentir les airs de cris stridents et de gémissements plaintifs, plusieurs fois renouvelés. Ensuite elles se retirèrent ou furent congédiées de force, et alors les hommes entonnèrent tous en chœur différents versets du Koran pour le salut de l'âme du défunt.

L'enceinte de la mosquée Blanche mesure cent six pas de long sur cent de large. Quelques voyageurs en ont singulièrement exagéré l'étendue. Le long de la face sud de ce rectangle, deux rangées d'arcades ogivales sont ou debout ou à moitié écroulées. Vers le milieu de cette espèce de nef, une niche marque le *mihrab*. Sur une belle pièce de marbre gisante à terre et que l'on a essayé de scier vers le centre pour l'emporter, on lit une inscription arabe, dont voici la traduction, que je dois également à l'extrême obligeance de M. Sauvaire :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ceux-là seuls entretiennent les temples de Dieu qui croient en Dieu et au jour dernier [1]. Lorsque Dieu (il est puissant et grand) désira l'exécution de son jugement arrêté dans sa prescience, il autorisa son humble serviteur, qui met sa confiance en lui et s'en remet à lui pour ses affaires, le champion de sa cause, le défenseur de la religion de son Prophète, de son bien-aimé et de son ami, le Sultan illustre, grand, zélé pour la guerre sacrée, guerrier, conquérant, victorieux, la colonne du monde et de la religion, le sultan de l'Islamisme et des Musulmans, Bibars, fils d'Abdallah, auxiliaire de l'Émir des croyants (que Dieu lui accorde une longue existence!), et celui-ci sortit d'Égypte, à la tête de son armée victorieuse, le dixième jour du mois de redjeb l'unique, avec l'intention d'entreprendre la guerre sainte, d'attaquer les polythéistes et les opiniâtres. Il vint camper devant la place frontière de Jaffa, le matin du jour, et s'en rendit maître, par la permission de Dieu, à la troisième heure. Puis il ordonna de construire cette coupole au-dessus de ce minaret béni, et cette porte pour servir à ce *djamé* béni, par les soins de l'humble [2]. . . . . .
en l'année 666 (1268 de J. C.).

[1] *Koran*, IX, 18. — [2] Ici le marbre est mutilé.

Devant cette partie du *haram* ou de l'enceinte sacrée, restaurée et embellie par Bibars, s'étend un souterrain parfaitement conservé, dont les voûtes reposent sur deux rangées d'élégantes arcades ogivales. Je suis tenté d'y voir d'anciennes citernes, comme semble le prouver l'excellent ciment dont elles sont encore en partie revêtues ainsi que les ouvertures supérieures qui les éclairent et par lesquelles on pouvait puiser de l'eau. D'autres voyageurs pensent que ce sont là des magasins.

Les musulmans prétendent que ce souterrain contient les restes sacrés de quarante compagnons de Mahomet, morts martyrs en combattant pour la foi musulmane, et ils n'y descendent qu'avec respect. D'un autre côté, une tradition latine le regarde comme étant la crypte d'une église chrétienne élevée autrefois en l'honneur des quarante martyrs de Sébaste en Arménie, dont les reliques auraient été transportées partie en Italie et partie en Palestine.

Cette tradition, qui est depuis longtemps accréditée, se retrouve dans Boniface de Raguse, car nous lisons au commencement du second livre de son ouvrage intitulé : *De perenni cultu Terræ Sanctæ :*

In hac civitate [Ramula, *Ramleh*] fuerunt duæ insignes ecclesiæ, quæ, malo nostro et negligentia christianorum principum, versæ sunt in mesquitas. Quarum una usque in hodiernum diem Sanctus Ioannes vocatur ab ipsis infidelibus; altera vero Quadraginta Martyrum, in qua multa corpora militum Christi a Sebaste, civitate Armeniæ Minoris, delata fuere et in ea honorifice collocata, in qua in præsentem usque diem sub majori altari in pace requiescunt.

Sont-ce les chrétiens qui ont emprunté aux musulmans, en la transformant, ou, au contraire, les musulmans qui ont emprunté aux chrétiens la tradition de l'ensevelissement en ce lieu des ossements de ces quarante martyrs, qui, pour les uns, sont des compagnons de Mahomet, et, pour les autres, les saints légionnaires chrétiens martyrisés en Arménie? Je l'ignore. A la vérité, un siècle environ avant l'époque où écrivait Boniface de Raguse, l'historien

arabe El-Khalil ibn-Schâhin ed-Dhâhiry[1], vers l'année 1450 de notre ère, en parlant de la mosquée Blanche de Ramleh comme particulièrement digne d'admiration, mentionne également ses cryptes souterraines, dans lesquelles quarante compagnons du Prophète passaient pour avoir été enterrés. Mais, avant Ed-Dhâhiry, d'autres auteurs chrétiens, que nous n'avons plus, ont pu de même relater et localiser à Ramleh la tradition des quarante soldats martyrs de Sébaste, devenant tour à tour musulmans ou chrétiens, suivant que l'édifice où leur mémoire était honorée passait lui-même d'un culte à un autre, et qui actuellement sont vénérés tout à la fois, dans le même endroit, par les musulmans et par les chrétiens, depuis que la mosquée, en ruine et abandonnée, est ouverte à tous les visiteurs.

Quaresmius[2], dont l'ouvrage a paru en 1639, en citant le passage de Boniface de Raguse, confirme les assertions de cet auteur, et, depuis, presque tous ceux qui ont écrit sur la Palestine et qui ont eu à parler de Ramleh ont signalé les débris de l'église des Quarante-Martyrs, sans contrôler ou contredire cette tradition. J'en excepte toutefois Robinson et quelques autres critiques, qui ont élevé des doutes sérieux à ce sujet.

Mais poursuivons l'examen de l'enceinte sacrée : une seule rangée d'arcades, à moitié démolies et de forme ogivale, longe la face orientale, laquelle, à son centre, est percée d'une porte qui regarde la ville. Devant ces arcades règnent de grandes citernes dont les voûtes sont soutenues par deux rangs d'arcades superposées; une partie de ces citernes, regardées pareillement par d'autres voyageurs comme d'anciens magasins, est bien conservée; le reste est écroulé.

Au milieu de la face occidentale s'élève une tour justement renommée et appelée vulgairement tour des Quarante-Martyrs. Elle est isolée et n'a jamais été attenante à une église. Tous les voyageurs admirent l'élégante simplicité de sa construction. De forme quadrangulaire, elle mesure approximativement neuf mètres sur chaque

[1] Voir les extraits d'Ed-Dhâhiry dans les *Analecta Arabica* de Rosenmüller, pars III, p. 18 de l'arabe, 37 et 38 de la traduction latine. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 8.

face. Les pierres qui la composent sont de dimension moyenne, mais régulières et bien agencées. On y monte par un escalier en spirale de cent vingt degrés. Les fenêtres qui l'éclairent sont étroites et ogivales. Elle n'a jamais pu intérieurement renfermer de cloches. Ce n'est donc pas un campanile d'église ni un beffroi, mais plutôt un minaret musulman. Sa plate-forme supérieure est aujourd'hui très-endommagée par le temps. C'est de là qu'autrefois le *muezzin* annonçait l'heure de la prière; de là aussi, en temps de guerre, on découvrait au loin l'approche de l'ennemi. De ce point, en effet, le regard embrasse un horizon dont tous les voyageurs ont, à juste titre, vanté la beauté et l'étendue. A l'ouest, Jaffa et la Méditerranée; au nord et au sud, de vastes et fertiles plaines; à l'est, le rideau accidenté des montagnes de la Judée et de la Samarie, sollicitent tour à tour l'attention. Lorsque je fis l'ascension de ce minaret, j'assistai, en outre, de son sommet, à l'un des couchers de soleil les plus splendides que j'aie jamais vus, ce qui ajoutait un charme particulier à la grandeur du panorama que j'avais sous les yeux. En même temps qu'à l'occident le disque empourpré de l'astre du jour descendait lentement dans les flots de la mer, dont il teignait la surface de ses feux mourants, à l'orient la lune se levait radieuse du sein des monts de Juda, et sa lumière argentée répandait partout un éclat doux et mystérieux.

Quand et par qui cette tour a-t-elle été construite? D'après une tradition généralement accréditée parmi les chrétiens, elle aurait été bâtie, à l'époque des croisades, par les Templiers, pour servir de clocher à une église maintenant détruite et dont la crypte seule existerait encore. Cette église, comme je l'ai déjà dit, aurait été dédiée aux quarante martyrs de Sébaste, et l'enceinte entière du Djama' el-Abyadh, serait celle de leur couvent, transformé plus tard en mosquée.

Mais cette tradition, notamment en ce qui concerne la tour, me paraît contredite et par le monument lui-même et par l'histoire. Le monument, en effet, par l'appareil, par les moulures qui encadrent les fenêtres supérieures, et par le galbe de la porte, semble accuser

un travail arabe. De plus, sur le linteau de cette porte on lit l'inscription arabe suivante, dont voici la traduction, que je dois de même à M. Sauvaire :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ceux-là seuls entretiennent les temples de Dieu qui croient en Dieu et au jour dernier, observent la prière et font l'aumône, et qui ne craignent que lui[1]. L'édification de ce minaret béni a eu lieu par l'ordre de notre maître le Sultan, roi défenseur, savant, juste, zélé pour la guerre sacrée, guerrier, défenseur des frontières, sultan de l'Islamisme et des Musulmans, vivificateur de la justice dans l'univers, exterminateur des infidèles et des polythéistes, roi des Arabes et des Persans, maître des nations, conservateur du pays de Dieu, défenseur du monde et de la religion, Abou'l-Fetah (père de la victoire), Mohammed, fils de notre maître le Sultan martyr, le roi victorieux, épée du monde et de la religion, Kelâoun Sâlehy, auxiliaire de l'Émir des croyants (que Dieu fasse durer ses jours et favorise de la victoire ses drapeaux et ses étendards!). La construction de ce minaret a été achevée au milieu du mois de châban de l'année 718 (1318 de J. C.).

En second lieu, cette tour ne semble pas avoir été bâtie pour renfermer des cloches, et, par conséquent, on ne peut y voir le clocher d'une église aujourd'hui démolie.

On pourra m'objecter que l'inscription que je viens de rapporter n'est peut-être pas plus véridique que celle qui a été placée au-dessus de la porte septentrionale de l'ancienne église de Saint-Jean, transformée ensuite en mosquée, et qu'elle a pu être gravée, de même, après coup.

Mais ici l'histoire est d'accord avec l'inscription. Nous lisons effectivement dans l'*Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, par Medjr Eddîn, ouvrage terminé l'an 901 de l'hégire (1494 de J. C.), au folio 209 :

Tous les édifices de Ramleh sont en ruine. L'ancienne mosquée se trouve hors de la ville, à l'ouest, et est attenante à un cimetière. Le sultan El-Malek en-Naser Mohammed ebn-Kelâoun y a construit un minaret qui est une des merveilles du monde pour la forme et l'élévation. Les voyageurs rapportent qu'il n'a pas son pareil. Il fut achevé au milieu de châban de l'an 718 de l'hégire.....

[1] *Koran*, IX, 18.

Ce djama' a été construit par un khalife ommiade, Soliman ebn-Abd el-Malek, lorsqu'il monta sur le trône, l'an 96 de l'hégire. C'est un djama' fréquenté et vaste. Il est en grande vénération; on l'appelle *Djama' el-Abyâdh.*

Ce dernier passage nous apprend que, bien avant les croisades, les musulmans avaient érigé une mosquée en ce lieu. Pendant l'occupation du pays par les Latins, ce sanctuaire put sans doute être converti en église; mais ensuite, sous le règne de Saladin, il retomba au pouvoir des musulmans, et fut réparé, en 1190, par l'un des personnages de sa cour.

Tout semble donc prouver qu'ici la tradition musulmane est fondée et que les ruines du Djama' el-Abyadh sont d'origine arabe.

La tour, les citernes ou magasins, les rangées d'arcades que j'ai mentionnées, deux *koubbeh* délabrées ou chapelles de santons, dont je n'ai point encore parlé et qui occupent à peu près le milieu de l'enceinte sacrée, plusieurs logements à moitié démolis, en un mot tout l'ensemble de ce *haram*, qui semble avoir été à la fois une mosquée et un khan, dénote, à mon avis, des constructions musulmanes et non point chrétiennes. Et, de même qu'à propos du Djama' el-Kebir, malgré l'inscription gravée au-dessus de la porte, je revendiquais pour cet édifice l'honneur d'avoir été primitivement une église chrétienne, dont toutes les dispositions générales sont conservées et reconnaissables, de même pour le Djama' el-Abyadh, je suis très-porté à croire que la tradition chrétienne est erronée et que, si les Templiers ont eu là un de leurs couvents, à l'époque des croisades, si alors ils y ont dédié une chapelle aux quarante martyrs de Sébaste, ce que je ne nie pas, ce n'est point à eux néanmoins qu'il faut rapporter la tour que je viens de décrire, ni les autres ruines qui remplissent cette enceinte.

Les citernes dites de Sainte-Hélène se trouvent dans un champ, à dix minutes au nord de Ramleh. On les appelle vulgairement en arabe *Anazieh.* Elles forment un quadrilatère de vingt-huit pas de long sur autant de large, et sont divisées intérieurement en six compartiments voûtés, dont l'un est écroulé et dont les cinq autres, encore debout, sont soutenus chacun par deux rangées d'arcades superposées, et

éclairés, dans leur partie supérieure, par quatre regards. Tous ces compartiments communiquent entre eux par plusieurs ouvertures qui permettent à l'eau de se répandre uniformément partout. Ces citernes sont alimentées par les pluies de l'automne et de l'hiver, et ne sont à sec que pendant les mois les plus chauds de l'année. On y descend par un escalier.

La tradition qui les attribue à sainte Hélène ne repose sur aucun document certain, et elles sont très-probablement d'origine plus récente. Quelques voyageurs y voient un ouvrage sarrasin, datant de l'époque des Ommiades.

Trois ou quatre minutes à l'ouest de ces citernes est un ancien réservoir ou *birket*, appelé *Birket Bent el-Kafer* (le bassin de la Fille de l'Infidèle). Il est aujourd'hui en grande partie détruit et comblé. Il formait un rectangle de trente-six pas de long sur trente de large. Son mur d'enceinte était intérieurement soutenu par divers contre-forts et revêtu d'un ciment très-puissant, où de nombreux fragments de poterie étaient conglutinés ensemble.

Vers l'est de la ville, à cinq minutes de distance, on remarque un autre *birket* plus considérable et qui sert encore aux besoins des habitants. De forme carrée, il mesure quarante-deux pas sur chaque face. On l'appelle *Birket el-Djamous* (le bassin du Buffle). Deux escaliers permettent d'y descendre à deux angles opposés. Assez profond, il est intérieurement flanqué de plusieurs contreforts, afin de mieux résister à la poussée des terres. Autour ont été disposées des auges pour abreuver les animaux. Un cimetière musulman l'environne.

Enfin, à douze minutes au sud de Ramleh, est un puits très-profond et intarissable, qui fournit une eau excellente. On le désigne sous le nom de *Bir el-Moristan*, parce qu'il avoisine un bâtiment où l'on enfermait autrefois les fous.

Tous les voyageurs ont vanté les jardins de Ramleh, les magnifiques avenues de cactus qui précèdent cette ville et les belles plantations d'oliviers qui l'environnent. Le sol de cette localité est, en effet, extraordinairement fertile. C'est toujours la même arène fine

que j'ai signalée à propos de Jaffa, arène qu'une irrigation fréquemment renouvelée transforme en un terreau véritable. La culture est aujourd'hui beaucoup moins étendue qu'autrefois; car, dans les champs, on remarque çà et là un grand nombre de puits abandonnés. Mais ici, comme presque partout en Palestine, les bras manquent à la terre, et aux bras qui cultivent manquent une protection et un encouragement efficaces. La nature seule suffit d'ordinaire, à moins d'extrême sécheresse ou d'invasion de la part des sauterelles, aux besoins d'une population très-réduite et qui lui demande peu.

A quelle époque remonte la fondation de Ramleh, et, d'abord, a-t-elle succédé à une localité antique?

A priori, il est vraisemblable qu'un emplacement aussi favorable que celui de cette ville n'est point resté autrefois inhabité. Les puits et les citernes antiques que l'on rencontre çà et là peuvent être invoqués à l'appui de cette conjecture.

Si nous ouvrons maintenant l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Ἀρμαθὲμ Σειφά, nous lisons :

Ἀρμαθὲμ Σειφὰ, πόλις Ἑλκανὰ καὶ Σαμουήλ· κεῖται δὲ αὕτη πλησίον Διοσπόλεως, ὅθεν ἦν Ἰωσὴφ ὁ ἐν Εὐαγγελίοις ἀπὸ Ἀριμαθίας.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, semble en adopter les conclusions, puisqu'il ne le corrige pas.

Armathem Sophim, dit-il, civitas Helcanæ et Samuelis in regione Thamnitica juxta Diospolim, unde fuit Joseph qui in Evangeliis de Arimathia scribitur.

D'un autre côté, dans le même ouvrage d'Eusèbe, au mot Ῥουμά, nous trouvons ce qui suit :

Ῥουμὰ, ἡ καὶ Ἀρία, ἔνθα ἐκάθισεν Ἀβιμέλεχ ἐν Κριταῖς· νῦν αὕτη Ῥεμφὶς λέγεται, καὶ ἐστὶν ἐν ὁρίοις Διοσπόλεως, ἥτις ἐστὶν Ἀριμαθαία.

Ruma, dit saint Jérôme, quæ et Arima, ubi sedit Abimelech, sicut in libro Judicum scriptum est, quæ nunc appellatur Remphis. Est autem in finibus Diospoleos, et a plerisque Arimathæa nunc dicitur.

Voilà donc deux villes, toutes les deux situées dans le voisinage

de Diospolis ou Lydda, qu'Eusèbe et saint Jérôme identifient tour à tour avec l'Arimathie des Évangiles.

Quand je parlerai plus tard de Ramathaïm-Sophim, patrie de Samuel, qu'Eusèbe désigne ici sous le nom de Ἀρμαθὲμ Σειφά et saint Jérôme sous celui de *Armathem-Sophim*, j'essayerai de prouver qu'il faut chercher cette localité assez loin de Lydda, dans la montagne d'Éphraïm, et non pas dans la plaine, et que sur ce point Eusèbe et saint Jérôme ont commis une erreur évidente. Ils se contredisent eux-mêmes, du reste, en plaçant cette même Arimathie à Rouma ou Arima, appelée de leur temps Remphis et située elle-même, disent-ils, près de Diospolis. La leçon Ἀρία qu'on trouve dans Eusèbe est probablement fautive, et saint Jérôme la corrige par celle de *Arima*.

Ailleurs, dans l'*Onomasticon*, Eusèbe cite une ville du nom de Ἀρήμ, dans la tribu de Benjamin, non loin de Diospolis.

Ἀρὴμ, κλήρου Βενιαμὶν, καὶ ἐστὶ νῦν κώμη περὶ Διόσπολιν.

Arim, dit saint Jérôme, in tribu Beniamin. Est et villa juxta Diospolim, quæ nunc usque appellatur Betariph.

Ce dernier mot est, selon toute apparence, une erreur de copiste pour Beth-Arim.

Voilà donc trois localités indiquées par Eusèbe et par saint Jérôme comme étant dans le voisinage de Lydda, et dont la proximité par rapport à cette ville et le nom, qui se rapproche beaucoup de celui d'Arimathie, Ἀριμαθαία, permettent de penser que Ramleh, qui n'est qu'à trois kilomètres à peine, vers le sud-sud-ouest de cette même Lydda, a été bâtie sur l'emplacement de l'une d'entre elles.

Saint Jérôme, dans son épître LXXXVI à sainte Eustochie, ou Épitaphe de sainte Paule, s'exprime ainsi :

Et Lyddam versam in Diospolim [vidit]. Haud procul ab ea Arimathiam, viculum Joseph qui Dominum sepelivit, et Nobe, urbem quondam sacerdotum, nunc tumulum occisorum; Joppen quoque . . . . .

D'après ce passage et la route que saint Jérôme fait suivre à

sainte Paule, il semble que ce Père de l'Église désigne bien clairement l'emplacement actuel de Ramleh comme étant celui de l'ancienne Arimathie.

Néanmoins, si nous devons en croire les écrivains arabes, et en particulier Aboulféda[1], la ville de Ramleh n'aurait point succédé à une ville antique et aurait été fondée par Soliman, fils du khalife Abd el-Melek, dans la première partie du VIIIe siècle, après qu'il eut détruit Lydda. Abd el-Melek lui-même se serait déjà érigé un palais en cet endroit.

Cette assertion d'Aboulféda est confirmée par Guillaume de Tyr, chez lequel nous lisons :

Est autem Ramula civitas in campestribus sita juxta Liddam, quæ est Diospolis. Hujus antiquum nomen non reperi : sed neque ipsam priscis fuisse temporibus frequens habet opinio, quam, post tempora seductoris Mahumet, ejus successores Arabum principes veteres tradunt historiæ fundasse[2].

Nous lisons pareillement dans Marinus Sanutus le passage suivant :

Hanc civitatem [Ramulam] ædificaverunt Arabes prope Lyddam, quum peregrini primo iverunt ad partes illas post tempora Mahumeti[3].

La dénomination de *Ramleh*, رملة, qui, en arabe, signifie « sable » et dérive de la nature du sol sur lequel cette ville est bâtie, n'a, dit-on, aucun rapport de signification avec la dénomination antique d'Arimathie, dans laquelle la plupart voient le sens de « hauteur, » comme dans Rama, Ramatha, étymologie qui empêcherait, si elle était fondée, d'identifier Arimathie avec la moderne Ramleh, celle-ci étant située dans une vaste plaine et non sur une colline.

Mais, comme le savant orientaliste M. l'abbé Bargès me l'a fait remarquer, le mot Arima peut dériver également de l'hébreu *aremah*, עֲרֵמָה, qui signifie « tas de blé, » *acervus frumenti*[4]. En chaldaïque *aremtha*, en syriaque *aremotho*, ont la même signification. En arabe

[1] Abulfeda, *Tabula Syriæ*, éd. Kœhler, p. 79.

[2] Will. Tyr. X, XVII.

[3] Marin. Sanut. *Secreta fidel. crucis*, p. 152.

[4] *Ruth*, c. III, v. 7, et ailleurs.

a'rameh, عرمة, veut dire à la fois « amas de sable » et « amas de blé. » Les Arabes, en appelant Ramleh de la sorte, semblent avoir adopté le premier sens.

Quant à la dénomination hébraïque de *Arima* ou *Arêmah*, signifiant « tas de blé, » elle pouvait s'appliquer très-bien à une ville bâtie au milieu d'une plaine riche en céréales. Les Arabes, de leur côté, auront été plus particulièrement frappés de la nature sablonneuse de son terroir, et comme dans leur langue le mot *a'rameh*, ainsi que je viens de le dire, signifie également « amas de sable, » de *Arima*, *Arêmah* ou *Arimathia*, ils auront fait *A'rameh*, puis *Ramleh*, terme par lequel ils désignent plus habituellement un « amas de sable. » Ces altérations de noms dans le passage d'une langue à une autre n'ont rien qui doive nous étonner.

Quoi qu'il en soit, la première mention qui soit faite de la ville de Ramleh sous le nom latin *Ramula* se trouve chez le moine Bernard, qui visita la Palestine l'an 870 de l'ère chrétienne.

Deinde venerunt Alarixa [El-Arich]; de Alarixa in Ramula, juxta quam est monasterium beati Georgii martyris, ubi ipse requiescit. De Ramula ad Emmaus castellum, de Emmaus ad sanctam civitatem Hierusalem [1].

Lorsque, en 1099, les croisés entrèrent en Palestine, Ramleh, ainsi que nous l'apprend Guillaume de Tyr, était une ville importante, très-fréquentée et environnée d'une puissante enceinte, flanquée de tours.

Erat autem, quando christianorum exercitus in partes Syriæ primitus appulit, civitas celebris, quæ multo populorum frequentabatur accessu, turribus et muro circumdata valido [2].

J'ai déjà dit plus haut que cette enceinte était percée de douze portes, dont quatre principales. Néanmoins, à l'approche des croisés, les habitants de Ramleh épouvantés du nombre et de la valeur bien connue de leurs adversaires et ne se fiant pas dans leurs remparts, abandonnèrent précipitamment leur ville et se réfugièrent

[1] *De Locis Sanctis*, x. — [2] Will. Tyr. X, xvii.

les uns dans les montagnes, les autres jusqu'à Ascalon. Les Francs trouvèrent donc Ramleh déserte, et, pour n'avoir point à garder une enceinte aussi étendue que celle de cette cité, ils en convertirent une partie en un camp fortifié, où ils se retranchèrent.

La ville se repeupla ensuite et reprit bientôt une nouvelle importance, à cause de sa position entre Jérusalem et la côte.

L'an 1177, elle fut incendiée par le renégat Ivelin. L'année suivante, Saladin essuya une grande défaite dans les plaines qui s'étendent au sud de cette ville. Les historiens latins désignent cette bataille sous le nom de bataille d'Ascalon, mais les auteurs arabes lui donnent celui de bataille de Ramleh. Les chrétiens étaient commandés par Baudoin IV, qui, sorti d'Ascalon pour attaquer l'ennemi, remporta sur lui une victoire complète.

En 1187, Saladin reprit, à Hattin, une terrible revanche. Ce désastre, comme on le sait, décida des destinées du royaume latin en Palestine, et Ramleh avec un grand nombre d'autres villes, parmi lesquelles il faut compter Jérusalem, tomba entre les mains du vainqueur.

En 1191, à l'approche de Richard Cœur-de-Lion, Saladin fit raser la citadelle de Ramleh, afin qu'elle ne pût servir à son adversaire.

En 1204, cette ville, qui, en 1192, avait été rendue par moitié aux chrétiens, leur fut concédée tout entière, et resta en leur pouvoir jusqu'au moment où, en 1266, elle retomba définitivement sous le joug musulman, lorsque le sultan Bibars s'en fut emparé.

C'est pendant le XIIe siècle que le moine Phocas fit paraître sa description des Lieux saints, où nous lisons le passage suivant :

Ἀπὸ τῆς ἁγίας πόλεως Ἱερουσαλὴμ ὡσεὶ μίλια ς' ἐστὶν ἡ Ἀρμαθὲμ πόλις, ἐν ᾗ Σαμουὴλ ὁ μέγας ἐκεῖνος προφήτης γεγέννηται, καὶ μετ' ἐκεῖνον ὡσεὶ μεθ' ἑτέρων μιλίων ἑπτὰ, ἡ καὶ πλεῖον διάστημα, ἐστὶν ἡ Ἐμμαοὺς πόλις μεγάλη, κοιλάδος μέσον κειμένη, ἐν ὑπερανεστηκότι ῥαχίῳ· οὕτως ὡσεὶ μίλια εἴκοσι καὶ τέσσαρα ἡ τοῦ Ῥαμπλέα χώρα ὑφήπλωται, καὶ ναὸς πάμμεγας ἐν ταύτῃ ὁρᾶται τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου [1].

[1] Phocas, *De Locis Sanctis*, XXIX.

« A six milles de la ville sainte de Jérusalem se trouve celle d'Armathem, patrie du grand prophète Samuel. Ensuite, après sept autres milles ou un intervalle plus considérable encore, est la grande ville d'Emmaüs, située au milieu d'une vallée, mais sur le dos proéminent d'une colline. Puis, à vingt-quatre milles environ, se déroule la région Ramplea, où l'on voit la vaste église du grand martyr saint Georges. »

La région Ramplea, comme depuis longtemps Reland l'a fait observer [1], est celle de Ramula, Ramola ou Ramleh. A ce sujet M. de Saulcy [2] remarque très-justement que le μ, dans la prononciation grecque, se trouvant placé devant une liquide, attire le π.

De ce texte de Phocas il résulte que, de son temps, on distinguait nettement Armathem (Ramathaïm), patrie de Samuel, de Ramleh; et si, comme je le pense, Ramleh représente l'ancienne Arimathie, il ne faut pas, avec Eusèbe dans un des passages de l'*Onomasticon*, confondre Armathem avec Arimathie, Armathem étant à six milles seulement de Jérusalem et, par conséquent, fort loin de Lydda.

Depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, Ramleh a été souvent mentionnée par les pèlerins et les voyageurs, parce qu'elle est sur la route de Jaffa à Jérusalem. La plupart la regardent, sans conteste, comme étant l'ancienne Arimathie. J'ai déjà cité le témoignage de Boniface de Raguse, qui reconnaît dans Ramleh la patrie du noble décurion Joseph. Sans énumérer ici tous ceux qui ont répété la même tradition, je dois signaler néanmoins Quaresmius [3], au XVIIe siècle, et Reland [4], au commencement du XVIIIe, comme ayant montré le plus de critique dans cette question. Au XIXe siècle, et de nos jours, Robinson [5] s'est efforcé, au contraire, de détruire cette opinion.

Il oppose deux principales raisons à l'identification de Ramleh avec l'ancienne Arimathie.

[1] Reland, *Palæstina*, p. 963.
[2] *Dictionnaire des antiquités bibliques*, 82.
[3] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, II, 7 et 8.
[4] *Palæstina*, p. 579-581.
[5] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 239-241.

« La première, dit-il, c'est que les deux noms Ramah (Ramathem) et Ramleh, au lieu d'être identiques ou même analogues, diffèrent totalement l'un de l'autre, en ce qui concerne l'étymologie. Ramleh signifie « sable, » et ce nom est ainsi très-bien approprié à la ville, située qu'elle est dans une plaine sablonneuse. Ramah, au contraire, veut dire « hauteur, colline, » dénomination qui est, pour cela même, ici, tout à fait inapplicable. »

Cette première raison, à mon avis, est loin d'être décisive, car, ainsi que j'ai essayé de le montrer plus haut, l'étymologie d'Arimathie est différente de celle qu'indique Robinson, et, dès lors, l'objection tirée du sens qu'il donne à ce nom, n'ayant plus de fondement, tombe d'elle-même.

La seconde objection de Robinson est celle-ci :

« D'où vient qu'aucun des premiers pèlerins ne fait allusion à cette localité? La première mention que nous en trouvions se rencontre dans le moine Bernard, au IXe siècle, qui en parle seulement sous le nom de Ramola ou de Ramula (Ramleh), ville qu'Aboulféda et Guillaume de Tyr prétendent n'avoir point succédé à une cité ou bourgade antique. »

Cette objection a, sans doute, quelque poids; toutefois, elle est loin d'être péremptoire. Parce que les pèlerins des premiers siècles n'ont pas parlé d'Arimathie, tout en mentionnant Lydda, est-ce à dire pour cela qu'Arimathie n'ait point existé près de cette dernière ville? Combien d'autres localités n'ont point été signalées par eux sur l'emplacement desquelles cependant le doute n'est pas possible!

En outre, Arimathie a pu être détruite quelques siècles avant le moment où les Arabes la relevèrent de ses ruines et fondèrent sur son emplacement solitaire la ville de Ramleh. Les deux passages d'Aboulféda et de Guillaume de Tyr doivent être pris, à la vérité, en considération, mais ils ne me paraissent pas aussi décisifs qu'on voudrait le croire.

Guillaume de Tyr, entre autres, se contente de dire qu'il n'a pu découvrir le nom antique de Ramleh, et que, d'après l'opinion la

plus généralement répandue, cette ville n'existait point autrefois, ayant été fondée par les mahométans.

Cette opinion, quoique étant commune alors, est-elle irrécusable? Et comment l'accorder avec le passage de saint Jérôme dans son Épitaphe de sainte Paule, où ce savant Père de l'Église, nous traçant l'itinéraire suivi par cette illustre Romaine, nous dit :

Et Lyddam versam in Diospolim [vidit]. Haud procul ab ea Arimathiam, viculum Joseph qui Dominum sepelivit, et Nobe urbem... Joppen quoque...?

Ainsi que le judicieux Reland l'a depuis longtemps remarqué, saint Jérôme semble placer Arimathie là où s'élève aujourd'hui Ramleh.

Videtur credidisse Hieronymus Arimathiam sitam fuisse in loco ubi nunc Rama urbs est. Bonifacius, initio libri II *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, etiam credidit Ramam hanc sive رملة, Ramolam, sicuti nunc appellatur, eamdem esse atque Arimathæam. Mihi quoque videtur non incongrue dici posse ex vico qui tempore Hieronymi Arimathæa vocabatur et prope Lyddam erat, quique Ῥαμαθέμ et Ῥαμαθά dicitur Josepho et aliis, natam urbem nunc celebrem Ramam. Nam et Arimathæam ita describit Hieronymus ut Paulam suam ducat Antipatride Lyddam, deinde Arimathæam et Joppen, sic ut videatur inter Lyddam et Joppen quærenda, et quidem non longe a Lydda. Hic situs plane convenit cum situ Ramæ prope Joppen [1].

En résumé, avec Boniface de Raguse, Quaresmius, Reland et presque tous ceux qui ont traité de la Palestine, j'incline à admettre comme vraie la tradition qui place à Ramleh l'ancienne Arimathie, sans toutefois prétendre que cette identification soit absolument incontestable; mais elle repose, à mon avis, sur des probabilités très-grandes, qui approchent de la certitude.

[1] Reland, *Palæstina*, p. 580.

CHAPITRE TROISIÈME.

EL-BERRYEH. — EL-KOUBÂB (KOUBE). — LATHROUN. — BIR AYOUB. — DEIR AYOUB. — OUED A'LY. — SARIS. — KIRIET EL-A'NAB (KIRIATH-IEARIM, OU BAALAH). — BEIT-NAKOUBEH. — KASTHOUL. — KOLOUNIEH. — ARRIVÉE À JÉRUSALEM.

Le 20 mars, à sept heures du matin, je me mets en marche pour Jérusalem. La pensée que, ce jour-là même, le soleil qui m'éclaire ne se couchera point avant que j'aie vu la Ville sainte absorbe mon âme tout entière. A mesure que le but que je vais atteindre se rapproche, je me représente plus vivement à l'esprit l'auguste image de cette cité dont les destinées seront l'éternel entretien des peuples. Ceux-là comprendront sans peine les sentiments qu'on éprouve alors qui ont accompli le même voyage et parcouru le même chemin.

EL-BERRYEH.

A huit heures je laisse à ma droite, après avoir marché dans la direction du sud-est, le village d'*El-Berryeh*, البرّية. Il est situé sur une faible éminence et le petit nombre d'habitations qui le composent consiste en huttes grossièrement construites. La plaine commence à onduler davantage et le terrain se relève en collines.

EL-KOUBÂB.

A huit heures quarante-cinq minutes, j'arrive aux plantations d'oliviers et de figuiers qui précèdent le village d'*El-Koubâb*, القباب. Assis, à ma gauche, sur une colline et défendu par une ceinture de cactus, il renferme au moins cinq cents habitants. Des jardins l'environnent. De nombreux silos pratiqués sur les pentes sud-ouest du monticule servent de magasins souterrains pour la paille, l'orge,

le blé et les autres provisions de chaque famille. Ce village a très-probablement remplacé une localité antique, bien qu'il ne possède aucune trace apparente d'anciennes constructions.

M. Gérardy Saintine, dans son ouvrage intitulé *Trois ans en Judée* (p. 31), raconte de la manière suivante, d'après le récit d'un de ses compagnons de route, nommé Hadji Moustapha, l'origine du nom de cette localité :

« Ce village, dit cet Arabe, s'appelle *Kebab* (le Rôti) depuis une époque fort reculée. Le prophète Salomon, sur qui soit le salut! avait à se plaindre des gens du pays, qui, malgré le nombre immense de leurs troupeaux, refusaient depuis plusieurs années de payer la dîme aumônière (*zekiat*) de leurs bœufs, de leurs moutons et de leurs chèvres. Le prophète ayant décidé que tout propriétaire de quarante moutons et de trente bœufs serait soumis au *zekiat*, ces fils du péché firent un accord secret pour éluder la loi, partageant leurs troupeaux entre eux et faisant passer pour propriétaires les femmes, les filles, les enfants, de sorte que pas un ne possédait plus de vingt-neuf bœufs et de trente-neuf moutons ou chèvres. Qui fut bien irrité de cette malice? Ce fut le grand Salomon, lorsqu'il se vit, lui le dominateur des Esprits (*Djinn*), trompé par l'astuce de grossiers paysans. Il résolut de les punir. A son ordre, les *Djinn* descendirent dans la plaine, sous la forme de grands loups fauves jetant par la gueule des flammes ardentes, et se mirent à courir en cercle tout autour du pays cultivé. Les moissons étaient mûres, et l'incendie se propagea rapidement, chassant vers le centre tous les troupeaux disséminés dans la campagne. Ces pauvres bêtes, éperdues de terreur, se réunirent toutes à l'endroit où est Kebab aujourd'hui, et y furent détruites par le feu. Les débris de leurs corps ont formé cette colline, et le nom de Kebab reste comme un vestige éternel de la vengeance du prophète. Voilà ce que j'ai toujours entendu raconter. Dieu seul connaît la vérité. »

« Il est superflu d'ajouter, poursuit M. Gérardy Saintine, que j'avais sur-le-champ reconnu, dans le récit du vieillard, l'histoire des trois cents renards que Samson transforma en brûlots, pour se

venger des Philistins. J'admirai la ténacité des traditions hébraïques, dont les légendes arabes sont la continuation, comme si les périodes grecque et romaine n'étaient pas venues en interrompre le fil. Ce phénomène trouve son explication dans les affinités de race, le plus naturel et le plus puissant des liens qui unissent les peuples. »

Je laisse, bien entendu, à Hadji Moustapha et à M. Gérardy Saintine la responsabilité de cette légende et de cette étymologie. En effet, j'ai trouvé à Jérusalem, dans un registre officiel des principales localités, villes ou villages de la Palestine, le nom de ce dernier village écrit القباب (les Voûtes, *fornices*), et non الكباب (le Rôti). Si l'orthographe de ce registre est la véritable, il faut alors rejeter l'étymologie et la fable précédentes, et, dans le mot *El-Koubâb*, القباب, il faut voir seulement une allusion soit à la forme voûtée des maisons du village, soit à quelques *koubbeh* de santons, soit à d'autres constructions de ce genre.

Dans un article du *Dictionary of the Bible*, relatif à Modin, l'auteur, Georges Grove, incline à placer la patrie des Machabées à El-Koubâb, « dont le nom, dit-il, semble retenir la trace du grand monument funèbre consacré à cette famille. »

Kubâb appears to possess no ruins, but on the other hand its name may retain a trace of the monument[1].

Cette opinion me semble très-problématique. Il est vrai qu'El-Koubâb occupe une hauteur et que sa position dans le voisinage de Lydda s'accorde avec une indication que nous fournit l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Μωδεὶμ, κώμη πλησίον Διοσπόλεως, ὅθεν ἦσαν οἱ Μακκαβαῖοι, ὧν καὶ τὰ μνήματα εἰς ἔτι νῦν δείκνυται.

Mais, d'un autre côté, ce village ne présente aucun vestige d'une ville de quelque importance, comme était jadis Modin, et quant à la dénomination d'*El-Koubâb* (les Voûtes, les Coupoles), elle est loin, je crois, d'être une preuve convaincante; car elle est extrêmement

[1] T. II, p. 400.

vague et peut s'appliquer à bien des constructions différentes, sans se rapporter autrement que par une simple conjecture au monument remarquable que Simon érigea à la mémoire de son père, de sa mère et de ses frères. Je traiterai, du reste, plus amplement ailleurs la question de Modin et du mausolée des Machabées.

L'opinion qui me semble de beaucoup la plus vraisemblable est celle qu'a émise M. de Saulcy[1], qui voit dans El-Koubâb le vicus Koubé, mentionné par le Talmud[2] comme étant sur les limites des territoires d'Israël et des Philistins.

LATHROUN.

A neuf heures cinquante minutes, je parviens à *Lathroun*, لاطرون, qu'on prononce également *El-Athroun*, الاطرون, avec ou sans la suppression de l'*alif* de l'article. Pressé par mon guide de poursuivre ma marche, sans examiner les ruines assez considérables de cette localité, dans la crainte de n'atteindre Jérusalem qu'après la fermeture des portes et d'être par là réduit à passer la nuit en dehors de la ville, je me contente de jeter un rapide coup d'œil, chemin faisant, sur cette colline intéressante, que je décrirai dans un autre chapitre, l'ayant visitée plus attentivement dans une autre occasion.

La position de Lathroun mérite d'être signalée à cause de son importance. Cette place, en effet, aujourd'hui démantelée et presque déserte, commande le seuil des monts de la Judée, sur la route méridionale de Jaffa à Jérusalem. Car, à partir de ce point, l'*oued* qui sillonne la plaine sous le nom d'*Oued A'ly*, واد علي, se resserre dans une vallée plus étroite, et la montée véritable commence.

Non loin de là, comme sur plusieurs autres parties de cette même route, un blockhaus a été établi, il y a quelques années, pour la sécurité des voyageurs. Ces différents postes, qui sont échelonnés de distance en distance, sont occupés chacun par un ou deux bachibouzouks.

[1] *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 81. — [2] *Gemara-Sanhédrin*, c. II.

A ma gauche, derrière un pli de terrain, se cache dans une vallée et sur les pentes d'une colline le petit village d'*A'mouas*, عمواس, dont je parlerai plus tard : c'est l'*Emmaüs Nicopolis* de l'antiquité.

BIR AYOUB.

A dix heures quinze minutes, nous abreuvons nos chevaux au *Bir Ayoub* ou « puits de Job, » près duquel un berger a rassemblé et fait boire son troupeau. Ce puits, peu profond est construit avec d'assez gros blocs.

Le moine Boniface en fait mention sous ce même nom :

Hinc, progrediendo ad orientem versus, occurrit nobis in via puteus quidam magnus, quem, ut communiter affirmant incolæ regionis illius, effodit Iob. Ostendunt etiam ad lævam domum ipsius. Hoc ego eadem facilitate infirmo qua ipsi affirmant, quia non constat mihi Iob in Terra Sancta habitasse [1].

En Palestine, il y a plusieurs autres puits désignés également sous ce nom. L'un des plus connus et des plus remarquables est celui qui, tout près de Jérusalem, a été creusé au confluent, en quelque sorte, de la vallée de Josaphat et de celle de Ben-Hinnom.

Le Bir Ayoub qui nous occupe en ce moment, ainsi qu'un autre situé à une faible distance de ce dernier, sur la rive opposée et méridionale de l'Oued A'ly, est très-probablement antique; mais, pas plus que le moine Boniface, je n'ajoute créance à la tradition arabe qui en fait remonter l'origine jusqu'à Job, lequel, peut-être, n'est jamais venu en Palestine. Je suis très-éloigné aussi de l'identifier, à l'exemple de Mgr Mislin [2], avec la fontaine *Nephtoa*, signalée dans le livre de Josué [3] comme étant sur la frontière des tribus de Juda et de Benjamin. Cette fontaine, ainsi que j'essayerai de le prouver en son lieu, était située ailleurs.

[1] *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, l. II.

[2] *Les Saints Lieux*, t. II, p. 155.

[3] C. xv, v. 9, et c. xviii, v. 15.

DEIR AYOUB.

Quant à la maison de Job que, selon le même moine Boniface, on montrait de son temps à la gauche de ce puits :

Ostendunt etiam ad lævam domum ipsius,

on en indique encore l'emplacement dix minutes plus loin, vers l'est-nord-est, au hameau de *Deir Ayoub*, دير ايوب (couvent de Job), qui s'élève sur un monticule à gauche de la route. Il se borne à quelques pauvres maisons sur une colline dont une partie était autrefois occupée par une assez vaste construction; il n'en subsiste plus maintenant que les fondations. Suivant les habitants, c'était un *deir* ou couvent, portant le nom d'*Ayoub*, dénomination qui s'est ensuite étendue au hameau lui-même.

Au bas de la colline, dans un vallon fertile, coule une source appelée *A'în Ayoub* (source de Job), au milieu d'un bosquet d'oliviers.

Le nom de Job est donc attaché à ce puits, à ce hameau et à cette source, sans que je puisse donner d'autre raison plausible d'une semblable désignation que la grande vénération dont la mémoire de ce personnage est encore entourée parmi les musulmans, aussi bien que parmi les juifs et les chrétiens.

A dix heures quarante minutes, revenu de Deir Ayoub à la route, je continue à suivre, dans la direction de l'est, le ravin de l'Oued A'ly, qui devient de plus en plus étroit. Le chemin ou plutôt le sentier serpente, entre deux murs de rochers hérissés d'arbustes et de broussailles, le long ou au milieu même du lit du torrent. C'est un véritable défilé, où une poignée d'hommes bien déterminés pourrait facilement arrêter une armée. On gravit péniblement cette gorge pendant plus d'une heure. Lorsque les caravanes venant de Jérusalem s'y croisent avec celles qui arrivent de Jaffa, l'embarras y est quelquefois assez grand, quand elles sont tant soit peu considérables. L'entrée de ce défilé est appelée par les Arabes *Bab el-Oued A'ly*, باب الواد على (porte de l'Oued A'ly).

SARIS.

A midi, nous parvenons sur un plateau élevé. On me signale à droite de la route, sur une montagne voisine, couverte d'oliviers, le petit village de *Saris*, ساريس, dont je parlerai ailleurs. Ce nom de Saris, comme plusieurs voyageurs l'ont déjà observé avant moi, rappelle celui de Séir, que nous voyons donné dans la Bible à une montagne qui servait de limite, vers l'occident, à la tribu de Juda.

Et circuit [terminus] de Baala contra occidentem, usque ad montem Seir, transitque juxta latus montis Iarim ad aquilonem in Cheslon[1].....

Le mot hébreu שֵׂעִיר, *séir*, signifiant « rude, âpre, escarpé, » convient parfaitement à la montagne de Saris, l'une des plus hautes du massif des monts de Juda.

Il ne faut pas confondre cette montagne de Séir avec la chaîne du même nom habitée primitivement par les Horites, avant de l'être par les descendants d'Ésaü, et qui s'étend, à l'est de la vallée de l'Arabah, depuis la mer Morte jusqu'au golfe Élanitique.

Et Chorræos in montibus Seir, usque ad campestria Pharan, quæ est in solitudine[2].

KIRIET EL-A'NAB.

Nous continuons à cheminer sur le plateau, puis nous descendons dans une vallée où nous faisons halte à midi cinquante minutes.

Sur les pentes d'une colline voisine s'élève le village de *Kiriet el-A'nab*, قرية الاعناب, plus connu encore sous le nom d'*Abou-Goch*, ابو قش, parce qu'il est depuis de longues années la résidence de la célèbre famille ainsi appelée.

Au bas de ce village est une ancienne église chrétienne, dite de Saint-Jérémie. Elle a été décrite avec beaucoup de soin par M. le comte de Vogüé dans son bel ouvrage des *Églises de Terre sainte*[3].

Sa longueur est de vingt-sept mètres et sa largeur de dix-huit. Sa forme est celle d'un rectangle. Elle se compose de trois nefs, ter-

[1] *Josué*, c. XV, v. 10. — [2] *Genèse*, c. XIV, v. 6. — [3] P. 340-343.

minées à l'orient par trois absides qui ne sont pas apparentes au dehors, étant dissimulées dans l'épaisseur du mur qui délimite le chevet. La nef centrale, beaucoup plus haute que les deux nefs latérales, est éclairée de chaque côté par quatre fenêtres étroites et ébrasées, dont l'archivolte affecte une ogive très-peu prononcée, et qui s'appuient sur un bandeau continu, lequel fait le tour de l'église.

Cette nef est séparée des deux autres par quatre arcades ogivales que soutiennent des piliers carrés, posés sur une plinthe peu élevée et couronnés par un tailloir sans chapiteau. A ces piliers répondent, le long des murs, autant de demi-pilastres également très-simples.

Les arcs-doubleaux de la grande nef reposent sur des espèces de courtes colonnes coudées que M. de Vogüé compare ingénieusement à un bras humain sortant du mur et au bout duquel, en guise de main, s'épanouit un chapiteau à crochets et à volutes, imitation lointaine du chapiteau corinthien. Cet ornement paraît à ce savant avoir été emprunté à l'art arabe.

Trois fenêtres seulement éclairent les basses nefs. En face de celle qui est percée au milieu de l'abside centrale, on en remarque une beaucoup plus grande dans le mur occidental, laquelle est extérieurement décorée de trois archivoltes appuyées sur autant de pieds-droits en retraite.

On entre dans l'église par une porte pratiquée dans la façade septentrionale. Jadis orné de peintures à fresques aujourd'hui très-dégradées et à peine visibles, cet édifice est, du reste, parfaitement conservé, quoiqu'il soit depuis longtemps une étable et que son pavé ait disparu sous une épaisse couche de fumier.

Une crypte, que j'ai trouvée en partie comblée, reproduit toutes les dispositions de l'église supérieure, ayant comme elle trois nefs et trois absides. On y observe encore quelques traces de peinture et, entre autres, des étoiles qui décoraient la voûte.

Quant à la bâtisse de ce monument, elle est, en général, très-régulière et consiste en pierres de moyen appareil et bien taillées; quelques-unes sont à bossage.

Quel est l'âge de cette église et par qui a-t-elle été fondée? Les documents nous manquent complétement sur ce point. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle était dédiée à saint Jérémie.

Boniface de Raguse, que j'ai déjà plusieurs fois cité, après avoir parlé du puits de Job, le *Bir Ayoub*, dont il a été question précédemment, poursuit ainsi :

Sic progrediendo per eamdem viam occurrit quædam ecclesia magna, quæ celebratur sub titulo S. Jeremiæ. Materiæ ruinosæ enim ostendunt et monasterium religiosorum magnum ibi fuisse et ab octoginta annis, vel circa, a fratribus montis Sion, ordinis S. Francisci, derelictum fuisse, quia una nocte latrones arabes, illud ingressi, fratres qui erant ibi locum sanctum incolentes jugularunt, et monasterium bonis quæ in illo erant exspoliarunt.

Ce passage nous apprend que, quatre-vingts ans environ avant le milieu du XVIe siècle, époque pendant laquelle ce religieux était en Palestine, l'église qui nous occupe était déjà abandonnée, ainsi que le couvent attenant, par suite du massacre des religieux franciscains qui l'habitaient et qui avaient été tous, en une nuit, égorgés par les Arabes. Depuis lors, le couvent a été presque entièrement détruit, et l'emplacement seul où il s'élevait est aujourd'hui reconnaissable. L'église, au contraire, est toujours debout, et les pèlerins qui passent par Kiriet el-A'nab déplorent l'usage indigne auquel cet édifice sacré a été réduit par les indigènes.

Comme il était sous le vocable de saint Jérémie, on en a souvent conclu qu'il avait été bâti sur le lieu de la naissance de ce grand prophète et que, par conséquent, Kiriet el-A'nab devait être identifié avec Anathoth.

Il est inutile de réfuter de nouveau cette erreur, déjà renversée par Quaresmius[1]. Je me bornerai à dire ici que, d'après Eusèbe et saint Jérôme, la patrie de Jérémie n'était éloignée de Jérusalem que de trois milles; or une distance beaucoup plus grande sépare Kiriet el-A'nab de la Ville sainte. Ailleurs, en parlant du village d'Anata, je montrerai que, par son nom et par sa position, cette

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 15.

localité répond parfaitement aux données que nous avons sur Anathoth.

Pour en revenir à l'époque probable où l'église dite de Saint-Jérémie a été construite, M. de Vogüé pense que cet édifice religieux porte tous les caractères de ceux que les croisés élevèrent en Palestine pendant le XIIe siècle.

La mosquée du village est précédée d'un élégant palmier; auprès coule une fontaine dont l'eau est aussi bonne qu'abondante. Les maisons sont comme étagées sur les flancs de la colline. La plupart appartiennent aux nombreux membres de la famille Abou-Goch. Le chef actuel de cette famille, autrefois si redoutée des voyageurs, réside dans une assez vaste habitation, bâtie sur le roc, qu'on appelle *El-Bordj* (le Château). Son autorité, singulièrement amoindrie depuis quelques années, s'étend néanmoins encore sur un certain nombre de villages. Lui-même, à l'exemple de ses ancêtres, rançonnait jadis les pèlerins et les caravanes. Actuellement, la route est devenue sûre, et, depuis qu'il est sorti des galères, il accueille d'ordinaire les voyageurs, à leur passage, avec une politesse et des égards qui contrastent avec ses exactions premières.

A quelle localité antique a succédé Kiriet el-A'nab? J'ai déjà dit qu'il était impossible d'y voir la patrie de Jérémie, ou Anathoth, ainsi qu'on l'a répété maintes fois, en se fondant uniquement sur le nom de ce prophète que la tradition a attaché à l'église qui s'y trouve.

Il me semble également difficile d'y reconnaître, avec G. Williams[1], l'*Emmaüs* de l'Évangile de saint Luc[2], bourg dont il sera question en son lieu. J'incline, au contraire, bien plus volontiers, avec Robinson[3], à y placer la ville de *Kiriath-Iearim*, en hébreu, קִרְיַת יְעָרִים (la ville des Forêts); en grec, πόλις Ἰαρίμ et Ἰαρίν, ou Καριαθιαρίμ; en latin, *Cariathiarim*.

Elle est citée pour la première fois dans le livre de Josué comme appartenant aux Gabaonites.

[1] *The Holy City*, p. 9.
[2] C. XXIV, v. 13.
[3] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 11 et 12.

Moveruntque castra filii Israel et venerunt in civitates eorum die tertio, quarum hæc vocabula sunt : Gabaon, et Caphira, et Beroth, et Cariathiarim[1].

Dans le même livre nous lisons :

9. Pertransitque [terminus] a vertice montis usque ad fontem aquæ Nephtoa, et pervenit usque ad vicos montis Ephron, inclinaturque in Baala, quæ est Cariathiarim, id est, urbs silvarum.

10. Et circuit de Baala contra occidentem usque ad montem Seir, transitque juxta latus montis Iarim ad aquilonem in Cheslon, et descendit in Bethsames, transitque in Thamna[2].

Ces deux versets s'expliquent et se complètent l'un l'autre. Ils nous montrent clairement que la frontière de la tribu de Juda, vers le nord, après avoir atteint la fontaine Nephtoah, que je place à l'A'în Lifta, passait près des bourgs du mont Éphron, cette chaîne montagneuse probablement qui s'interpose avec ses divers villages entre Lifta et Kiriet èl-A'nab ; puis elle inclinait vers Baala ou Cariathiarim, « la ville des Forêts, » comme le dit la Vulgate. De Baala, vers l'occident, elle tournait vers le mont Séir, longeait les flancs du mont Iarim, au septentrion, vers Cheslon, descendait vers Bethsamès et ensuite à Thamna.

En suivant cette ligne de frontière, dont les différents points sont faciles à retrouver, on arrive tout naturellement à Kiriet el-A'nab pour l'emplacement de Baalah ou de Kiriath-Iearim, la Cariathiarim de la Vulgate. Cette localité, en effet, est située à l'est du mont Séir, mont dont le village actuel de Saris a, comme nous l'avons dit, conservé le nom, et au nord-nord-est de Cheslon, aujourd'hui Kesla. Quant à Bethsamès et à Thamna, on les retrouve également avec une certitude incontestable à A'în Chems et à Tibneh.

Ces deux versets nous permettent donc déjà d'identifier ensemble, avec une grande probabilité, la ville antique de Kiriath-Iearim et le village moderne de Kiriet el-A'nab.

Si nous consultons maintenant l'*Onomasticon* d'Eusèbe, nous trouvons sur la position de cette ville des détails encore plus précis.

[1] *Josué*, c. IX, v. 17. — [2] *Ibid.* c. XV, v. 9, 10.

Καριαθιαρεὶμ, ἡ καὶ Καριαθβαὰλ, ἡ καὶ πόλις Ἰαειρ, μία τῶν Γαβαωνιτῶν, φυλῆς Ἰούδα, μεταξὺ Αἰλίας καὶ Διοσπόλεως, ἐπὶ τῆς ὁδοῦ κειμένη ἀπὸ σημείων θ' Αἰλίας. Ἐντεῦθεν ἦν Οὐρίας ὁ προφήτης, ὃν ἀνεῖλεν Ἰωακεὶμ ἐν Ἱερουσαλὴμ, ὡς ἐν Ἱερεμίᾳ.

«Cariathiarim, nommée aussi Cariathbaal, et ville d'Iaïr, l'une des cités des Gabaonites, appartenant à la tribu de Juda, entre Ælia et Diospolis, et située sur la route, à neuf milles d'Ælia. De là était originaire le prophète Urie, que Joachim tua à Jérusalem, comme on le voit dans Jérémie.»

Ailleurs, au mot Βαάλ, la distance indiquée par Eusèbe entre cette même ville de Cariathiarim et Jérusalem est de dix milles et non plus de neuf, comme dans le passage précédent.

Βαάλ· αὕτη ἐστὶ Καριαθιαρεὶμ, πόλις Ἰαειρ, φυλῆς Ἰούδα· καὶ ἐστὶ κατιόντων ἀπὸ Αἰλίας εἰς Διόσπολιν κώμη Καριαθιαρεὶμ ὡς ἀπὸ σημείων δέκα.

«Baal, ou Cariathiarim, ville d'Iaïr, de la tribu de Juda. En descendant d'Ælia pour se rendre à Diospolis, à la distance d'environ dix milles, on trouve le bourg de Cariathiarim.»

En réalité, pour aller de Jérusalem à Kiriet el-A'nab, il faut deux heures cinquante minutes au plus, au pas ordinaire d'un homme qui marche à pied; par conséquent, j'adopte plutôt la première distance de neuf milles, marquée par Eusèbe, que la seconde de dix, qui est trop considérable.

Dans ces deux passages, Cariathiarim est désignée comme étant sur la route d'Ælia à Diospolis. Or Kiriet el-A'nab se trouve précisément sur l'une des routes qui de Jérusalem conduisent à Lydda.

L'identification proposée par Robinson et adoptée depuis par la plupart des critiques peut donc être regardée comme très-probable, pour ne pas dire comme certaine. A la vérité, le nom de *Kiriath-Iearim* (la ville des Forêts) est différent de celui de *Kiriet el-A'nab* (la ville des Raisins); mais cette différence peut tenir à des circonstances locales qui, en changeant, n'ont point changé en même temps les données fondamentales de la question. Les forêts, du reste, n'ont point entièrement disparu de cette localité, et plusieurs

des montagnes voisines sont encore couvertes d'oliviers et de hautes broussailles, ce qui justifie la dénomination de *Kiriath-Iearim*, telle que l'interprète saint Jérôme. Le nom de *Baalah* ou *Kiriath-Baal* est vraisemblablement antérieur à celui de *Kiriath-Iearim* et fait, sans doute, allusion à quelque temple en l'honneur de la principale divinité des Kananéens qui était adorée en cet endroit.

Dans la délimitation de la tribu de Benjamin, de même qu'à propos de celle de la tribu de Juda, Kiriath-Iearim est également mentionnée deux fois :

14. Et inclinatur [terminus] circuiens contra mare ad meridiem montis qui respicit Bethoron contra Africum; suntque exitus ejus in Cariath Baal, quæ vocatur et Cariathiarim, urbem filiorum Juda; hæc est plaga contra mare ad occidentem.

15. A meridie autem ex parte Cariathiarim egreditur terminus contra mare, et pervenit usque ad fontem aquarum Nephtoa[1].

«La limite tourne en fléchissant vers la mer, au sud de la montagne qui regarde Bethoron du côté du midi, et se termine à Kariath-Baal, qui s'appelle aussi Cariathiarim, ville des enfants de Juda. C'est là son étendue vers la mer, du côté de l'occident.

«Au midi, sa frontière s'étend depuis Cariathiarim du côté de la mer et vient jusqu'à la fontaine de Nephtoah.»

A l'époque où la tribu de Dan cherchait à prendre possession de son territoire, les gens de cette tribu formèrent une première expédition composée de six cents hommes, qui, avant de se diriger vers le mont Éphraïm et de marcher ensuite vers Laïs, campèrent quelque temps à Cariathiarim.

11. Profecti igitur sunt de cognatione Dan, id est, de Saraa et Esthaol, sexcenti viri accincti armis bellicis.

12. Ascendentesque manserunt in Cariathiarim Judæ: qui locus, ex eo tempore, castrorum Dan nomen accepit, et est post tergum Cariathiarim[2].

Nous savons, par le livre I des Rois, que l'arche sainte étant tombée entre les mains des Philistins, et ceux-ci s'étant vus frappés d'un mal affreux, par suite du séjour de l'arche au milieu d'eux,

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 14, 15. — [2] *Juges*, c. XVIII, v. 11, 12.

se décidèrent à la renvoyer. Ils la placèrent sur un chariot neuf, attelé de deux génisses, qui prirent d'elles-mêmes le chemin de Bethsamès, où elles s'arrêtèrent. Les Bethsamites témoignèrent une grande joie à la vue de l'arche et s'empressèrent d'immoler au Seigneur comme premières victimes les génisses qui l'avaient amenée; mais s'étant rendus eux-mêmes coupables d'une indiscrétion sacrilége, en portant dans l'intérieur de l'arche un regard profane, ils expièrent aussitôt, par la mort soudaine d'un grand nombre d'entre eux, la faute qu'ils avaient commise. Alors ils envoyèrent des messagers aux habitants de Cariathiarim et leur firent dire : « Les Philistins ont ramené l'arche du Seigneur; descendez et emmenez-la chez vous. » Ceux donc de Cariathiarim vinrent et emmenèrent l'arche du Seigneur, qu'ils placèrent dans la maison d'Abinadab, sur une hauteur; Éléazar, son fils, en fut constitué le gardien.

Le passage de la Bible où ce retour de l'arche est raconté a donné lieu à deux interprétations différentes par rapport aux mots בַּגִּבְעָה, *ba-gibeah* (sur une hauteur).

Les Septante l'interprètent ainsi :

Καὶ ἔρχονται οἱ ἄνδρες Καριαθιαρὶμ, καὶ ἀνάγουσιν τὴν κιβωτὸν διαθήκης Κυρίου, καὶ εἰσάγουσιν αὐτὴν εἰς οἶκον Αμιναδὰβ τὸν ἐν τῷ Βουνῷ[1].

Dans la Vulgate, au contraire, le verset correspondant est rendu de la manière suivante :

Venerunt ergo viri Cariathiarim et reduxerunt arcam Domini et intulerunt in domum Abinadab in Gabaa.

Cette traduction, différente dans les deux versions grecque et latine, des mots hébreux *ba-gibeah* provient de ce que ce dernier substantif est à la fois un nom commun et un nom propre : considéré comme nom commun, il signifie « colline, hauteur; » pris dans le sens de nom propre, il est celui de plusieurs villes de la Palestine, situées toutes sur des hauteurs. Ici il me semble plus naturel, avec les Septante, de le regarder comme un nom commun, car les habi-

[1] *Rois*, l. I, c. VII, v. 1.

tants de Cariathiarim, étant venus chercher l'arche sainte pour la ramener chez eux, durent la placer dans leur propre ville et non ailleurs dans une autre localité appelée *Gibeah*. On pourrait dire aussi, pour justifier la traduction de la Vulgate, qu'un quartier spécial de Cariathiarim, celui qui comprenait la partie culminante de cette ville et où se trouvait la maison d'Abinadab, s'appelait du nom particulier de *Gibeah*, à cause de sa position élevée.

Quoi qu'il en soit, l'arche d'alliance y demeura vingt ans, jusqu'au moment où David la fit transporter avec grande pompe dans la maison d'Obed-Édom, où elle resta trois mois, avant d'être introduite à Jérusalem dans la Cité de David.

Dans le livre I des Paralipomènes, parmi les descendants de Caleb est indiqué Sobal, père de Cariathiarim.

Hi erant filii Caleb, filii Hur primogeniti Ephrata, Sobal pater Cariathiarim [1].

Quelques-uns pensent que ce fut ce Cariathiarim qui s'établit dans la localité dont nous nous occupons en ce moment; auparavant elle s'appelait *Baalah* ou *Kiriath-Baal*. Au livre I d'Esdras, dans le dénombrement des Juifs qui retournèrent de Babylone en Judée, on compte sept cent quarante-trois enfants de Cariathiarim, Cephira et Beroth.

Filii Cariathiarim, Cephira et Beroth, septingenti quadraginta tres [2].

Ce renseignement nous est confirmé par le livre II d'Esdras [3].

Le livre de Jérémie [4] nous révèle le nom d'un prophète appelé Urie, fils de Séméi de Cariathiarim, qui, l'an 609 avant Jésus-Christ, prédit la ruine de Jérusalem et annonça les mêmes malheurs que Jérémie. Le roi Joachim, en ayant été informé, voulut le faire périr. Pour échapper à la colère du roi, Urie s'enfuit en Égypte; mais, ramené à Jérusalem par les gens de Joachim, il fut mis à mort et son corps fut enseveli sans honneurs dans les sépulcres des derniers du peuple.

Dans les temps modernes, Kiriet el-A'nab, qui a succédé, comme

[1] C. II, v. 50.
[2] C. II, v. 25.
[3] C. VII, v. 29.
[4] C. XXVI, v. 20-23.

nous le pensons, à Kiriath-Iearim, la Cariathiarim de la Vulgate, est, ainsi que je l'ai dit, plus connue sous le nom d'*Abou-Goch*. Ses environs sont fertiles et ses habitants, jadis fort adonnés au brigandage, quand la famille Abou-Goch, qui commande en cet endroit, était elle-même très-redoutée des pachas et des voyageurs, commencent à se livrer à l'agriculture.

BEIT-NAKOUBEH.

A deux heures, je poursuis ma route vers l'est-sud-est.

A deux heures dix-sept minutes, je laisse à ma gauche le village de *Beit-Nakoubeh*, بيت نقوبة, ou *Beit-Nakouba*, بيت نقوبا.

KASTHOUL.

A deux heures quarante-cinq minutes, je passe au pied des ruines de *Kasthoul*, قصطل, qui s'élèvent à ma droite, sur une haute colline.

Le chemin continue à être très-accidenté; dans quelques endroits ail été en partie pratiqué dans le roc.

KOLOUNIEH.

A trois heures vingt-cinq minutes, je franchis l'*Oued Beit-Hanina*, واد بيت حنينا, vulgairement désigné par une ancienne tradition sous le nom de *vallée du Térébinthe*. Il serpente au bas d'un village appelé *Kolounieh*, قلونية, qui sera décrit dans un autre chapitre ainsi que les deux localités précédentes.

JÉRUSALEM.

Les montagnes succèdent aux montagnes, les vallées aux vallées. Enfin, après avoir gravi et descendu tour à tour des sentiers plus ou moins escarpés, je chemine quelque temps sur un plateau pierreux et hérissé de rochers. Puis, tout à coup, à quatre heures trente-cinq minutes, j'aperçois devant moi le minaret de la mosquée qui couronne la montagne des Oliviers.

Deux cents pas plus loin, des ondulations du sol qui me cachaient

Jérusalem cessent de s'interposer entre mon regard et la Cité sainte, et elle m'apparaît presque tout entière avec ses dômes, ses minarets, ses tours et son enceinte crénelée.

A la vue de Jérusalem, tous les voyageurs descendent d'ordinaire de cheval et s'inclinent un instant avec respect devant ses murs. Qui pourrait, en effet, sans fléchir le genou, contempler pour la première fois une ville dont les musulmans eux-mêmes ne prononcent le nom d'*El-Kods*, « la Sainte, » qu'avec une vénération profonde?

Que de millions de chrétiens, venus des quatre coins du monde, se sont agenouillés en cet endroit, remerciant le ciel de leur avoir accordé la faveur de voir de leurs yeux cette cité auguste, témoin jadis des plus grands mystères qui se soient accomplis ici-bas! Je renonce à décrire l'impression qu'on éprouve alors; elle a quelque chose de trop intime et de trop sacré, pour la faire sortir, par d'indiscrètes et profanes paroles, des replis du cœur où elle se retranche et se recueille. Ceux qui croient me comprendront sans peine. Ceux qui ne croient pas souriront peut-être en lisant ces lignes. Je les prie toutefois de vouloir bien suspendre leur sourire et leur dédain; car je suis persuadé que, s'ils se trouvaient en présence de Jérusalem, et que devant cette ville ils repassassent, dans le silence de l'esprit et du cœur, ses destinées providentielles, ils ne pourraient eux-mêmes s'empêcher d'être émus et de s'avouer subjugués intérieurement, et à leur insu, par la force toute-puissante de pareils souvenirs.

A quatre heures cinquante minutes, je franchis la porte des Pèlerins ou de Jaffa; quelques instants après, je demandais l'hospitalité aux bons pères franciscains. La Casa-Nova étant pleine de pèlerins, on m'offrit une cellule au couvent de la Flagellation, non loin de l'emplacement de l'ancien prétoire de Pilate et près de la voie Douloureuse.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SÉJOUR D'UN MOIS À JÉRUSALEM. — EXAMEN ET ÉTUDE DE LA VILLE.

J'ai déjà dit, dans la préface de cet ouvrage, que je réservais pour un volume spécial la description de Jérusalem, accompagnée de l'analyse des principaux événements dont cette ville a été le théâtre. C'est l'une de ces capitales, en effet, dont il est impossible de renfermer l'étude dans quelques pages, surtout quand cette étude soulève tant de problèmes différents, au point de vue de l'histoire, de l'art et de la religion. Des savants distingués en France, en Angleterre, en Allemagne et en Amérique ont examiné sous toutes ses faces cette cité célèbre; le dessin et la photographie en ont fait connaître presque tous les monuments, soit encore debout, soit renversés. Nous avons même un plan en relief où sa configuration générale est fidèlement reproduite. D'éminents archéologues, entre lesquels je signalerai en première ligne, parmi les Français, M. de Saulcy et M. le comte Melchior de Vogüé, viennent de publier sur ce point le résultat de leurs consciencieuses recherches.

Sans prétendre moi-même éclairer ce sujet de lumières nouvelles ni résoudre les difficiles questions qui s'y rattachent, je m'efforcerai seulement de résumer de mon mieux tout ce qu'il est important de savoir sur cette ville. Pour cela, j'ai consacré un mois tout entier à étudier avec un soin en quelque sorte religieux cette antique métropole du judaïsme, devenue plus tard le berceau du christianisme, et, à ces deux titres, si vénérable par ses souvenirs. Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem, et M. de Barrère, consul général de France, s'empressèrent de faciliter mes recherches avec la bienveillance la plus obligeante et la plus marquée. M. le consul eût la bonté de m'introduire lui-même deux fois dans la mosquée d'Omar, interdite, il y a peu d'années encore, aux

chrétiens, sous peine de mort, et qui, tout le monde le sait, a remplacé le fameux temple de Salomon. Je pénétrai également, à sa suite, dans la mosquée d'El-Aksa, qui a succédé à la belle église de la Présentation, œuvre de l'empereur Justinien. Je visitai en détail toute la plate-forme du Haram ech-Cherif, ainsi que ses immenses et admirables souterrains. Grâce aux savantes explications de M. de Barrère, j'essayai de retrouver sur place ou de refaire par la pensée les divers parvis, les portiques et les substructions du Moriah. Je pus même me rendre un compte assez exact de l'ancien sanctuaire des Juifs, dont la roche, vénérée par les musulmans sous le nom d'*Es-Sakhrah*, صخرة, constituait peut-être l'une des parties, comme étant probablement l'aire du Jébusite Aravna, sur laquelle David éleva au Seigneur un autel qui devint sous Salomon l'autel des holocaustes. Si ce temple, en effet, a été comme effacé du sol, et si, conformément aux prophéties, il n'en est pas resté pierre sur pierre, l'emplacement qu'il occupait est néanmoins encore jusqu'à un certain point reconnaissable.

Quant à la vaste enceinte qui l'entourait, elle se confond, en beaucoup d'endroits, avec celle du Haram ech-Cherif. Relevée à diverses époques, elle porte la trace de ces reconstructions successives. Quelques parties semblent primitives et, par les dimensions colossales des blocs magnifiques avec lesquels elles ont été bâties, provoquent à juste titre l'admiration de tous ceux qui les contemplent.

Après avoir étudié le mont Moriah, autrefois réservé au temple et à ses dépendances, j'examinai avec la même attention les monts Sion, Acra et Bezetha, jadis occupés par la citadelle ou Cité de David et par la ville proprement dite.

Une question de la plus haute importance est celle des trois enceintes de l'ancienne Jérusalem et de l'étendue qu'elle avait à l'époque de Jésus-Christ. De cette question, en effet, dépend, au point de vue topographique, celle de l'authenticité du Saint Sépulcre et du Calvaire. Elle a été de ma part l'objet des plus sérieuses investigations, et je l'ai plusieurs fois discutée avec M. le consul général de

France, qui s'en est occupé longtemps d'une manière toute particulière. M. de Barrère, d'accord avec M. Pierotti, identifie d'une façon incontestable, selon moi, avec les Grottes Royales de l'historien Josèphe les immenses carrières qui s'étendent sous le mont Bezetha, et dont l'entrée, qui se trouve près de la porte de Damas, n'a été découverte que depuis quelques années. Cette identification jette une grande lumière sur le tracé du troisième mur d'enceinte, lequel, dans la plupart des plans de Jérusalem, est reporté beaucoup trop loin vers l'ouest et vers le nord. En réalité, il semble s'être confondu presque partout avec le mur actuel de cette partie de la ville.

D'autres problèmes d'un vif intérêt ont été soulevés à propos de quelques-uns des innombrables tombeaux qui environnent Jérusalem. Je tâcherai de les traiter à mon tour. On pense bien, en effet, que je ne les ai pas laissés de côté, en visitant les diverses nécropoles de la vallée de Josaphat et de Ben-Hinnom, et principalement les remarquables excavations funéraires connues sous les noms de *tombeaux* des Rois, des Juges et des Prophètes.

En même temps que j'étudiais curieusement les monuments encore debout et les moindres vestiges de la Jérusalem antique, je ne négligeais pas non plus ceux de la Jérusalem chrétienne et musulmane, guidé par l'excellent frère Lieven, du couvent de Saint-Sauveur, et parcourant la ville, quartier par quartier, souvent même rue par rue. Que de décombres accumulés de toutes parts! Que de constructions, ruinées elles-mêmes, élevées, comme par étages successifs, sur des constructions antérieures!

L'église du Saint-Sépulcre, sa fondation, ses changements divers, sa forme actuelle, devaient naturellement préoccuper tout d'abord mon attention, en même temps que les sublimes mystères qui se sont accomplis dans son enceinte, et qui en font le lieu le plus auguste de toute la terre, m'imposaient le devoir de consacrer à ce monument de longues heures de méditation et d'examen. Que de fois j'ai erré sous ses voûtes séculaires, en repassant en moi-même les mémorables événements dont le souvenir y reste attaché!

Les résultats de cette étude multiple, poursuivie pendant un premier mois passé à Jérusalem et reprise plus tard, trouveront place, je le répète, dans un ouvrage à part, qui contiendra, avec la description de cette ville, un résumé succinct de son histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle. Pour le moment, je vais continuer à décrire la Judée, en commençant par les environs de la Cité sainte.

CHAPITRE CINQUIÈME.

COUVENT GREC DE SAINTE-CROIX. — KHIRBET A'ÏN KARIM OU BEIT-MEZMIR (OBED-EDOM?). — A'ÏN KARIM OU SAINT-JEAN-DU-DÉSERT (KAREM). — FONTAINE D'A'ÏN KARIM. — SANCTUAIRE DE LA VISITATION. — MAISON DES DAMES DE SION. — GROTTE ET DÉSERT DE SAINT-JEAN. — DÉPART POUR BETHLÉHEM. — MALHAH. — A'ÏN YALO. — A'ÏN EL-HANÎEH, DITE VULGAIREMENT FONTAINE DE SAINT-PHILIPPE. — BEIT-DJALA (GILOH?). — ARRIVÉE À BETHLÉHEM.

COUVENT DE SAINTE-CROIX.

Le 19 avril, à huit heures du matin, je sors de Jérusalem par la porte de Jaffa, et, au bout de vingt-cinq minutes de marche dans la direction de l'ouest-sud-ouest, j'arrive au couvent de Sainte-Croix, en arabe *Deir el-Mousallabeh*, دير المصلّبة. On s'y rend par une route assez large, que les Grecs, aidés des dons de la Russie, ont depuis quelques années singulièrement améliorée. La plus grande partie des champs qui la bordent leur appartiennent. Longtemps stériles, parce qu'ils étaient recouverts de petites pierres et même de gros blocs rocheux, ces champs en ont été débarrassés, puis ensemencés ou plantés d'oliviers, d'amandiers et d'autres arbres fruitiers.

Le couvent de Sainte-Croix s'élève dans une vallée appelée *Oued Deir el-Mousallabeh*, واد دير المصلّبة, où croissent de beaux oliviers. Les bâtiments ont été récemment réparés et même agrandis. Extérieurement, avec leurs murs hauts et épais, flanqués de contre-forts, ils offrent l'aspect d'une forteresse plutôt que d'un monastère. On entre dans le couvent par une petite porte de fer, comme cela se voit dans la plupart des établissements religieux de la Palestine, qui ont dû, pour se précautionner contre les attaques et les dépréda-

tions des Arabes, se rendre ainsi peu accessibles. Les murs mêmes ne sont percés que de rares fenêtres, et du haut des terrasses il est facile, au moyen de pierres, de repousser ceux qui voudraient forcer l'entrée. La forme du monastère est celle d'un carré peu régulier, au-dessus duquel s'élève la coupole centrale de l'église. Celle-ci est fort intéressante à étudier, tant à cause de son ancienneté que des peintures à fresque dont ses murs sont revêtus et des belles mosaïques qui ornent son pavé. Précédée d'un narthex ou vestibule extérieur de date assez moderne, elle paraît remonter elle-même, au moins pour sa construction principale, à l'époque byzantine. Orientée comme presque toutes les églises grecques, qui sont tournées de l'ouest à l'est, elle est divisée en trois nefs. La coupole repose sur quatre gros piliers et est percée de petites fenêtres qui laissent descendre la lumière dans l'intérieur de l'église. Les voûtes et les arceaux sont de forme ogivale. Cela indique-t-il une restauration pratiquée à l'époque des croisades, ou bien ne pourrait-on pas supposer qu'un pareil style de construction existait déjà en Palestine avant l'arrivée des croisés? C'est là une question dont je laisse la solution aux architectes. Les murs sont tapissés de peintures assez grossières, mais très-curieuses dans leur roideur même, qui représentent un assez grand nombre de personnages religieux et, entre autres, saint Pierre, saint Paul et saint Georges. On y reconnaît aussi l'empereur Constantin et sainte Hélène, sa mère, à laquelle une ancienne tradition, mais qui n'est basée sur aucun document certain, attribue la fondation de l'église. On pense également que plusieurs de ces figures sont celles de divers rois géorgiens et de quelques patriarches de Jérusalem.

Tous les voyageurs ont parlé avec admiration des mosaïques qui décorent le pavé; elles sont effectivement dignes d'être remarquées, et semblent accuser un travail byzantin.

Mais ce qui attire surtout l'attention et les respects des pèlerins, c'est, derrière le maître-autel, une ouverture circulaire revêtue de marbre blanc et pratiquée, dit-on, à l'endroit même où aurait été planté l'arbre qui servit à faire la croix de Notre-Seigneur : de là

serait venu le nom du couvent. D'après une ancienne légende, Abraham ayant planté un cyprès, un pin et un cèdre, ces trois arbres, en se développant, se réunirent pour n'en plus former qu'un seul, et de cet arbre aurait été fabriquée la croix de Jésus-Christ. D'autres veulent que quatre arbres aient concouru à former cette croix, savoir : un palmier, un cyprès, un olivier et un cèdre. Le docte Quaresmius a consacré un chapitre entier[1] à disserter sur la forme de la croix de Notre-Seigneur et sur la matière dont elle se composait; il passe en revue les différentes opinions qui ont été émises, en reconnaissant lui-même, comme il le déclare ailleurs, que sur ce sujet on a écrit des choses plutôt curieuses et apocryphes que véritables :

De origine ligni sanctæ crucis et materia illius plura traduntur a doctoribus, et ab illis præsertim qui de sancta cruce ex professo scripserunt, curiosa potius et apocrypha quam vera[2].

Quoi qu'il en soit, la tradition que là se serait élevé l'arbre, un ou composé, qui aurait servi à faire la croix de Notre-Seigneur peut se suivre d'âge en âge jusqu'au commencement du XIIe siècle; elle paraît avoir été transmise aux croisés par les chrétiens indigènes. L'Église grecque l'a adoptée comme authentique; l'Église latine l'a reçue avec plus de réserve; néanmoins elle a attaché, elle aussi, une indulgence de sept ans et de sept quarantaines à la visite de ce sanctuaire, quand on y récite dans les conditions voulues les deux oraisons prescrites pour obtenir cette faveur.

Une autre tradition orientale, mais qui est beaucoup plus incertaine encore, veut qu'Adam ait été enterré à l'emplacement qu'occupa plus tard l'arbre de la croix, afin que l'arbre du salut et de la rédemption des hommes surgît de la cendre même de notre premier père, dont la chute avait entraîné celle du genre humain. Les Orientaux, comme on le sait, affectionnent singulièrement ces rapprochements mystiques. C'est ainsi également qu'ils répètent,

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 413 et suiv.

[2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 712.

d'accord en cela, du reste, avec plusieurs anciens Pères de l'Église, que la tête d'Adam avait été ensevelie au pied du Golgotha, afin que le sang du Sauveur pût couler sur le crâne de l'auteur même de notre ruine. Cette tradition, beaucoup plus répandue que la précédente, a donné lieu à la coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix. Tous ceux qui ont visité l'église du Saint-Sépulcre savent que, sous le Golgotha, se trouve une chapelle dite *chapelle d'Adam*, où aurait été enterré soit le corps de notre premier père, soit seulement sa tête.

Pour en revenir à l'église de Sainte-Croix, elle renferme une autre chapelle, très-vénérée principalement des marins : c'est celle de saint Nicolas, leur patron.

Quatre autres oratoires, dans le monastère, sont dédiés, le premier à la sainte Vierge, le deuxième à saint Jean-Baptiste, le troisième à saint Michel archange, le quatrième à saint Georges.

La bibliothèque, autrefois très-riche en manuscrits géorgiens, en possède bien moins actuellement. Toutefois on m'en a montré un certain nombre, ainsi que des manuscrits arabes, syriaques, arméniens et grecs. Ces derniers sont, pour la plupart, des copies de quelque Père de l'Église grecque ou des saints Évangiles. D'autres compartiments de cette bibliothèque sont réservés aux ouvrages imprimés. Le nombre de ceux-ci, depuis quelques années, a augmenté considérablement, et, à côté des principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, on remarque, parmi les auteurs modernes, quelques-uns de ceux qui ont immortalisé la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne. Une vitrine spéciale est affectée aux travaux les plus importants qui aient été composés sur la Terre sainte. En résumé, c'est sans contredit la bibliothèque la mieux pourvue de la Palestine. Elle a reçu ces précieux accroissements depuis que le couvent a passé des mains des Géorgiens dans celles des Grecs, qui l'ont transformé en séminaire. Les réparations et agrandissements qu'il a subis lui-même dans cette occasion ont coûté des sommes importantes. Les terrasses sont belles et spacieuses. Elles offrent une agréable promenade le soir et le matin, lorsque les rayons du

soleil n'ont pas encore toute leur force ou ont perdu de leur intensité et sont remplacés par la douce fraîcheur du crépuscule. Le regard ne jouit pas, sans doute, d'un horizon très-développé, parce que le couvent est situé dans une vallée, mais du moins il l'embrasse tout entière et aime à se reposer sur la verdure éternelle de ses vieux oliviers.

D'après une ancienne tradition consignée dans Quaresmius, le monastère de Sainte-Croix, avec l'église qu'il renferme, aurait eu sainte Hélène pour fondatrice.

Hoc templum cum cœnobio dicitur Sanctæ Crucis, ad ejusque honorem ab Helena sancta ædificatum [1].

Selon une seconde opinion, il aurait été bâti, au ve siècle de notre ère, par Tatian, roi des Géorgiens, sur l'emplacement qui avait été concédé à son prédécesseur Miriam par Constantin lui-même. D'un autre côté, Procope[2] en attribue l'origine à Justinien. Il est, dans tous les cas, bien certain qu'il existait avant l'arrivée des croisés en 1099. A cette époque, il avait beaucoup souffert des ravages qu'y avaient exercés les Arabes, mais il était encore debout. Pendant les croisades, il continua d'appartenir aux Géorgiens. Vers l'an 1300, sous le règne du khalife El-Malek en-Naser ben-Kelâoun, l'église de Sainte-Croix fut tranformée en mosquée; mais, peu d'années après, elle fut rendue aux Géorgiens. Plus tard, nous voyons ce couvent mentionné tour à tour par divers pèlerins comme étant occupé par des moines grecs, arméniens ou géorgiens. Du temps de Quaresmius, il était habité par ces derniers. Ce religieux nous apprend qu'il était grand, fortifié et commode, mais qu'autrefois il l'était davantage encore, à en juger par ses ruines. Il ajoute qu'il était très-exposé aux incursions et aux avanies des Arabes.

Monasterium etiam nunc quidem amplum, munitum et commodum est, sed olim multo magis, ut illius ruinæ demonstrant, multum obnoxium Arabum

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 712. — [2] *De Ædificiis*, l. V, c. IX.

incursionibus; frequenter enim illuc divertunt, et habitantes infestant. Habitatur a Georgianis monachis græcis instituti Sancti Basilii [1].

A une heure, je me remets en marche pour Saint-Jean-du-Désert; ma direction est celle de l'ouest. Le chemin est accidenté et, en quelques endroits, très-rocailleux.

A une heure quarante-cinq minutes, je parviens sur le plateau d'une montagne appelée *Djebel A'ly*, جبل على, du haut de laquelle on distingue parfaitement la Méditerranée.

KHIRBET A'ÏN KARIM.

A gauche de la route s'étendent les ruines d'un village antique; mon guide me les désigne sous le nom de *Khirbet A'ïn Karim*, خربة عين كارم. Un autre Arabe me les a indiquées sous celui de *Khirbet Beit-Mezmir*, خربة بيت مزمير. Enfin, selon une tradition latine, ce serait là qu'il faudrait placer la maison d'Obed-Édom, où l'arche sainte, avant d'être introduite à Jérusalem, a demeuré trois mois. On sait, en effet, que les Bethsamites ayant prié les habitants de Kiriath-Iearim de venir chercher l'arche d'alliance qui leur avait été si funeste, au sortir du pays des Philistins, elle fut d'abord transportée dans cette ville et déposée dans la maison d'Abinadab. Ensuite David conçut le projet de l'amener triomphalement à Jérusalem. Il se rendit donc à Kiriath-Iearim, accompagné d'une foule immense. L'arche fut placée sur un chariot neuf traîné par deux bœufs et prit le chemin de Jérusalem, au son de nombreux instruments de musique. Lorsqu'on fut arrivé à l'aire de Nachon, les bœufs qui traînaient le chariot ayant regimbé et fait pencher l'arche, Oza étendit le bras pour la retenir; mais il tomba aussitôt à terre sans vie pour avoir porté sur l'arche du Seigneur une main téméraire.

9. Alors, ajoute l'Écriture sainte, David eut une grande crainte du Seigneur, et il dit: Comment l'arche du Seigneur viendra-t-elle chez moi?

10. Et il ne voulut pas que l'on amenât l'arche du Seigneur chez lui en la ville de David; mais il la fit entrer dans la maison d'Obed-Édom de Geth.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 712.

11. L'arche du Seigneur demeura donc trois mois dans la maison d'Obed-Édom de Geth, et le Seigneur le bénit lui et toute sa maison.

12. On vint dire ensuite au roi David que le Seigneur avait béni Obed-Édom et tout ce qui lui appartenait, à cause de l'arche de Dieu. David s'en alla donc en la maison d'Obed-Édom et il en amena l'arche de Dieu dans la ville de David avec une grande joie [1].

Où était située cette maison d'Obed-Édom dans laquelle l'arche séjourna trois mois? C'est ce que la Bible ne nous apprend pas. Nous pouvons seulement supposer qu'elle avoisinait la route de Kiriath-Iearim à Jérusalem. L'emplacement que lui assigne la tradition latine semble l'écarter un peu trop de cette route, vers le sud. J'ignore, en outre, à quelle époque remonte cette tradition et sur quels fondements elle repose. Je la consigne donc ici uniquement comme une simple conjecture qui me paraît douteuse. Néanmoins, bien que je la croie peu solide, je ne la rejette pas non plus comme évidemment fausse, attendu qu'il n'est point absolument impossible qu'Obed-Édom ait eu une maison en cet endroit, et qu'avant de rentrer à Jérusalem David ait fait ce détour pour transporter l'arche dans la maison de ce lévite.

Quoi qu'il en soit, les ruines qui m'ont été désignées sous les trois dénominations de *Khirbet A'ïn Karim*, de *Khirbet Beit-Mezmir* et d'*Obed-Édom* consistent en quelques débris de maisons dont plusieurs ont été construites avec des pierres assez grosses, mais peu régulières.

Je quitte bientôt les hauteurs que couronnent les restes de ce village, et, descendant par un sentier très-rapide, j'atteins, au bout de vingt minutes de marche, A'ïn Karim, autrement dit Saint-Jean-du-Désert ou Saint-Jean-de-la-Montagne.

A'ÏN KARIM.

Ce village, situé sur un petit plateau incliné, au bas d'une montagne et au-dessus d'une riante vallée, peut renfermer un millier

[1] *Rois*, l. II, c. VI, v. 9-12.

d'habitants, parmi lesquels deux cent cinquante à peine sont catholiques; les autres sont musulmans. Les ancêtres de ces derniers passent pour Maghrabins, c'est-à-dire originaires de l'Occident et principalement de l'Espagne, d'où ils auraient été expulsés sous Ferdinand le Catholique. Turbulents et fanatiques, ils ont très-souvent menacé et attaqué les moines du couvent latin de Saint-Jean, afin de leur extorquer des provisions ou de l'argent. Depuis quelques années, ils les respectent davantage, ainsi que les pèlerins qui visitent cet endroit. Néanmoins ceux-ci évitent de passer au milieu de leur village. Leurs maisons, bien que grossièrement construites, offrent toutefois un aspect un peu moins misérable que dans certaines autres localités. Ils sont cultivateurs ou occupés à différents métiers. Leurs femmes vont vendre à Jérusalem le produit de leur travail.

Les flancs des montagnes qui leur appartiennent sont parsemés d'oliviers ou plantés de vignes. De nombreuses terrasses soutiennent le sol qu'entraîneraient, autrement, les pluies de l'hiver. La fertile vallée dont j'ai parlé et qu'arrosent les eaux d'une fontaine abondante, appelée *A'ïn Karim*, comme le village lui-même, est riche en légumes de toutes sortes. On y remarque aussi quelques arbres fruitiers. Plusieurs habitants se livrent également à l'éducation des abeilles et recueillent de leurs ruches un miel très-aromatique.

A quelle localité antique répond le village d'A'ïn Karim?

Dans les Septante nous lisons :

Θεκὼ, καὶ Ε*φραθά· αὕτη ἐστὶ* Βαιθλεὲμ, *καὶ* Φαγὼρ, *καὶ* Αἰτὰν, *καὶ* Κουλὸν, *καὶ* Τατὰμ, *καὶ* Θωϐὴς (alii Σωρὴς), *καὶ* Καρὲμ, *καὶ* Γαλὲμ, *καὶ* Θεθὴρ (alii Βαιθὴρ), *καὶ* Μανοχὼ, *πόλεις ἕνδεκα, καὶ αἱ κῶμαι αὐτῶν.* Καριαθϐαὰλ· *αὕτη ἡ πόλις* Ἰαρὶμ, *καὶ* Σωθηϐᾶ, *πόλεις δύο, καὶ αἱ ἐπαύλεις αὐτῶν*[1].

Parmi les onze premières villes énumérées dans ce verset, lesquelles sont toutes mentionnées comme se trouvant dans la mon-

[1] *Josué*, c. xv, v. 60.

tagne de Juda, depuis Thecua, au sud-est, jusqu'à Kiriath-Baal ou Kiriath-Iearim, au nord-ouest, on distingue celle de Καρέμ, dont le nom, qui signifie en hébreu « vigne, » est identique au mot arabe كرم, qui a la même signification et qui veut dire en même temps « être généreux. » A'ïn Karim peut donc se traduire soit par « source des vignobles, » soit par « source généreuse, abondante. » Dans tous les cas, il me paraît que c'est la dénomination antique de *Karem*, Καρέμ, en hébreu כֶּרֶם, *Kerem*, qui a amené la dénomination arabe d'*A'ïn Karim*, عين كارم.

Observons que le village qui nous occupe en ce moment appartient précisément au district montagneux dont il s'agit dans ce verset, et que les vignobles qu'on y cultive sont encore aujourd'hui les plus renommés de la Palestine. L'identification proposée par plusieurs voyageurs et, entre autres, par Robinson[1], par Tobler[2] et par le docteur Sepp[3] me semble donc peu contestable.

A la vérité, comme le remarque saint Jérôme, ce verset 60 ne se trouve que dans les Septante :

Legimus juxta septuaginta duntaxat Interpretes in Jesu Nave, ubi tribus Judæ urbes et oppida describuntur, inter cetera etiam hoc scriptum : Thacco, et Ephratha, hæc est Bethlehem, et Phagor, et Aetham, et Culon, et Thami, et Soris, et Caræm, et Gallim, et Bæther, et Manocho, civitates undecim et viculi earum, quod nec in hebraico, nec apud alium invenitur interpretem[4].

Mais, bien que ces onze villes ne soient mentionnées ni dans le texte hébreu ni dans la Vulgate, nous n'avons aucune raison sérieuse pour douter de leur existence. Il en est plusieurs, par exemple, dont l'emplacement est parfaitement connu. La certitude que nous avons, par rapport à leur position, est un argument puissant en faveur de l'authenticité de celles dont l'emplacement est encore à retrouver, ou du moins est plus problématique.

Jérémie parle d'un localité appelée *Bethacarem*, dans le texte

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. III, p. 272.

[2] *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 360.

[3] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. I, p. 539.

[4] *Ad Mich.* c. v.

hébreu בֵּית הַכֶּרֶם, *Beth hak-Kerem* (la maison de la Vigne), dans le texte des Septante Βηθαχχαρίμ.

Confortamini, filii Benjamin, in medio Jerusalem, et in Thecua clangite buccina, et super Bethacarem levate vexillum : quia malum visum est ab aquilone et contritio magna [1].

Dans son Commentaire sur ce prophète, saint Jérôme nous dit, à l'occasion de ce verset, qu'il y avait sur une montagne un village appelé *Bethacharma* entre Thecua et Jérusalem.

Cette indication de saint Jérôme, si elle est exacte, semble nous empêcher de conclure à l'identité de *Beth hak-Kerem* avec la Καρέμ des Septante, bien que les deux noms soient les mêmes, sauf l'adjonction du mot *beth*, « maison » et par extension « ville » ou « village, » préposé devant le premier.

A'ïn Karim, en effet, que j'identifie avec la Καρέμ des Septante, ne peut pas être désigné comme étant situé sur une montagne entre Thecua et Jérusalem; ce village est trop à l'ouest pour cela, et, en outre, comme il est dominé par d'autres montagnes, tout en étant lui-même au-dessus d'une vallée, on ne peut pas dire avec vérité qu'il soit situé sur une montagne. Dans le livre de Néhémie, Melchias, fils de Rechab, chef du bourg ou plutôt, d'après le texte hébreu, du district de Beth hak-Kerem, est cité comme ayant reconstruit à Jérusalem, au retour de la captivité, la porte Sterquiline.

Et portam Sterquilinii ædificavit Melchias, filius Rechab, princeps vici Bethacharam : ipse ædificavit eam, et statuit valvas ejus, et seras, et vectes [2].

C'est la même localité, très-probablement, que celle qui est signalée par Jérémie, et, par conséquent, nous ne pouvons pas davantage l'identifier avec la Καρέμ des Septante ou l'A'ïn Karim qui nous occupe en ce moment. Ce dernier endroit n'a donc été mentionné nommément qu'une seule fois dans l'antiquité, et cela dans le texte des Septante. Je dis *nommément*, car j'y reconnais, avec la tradition encore subsistante dans le pays, cette ville de Juda dont

[1] *Jérémie*, c. VI, v. 1. — [2] *Néhémie*, c. III, v. 14.

il est question dans saint Luc à propos de l'entrevue entre la sainte Vierge et sainte Élisabeth.

Ἀναστᾶσα δὲ Μαριὰμ ἐν ταῖς ἡμέραις ταύταις, ἐπορεύετο εἰς τὴν ὀρεινὴν μετὰ σπουδῆς, εἰς πόλιν Ἰουδα[1].

« Exsurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda. »

Tel n'est pas, néanmoins, le sentiment du docte Reland, qui incline à traduire ces mots du texte grec *εἰς πόλιν Ἰούδα*, *in civitatem Juda* du texte latin, non pas comme on le fait ordinairement, c'est-à-dire : « dans une ville de Juda, » mais « dans la ville de Juda, » ce dernier nom étant, à ses yeux, une altération de celui de *Ioutah.*

Voici ses propres expressions à ce sujet :

Suspicor hanc urbem [*Ioutah*, en hébreu יוטה] commemorari[2] ubi *πόλις Ἰούδα* appellatur, ט expresso per *δ*. Patria hæc Johannis Baptistæ, cujus parens cum sacerdos fuerit, ubi convenientius quæremus domum ejus et habitationem quam in urbe sacerdotali, qualis erat Iuta, *Ἰούτα*[3]? Situs etiam convenit, *ἐν ὀρεινῇ*, in regione montana ..... Probaturos hanc conjecturam omnes opinor qui verba Lucæ accuratius examinabunt, videbuntque si *πόλιν Ἰούδα urbem Judæ* interpretemur, uti vulgo fit, non exprimi certam urbem, quod quis jure expectaret[4].

Je n'ignore pas que cette conjecture d'un savant aussi profondément versé dans l'étude de la Palestine et de l'Écriture sainte a été adoptée par plusieurs critiques. Or, d'après cette hypothèse, si elle est fondée, ce n'est plus à A'ïn Karim, mais au sud d'Hébron, au village actuel de Ioutta, que je décrirai en son lieu et qui est très-certainement le *Ioutah* du livre de Josué, qu'il faut chercher la patrie de saint Jean-Baptiste et la ville où résidaient Zacharie et sainte Élisabeth, lorsque la sainte Vierge vint de Nazareth y visiter sa cousine.

Mais la conjecture de Reland, tout ingénieuse qu'elle est, me paraît cependant sujette à plusieurs objections. D'abord, bien que

[1] Luc, c. I, v. 39.
[2] *Ibidem.*
[3] *Josué*, c. XXI, v. 16.
[4] Reland, *Palæstina*, p. 870.

le mot hébreu יוּטָה offre une ressemblance qu'on ne peut méconnaître avec le mot grec Ἰούδα, le ט étant seulement changé en δ, néanmoins, si l'on examine comment ce même mot a été rendu par les Septante, on verra que, les deux fois où il est cité dans la Bible[1], il est traduit, en grec, la première fois par Ἰτάν et la seconde par Ταυύ. En latin, la Vulgate le rend, dans un cas, par *Iota*, et dans l'autre, par *Ieta*.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe désigne cette même ville par le nom de Ἰετλάν, et saint Jérôme, son traducteur, par celui de *Ietan*.

On voit par ces divers passages que la dénomination hébraïque *Ioutah*, יוּטָה, ou *Iouttah*, יוּטָּה, devient, en grec, Ἰτάν, Ἰετλάν ou Ταυύ; en latin, *Iota*, *Ieta* ou *Ietan*; mais jamais, comme dans l'Évangile de saint Luc, Ἰούδα en grec, et en latin *Juda*.

Jusqu'à nouvel ordre donc, et à moins de preuves plus convaincantes, je suis disposé à penser, malgré l'autorité de Reland et des divers critiques qui ont admis sa conjecture, que les mots πόλις Ἰούδα de saint Luc doivent se traduire par : « une ville de Juda, » et non par « la ville de Juda » (*Juda* ou *Iouda* étant altéré pour *Ioutah*). D'ailleurs, si Ἰούδα avait été un nom particulier de ville et non celui de la tribu ainsi appelée, la grammaire exigeait, ce me semble, que le mot πόλις fût précédé de l'article défini. Or dans le texte grec nous lisons : εἰς πόλιν Ἰούδα et non εἰς τὴν πόλιν Ἰούδα.

En second lieu, si la ville de Ioutah eût été la patrie de saint Jean-Baptiste et eût servi de théâtre à la rencontre de la sainte Vierge et de sainte Élisabeth, il est à croire que, soit Eusèbe, soit saint Jérôme, à propos des mots Ἰετλάν en grec, *Ietan* en latin, mots qui représentent la même ville, n'eussent pas manqué, dans l'*Onomasticon*, d'ajouter ces deux importantes circonstances au nom de cette localité, ce que ni l'un ni l'autre n'a fait.

Enfin, bien que la tradition qui place à A'în Karim la naissance de saint Jean-Baptiste, et près de là la rencontre de la sainte Vierge

[1] *Josué*, c. xv, v. 55; c. xxi, v. 16.

et de sainte Élisabeth, ne puisse pas se suivre au delà du moyen âge, ce n'est pas une preuve, pour cela, qu'elle soit fausse. Pour l'infirmer, il faudrait des témoignages précis et irréfutables, remontant à une époque antérieure et fixant ailleurs le lieu de ces deux mémorables événements. Or ces témoignages n'existent pas, que je sache.

En terminant l'article qu'il consacre à cette question, Quaresmius[1] se demande si la ville à laquelle il est fait allusion dans l'Évangile de saint Luc, ville qui, selon lui, occupait l'emplacement du village actuel de Saint-Jean, n'aurait pas été appelée dans l'antiquité soit *Iether*, soit *Aën*. Mais ces deux dernières villes, ainsi que je le montrerai dans la suite, étaient situées dans une région plus méridionale de la tribu de Juda, et le sentiment de ceux qui dans A'ïn Karim reconnaissent la Καρέμ des Septante me paraît de plus en plus hors de doute. Ainsi, de l'opinion de Quaresmius je n'adopte que la première partie, savoir celle d'où il résulte que la ville de Juda mentionnée sans nom dans saint Luc a très-probablement précédé le village que les chrétiens appellent aujourd'hui Saint-Jean-de-la-Montagne ou Saint-Jean-du-Désert, et les Arabes A'ïn Karim; mais je rejette formellement l'identification que ce religieux propose ensuite de ce village, soit avec Iether, soit avec Aën.

Disons maintenant un mot du couvent de Saint-Jean. Il s'élève à l'est du village et forme un grand carré. Agrandi depuis quelques années, il a deux étages, que couronnent de vastes terrasses. Une partie des bâtiments est affectée à la réception des étrangers. Un jardin, compris dans l'enceinte du monastère, est planté de quelques arbres et, entre autres, de figuiers et de hauts cyprès.

Comme tous les couvents de Palestine, celui-ci est solidement construit avec des murs très-épais et des portes bardées de fer, capables de résister aux attaques des Arabes. Il renferme sept moines prêtres et sept frères, tous Espagnols. Un père curé est chargé de

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 699-706.

la paroisse catholique : il administre les sacrements et, en même temps qu'il sert de conseil et de chef à ses paroissiens dans les choses spirituelles, il s'efforce, autant qu'il le peut, de leur servir également de patron dans les choses temporelles. Un maître d'école arabe, entretenu par le monastère, fait la classe aux petits garçons; une maîtresse est chargée d'instruire les petites filles.

L'église est à trois nefs. Elle mesure trente-sept pas de long sur une vingtaine de large. Surmontée d'un dôme élégant, que soutiennent quatre grands piliers, elle est pavée de pierres de différentes couleurs et de marbres divers constituant une sorte de mosaïque.

Parmi les tableaux qui la décorent, il en est un qui représente saint Jean-Baptiste dans le désert et que l'on attribue à Murillo.

Le maître-autel est consacré à Zacharie, père de saint Jean. A droite, c'est-à-dire au sud de cet autel, est une chapelle dédiée à la Visitation de la sainte Vierge et de sainte Élisabeth. A gauche, ou au nord de ce même autel, on descend dans une chapelle souterraine par sept degrés de marbre. Sous la table de marbre de l'autel, une ouverture ronde indique l'endroit où sainte Élisabeth aurait mis au monde le précurseur du Messie. Cinq bas-reliefs de marbre blanc, encadrés dans le mur en demi-cercle et dont l'effet est rehaussé par un fond noir, représentent les principaux événements de la vie de saint Jean-Baptiste, la Visitation de la sainte Vierge, la naissance du saint, sa prédication dans le désert, le baptême qu'il donne à Notre-Seigneur, enfin sa décollation. Ces sculptures sont justement estimées.

Six lampes continuellement allumées répandent une douce clarté dans cette crypte, qui est désignée sous le nom de sanctuaire de la Nativité de saint Jean-Baptiste.

Je suis loin de prétendre, sans doute, qu'une pareille tradition mérite la même confiance que celle qui fixe dans la grotte de Bethléhem la nativité de Notre-Seigneur. Cette dernière croyance, en effet, remonte jusqu'aux premiers âges de l'Église; celle-là, au contraire, n'est peut-être pas antérieure à l'époque des croisades.

Je renvoie le lecteur, pour l'éclaircissement de ce point, aux érudites recherches du docteur Tobler[1].

Mais, tout en avouant avec ce savant que les prétentions de ceux qui attribuent à l'impératrice Hélène la fondation d'une église sur le lieu de la naissance de saint Jean-Baptiste sont d'une date trop récente pour être prises en sérieuse considération, je ne crois pas non plus, de ce que les témoignages que nous avons relativement à l'existence d'une église élevée sur l'emplacement de la maison où serait né saint Jean ne remontent pas au delà de l'époque des croisades, que, par suite et nécessairement, ces témoignages n'aient aucune valeur historique. Ils peuvent, en effet, avoir succédé eux-mêmes à d'autres témoignages plus anciens, que nous n'avons plus, et l'on ne doit pas en conclure forcément que c'est là purement et simplement une assertion gratuite, qui ne repose sur aucun fondement solide. Le doute, je pense, peut être permis à ce sujet, et, dans le doute, je respecte une tradition qui manque, j'en conviens, de preuves convaincantes, mais contre laquelle, d'un autre côté, on ne peut invoquer aucun argument décisif.

Le docteur Tobler[2] cite, il est vrai, un passage de Sæwulf[3], qui voyagea en Palestine pendant les années 1102 et 1103, par conséquent, peu de temps après l'arrivée des croisés, et qui nous apprend qu'il y avait, trois milles à l'ouest du couvent de Sainte-Croix, c'est-à-dire dans une position qui répond très-bien à celle du couvent de Saint-Jean-du-Désert, un monastère ruiné qui autrefois était très-beau et très-grand, et qui avait été construit, dit ce pèlerin, en l'honneur de saint Sabas, l'un des soixante et douze disciples de Notre-Seigneur. Il était habité par trois cents moines grecs, qui furent un jour en grande partie massacrés par les Sarrasins.

Mais, dans ce passage, Sæwulf n'a-t-il pas confondu le couvent dont il nous parle avec celui qui porte encore aujourd'hui le nom

[1] *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 370 et suiv.

[2] *Ibid.* t. II, p. 361.

[3] Sæwulfi *Relatio de peregrinatione ad Hierosolymam et Terram Sanctam*, p. 35.

de Saint-Sabas, en arabe *Mâr Sâba*, et qui fut fondé par ce religieux au ve siècle de notre ère?

J'avoue, avec le docteur Tobler, que la distance et la direction marquées par Sæwulf nous portent droit au couvent actuel de Saint-Jean-du-Désert, et non à celui de Saint-Sabas. D'un autre côté, quel est ce saint Sabas, l'un des soixante et douze disciples de Notre-Seigneur? Il est, à ce qu'il semble, fort peu connu, tandis que celui qui fonda la fameuse laure à laquelle il a laissé son nom est très-célèbre en Palestine et même dans tout l'Orient. Ne pourrait-on pas croire que Sæwulf a commis ici une erreur, en indiquant comme situé à trois milles et à l'occident de Sainte-Croix un monastère qui est au moins à trois heures de marche à l'orient de ce même couvent? Dans tous les cas, il est le seul voyageur qui ait signalé sur l'emplacement qu'il désigne l'existence d'un couvent dédié à l'un des disciples de Notre-Seigneur, du nom de saint Sabas.

Cette assertion, du reste, quand même elle serait vraie, prouverait-elle que saint Jean-Baptiste n'est pas né dans la ville qu'a remplacée le village actuel d'A'ïn Karim? Dans cette ville, je l'avoue, la mémoire du saint précurseur devait éclipser toutes les autres. Néanmoins, rien n'empêche absolument qu'un monastère n'y ait été érigé en l'honneur d'un autre saint. Mais, encore une fois, l'assertion de Sæwulf me paraît très-problématique.

Voici le passage du pèlerin anglo-saxon:

Similiter ecclesia Sanctæ Crucis distat quasi unum milliare a Ierosolima, in parte occidentali, in loco ubi sancta crux excidebatur, honestissima et speciosissima, sed a paganis in desolationem posita, tamen non multum destructa preter edificiis in circuitu et cellulis..... In occidentali parte ecclesiæ Sanctæ Crucis quasi trium milliarium est monasterium pulcherrimum et maximum in honore sancti Sabæ, qui fuit unus ex septuaginta duobus discipulis Domini nostri Jesu Christi: ibi jam monachi greci plusquam trecenti cenobialiter viventes Domino sanctoque servierunt; quorum fratrum maxima pars a Sarracenis perempta, quidam vero infra urbis muros juxta turrim David in alio monasterio ejusdem sancti devote famulantur; aliud vero monasterium omnino in desolationem est dimissum.

A partir de Sæwulf, la plupart des pèlerins subséquents, comme le docteur Tobler le reconnaît d'après les citations mêmes qu'il en donne et auxquelles je renvoie le lecteur, fixent d'une manière constante et très-nette la patrie de saint Jean-Baptiste au village actuel d'A'ïn Karim.

Sans donc vouloir ni prouver, ni réfuter la tradition qui localise dans la chapelle de la Nativité, et non à une autre place, la naissance de saint Jean-Baptiste, parce que l'on manque, je crois, soit pour l'établir, soit pour la renverser, de preuves tout à fait péremptoires, je me borne à conclure que le village d'A'ïn Karim ou de Saint-Jean-du-Désert a eu très-probablement l'honneur de donner le jour à ce saint, et que le nom qu'il porte encore aujourd'hui a consacré un événement dont rien jusqu'ici ne me paraît avoir démontré la fausseté.

Pour en revenir à l'église dont cette chapelle fait partie, l'historique en a été esquissé par le docteur Tobler, d'après les documents qu'il a puisés chez les différents pèlerins qui en parlent de siècle en siècle, et je ne puis mieux faire que d'engager le lecteur à consulter là-dessus ce savant Allemand, dont je suis loin d'admettre toutes les opinions, mais dont les consciencieux travaux doivent être étudiés avec soin par ceux qui veulent connaître à fond la Palestine.

Voici le simple résumé de cet historique :

La fondation première de l'église de Saint-Jean a été attribuée, comme celle de beaucoup d'autres édifices religieux de la Terre sainte, à la mère de Constantin; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, cette assertion ne repose sur aucun témoignage contemporain ni même voisin de l'époque où vivait sainte Hélène, et l'on ne peut, sans témérité, y asseoir, comme sur une base certaine, aucune affirmation sérieuse. La date donc de la construction primitive de cette église nous est inconnue.

Le beau et vaste couvent mentionné en cet endroit par Sæwulf nous prouve, si l'indication de la distance est exacte, qu'avant l'arrivée des croisés le village d'A'ïn Karim renfermait un monastère.

Ce pèlerin le désigne, il est vrai, sous la dénomination de Saint-Sabas. Mais de deux choses l'une : ou Sæwulf a commis une erreur de distance et de direction, et il fait allusion, dans ce passage, au grand et magnifique monastère de Saint-Sabas, situé à deux heures de marche à l'est de Bethléhem, et qui, florissant depuis plusieurs siècles, avait pu, au moment où les croisés envahirent la Palestine, être ravagé par les Sarrasins; ou bien, ne se trompant pas dans la détermination de la localité, le pèlerin saxon a peut-être laissé échapper une méprise par rapport au nom du saint auquel le couvent en question était dédié, en mettant celui de saint Sabas, « l'un, dit-il, des soixante et douze disciples de Notre-Seigneur, » à la place du nom de saint Jean-Baptiste, le précurseur du Christ; car il n'est fait mention qu'une seule fois à A'ïn Karim d'un monastère ainsi appelé, et il serait étonnant que, immédiatement après, dans le même siècle, la tradition eût complétement changé, et que le souvenir de saint Sabas se fût effacé pour toujours devant une autre mémoire, qui aurait entièrement anéanti la première, sans que cependant elle eût elle-même la moindre racine dans les traditions du pays.

Sans parler des autres pèlerins qui, dans le courant du XIIe et du XIIIe siècle, ont signalé en cet endroit l'existence d'une église bâtie sur l'emplacement de la maison de Zacharie et du lieu de la naissance de saint Jean-Baptiste, je rapporterai ici le témoignage de Pipin, qui est très-précis, et d'où il résulte qu'en l'an 1320, époque du voyage de ce pèlerin en Palestine, il y avait à A'ïn Karim une belle et antique église en l'honneur de saint Jean-Baptiste :

Item fui in loco..... ubi natus est beatus Johannes Baptista, ubi beata Virgo post salutationem angelicam visitavit beatam Elisabeth et mansit apud eam mensibus tribus, et ivi per montana per que beata Virgo conscendit. Ibi est ecclesia antiqua et pulchra in honore beati Johannis Baptiste, et non longe ab ipsa est alia sub vocabulo Sancti Zacharie, ubi fuit alia domus ejus. Inter has ecclesias est fons qui dicitur Beate Marie, de quo ipsa bibit et impluries aquam accepit[1].

[1] Pipini *Tractatus de locis Terre Sancte*, p. 72 a.

Ce passage, on le voit, est très-explicite. Il mentionne en termes formels les trois choses qui, encore aujourd'hui, attirent l'attention et les respects du pèlerin à A'ïn Karim, savoir : l'église de Saint-Jean-Baptiste, celle de Saint-Zacharie, dont je dirai un mot tout à l'heure, et, dans l'intervalle qui les sépare, la fontaine dite de Sainte-Marie.

Remarquez que l'église de Saint-Jean-Baptiste est appelée par notre pèlerin *antiqua et pulchra*. Si elle était déjà ancienne en 1320, il est à croire qu'elle datait d'une époque antérieure à l'arrivée des croisés, et que, par conséquent, il faut l'identifier avec celle qu'avait mentionnée, en 1102, le pèlerin Sæwulf comme dédiée à saint Sabas, et dont il avait également vanté la grandeur et la beauté. Abandonnée par les moines grecs, à cette époque, à la suite d'une attaque des Sarrasins, elle aura probablement été réparée plus tard par les croisés, mais non fondée par eux; autrement, s'ils l'eussent bâtie durant le temps de leur occupation, c'est-à-dire dans le courant du XIIe siècle, comment, au commencement du XIVe, aurait-elle pu être appelée *antiqua?*

Pendant une grande partie du XVe et du XVIe siècle, l'église de Saint-Jean, abandonnée par les chrétiens, qui y venaient seulement vénérer dans la crypte de la nativité du saint le lieu où il était né, servait d'étable et d'écurie aux habitants du village, lesquels y mettaient leurs troupeaux et leurs bêtes de somme.

En 1579, les franciscains obtinrent la propriété de cette église, et ils durent alors préalablement la purger de toutes les immondices qui la souillaient. Néanmoins, ils n'habitaient point le village et ils se contentaient de venir annuellement célébrer la messe dans ce sanctuaire, le jour anniversaire de la fête de saint Jean-Baptiste. Quelques années plus tard, il retomba au pouvoir des indigènes, qui s'y installèrent de nouveau, eux et leurs bêtes.

En 1621, le révérend père Thomas de Novare, alors custode de Terre sainte, parvint, à force de démarches et surtout d'argent, à reconquérir cette église. Nous lisons à ce sujet dans Quaresmius :

Anno Domini 1621, loca sancta moderatus est P. F. Thomas a Novaria : hic obtinuit sacram ædem nativitatis sancti Johannis Baptistæ, non sine magnis

sumptibus, laboribus et periculis, a majoribus Turcarum Jerusalem; quam, ut decebat, purgavit, et christiano cultui restituit; habitabantque in ea fratres, ut videre est in quadam relatione ab eodem patre edita, de hujus sacri templi recuperatione. Verum non multis post mensibus, Magarbinis in seditionem conversis, qui in eam jus habere contendebant, amicorum persuasione, ad majora evitanda incommoda, non sine dolore et lacrimis sacrum locum reliquerunt fratres, qui iterum in stabulum bestiarum versus est[1].

Arrachée encore une fois aux franciscains par les habitants d'A'în Karim, l'église redevint une étable et un réceptacle d'immondices.

En 1672, le marquis de Nointel, ambassadeur de France près la Sublime Porte, obtint du sultan de Constantinople un firman qui autorisait les franciscains à rentrer en possession de ce précieux sanctuaire. Ils dépensèrent des sommes considérables pour le réparer. Puis ils bâtirent à côté un couvent pour eux-mêmes et un hospice pour les étrangers.

Forcés, en 1679, de se retirer, ils durent attendre encore quelques années avant de devenir définitivement maîtres de ce qui leur avait été solennellement octroyé par le firman de 1672.

En 1693, ils entreprirent une reconstruction de leur cloître, dont ils augmentèrent les dépendances, en ayant soin, par la force et par l'épaisseur des murs, de le mettre à l'abri d'un coup de main de la part des Arabes. Ils embellirent aussi l'église et principalement la chapelle de la Nativité de saint Jean, qu'ils ornèrent de marbres divers et de bas-reliefs estimés. Quelques réparations et adjonctions ont été exécutées depuis, et notamment il y a un petit nombre d'années.

FONTAINE D'A'ÎN KARIM.

A quelques centaines de pas à l'est du monastère, sur la route qui conduit au sanctuaire de Sainte-Élisabeth ou de la Visitation, est une belle et abondante fontaine, que les musulmans appellent A'în Karim et qui a donné son nom au village, ou du moins qui porte la même désignation.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 712.

Les chrétiens la nomment la *fontaine de la Vierge*, en arabe *A'în el-A'dra*, عين العذرا, parce que la sainte Vierge, pendant son séjour de trois mois auprès de sainte Élisabeth, sa cousine, a dû boire de son eau. Elle est sans cesse assiégée par les femmes du village, qui y viennent emplir leurs cruches. Au-dessus de la voûte qui la recouvre est un petit sanctuaire musulman presque entièrement ruiné, mais où les indigènes mahométans vont encore faire leurs prières. L'eau de cette fontaine est douce et limpide; elle forme un ruisseau qui fertilise la riante vallée dont j'ai déjà parlé.

SANCTUAIRE DE SAINTE-ÉLISABETH.

Cinq cents pas plus loin, en côtoyant cette vallée, vers la droite, et des collines, vers la gauche, on arrive par une montée assez douce au sanctuaire de Sainte-Élisabeth, autrement dit de la Visitation. C'était, il y a quelques années encore, une chapelle à moitié ruinée, où les révérends pères franciscains venaient annuellement célébrer la messe le jour de la Visitation. Le 21 février 1860, à la suite d'une pluie torrentielle, elle s'écroula presque complétement. L'année suivante, les révérends pères résolurent de relever cet antique oratoire. Après les premiers déblais, on reconnut que le rocher contre lequel il était adossé était creux et rempli seulement d'une grande quantité de pierres et de matériaux. On le dégagea de ces décombres, et l'on découvrit une salle mesurant quinze pas de long sur onze de large; elle était formée, partie par le rocher et partie par de fortes murailles, sur lesquelles reposait une église supérieure. A droite en entrant se trouve le petit escalier mentionné par tant de pèlerins et qui conduisait à cette église. Dans le fond de la chapelle on remarque, à droite, une espèce de corridor ou d'enfoncement voûté, que termine une niche, qui encadrait jadis probablement un autel; à gauche est une autre niche analogue.

Les murs ainsi que la voûte étaient décorés autrefois de peintures, qui sont maintenant très-effacées. Un autre réduit voûté dans les parois de droite, près de l'entrée, est signalé par la tradition

comme étant la cachette où, pendant quelque temps, saint Jean aurait été dérobé, après sa naissance, aux recherches sanguinaires d'Hérode, lorsqu'il ordonna le massacre des Innocents.

Trois vieux oliviers, dont un surtout est très-remarquable, s'élèvent devant ce sanctuaire.

Au-dessus de cette chapelle on en avait construit une seconde, plus grande, dont il reste encore quelques débris. Un couvent y était attenant. Plusieurs voûtes et les murs d'enceinte en sont encore debout. Ils sont d'une extrême épaisseur. Des croisées en forme de meurtrières indiquent que tout dans la construction avait dû être calculé pour la défense. A l'intérieur de ce couvent, une source intarissable, dite de Sainte-Élisabeth, est recueillie dans une citerne.

Voici comment Quaresmius décrit ces deux sanctuaires :

Hæc domus [sancti Zachariæ] olim a piis fidelibus fuit in ecclesiam conversa, estque bipartita, altera inferius, altera superius ædificata; retenta fere, ut credo, forma domus, paucis immutatis pro templi structura, ad illius memoriam conservandam, et distinctorum mysteriorum ibidem operatorum memoriam repræsentandam. Inferior parva est, ad sacelli similitudinem : in capite, id est, orientali plaga, est fornix sive capella cum suo altari. Ex ista per scalam lapideam, quæ est ad illius latus, etsi fere demolita, est ad superiorem ascensus. Scala ista illamet esse creditur, per quam beata Virgo ascendit et descendit tempore Visitationis, et quoad mansit apud Elisabeth.

Superior ecclesia pæne tota collapsa et diruta est; solæ ruinæ et aliquid superioris partis apparent. Est ad hanc accessus, nedum per scalam, sed ex omni parte per ruinas ejus; non ab inferiori dissimilis. Cernuntur in ipsis adhuc picturæ, etsi temporis injuria admodum consumptæ : circumcirca sunt multæ concavitates et ædificiorum ruinæ.

Prope magnum est ædificium, intra quod est puteus vel cisterna; ferturque olim ibi fuisse sanctimonialium monasterium [1].

Ce passage de Quaresmius résume et précise les autres descriptions des pèlerins antérieurs. Ce savant religieux ajoute ce qui suit :

In inferiori ecclesia, quam primo intravit beata Virgo Maria, erat Elisabeth, quando fuit a Virgine salutata : ad cujus vocem ipsa fuit cum filio suo Spiritu

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 709.

Sancto repleta; et omnes cœlesti gaudio perfusi, exterius etiam lætitiæ signa dederunt, et in primis beata Deipara, mente spirituque lætabunda, in laudes Dei se profudit, dicens : «Magnificat anima mea Dominum.....»

..... In superiori vero, Zacharias, jam ex incredulitate mutus, cum in circumcisione pueri ejus domestici innuerent illi quem vellet vocari eum, postulans pugillarem scripsit dicens : «Johannes est nomen ejus.» Et meritis filii vinculis linguæ ejus solutis, prophetavit et, Deo gratias agens, dixit : «Benedictus Dominus Deus Israel.....»

D'après ces lignes, où Quaresmius ne fait que reproduire une tradition fort ancienne, rapportée avant lui par beaucoup de pèlerins, on voit que ces deux sanctuaires superposés et appelés par les indigènes du nom commun de *Mâr Zakariâ* (Saint-Zacharie), passent pour avoir succédé à une maison de campagne appartenant à ce saint personnage, maison divisée en deux étages, dont l'un aurait été témoin de l'entrevue de la sainte Vierge et de sainte Élisabeth, et l'autre de la circoncision de saint Jean-Baptiste. Dans le premier aurait eu lieu la scène touchante racontée par saint Luc.

39. Marie partit en ce même temps, et s'en alla en toute hâte vers les montagnes, en une ville de Juda.

40. Et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth.

41. Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit.

42. Et, élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.

43. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Sauveur vienne vers moi?

44. Car votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.

45. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli.

46. Alors Marie dit ces paroles : Mon âme glorifie le Seigneur, etc.[1]

En souvenir de ce sublime cantique du *Magnificat*, sorti en ce lieu, il y a plus de dix-huit siècles, de la bouche et du cœur de la sainte Vierge, et que toute la terre a ensuite répété et répétera

[1] Luc, c. I, v. 39-46.

jusqu'à la fin des temps, les pèlerins ont coutume de le réciter dans ce sanctuaire, de même que, au milieu des ruines de la chapelle supérieure, ils redisent les belles et prophétiques paroles du prêtre Zacharie qui commencent par ces mots :

Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ [1].

Que penser maintenant de cette tradition et comment l'accorder avec celle qui place, à dix minutes de là, sur l'emplacement de la crypte de l'église Saint-Jean, c'est-à-dire dans la chapelle de la Nativité, la naissance du précurseur du Christ? On peut supposer que Zacharie avait deux maisons : l'une à la campagne, dans l'endroit appelé encore aujourd'hui *Mâr Zakariâ* et consacré depuis longtemps par les deux sanctuaires superposés dont j'ai parlé; l'autre dans l'antique ville de Karem, à laquelle a succédé le village actuel d'A'în Karim, et occupant la place où s'est ensuite élevée l'église Saint-Jean. Saint Luc, à la vérité, ne signale pas cette circonstance, et il se contente de nous dire que la sainte Vierge entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth.

Et intravit in domum Zachariæ et salutavit Elisabeth [2].

Mais c'est là une particularité peu importante, qui a pu, dans la localité, se transmettre dans le souvenir des habitants, sans que, pour cela, l'évangéliste ait cru devoir jadis la consigner par écrit, en nous apprenant que Zacharie avait deux maisons. Il peut se faire aussi que ce saint homme n'ait eu qu'une seule et unique habitation, mais que, néanmoins, en vertu de circonstances que nous ignorons, Élisabeth ait donné le jour à saint Jean dans une autre maison appartenant à l'une de ses parentes, et qu'ensuite la mère et l'enfant aient été ramenés dans la demeure paternelle, où celui-ci aura été circoncis [3].

Ces deux traditions ne sont donc pas, par elles-mêmes, contradictoires, et elles peuvent être vraies toutes les deux. Ainsi aucune

[1] Luc, c. 1, v. 68.
[2] Luc, c. 1, v. 40.
[3] Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 711.

raison décisive ne me paraît s'opposer à ce qu'on y ajoute foi. Dans tous les cas, celle principalement qui veut que Zacharie ait eu une maison à l'endroit que l'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de Mâr Zachariâ me semble consacrée par des sanctuaires fort anciens, dont l'origine remonte très-probablement à une époque antérieure aux croisades.

MAISON DES DAMES DE SION.

A une faible distance de la chapelle de Sainte-Élisabeth est une maison occupée par les Dames de Sion, qui y élèvent une trentaine de jeunes orphelines dont vingt cinq sont du Liban. Un établissement plus vaste, où ces pieuses religieuses pourront recueillir un plus grand nombre d'enfants, est en voie de construction non loin du village.

LE PÈRE TRIFONE LOPEZ.

Les révérends pères franciscains m'offrirent l'hospitalité pour la nuit dans leur couvent. Je n'y revis plus, à mon grand regret, un religieux espagnol que j'avais connu autrefois et avec lequel je m'étais longtemps entretenu sur les terrasses du monastère, écoutant de la bouche de cet homme de Dieu les diverses vicissitudes par lesquelles il avait passé. Ce vieillard vénérable, le révérend père Trifone Lopez, qui avait assisté, en 1808, à l'incendie de la basilique du Saint-Sépulcre, était mort depuis une dizaine d'années. Il avait vécu un demi-siècle en Palestine, et la belle couronne de cheveux blancs qui ornait sa tête, l'air de bonté et de franchise qui rayonnait sur sa grave et douce physionomie, m'avaient profondément frappé. Il attendait d'un front serein, sans l'appeler ni la craindre, l'approche de la mort, qui semblait respecter sa verte vieillesse, et il me parlait, en des termes aussi simples que touchants, de son long pèlerinage sur cette terre et de la fin prochaine de son exil.

Deux pères vinrent me visiter dans ma cellule, et l'un d'entre eux s'offrit très-obligeamment pour m'accompagner le lendemain au désert de Saint-Jean-Baptiste.

DÉSERT DE SAINT-JEAN.

Le 20 avril, à huit heures du matin, nous nous mettons en marche dans la direction du sud, puis de l'ouest. Après avoir salué en passant l'oratoire de Sainte-Élisabeth, nous arrivons, à huit heures vingt-cinq minutes, devant une grosse pierre, vénérée de longue date par les chrétiens indigènes comme étant celle du haut de laquelle saint Jean-Baptiste aurait prêché la pénitence. Je rapporte cette tradition telle qu'elle m'a été transmise, sans prétendre l'appuyer sur aucun document sérieux et la regardant plutôt comme une pieuse légende que comme une croyance réellement historique.

Nous continuons à cheminer vers l'ouest, sur un sentier pierreux, mais néanmoins assez bon pour le pays, à travers des montagnes hérissées de broussailles, ou plantées de vignes là où la culture s'est emparée du sol. Un air pur et vivifiant circule sur ces hauteurs, qui dominent une vallée profonde où serpente un torrent, qui est à sec les trois quarts de l'année et ne roule un peu d'eau qu'à l'époque des pluies. Cette vallée est une continuation, vers le sud, de l'Oued Beit-Hanina, que je décrirai ailleurs; elle porte différents noms, suivant les villages au pied desquels elle s'étend. D'après une tradition fort accréditée parmi les chrétiens indigènes et surtout parmi les Latins, ce serait là la célèbre vallée du Térébinthe dont il est question dans le livre I des Rois, comme ayant été le théâtre du combat de David contre le géant Goliath.

2. Saül et les enfants d'Israël, s'étant assemblés, vinrent en la vallée du Térébinthe, et mirent leur armée en bataille pour combattre les Philistins.

3. Les Philistins étaient d'un côté sur une montagne; Israël était de l'autre sur une montagne opposée; et il y avait une vallée entre les deux armées.

4. Alors on vit sortir du camp des Philistins un homme qui se présenta entre les deux armées et qui s'appelait Goliath; il était de Gath et avait six coudées et une palme de haut [1].

[1] *Rois*, l. I, c. XVII, v. 2-4.

Plus loin, au verset 40, nous lisons :

David prit le bâton qu'il avait toujours à la main; il choisit dans le torrent cinq pierres polies et les mit dans la panetière qu'il avait sur lui; et, tenant à la main sa fronde, il marcha contre le Philistin.

Mais, comme je le montrerai en son lieu, le verset 1 de ce même chapitre renverse par la base cette tradition, en plaçant ailleurs et dans une autre vallée traversée par un autre torrent, la scène de ce combat fameux.

Voici ce verset, qui est très-net et très-précis :

Les Philistins, ayant assemblé leurs troupes pour combattre, se rendirent à Socho de Juda, et ils campèrent entre Socho et Azéca, sur les frontières de Dommim.

C'est donc entre Socho et Azéca, et non près de Saint-Jean-du-Désert, qu'il faut chercher l'emplacement de ce champ de bataille. En conséquence, avec plusieurs critiques, et entre autres avec Robinson[1] et Van de Velde[2], je suis contraint de déposséder la vallée qui nous occupe en ce moment du nom qui lui a été faussement attribué de « vallée du Térébinthe, » *vallis Terebinthi* dans la Vulgate, en hébreu *Emek ha-Elah*, « vallée du Térébinthe, » suivant d'autres « vallée du Chêne, » et de le transporter à une autre vallée plus méridionale, dont je parlerai ailleurs et qui porte actuellement parmi les Arabes la dénomination d'*Oued es-Soumt* (vallée de l'Acacia).

A neuf heures vingt minutes, nous parvenons à la grotte dite de Saint-Jean. Elle a été achetée depuis quelques années par Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem. Un musulman en est le gardien. Cette grotte, à laquelle on monte par quelques degrés, mesure $7^m,25$ de long sur $3^m,25$ dans sa plus grande largeur; sa hauteur est de $2^m,60$. Au fond un autel a été construit par les soins de Mgr Valerga. Il consiste en quelques plaques de marbre placées sur le banc rocheux qui, d'après la tradition,

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 360.

[2] *Memoir to accompany the map of the Holy Land*, p. 349.

servait jadis de lit au précurseur du Messie. Du côté de la vallée, on remarque deux ouvertures pratiquées dans les parois du rocher, l'une petite, en forme de meurtrière, l'autre plus grande et carrée, donnant sur une espèce de balcon sans garde-fou qui domine le ravin profond de l'Oued es-Sathaf, ainsi appelé en cet endroit à cause du village de ce nom qui s'élève sur les pentes de la montagne opposée.

Une source coule près de la grotte. Six degrés taillés dans le roc y conduisent; ils sont aujourd'hui très-dégradés et extrêmement glissants. Les Arabes la désignent sous la dénomination d'*A'în el-Habis*, عين الحبيس. Son eau intarissable est pure et limpide; les pèlerins en boivent avec respect, comme ayant autrefois désaltéré saint Jean pendant qu'il habitait cette grotte.

Une construction ruinée, qui a pu être un sanctuaire avec quelques dépendances, l'avoisine. Je signalerai aussi deux ou trois beaux caroubiers qui croissent auprès. On sait que cet arbre est appelé en allemand *Johannisbrodbaum*, « arbre du pain de saint Jean, » parce que l'on croit que ce saint personnage se nourrissait de ses fruits. Les fruits du caroubier, en effet, que les botanistes nomment *ceratoniæ siliquæ*, servent en Afrique et en Orient à la nourriture des pauvres. Ils en mâchent la pulpe, qui a quelque chose de sucré. Ce sont là les *siliquæ* dont il est probablement question dans l'histoire de l'enfant prodigue, qui eût été bien aise de s'en rassasier avec les pourceaux, mais personne ne lui en donnait.

Et cupiebat implere ventrem de siliquis, quas porci manducabant, et nemo illi dabat[1].

A quelques minutes de là, un petit sanctuaire, nouvellement rebâti, renferme, dit-on, le tombeau ou, pour mieux dire, l'emplacement présumé du tombeau de sainte Élisabeth. De la colline où s'élève cet oratoire, un bel horizon se déploie devant les regards.

Parmi les villages que l'on aperçoit, je signalerai surtout ceux de

[1] Luc, c. xv, v. 16.

Sathaf et de Souba vers l'ouest, et, vers le nord, ceux de Kolounieh et de Neby Samouïl.

La localité que nous venons de parcourir depuis A'ïn Karim jusqu'au tombeau de Sainte-Élisabeth, est désignée vulgairement sous le nom de *désert de Saint-Jean.*

Nous lisons dans l'Évangile de saint Luc :

Or l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il demeurait dans les déserts, jusqu'au jour de sa manifestation à Israël [1].

Le même évangéliste ajoute :

2. Anne et Caïphe étant grands prêtres, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert.

3. Et il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.

4. Comme il a été écrit dans le livre des discours d'Isaïe : C'est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur; rendez droits ses sentiers [2].

En parlant de saint Jean, saint Matthieu avait déjà dit :

1. En ce temps-là, Jean-Baptiste vint prêcher au désert de Judée,

2. En disant : Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche.

3. C'est lui qui a été marqué par le prophète Isaïe, lorsqu'il dit : Voici la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les chemins du Seigneur; rendez droits ses sentiers.

4. Or Jean avait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour des reins; et sa nourriture consistait en sauterelles et en miel sauvage.

5. Alors la ville de Jérusalem, toute la Judée et tout le pays des environs du Jourdain venaient à lui;

6. Et, confessant leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain [3].

De ces passages il semble résulter, comme le remarque Quaresmius [4], que saint Jean-Baptiste a habité plusieurs déserts, et au moins deux : l'un où il a vécu d'abord jusqu'à l'époque de sa manifestation, l'autre sur les rives du Jourdain, où il a prêché la pénitence et baptisé tous ceux qui de Jérusalem, de tous les coins de

[1] Luc, c. I, v. 80.

[2] Luc, c. III, v. 2-4.

[3] Matthieu, c. III, v. 1-6.

[4] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 706.

la Judée et des environs du fleuve accouraient autour de lui, attirés par sa vie austère et par la puissance de sa parole, et qui venaient recevoir avec le baptême la rémission de leurs péchés.

Suivant la tradition que j'ai rapportée, ce serait dans les montagnes voisines d'A'ïn Karim qu'il faudrait chercher le premier de ces déserts, et la grotte que j'ai décrite aurait été son asile dès l'enfance, comme le témoigne cette hymne que l'Église chante le jour où elle célèbre la fête du saint précurseur :

Antra deserti teneris sub annis,
Civium turmas fugiens, petisti,
Ne levi posses maculare vitam
Crimine linguæ.

Toutefois, le docteur Tobler[1] et le docteur Sepp[2] supposent que l'on doit placer ailleurs, dans une région moins fertile et moins agréable que les environs d'A'ïn Karim, le désert où saint Jean aurait passé sa jeunesse. La grotte de l'A'ïn el-Habis leur paraît dans une position trop pittoresque et dominer une vallée trop verdoyante pour avoir été la demeure de cet austère anachorète.

Sans doute, en se rapprochant davantage de la mer Morte et dans certains districts plus orientaux de la Judée, il y a des déserts beaucoup plus affreux que les montagnes, en partie couvertes d'arbres, d'arbustes et de vignobles, qui bordent l'Oued es-Sathaf. Néanmoins, la grotte de l'A'ïn el-Habis, par sa position solitaire au-dessus d'une vallée escarpée, semble la cellule toute naturelle d'un ermite qui cherche le silence et l'éloignement des hommes, afin de se livrer plus librement à la prière et à la mortification. Dans tous les cas, la tradition qui fixe en ce lieu l'un des déserts habités par saint Jean remonte au moins jusqu'aux croisades, et les croisés l'avaient probablement recueillie eux-mêmes de la bouche des chrétiens indigènes. Les anciens pèlerins qui signalent sur les rives du Jourdain un désert qu'ils appellent désert de Saint-Jean, et une

[1] *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 391.

[2] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. I, p. 543.

église, dont les ruines existent encore, en l'honneur de ce saint, ne contredisent nullement la tradition précédente; car, d'après le témoignage même des Évangiles, saint Jean-Baptiste, je le répète, semble avoir séjourné dans un autre désert, en attendant l'époque de sa manifestation, et c'est de celui-là précisément qu'il est question ici.

Le 21 avril, à sept heures du matin, je quitte A'ïn Karim, pour prendre le chemin de Bethléhem. Ma direction est celle du sud-est.

MALHAH.

A sept heures quarante minutes, je laisse sur une colline élevée le village de *Malhah*, مالحه. La vallée qui serpente, vers l'est, au pied de ce village, s'appelle *Oued el-Ouard*, واد الورد (la vallée des Roses), parce qu'on y cultive beaucoup de roses rouges et blanches, que les habitants du village de Malhah et d'autres localités voisines vont vendre à Jérusalem. C'est avec ces fleurs, dont le parfum est exquis, que l'on fabrique une eau de rose renommée qui égale celle de l'Égypte.

A'ÏN YALO.

A huit heures cinq minutes, je fais halte quelques instants près de l'*A'ïn Yalo*, عين يالو. L'eau de cette fontaine jaillit avec abondance d'un petit canal en pierre qui se trouve engagé dans un mur, en dehors duquel il fait une légère saillie. Elle se répand dans un bassin d'où elle se distribue ensuite au milieu de jardins disposés par étage. Ceux-ci couvrent les pentes et le fond d'une vallée que j'ai entendu appeler de trois noms différents : *Oued el-Ouard*, *Oued Malhah* et *Oued A'ïn Yalo*.

Au-dessus de cette fontaine, on observe plusieurs autres jardins bien cultivés, où de superbes oliviers croissent au milieu de belles plantations de rosiers. Près du bassin où elle coule se trouvent trois fûts de colonnes de marbre monolithes qui appartenaient peut-être à un sanctuaire détruit; un peu plus loin, on rencontre quelques ruines éparses, entre autres celles d'un bâtiment rectangulaire, mesurant quinze pas de long sur treize de large, dont les assises infé-

rieures en blocs considérables, mais assez mal équarris, sont encore debout. Alentour, gisent amoncelés plusieurs tas de pierres, restes de diverse sconstructions renversées.

Mon guide et les femmes de Malhah qui puisaient de l'eau à l'Aïn Yalo me désignèrent ces ruines sous le nom de *Deir er-Roum*, دير الروم (couvent des Chrétiens). Y avait-il là autrefois un petit monastère avec ses dépendances, et ce monastère avait-il succédé lui-même à un village antique, du nom d'Yalo, comme l'antique et célèbre cité d'Aïalon, située dans la tribu de Dan? C'est très-possible. Il me semble, en effet, peu probable qu'à côté de cette fontaine abondante il n'y ait pas eu jadis un certain ensemble d'habitations qui seraient venues se grouper dans le voisinage. Rien n'empêche, non plus, de croire qu'à l'époque chrétienne cette source ait été consacrée par un sanctuaire, comme tant d'autres en Palestine, et ait déterminé en ce lieu la fondation d'un couvent.

A'ÏN EL-HANÎEH.

De l'A'ïn Yalo, en me dirigeant vers l'ouest-sud-ouest, j'arrive, à huit heures quarante minutes, à l'*A'ïn el-Hanîeh*, عين الحنية (fontaine de l'Arcade); d'autres l'écrivent عين الهنية (fontaine de la Santé). Elle est vulgairement connue parmi les chrétiens indigènes sous la désignation de *fontaine Saint-Philippe*.

Cette belle source tombe en cascade d'un conduit antique, que surmonte une petite rotonde demi-circulaire dont la voûte est détruite et qui, dans sa partie antérieure, est ornée de deux pilastres à chapiteaux corinthiens. Au centre de la rotonde, on remarque une niche qui a dû jadis probablement renfermer une statue. A droite et à gauche, quelques degrés sont encore en place. L'eau, qui autrefois était recueillie dans un bassin, s'écoule actuellement dans un ruisseau. Le bruit harmonieux qu'elle produit dans sa chute et l'agréable fraîcheur qu'on respire en cet endroit semblent inviter le voyageur qui passe à se reposer un moment près de cette fontaine éternellement murmurante.

La simple mais élégante construction qui la décore a été bâtie en pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles et est certainement antérieure à l'époque arabe, peut-être même à l'époque byzantine. Car, ainsi que le remarque fort judicieusement le docteur Sepp[1], elle paraît plutôt romaine ou hérodienne et rappelle en petit la grotte de Pan à Panéas. Au lieu de donner l'idée d'un oratoire chrétien, on la prendrait de préférence pour un édifice païen. Toutefois, au moyen âge, lorsque cette fontaine était déjà considérée comme celle où saint Philippe avait baptisé l'eunuque de la reine d'Éthiopie, une statue de ce saint a pu être placée dans la niche dont j'ai parlé.

Au devant de l'A'ïn el-Hanîeh, on observe un énorme tronçon de colonne de pierre, qui paraît avoir servi de meule pour écraser des raisins ou des olives. Le ruisseau formé par la source est dérivé dans des jardins, qu'il fertilise. La construction d'où elle sort est elle-même adossée à une colline plantée de figuiers et de vignes et divisée en plusieurs enclos. L'un de ces jardins appartient actuellement au grand couvent arménien de Jérusalem. On y remarque deux fûts de colonnes de pierre encore debout et un troisième presque entièrement enseveli et dont le chapiteau seul est visible. Ces colonnes, ainsi qu'une quatrième dont le fût renversé gît sur les bords de la route, au bas du jardin, appartenaient jadis à une église, aujourd'hui totalement détruite, et qui avoisinait la fontaine en la dominant.

Outre cette église, il y avait, d'après la tradition des indigènes, un hameau antique situé à côté et dont les maisons démolies ont servi à former avec leurs matériaux les murs de soutenement et de séparation de plusieurs enclos.

J'ai déjà dit que l'A'ïn el-Hanîeh était désignée par les chrétiens sous le nom de fontaine de Saint-Philippe. Ce n'est pas là une tradition purement latine, mais elle est partagée également par les Grecs et par les Arméniens, qui s'accordent à y reconnaître la fon-

[1] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. I, p. 538.

taine dont il est question dans le passage suivant des Actes des apôtres :

26. En ce même temps, l'ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit: Levez-vous et allez vers le midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza et qui est déserte.

27. Et, se levant, il s'en alla. Or un Éthiopien eunuque, l'un des premiers officiers de Candace[1], reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jerusalem pour adorer.

28. Et à son retour, étant assis sur son char, il lisait le prophète Isaïe.

29. Alors l'Esprit dit à Philippe : Avancez et approchez-vous de ce char.

30. Aussitôt Philippe accourut, et ayant ouï que l'eunuque lisait le prophète Isaïe, il lui dit: Entendez-vous bien ce que vous lisez?

31. L'eunuque lui répondit: Comment le pourrais-je entendre, si personne ne me l'explique? Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir auprès de lui.....

35. Alors Philippe, prenant la parole, commença par cet endroit de l'Écriture à lui annoncer Jésus.

36. Après avoir marché quelque temps, ils rencontrèrent de l'eau, et l'eunuque lui dit: Voilà de l'eau; qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé?

37. Philippe lui répondit : Vous pouvez l'être, si vous croyez de tout votre cœur. Il lui répartit: Je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu.

38. Il commanda aussitôt qu'on arrêtât son char, et ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe baptisa l'eunuque[2].

On voit que, dans ce passage, la désignation de l'endroit où saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine d'Éthiopie nous est donnée d'une manière peu précise. Nous savons seulement qu'il reçut l'ordre de se diriger au sud de Jérusalem, sur la route qui descendait à Gaza. Or la route qui, vers le sud, conduit de Jérusalem à cette ville passe par Hébron; de là on gagne Gaza, en marchant presque directement à l'ouest et en n'inclinant plus que faiblement vers le sud.

On peut aussi se rendre de Jérusalem à Gaza en prenant tout d'abord, vers le sud-ouest, la route de Beit-Djibrin; puis, à partir de Beit-Djibrin, la direction est celle de l'ouest-sud-ouest.

Une troisième route, mais très-différente des deux premières, et

[1] Le mot *Candace* est regardé généralement aujourd'hui comme un nom commun signifiant «reine» en éthiopien; il faudrait donc dire : *l'un des premiers officiers de la candace d'Éthiopie.*

[2] *Actes*, c. VIII, v. 26-31, 35-38.

dont, par conséquent, il ne peut être question ici, conduit le voyageur de Jérusalem à Ramleh vers l'ouest-nord-ouest, et ensuite de Ramleh à Gaza, vers le sud-sud-ouest.

Comme saint Philippe reçut l'ordre de se diriger vers le midi, en suivant la route qui descendait de Jérusalem à Gaza, si l'on prend à la lettre le mot *midi*, il est clair qu'il s'agit alors dans les Actes de la première des trois principales routes que j'ai signalées. Le texte ajoute que cette route était déserte.

Voici le verset en grec :

Ἀνάστηθι καὶ πορεύου κατὰ μεσημβρίαν, ἐπὶ τὴν ὁδὸν τὴν καταβαίνουσαν ἀπὸ Ἱερουσαλὴμ εἰς Γάζαν· αὕτη ἐστὶν ἔρημος.

Or le pronom relatif *αὕτη* est rapporté par la plupart des critiques à *ὁδός* et non à *Γάζα*.

Dans la Vulgate, le sens est également équivoque en ce qui concerne la dernière partie de ce verset.

Surge, et vade contra meridianum, ad viam quæ descendit ab Jerusalem in Gazam; hæc est deserta.

J'adopte plus volontiers l'opinion de ceux qui prétendent que c'est à la route plutôt qu'à Gaza qu'il faut attribuer l'épithète de *déserte*. En effet, pourquoi l'ange, en communiquant l'ordre du Seigneur à Philippe, lui aurait-il dit, à propos de Gaza, qu'elle était déserte, puisque celui-ci ne devait point se rendre jusqu'à cette ville et qu'il devait baptiser l'eunuque sur la route qui y conduisait? D'ailleurs, c'est vers l'an 33 ou 34 de l'ère vulgaire que l'on place ordinairement le baptême de l'eunuque de la reine d'Éthiopie par saint Philippe, et ce fut seulement l'an 65 de cette même ère que Gaza fut renversée momentanément par les Juifs, au commencement de leur grande insurrection.

Faut-il croire que ces mots : *hæc est deserta* soient une simple remarque de saint Luc, adjointe, sous forme de parenthèse, par l'auteur des Actes, aux paroles de l'ange? Dans ce cas, il faudrait admettre que les Actes auraient été rédigés au plus tôt l'année 65 de notre ère, tandis que l'on pense généralement qu'ils ont été

composés à Rome en l'an 63 ou 64. Mais cette parenthèse semble ici tout à fait oiseuse et déplacée. Si ces mots, au contraire, comme je le suppose, ont été prononcés par l'ange, et si l'épithète de *déserte* s'applique à la route conduisant à Gaza, et non à cette ville, le messager du Seigneur aura voulu indiquer par là d'une manière plus nette à saint Philippe la voie qu'il devait suivre pour rencontrer l'eunuque, afin qu'au lieu de prendre la plus fréquentée, c'est-à-dire celle d'Arimathie (Ramleh), il prît celle du midi, qui, relativement à la précédente, pouvait être appelée déserte. Or, ainsi que je l'ai dit, deux routes, vers le midi, mènent à Gaza. La plus courte, à la vérité, est celle du sud-ouest, celle où se trouve précisément l'A'ïn el-Hanîeh, que la tradition actuelle regarde comme la fontaine où l'eunuque a été baptisé. L'autre, plus directement méridionale dans sa première partie, conduit d'abord à Hébron. Elle est, sans doute, plus longue que la dernière; mais elle devait être autrefois plus commode pour aller en char, et nous savons par les Actes que l'eunuque était monté sur un char. Toutes les deux maintenant, ayant cessé d'être entretenues depuis de longs siècles, sont également impraticables pour des voitures; toutefois, celle du sud-ouest est beaucoup plus accidentée et, même dans l'antiquité, elle devait, en bien des points, offrir des difficultés presque insurmontables à des véhicules.

Néanmoins Quaresmius s'efforce de prouver par une série de témoignages que l'A'ïn el-Hanîeh est celle dont il est fait mention dans les Actes des apôtres. Il invoque même le témoignage de saint Jérôme, mais en l'interprétant mal et en transportant, par une méprise évidente, près de la source El-Hanîeh la ville de Bethsour, dont les ruines et le nom se retrouvent encore aujourd'hui sur la colline de Beit-Sour, à sept kilomètres au nord d'Hébron. Quand je décrirai ces ruines et que je parlerai de l'A'ïn ed-Diroueh, qui les avoisine, le long de la grande route, je montrerai que ceux qui reconnaissent dans cette dernière fontaine celle de Saint-Philippe sont en cela parfaitement d'accord avec la tradition ancienne, telle qu'elle nous a été transmise par le pèlerin de Bordeaux, par Eusèbe et par

saint Jérôme, lesquels placent près de Bethsour le lieu du baptême de l'eunuque. La tradition actuelle qui le transporte à l'A'în el-Hanîeh est, au contraire, beaucoup plus récente, car elle ne remonte pas, très-probablement, au delà de l'époque des croisades.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je me remets en marche vers le sud-est, en descendant dans l'*Oued Ahmed*, واد احمد, que je suis dans cette direction l'espace de vingt-cinq minutes environ. Cette vallée est sillonnée à son centre par un torrent, actuellement à sec. On y cultive le blé et l'orge, ainsi que sur une partie des pentes des montagnes qui l'entourent. Les flancs de quelques-unes de celles-ci paraissent avoir été excavés en certains endroits pour en extraire des pierres. On y remarque aussi sur plusieurs points d'anciens tombeaux pratiqués dans le roc.

BEIT-DJALA.

A neuf heures vingt-cinq minutes, je laisse à ma droite, au milieu de belles plantations d'oliviers, une fontaine abondante, et bientôt je gravis la colline que couronne le grand village de *Beit-Djala*, بيت جالا.

Si les renseignements qui m'ont été fournis sont exacts, ce village renfermerait trois mille habitants, parmi lesquels deux mille sept cents Grecs schismatiques et trois cents Grecs catholiques. Aucun musulman n'ose y séjourner longtemps; car, d'après une ancienne légende, qui trouve encore quelque créance dans le pays, les sectateurs de Mahomet qui oseraient y demeurer trois jours sans se faire chrétiens courraient risque d'y mourir de mort subite. On y compte cinq cent cinquante hommes en état de porter les armes.

L'ancienne paroisse grecque, dédiée à saint Nicolas, est petite et peu ornée. La nouvelle, qui est beaucoup plus grande et qui n'est terminée que depuis 1863, est sous le vocable de la Nativité de la Vierge. La devanture en bois sculpté de l'*iconostasis* est décorée de tableaux dont plusieurs sont, dit-on, des présents de la

Russie. Une chose à noter, c'est que l'abside de l'église, qui est, en réalité, la partie postérieure de cet édifice, se trouvant, par suite de l'orientation, tournée vers le village, les habitants en ont fait la façade principale, en la surmontant de deux clochetons latéraux et d'une croix centrale. La partie naturellement antérieure de l'église regarde, en effet, la montagne, et elle a été sacrifiée, à cause de cette circonstance que nécessitait la loi de l'orientation, à la partie opposée, qui fait face au village.

La paroisse catholique est la belle et grande chapelle du séminaire fondé par Mgr Valerga. Elle est dans le style gothique, à ogives très-aiguës, et est intérieurement ornée de colonnettes à demi engagées dans des piliers. L'abbé Morétain, qui en a été l'architecte, a choisi, à dessein et avec goût, pour la décoration des chapiteaux, des feuilles et des fruits du pays et, en particulier, des feuilles de palmier et des grappes de raisin, ces antiques emblèmes de la Terre promise.

Cette église contient trois autels, un à chaque extrémité du transept et un troisième ou maître-autel au milieu du chœur. Au-dessus de celui-ci est un tableau qui représente l'Annonciation de la Vierge. C'est un don de l'empereur des Français.

A main gauche, en entrant, on lit sur les parois du mur l'inscription suivante :

D. O. M.
TEMPLVM HOC TITVLO ANNVNCIATIONIS B. M. VIRGINIS DICATVM
CVM ÆDIBVS ADIVNCTIS
ZELO ET OPERA PAVLI ÆMILII BOTTA GALLIARVM CONSVLIS
CONTRA OBLVCTANTIVM MVLTIPLICI AVSV SCHISMATICORVM CONATVS
VINDICATO FORTITER IVRE
TVM EX PVBLICA RE OBTENTO FVNDO NEC NON
CONLATIS A GVBERNIO GALLICO FRANCORVM XII MILLIBVS
A. D. MDCCCLIV
A FVNDAMENTIS ERIGI COEPTVM
SEDENTE
IN CATHEDRA HIEROSOLYMITANA
IOSEPHO PATRIARCHA
DEO AVSPICE
ABSOLVTVM ET BENEDICTVM FVIT
A. D. MDCCCLVIII XIV KAL. MAI

Cette inscription nous apprend que cette église, dédiée à l'Annonciation de la sainte Vierge, ainsi que les bâtiments adjoints, c'est-à-dire ceux du séminaire, grâce au zèle et aux efforts de Paul-Émile Botta, consul de France, qui, malgré la résistance obstinée et les tentatives audacieuses et multipliées des schismatiques, revendiqua énergiquement le droit des Latins, commencèrent à être érigés dès leurs fondements, sur un terrain concédé par la Sublime Porte, et au moyen de 12,000 francs envoyés par le gouvernement français, l'an 1854 de Jésus-Christ, tandis que siégeait dans la chaire de Jérusalem le patriarche Joseph. Ce même édifice fut, avec l'aide de Dieu, achevé et bénit l'an du Seigneur 1858, le 14 des calendes de mai.

Mgr Valerga, en effet, pour ne pas laisser sans secours spirituels la population catholique de Beit-Djala, qui, depuis longtemps, était privée d'une église et d'un curé et ne recevait que de temps à autre la visite d'un religieux de Bethléhem, résolut de rétablir dans ce village, comme par le passé, une paroisse latine.

Au XVIIe siècle, comme nous le savons par le père Nau [1], les Grecs de Beit-Djala vivaient en assez bonne intelligence avec le père franciscain qui administrait la paroisse catholique de cette localité. Ils promirent même un jour de rentrer tous dans le giron de l'Église romaine, si le couvent de Saint-Sauveur voulait s'engager à les aider annuellement dans l'acquittement de leurs impôts; mais les révérends pères refusèrent de se prêter à un trafic semblable et de paraître acheter ainsi leur conversion.

Au XVIIIe siècle, les Grecs schismatiques de ce même village manifestèrent également l'intention de se faire catholiques; mais cette velléité, par suite de diverses circonstances et surtout des menaces de leurs coreligionnaires de Jérusalem, n'aboutit à aucun résultat sérieux.

Quand Mgr Valerga eut été élevé sur le siége patriarcal de la Ville sainte, resté vacant depuis tant de siècles, il songea bientôt

[1] *Voyage nouveau de la Terre sainte*, p. 463.

à ne plus laisser sans pasteur les Grecs catholiques de Beit-Djala, qui, faute d'une direction toujours présente et active, tantôt inclinaient vers le schisme, tantôt demandaient comme une grâce la création d'une paroisse latine au milieu d'eux. Après s'être procuré une maison, et un terrain pour y construire une église, il envoya dans ce village, en 1853, l'un de ses missionnaires, M. l'abbé Morétain.

Ce digne ecclésiastique, du diocèse de Lyon, se vit aussitôt en butte à des menées sourdes, qui éclatèrent ensuite en menaces et en hostilité déclarée de la part des Grecs schismatiques de Beit-Djala, qu'excitaient à la violence leurs coreligionnaires et principalement les moines grecs de Jérusalem.

Mgr Valerga, pour imposer aux schismatiques et soutenir en même temps par sa présence le dévouement de son missionnaire et le courage du petit troupeau qu'il essayait de réunir autour de lui, et qu'effrayait le nombre, neuf fois plus considérable, de ses adversaires, se transporta de sa personne sur le théâtre de la résistance et s'installa dans la même maison que l'abbé Morétain, prêt à partager tous ses périls. Mais l'émeute alla toujours croissant, et un jour l'abbé Morétain faillit être atteint d'une balle au moment où il célébrait la messe. Bientôt après, le domicile du patriarche fut envahi par une bande furieuse et indignement violé. Lui-même fut couvert d'insultes, et son missionnaire blessé à coups de pierres.

M. Botta, consul de France à Jérusalem, se plaignit avec force, auprès d'Yakoub-Pacha, des violences commises contre le patriarche et M. l'abbé Morétain; mais, voyant que, gagné par l'or des Grecs, il penchait évidemment de leur côté et qu'il n'y avait à attendre de sa part aucune répression des désordres qui avaient eu lieu, ni aucune garantie sérieuse contre ceux qui pourraient surgir encore, il rompit ouvertement avec Yakoub et se retira à Jaffa avec Mgr Valerga.

De là il adressa à Constantinople d'énergiques réclamations, et il ne retourna à Jérusalem avec le patriarche que lorsque, après de

longues négociations, il eut obtenu les satisfactions qu'il avait exigées. Un firman accorda à Mgr Valerga un terrain assez étendu à Beit-Djala, et, dans le courant de l'année 1854, ce prélat jeta les fondements non plus seulement d'une simple paroisse, mais d'un grand séminaire contenant dans son enceinte la chapelle dont j'ai parlé, laquelle devait servir en même temps d'église paroissiale pour la population catholique du village. Cette importante construction, dont l'abbé Morétain a été le principal architecte, ne fut terminée qu'en 1858. Elle fut exécutée et menée à bonne fin, grâce à l'appui efficace et constant de M. le consul de France, aux secours matériels envoyés par le gouvernement français, aux allocations de la Propagation de la foi, aux aumônes des fidèles et à l'activité incessante déployée par le patriarche, par ses grands vicaires et par l'abbé Morétain.

Ce séminaire forme un grand bâtiment divisé en un rez-de-chaussée et en un premier étage. Il renferme une vaste cour et de longues galeries intérieures. De magnifiques et immenses terrasses le couronnent. En même temps qu'elles constituent une belle promenade, elles servent à recueillir les eaux pluviales, qui, de là, par divers conduits, sont dirigées dans de larges et profondes citernes.

Ce superbe établissement est appelé à rendre en Palestine et en Syrie d'inappréciables services, en préparant au sacerdoce des indigènes. Cinq ecclésiastiques y sont attachés comme professeurs, ainsi que plusieurs maîtres laïques. Les élèves y étudient, en fait de langues, le latin, l'italien, le français, l'arabe grammatical et l'hébreu. Ceux d'entre eux qui ont une vocation bien prononcée pour le sacerdoce, car tous ne s'y destinent pas, suivent un cours de théologie, qui dure plusieurs années. C'est à la fois un petit et un grand séminaire et une pépinière d'interprètes et de prêtres. On y enseigne aussi plusieurs arts d'agrément, tels que la musique et le chant.

Dans un compartiment spécial de cet établissement et dans deux salles au rez-de-chaussée, Mgr Valerga a également institué une

double école primaire, l'une pour les petits garçons, l'autre pour les petites filles du village. Elles sont tenues, la première par un maître arabe de Beit-Djala, la seconde par une maîtresse, pareillement arabe, de Bethléhem, et sont fréquentées non-seulement par des enfants catholiques, mais encore par des enfants schismatiques.

Si l'on me demande maintenant à quelle localité antique a succédé Beit-Djala, je répondrai que les opinions sur ce point sont très-divergentes, ainsi qu'on peut le voir dans le docteur Tobler[1], les uns y ayant vu Rama, les autres Éphrata, ceux-ci Bezek, ceux-là Bethel, d'autres Zelah, d'autres Giloh. Cette dernière conjecture me paraît la plus vraisemblable.

La dénomination arabe de *Beit-Djala*, بيت جالا, a, en effet, une ressemblance qu'on ne peut méconnaître avec la dénomination hébraïque de גִּלֹה, *Giloh*, que portait jadis une ville mentionnée parmi celles de la montagne de Juda.

....Gosen et Olon et Gilo : civitates undecim, et villæ earum[2].

L'*Onomasticon* la cite sous le nom de Γηλών, et Eusèbe se contente de nous dire qu'elle était dans la tribu de Juda.

C'était la patrie du fameux Achitophel, l'un des principaux conseillers de David, qui trahit ce prince pour suivre le parti d'Absalom et qui ensuite, voyant que son avis n'avait pas prévalu auprès de ce fils rebelle, alla se pendre dans sa ville natale.

Accersivit quoque Absalom Achitophel Gilonitem de civitate sua Gilo[3].

Porro Achitophel, videns quod non fuisset factum consilium suum, stravit asinum suum, surrexitque et abiit in domum suam et in civitatem suam; et, disposita domo sua, suspendio interiit, et sepultus est in sepulcro patris sui[4].

On ne trouve, du reste, aucune antiquité à Beit-Djala, ce village ayant été toujours habité et, par conséquent, plusieurs fois recons-

[1] *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 413.

[2] *Josué*, c. xv. v. 51.

[3] *Rois*, l. II, c xv, v. 12.

[4] *Rois*, l. II, c. xvii, v. 23.

truit. Les environs sont très-fertiles, et le vin qu'on y récolte est renommé.

A quatre heures de l'après-midi, je me remets en marche pour Bethléhem.

A quatre heures trente minutes, j'étais arrivé dans cette petite ville.

CHAPITRE SIXIÈME.

DESCRIPTION DE BETHLÉHEM. — SA POSITION. — SES DIVERS QUARTIERS. — SA POPULATION. — INDUSTRIE DE SES HABITANTS. — BASILIQUE DE SAINTE-MARIE. — CRYPTE DE LA NATIVITÉ ET AUTRES SANCTUAIRES ATTENANTS. — COUVENT LATIN. — COUVENT GREC. — COUVENT ARMÉNIEN. — ÉCOLE DITE DE SAINT-JÉRÔME. — GROTTE DU LAIT. — RUINES DU PETIT SANCTUAIRE APPELÉ MAISON DE SAINT-JOSEPH. — CITERNES DITES DE DAVID. — KASR EL-MA'SAR. — KHIRBET EL-KADDOUS. — HISTOIRE DE BETHLÉHEM.

BETHLÉHEM.

22 et 23 avril. — Si l'aspect général de Jérusalem et les souvenirs que cette ville rappelle éveillent dans l'âme une grave et solennelle émotion, pleine de grandeur, mais en même temps pleine de tristesse, le pèlerin éprouve des sentiments différents à la vue de Bethléhem. Je ne sais quelle sereine et douce gaieté plane au-dessus de cette gracieuse bourgade, qui, au lieu d'avoir, comme la Cité sainte, à pleurer sur la mort et sur le tombeau d'un Dieu, renferme et montre encore avec une religieuse allégresse le lieu de sa naissance et l'emplacement de son berceau. C'est, en effet, la patrie de celui après lequel le monde antique avait soupiré si longtemps, et qui devait enfanter le monde moderne à une vie nouvelle. De là l'éternelle auréole de joie qui semble ceindre, aux yeux du chrétien, le front de cette petite ville; et je plaindrais sincèrement ceux qui, en foulant pour la première fois le sol de Bethléhem, ne ressentiraient pas, au fond du cœur, un de ces contentements ineffables qui font tressaillir l'âme tout entière, parce qu'ils ne viennent pas de la terre, mais du ciel.

Bethléhem, en hébreu בֵּית לֶחֶם (la maison du Pain), en arabe بيت لحم (la maison de la Viande), occupe d'ailleurs une position

fort agréable. Située, d'après le savant Russegger, à 2,538 pieds au-dessus de la Méditerranée et 59 pieds plus haut que Jérusalem, elle est assise sur deux collines, l'une orientale, l'autre occidentale, que bornent au nord, à l'est et au sud, plusieurs vallées connues sous les noms de *Oued el-Kharoubeh*, *Oued er-Rahib* et *Oued el-Ghououâs*. Sa longueur, de l'ouest à l'est, atteint à peine neuf cents pas, et sa largeur, en moyenne, ne dépasse point deux cent cinquante pas.

La colline occidentale a des pentes abruptes du côté du midi et beaucoup plus douces vers le nord; vers le couchant, elle n'est presque plus escarpée, et, vers l'orient, la pente est plus douce encore. La seconde colline, qui lui fait face de ce côté, est moins haute, mais plus large. La ville est ainsi partagée en deux parties qui se répondent, et comme, sur trois points, elle est environnée de vallées, elle offre aux regards un horizon très-étendu et très-varié. Jadis entourée de murs, elle est actuellement ouverte, et c'est plutôt un grand village qu'une ville proprement dite.

Elle est divisée en huit quartiers, dont le docteur Tobler[1] a le premier indiqué les noms :

1° *Hâret el-Lanatreh*, au sud des couvents grec et arménien, sur les pentes méridionales de la colline orientale.

2° Cette même colline, sur son plateau supérieur et dans sa partie septentrionale, renferme la belle basilique de Sainte-Marie, les trois couvents latin, grec et arménien, et les cimetières des chrétiens, d'où le nom de *Hâret ed-Deir*, donné à ce quartier.

3° *Hâret el-Ghououâsi*, immédiatement à l'ouest de la place qui précède la basilique.

4° *Hâret en-Neghâdehreh*, à l'ouest du Hâret el-Lanatreh; c'est le quartier des menuisiers, dans la partie sud de la ville, sur les pentes méridionales de l'emplacement qu'elle couvre de ce côté.

5° *Hâret el-Forachîeh*, à l'ouest du Hâret el-Ghououâsi, sur la hauteur.

6° *Hâret el-Tarâchmeh*, en partie à l'ouest également du Hâret

[1] *Bethlehem in Palästina.*

el-Ghououâsi, et en plus grande partie encore sur les pentes septentrionales de la colline occidentale.

7° *Hâret er-Rasât,* à l'ouest du quartier précédent.

8° Enfin, *Hâret el-Fouâghreh,* le quartier le plus occidental et le plus élevé de Bethléhem. C'est celui qu'occupent les musulmans. Les Grecs habitent le Hâret el-Lanatreh; les Arméniens, le Hâret en-Neghâdehreh; les Latins sont dispersés dans les autres quartiers.

A l'exception de quelques rues qui sont suffisamment larges, la plupart des autres sont très-étroites; dans quelques-unes la pente trop grande du terrain a forcé d'établir des escaliers.

Le quartier musulman, qui avait beaucoup souffert en 1834, à la suite d'une révolte contre Ibrahim-Pacha, et qui, en 1852, lors de mon premier voyage à Bethléhem, portait encore les traces de l'incendie et des dévastations de toutes sortes qu'il avait subies de la part des troupes égyptiennes, est actuellement presque entièrement reconstruit. Les quartiers latin, grec et arménien ont pareillement, depuis quelques années, reçu des agrandissements notables. Les maisons sont à un ou deux étages, que couronne un toit plat formant terrasse. Quelques-unes d'entre elles, surtout les plus récentes, sont assez bien bâties. Les fenêtres manquent, en général, de vitres; elles sont très-étroites et seulement fermées avec des volets.

La population atteint aujourd'hui le chiffre de cinq mille habitants, dont la moitié sont catholiques. Le nombre des Grecs peut être évalué à quinze cents, celui des Arméniens à quatre cents; les six cents autres habitants sont musulmans. Si ces chiffres, qui m'ont été donnés, sont exacts, il faut admettre que, depuis une quinzaine d'années, il y a eu une augmentation sensible dans la population de Bethléhem; car celle-ci était alors bien moindre. Remuante et assez difficile à gouverner, elle est souvent en lutte avec les localités et les tribus limitrophes, ou divisée par des rivalités intestines. Les Grecs et les Arméniens, toujours unis quand il s'agit de combattre les Latins, sont eux-mêmes ici, comme à Jérusalem et comme partout où ils vivent les uns à côté des autres, très-profon-

dément séparés par des jalousies et des antipathies réciproques. Je demandais un jour à un prêtre grec comment il se faisait que, étant si rapprochés par le dogme et par le rite, ils fussent néanmoins si divisés entre eux. « Vous ne savez donc pas, me dit-il, qu'entre les Arméniens et nous il y a le même abîme qu'entre le ciel et la terre? » Ces deux sectes, toutefois, ne manquent jamais de faire trêve à leurs vieilles rancunes, lorsqu'une querelle vient à éclater entre l'une d'entre elles et les Latins. Alors elles font cause commune contre les catholiques, excitées par les moines des deux couvents grec et arménien, qui s'efforcent toujours de profiter de ces circonstances pour enlever aux religieux latins quelques-uns des droits qui leur restent.

Tous les voyageurs ont remarqué la belle prestance des Bethléhémites. Ils sont effectivement d'assez haute stature et généralement bien proportionnés. Leurs femmes portent toutes un costume uniforme, qui doit être probablement très-ancien, car, en Orient, rien ne change dans les habitudes et dans les pratiques de la vie. Ce costume, extrêmement simple, consiste en une longue chemise bleue, une tunique rouge et, sur la tête, un voile blanc descendant jusqu'à la ceinture. La pureté de leurs mœurs est proverbiale, et malheur à celles qui failliraient à leur devoir ou qui même laisseraient planer l'ombre d'un doute sur leur vertu! Elles seraient infailliblement mises à mort par leurs maris ou leurs parents les plus proches, qui se hâteraient de laver dans leur sang le déshonneur de leur famille.

Les Bethléhémites chrétiennes ne marchent pas la figure presque entièrement voilée comme les musulmanes; mais, du reste, de même que celles-ci, elles sont plutôt les servantes que les compagnes de l'homme. Astreintes aux travaux les plus pénibles, elles vont d'ordinaire pieds nus. Musulmanes ou chrétiennes, elles pratiquent dans les cimetières, lors des funérailles de leurs proches et de leurs parents, des cérémonies qu'on retrouve chez la plupart des peuples primitifs ou qui, bien que fort anciens, ont conservé fidèlement à travers les âges leurs principaux caractères distinctifs.

Le jour de l'enterrement, elles suivent le corps au cimetière en poussant des cris et des gémissements répétés; puis, quand il a été déposé dans la terre, elles s'accroupissent en cercle autour de la tombe à peine fermée, et celle d'entre elles qui conduit le deuil entonne alors une espèce de cantilène plaintive en l'honneur du défunt ou de la défunte, cantilène monotone et des plus simples, qu'elle accompagne de gestes expressifs et de toutes les démonstrations de la douleur la plus vive.

Quand elle a achevé le premier couplet, si je puis dire, de sa complainte, toutes les autres femmes reprennent en chœur, en répétant chaque fois le même refrain, les mêmes cris et les mêmes gestes. S'animant ensuite peu à peu jusqu'à une sorte de délire, elles commencent à danser, les cheveux épars et les mains élevées au-dessus de la tête ou agitées en cadence, une ronde funèbre des plus saisissantes, en poussant de longs cris, des soupirs et des sanglots. L'épuisement seul de leurs forces met fin à cette scène singulière, que je décris ici telle qu'elle s'est passée plusieurs fois sous mes yeux durant les trois séjours que j'ai faits à Bethléhem.

Pendant les dix premiers jours qui suivent l'enterrement, les mêmes cérémonies se renouvellent. Elles sont beaucoup plus animées et plus lugubres encore, lorsque la mort du défunt a été le résultat d'un meurtre; car alors les menaces qui retentissent, les regards sombres des hommes et les glaives nus qui étincellent dans leurs mains autour de la tombe ajoutent aux hurlements et aux fureurs frénétiques des femmes quelque chose de sinistre et de terrible, qui présage une prochaine vengeance. Le sang, en effet, comme dans la loi judaïque, est presque toujours, en Orient, vengé par le sang, et, à part les lieux où l'autorité locale est assez forte pour saisir et punir les coupables, chacun s'arroge ce droit, qui passe pour un devoir, afin de venger ses parents ou ses amis. Quelquefois, néanmoins, la dette de sang contractée par le meurtrier est acquittée par lui au moyen d'une certaine somme d'argent consentie des deux côtés après de longs débats.

Les occupations des Bethléhémites sont de plusieurs sortes. Les uns s'adonnent à la vie pastorale et mènent paître leurs troupeaux dans les mêmes vallées et sur les mêmes montagnes où jadis le jeune David conduisait ceux de son père Isaï. Les autres se livrent à l'agriculture. Les environs de la ville sont naturellement fertiles. Dans la vallée appelée Oued el-Kharoubeh, qui s'étend au nord de Bethléhem, croissent des figuiers, des oliviers et des amandiers. On y remarque également de belles vignes. Sur les pentes des collines voisines et dans les autres vallées d'alentour les mêmes plantations se retrouvent. De nombreux enclos délimités par de petits murs en pierres sèches renferment presque tous à leur centre, soit debout, soit renversée, une de ces petites tours dont il est question, à plusieurs reprises, dans la Bible, et qui servaient autrefois, comme quelques-unes d'entre elles servent encore aujourd'hui, à protéger ces enclos, à l'époque de la récolte, contre les déprédations des voleurs et les dévastations des bêtes fauves, principalement des chacals.

Tout le monde connaît le passage célèbre d'Isaïe où ce prophète compare Israël à une vigne qui dégénère et ne produit que des fruits avortés, malgré les soins dont elle est entourée.

1. Cantabo dilecto meo canticum patruelis mei vineæ suæ. Vinea facta est dilecto meo in cornu filio olei.

2. Et sepivit eam, et lapides elegit ex illa, et plantavit eam electam, et ædificavit turrim in medio ejus, et torcular exstruxit in ea, et exspectavit ut faceret uvas et fecit labruscas[1].

«Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon proche parent pour sa vigne. Mon bien-aimé avait une vigne sur un lieu élevé, gras et fertile.

«Il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres et la planta d'un plant rare et excellent; il bâtit une tour au milieu, et il y fit un pressoir : il s'attendait qu'elle porterait de bons fruits et elle n'en a porté que de sauvages.»

Par cette haie il faut entendre ici un petit mur de séparation, construit avec les pierres retirées de l'enclos pour laisser place à la

[1] *Isaïe*, c. v, v. 1, 2.

vigne et hérissé, en outre, la plupart du temps, de plantes épineuses. Ce qui prouve qu'il faut comprendre ainsi les mots que le latin a traduit par : *et sepivit eam*, c'est le verset 5 du même chapitre.

Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ : auferam sepem ejus et erit in direptionem; diruam maceriam ejus, et erit in conculcationem.

« Mais je vous montrerai maintenant ce que je m'en vais faire à ma vigne : j'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage; je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds. »

Dans l'Évangile de saint Matthieu, Notre-Seigneur, en se servant de la même métaphore, reproduit les mêmes détails relatifs aux vignobles de Palestine et à la manière dont on les établissait.

Aliam parabolam audite : Homo erat paterfamilias, qui plantavit vineam et sepem circumdedit ei, et fodit in ea torcular, et ædificavit turrim, et locavit eam agricolis, et peregre profectus est[1].

« Écoutez une autre parabole : Il y avait un père de famille qui planta une vigne, l'environna d'une haie, creusa au milieu d'elle un pressoir et y construisit une tour; puis il la loua à des vignerons, et partit pour un pays éloigné. »

On voit qu'en Palestine rien n'est changé dans les habitudes et dans les pratiques de l'agriculture comme dans beaucoup d'autres choses. Si quelques-unes de ces tours de garde, plusieurs fois relevées, sans doute, sont encore debout, j'ai retrouvé pareillement, en parcourant les environs de Bethléhem, trois ou quatre de ces pressoirs antiques, creusés dans le roc et divisés soit en deux, soit en trois compartiments.

Le vin de cette localité est justement estimé; il est blanc, avec une belle teinte dorée. S'il était mieux préparé et surtout mieux conservé, la qualité en serait encore bien supérieure à celle qu'il a. Les Bethléhémites fabriquent également une anisette assez bonne.

Le miel qu'ils tirent de leurs nombreuses ruches d'abeilles jouit de même d'une réputation méritée.

[1] Matthieu, c. XXI, v. 33.

Quant au climat de Bethléhem, il est à peu près identique à celui de Jérusalem. Seulement l'air y est un peu plus vif, et le vent qui souffle sur l'espèce de presqu'île qu'occupe la ville est quelquefois très-violent. Pendant l'hiver, la neige y tombe par intervalle, mais ordinairement elle fond presque aussitôt.

Bethléhem a ressenti, à plusieurs reprises, des tremblements de terre plus ou moins désastreux. Parmi les plus récents, je signalerai surtout celui de 1834, qui a ébranlé un grand nombre d'habitations et même, malgré la solidité de leur construction, produit des lézardes dans quelques murs des couvents grec et latin. Le lendemain de mon arrivée dans cette ville, lors de mon dernier voyage en Palestine, c'est-à-dire le 22 avril 1863, on y éprouva également une secousse qui ne dura que quelques secondes, mais qui fut très-sensible. Dès la veille, l'atmosphère était comme embrasée. Un vent brûlant du midi avait rempli l'air d'une poussière fine et jaunâtre, tellement abondante que les rayons du soleil en étaient interceptés et obscurcis. Du bassin de la mer Morte, que l'on distingue de plusieurs points de la ville, et notamment des terrasses des couvents grec, arménien et latin, on voyait monter un brouillard chaud et épais, semblable à la vapeur qui sort d'une fournaise. La température, qui, les jours précédents, était très-tolérable, avait atteint, ce jour-là, une élévation extrême pour la saison. Enfin une secousse eut lieu, et, après vingt-quatre heures de tourmente, le vent tomba peu à peu, le ciel reprit sa sérénité et la température son élévation normale.

Indépendamment de l'agriculture et des soins à donner aux bestiaux et aux abeilles, les Bethléhémites cultivent pareillement un genre d'industrie qui est très-répandu parmi eux : il s'agit de la fabrication de ces chapelets soit en nacre, soit simplement en noyaux d'olives ou de dattes, de ces croix ou crucifix en nacre ou en bois d'olivier, de ces coupes en asphalte de la mer Morte, de ces médaillons en nacre sur lesquels ils gravent divers sujets religieux, en un mot de ces différents objets de piété que les milliers de pèlerins qui, chaque année, visitent la Palestine, aiment à emporter

dans leur patrie comme un précieux souvenir de leur voyage et un spécimen de la pieuse industrie des chrétiens de Bethléhem. La plupart de ces objets attestent, sans doute, un travail très-barbare et des mains peu expérimentées. Néanmoins, parmi les centaines d'individus qui, de père en fils, se livrent à cette occupation, il en est plusieurs actuellement qui, du rang de simples artisans, se sont élevés par leur habileté au-dessus de leurs rivaux et aspirent à devenir des artistes. Il ne leur manquerait, pour l'être réellement, que d'avoir entre les mains des instruments plus perfectionnés, de meilleurs modèles sous les yeux, et d'être guidés par les conseils d'hommes compétents.

Les médaillons en nacre dont j'ai parlé ont d'ordinaire la forme de coquilles ovales ou rondes. Apportées à l'état brut de la mer Rouge, celles-ci sont d'abord soumises par les ouvriers les moins habiles à une préparation préliminaire; puis, quand elles ont été suffisamment polies, une main plus exercée y grave, avec un burin plus ou moins grossier, quelques-uns des sujets les plus touchants et les plus populaires du Nouveau Testament, tels que la Crèche, l'Adoration des bergers et des mages, la Présentation au temple, la Fuite en Égypte, le Baptême de Notre-Seigneur, la parabole du Bon Pasteur et les principales scènes du grand drame de la Passion.

Au nombre des monuments les plus remarquables de la Palestine, il faut citer en première ligne la basilique de Sainte-Marie de Bethléhem, qui renferme l'un de ses plus augustes sanctuaires, celui de la Nativité de Jésus-Christ.

Les études les plus sérieuses que nous ayons sur ce monument se trouvent :

1° Dans l'immense et consciencieux travail de Quaresmius[1];

2° Dans la monographie de Bethléhem par le docteur Tobler[2];

3° Dans le bel ouvrage de M. le comte Melchior de Vogüé, intitulé : *Les Églises de la Terre sainte*[3];

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 622-678.

[2] *Bethlehem in Palästina*, p. 78-213.

[3] P. 46-117.

4° Dans le *Voyage religieux en Orient* de M. l'abbé Michon[1], et dans la *Vie de Jésus, suivie des Évangiles parallèles*, par le même auteur[2].

Je vais me borner ici à résumer en quelques pages ce qu'il y a de plus important à savoir sur ce point intéressant, en priant le lecteur qui désirera l'étudier plus à fond de consulter les divers ouvrages que je viens de signaler.

La basilique de Sainte-Marie, dite aussi *de la Nativité*, couvre, avec les trois couvents qui l'environnent, la partie nord de la colline orientale dont j'ai parlé, la partie sud de cette même colline étant occupée par le Hâret el-Lanatreh. Extérieurement, elle est entourée, au nord, par le couvent latin, qui domine la vallée appelée Oued el-Kharoubeh; au sud, par les couvents grec et arménien, et, à l'est, par un jardin enclos d'un mur élevé. Ces trois édifices et ce mur empêchent de l'approcher et la flanquent de trois côtés, masquant ainsi sa forme et sa grandeur. La façade occidentale est la seule qui soit entièrement apparente. Là est l'entrée principale de la basilique.

Elle est précédée, de ce côté, d'une grande place oblongue, dallée et jadis environnée de portiques, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que les bases de trois des colonnes qui les soutenaient. Cette place est limitée actuellement, au sud, par des constructions appartenant au couvent arménien; elle paraît avoir été autrefois fermée par un mur percé, à l'ouest, d'une grande porte du côté de la ville. Celle-ci, dans l'antiquité, ne s'étendait pas probablement plus loin sur la colline orientale. M. le comte de Vogüé reconnaît dans cette place, avec beaucoup de raison, ce me semble, les restes de l'atrium qui, conformément à l'usage romain, précédait la basilique, et, en s'aidant des anciens plans de Bernardino Amico et de Pococke, il en a essayé une restauration approximative, que l'on peut voir planche II, figure 2, de son ouvrage. D'après cette restauration, cet atrium mesurait environ quarante-

[1] *Voyage religieux en Orient*, t. II, p. 70 et suivantes.

[2] *Vie de Jésus*, etc. t. II. *éclaircissements*, p. 6 et suivantes.

quatre mètres de long sur trente de large. Les portiques qu'il enfermait étaient supportés par un ensemble de vingt-six colonnes et de huit demi-colonnes adossées à quatre piliers. Au centre s'ouvraient trois citernes destinées aux ablutions et aux baptêmes. Ces trois citernes existent encore et continuent à servir aux besoins des habitants. Ont-elles été creusées lors de la construction de l'atrium, ou, au contraire, remontent-elles à une époque beaucoup plus reculée et ont-elles été seulement réparées par le fondateur de la basilique? C'est ce qu'il est difficile de décider.

Quaresmius les signale dans les termes suivants :

Sunt in ista platea tres cisternæ multis aquis affluentes; ad quas hauriendas advenæ et Bethlehemitæ accedunt; quarum altera potest esse illa cujus aquam expetivit David, cum propter timorem Philisthinorum esset in spelunca Odolla, si illa non est cujus mentionem fecimus c. XII præcedentis peregrinationis. Si quis objiciat has multo tempore post Davidem fuisse ædificatas, quia ab Helena sancta, Paula romana, vel aliis christianis, ut communis habet harum partium traditio, respondeo : Ideo hi dicuntur eas construxisse, vel quia restaurarunt, dilataveruntve, vel etiam quia priori illi Davidicæ et Bethlehemiticæ alias addiderunt[1].

On voit que Quaresmius incline à regarder l'une de ces citernes comme celle dont il est question dans le livre II des Rois :

13. Auparavant les trois qui étaient les premiers entre les trente étaient venus trouver David dans la caverne d'Odollam. C'était au temps de la moisson, et les Philistins étaient campés dans la vallée des Géants.

14. David était dans sa forteresse, et un poste de Philistins était à Bethléhem.

15. Et David fit ce souhait et dit : Oh! si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne qui est à Bethléhem, auprès de la porte!

16. Alors ces trois vaillants hommes passèrent au travers du camp des Philistins et puisèrent de l'eau dans la citerne de Bethléhem, qui est auprès de la porte, et l'apportèrent à David. Mais il n'en voulut pas boire et il l'offrit au Seigneur,

17. En disant: Dieu me garde de faire une telle chose! Boirais-je le sang de ces hommes et ce qu'ils ont acheté au péril de leur vie! Ainsi il ne voulut point boire de cette eau. Voilà ce que firent ces trois vaillants hommes[2].

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 623. — [2] *Rois*, l. II, c. XXIII, v. 13-17.

Le même fait est raconté en des termes à peu près identiques dans le livre I des Paralipomènes[1].

Les citernes de la grande place de l'église Sainte-Marie paraissent, par leur position, correspondre parfaitement au texte de ces deux passages; car la colline orientale sur la plate-forme de laquelle elles sont creusées était, selon toute apparence, inhabitée autrefois, et l'une des portes de la ville occupait probablement l'emplacement où s'éleva plus tard celle de l'atrium bâti par Constantin.

D'un autre côté, quand je parlerai des puits dits de David, *Biar Daoud*, lesquels sont situés à sept ou huit minutes au nord-ouest de Bethléhem, je montrerai que la tradition et le nom qu'ils portent rattachent à ce dernier endroit le fait que je viens de mentionner, bien que, dans ce cas, on puisse difficilement s'expliquer les mots du texte sacré, qui place tout près de *la porte de la ville* la citerne en question.

Mais il est temps de quitter maintenant l'atrium pour entrer dans la basilique. La façade de ce monument, intérieurement si remarquable, n'offre rien qui soit digne de fixer longtemps les regards, défigurée qu'elle a été par des constructions postérieures. Les deux portes latérales ont ainsi disparu, et la grande porte centrale a été en partie masquée par un contre-fort moderne et murée intérieurement, à l'exception d'une ouverture basse et étroite par où un seul homme peut entrer en se courbant. On a voulu, par ce moyen, défendre l'église contre l'invasion des Arabes, qui, autrement, pourraient être tentés d'aller s'installer dans les nefs avec leurs chameaux, leurs ânes et leurs chevaux, sans respect pour la sainteté du lieu. Par cet unique passage, que les chrétiens ont dû, par prudence, rendre si exigu et si peu en rapport, architecturalement parlant, avec la grandeur de l'édifice, on pénètre dans un vestibule obscur, qu'éclairaient jadis des fenêtres aujourd'hui bouchées, et qui est divisé par des murs en trois chambres. C'est l'ancien narthex de la basilique. Il occupe en longueur toute la largeur

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. XI, v. 15-19.

des nefs et communique avec celles-ci par une seule porte centrale.

Les nefs, au nombre de cinq, sont formées par quatre rangs de colonnes.

Le transept, actuellement séparé des nefs par un mur de clôture, est terminé, à ses deux extrémités nord et sud, par des absides demi-circulaires, qui font saillie sur le mur extérieur de la basilique. Au centre s'élèvent quatre piliers rectangulaires dont chacun est orné de deux demi-colonnes engagées. Une troisième abside demi-circulaire s'arrondit, vers l'est, à l'extrémité du chœur.

Voici les principales dimensions du plan de l'édifice, telles qu'elles sont données par M. de Vogüé :

Largeur de la nef centrale d'axe en axe.....	10m40
Largeur du premier collatéral d'axe en axe.....	4 20
Largeur du deuxième collatéral jusqu'au mur.....	3 75
Largeur totale de la nef dans œuvre.....	26 30
Rayon des absides.....	4 75
Longueur totale dans œuvre.....	57 30
Longueur du vestibule	6 00

Les colonnes atteignent le chiffre de quarante-six, sans y comprendre dix-huit demi-colonnes engagées soit dans les piliers du transept, soit dans les murs. Elles se composent d'un fût monolithe de calcaire rouge veiné de blanc, que surmonte un chapiteau corinthien, et dont la base repose elle-même sur une plinthe carrée. Leur hauteur totale est de six mètres, et leur diamètre ne dépasse pas soixante-cinq centimètres.

Les architraves qui règnent au-dessus de chaque colonnade supportent, dans les bas côtés, les solives du plafond et, dans la nef centrale, deux murs hauts d'une dizaine de mètres, sur lesquels posent les poutres de la charpente. Ces murs étaient jadis décorés de peintures en mosaïque, dont il subsiste encore quelques fragments. Dans leur partie supérieure ils sont percés de fenêtres en plein cintre, onze de chaque côté, qui correspondent à chaque entre-colonnement. Les murs des bas côtés étaient revêtus de pla-

cages de marbre, qui ont actuellement disparu. Mais Quaresmius affirme en avoir vu des restes, ainsi que les clous qui servaient à les fixer.

Laterales parietes, ubi picturæ non erant, olim vestiebantur tabulis marmoreis albi vel cinerei coloris, ut nunc exornatur basilica Nativitatis Domini, et olim aliæ harum partium ecclesiæ vestiebantur, ut adhuc aliquæ quæ superfuerunt in superiori parte, et clavi quibus nectebantur, eorumve exsistentia signa indicant cum veteri traditione[1].

Un simple toit de charpente recouvre ce beau monument. Celui qui existe aujourd'hui ne date que de la fin du XVIIe siècle. M. de Vogüé, en remarquant que les poutres en sont apparentes, suppose que, dans l'antiquité et pendant le moyen âge, elles étaient cachées par un plafond de bois orné de peintures et de dorures. Il appuie cette conjecture sur un passage d'Eusèbe, qui, en décrivant la basilique du Saint-Sépulcre, élevée à Jérusalem par les ordres de Constantin et contemporaine de la basilique de Bethléhem, nous apprend qu'elle avait « un plafond orné de caissons sculptés, qui s'étendait au-dessus de la nef comme une vaste mer d'or pur, brillant d'une éclatante lumière. »

Dans le bas côté méridional de l'église tous les voyageurs ont admiré un superbe baptistère taillé dans un seul bloc de pierre rougeâtre, semblable aux fûts des colonnes des nefs, comme Quaresmius et M. de Vogüé l'observent tous deux. D'autres voyageurs l'ont regardé, mais à tort, comme étant de porphyre. Sa forme est celle d'un octogone. Intérieurement, la cuve est creusée de manière à figurer une rose ouverte, ou, plus exactement, un trèfle à quatre feuilles, représentant une croix. Sa hauteur est de quatre-vingt-quinze centimètres, et chaque face de l'octogone mesure soixante-huit centimètres de largeur.

Sur une de ces faces se trouve une croix pattée, sculptée en relief, au-dessus de laquelle on lit dans un cartouche l'inscription suivante, dont quelques caractères sont mutilés et dont je reproduis

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 643.

ici la copie et la traduction données par M. de Vogüé et qui me semblent fort exactes :

Ὑπὲρ μνήμης καὶ ἀ
ναπαύσεως καὶ ἀφέ
σεως ἁμαρτιῶν ὧν ὁ
Κύριος γινόσκι τὰ ὀνόματα.

« Pour la mémoire, le repos et la rémission des péchés [des donateurs], dont le Seigneur sait les noms. »

C'est, comme on le voit d'après cette traduction, une inscription dédicatoire gravée par des donateurs anonymes, qui, en ne livrant point aux hommes leurs noms et sachant bien que le Seigneur les connaissait, espéraient par cet acte de charité cachée obtenir dans une autre vie le repos de leurs âmes et le pardon de leurs péchés.

Ce curieux baptistère est à peu près intact, sauf en certains endroits, où il a été brisé par les musulmans. Ces mutilations sont antérieures à Quaresmius, qui les signale déjà.

Totum integrum, altera parte excepta, quam Mauri fregerunt.

La porte de bois qui ferme l'entrée principale de la basilique est également très-digne d'intérêt; elle a été décrite par Quaresmius dans les termes suivants :

Unicum habet [ecclesia] ostium satis spatiosum cum suis foribus affabre elaboratis, quas fere consumpsit invida vetustas : referunt incisas in ligno cruces et alia ornamenta cum litteris arabicis et armenis.

Depuis que Quaresmius a écrit ces lignes, cette porte vénérable, qui déjà tombait de vétusté à son époque, a été encore plus dégradée par le temps, qui a dévoré en partie les ornements dont elle était décorée. Sur les vantaux ont été sculptées deux inscriptions, l'une arabe, l'autre arménienne, aujourd'hui assez difficiles à déchiffrer, et dont Quaresmius nous a donné heureusement une traduction latine. Voici celle de l'inscription arabe :

Completa fuit hæc porta, Dei auxilio, diebus domini nostri regis omnipotentis et magnifici, in vigesimo primi mensis anni 624.

« Cette porte fut achevée, avec l'aide de Dieu, dans les jours de notre roi tout-puissant et magnifique, le 20 du premier mois de l'année 624. »

M. de Vogüé fait observer que la date arabe, vingtième jour de moharrem 624 de l'hégire, correspond au 11 janvier 1227. Le roi mentionné, ajoute-t-il, est sans doute le roi arménien de l'inscription suivante, dont voici également la traduction latine, telle que nous la fournit Quaresmius :

Anno 676, accommodata fuit porta Sanctæ Mariæ opera patris Abraham et patris Aracheli, sub regno Erman filii Etum Constantini. Christus Deus auxilietur animabus ipsorum. Amen.

« L'an 676, la porte de Sainte-Marie fut exécutée par les soins du père Abraham et du père Arachel, sous le règne d'Erman, fils d'Étum Constantin. Que le Christ Dieu ait pitié de leurs âmes. Amen. »

L'année 676 de l'ère arménienne ou de Tiben (551 après J. C.) correspondant à l'année 1227 de l'ère chrétienne, M. de Vogüé en conclut qu'il y a concordance parfaite entre les deux inscriptions; mais, en même temps, il remarque que la liste des rois de la dynastie de Roupène, qui gouvernèrent la Petite Arménie de 1080 à 1375, ne contient aucun souverain du nom d'Erman, fils d'Étum Constantin. D'un autre côté, il résulte de cette même liste qu'en 1227, c'est-à-dire précisément dans l'année indiquée par l'inscription, ou l'an 676 de l'ère arménienne, le trône d'Arménie était occupé par Héthum, fils de Constantin. Ce savant corrige donc d'une manière à la fois très-simple et très-heureuse la traduction de Quaresmius, qui renferme une erreur évidente, en modifiant ainsi le texte de sa version :

Sub rege Erman [Armeniæ] Etum, filii Constantini.....

Puis il traduit comme il suit :

L'an 676, la porte de l'église Sainte-Marie fut exécutée par les soins du père Abraham et du père Arachel, Héthum, fils de Constantin, étant roi d'Arménie, etc.

Quant aux peintures et aux belles mosaïques qui autrefois ornaient cette basilique, il n'en subsiste plus actuellement que des

fragments mutilés, que M. de Vogüé a reproduits et décrits avec le plus grand soin. Profitant, en outre, des précieux renseignements qui abondent dans Quaresmius, lequel avait relevé avec une fidélité scrupuleuse tous les tableaux et toutes les inscriptions qui se voyaient encore de son temps et dont malheureusement une grande partie a disparu depuis, il a pu, à l'aide de ces documents et des fragments qui ont résisté aux hommes et aux siècles, essayer sur l'ensemble de cette magnifique décoration une étude approfondie et une sorte de restauration que tous ceux qui s'occupent d'iconographie chrétienne devront consulter attentivement.

Pour n'en donner ici qu'une courte analyse, je dirai d'abord qu'au-dessus de la porte principale de la basilique, la première mosaïque que l'on apercevait en entrant et qui couvrait, à l'intérieur, tout le mur occidental, représentait, comme nous l'apprend Quaresmius, un grand arbre sur les rameaux duquel étaient figurés des prophètes avec leurs prophéties concernant le Christ. Les seuls prophètes encore visibles étaient: Joël, Amos, Nahum, Michée, Ézéchiel, Isaïe et le devin Balaam. Chacun d'eux tenait à la main une banderole sur laquelle était écrit en latin un verset de ses prophéties, ayant rapport à la naissance du Messie.

Ces fragments appartenaient à un *arbre de Jessé,* figure en usage dans l'ornementation symbolique des Byzantins et fréquemment représentée, de même, dans les monuments du moyen âge latin.

« Placé à l'entrée de l'église, dit M. de Vogüé[1], ce grand tableau était parfaitement choisi pour servir d'introduction à l'histoire figurée de la naissance et de la vie de Jésus-Christ. Il rappelait à la fois et le grand événement dont cette église était destinée à consacrer la mémoire, et l'ensemble prophétique qui l'annonçait depuis le commencement du monde. »

Mais poursuivons. A droite et à gauche de la grande nef, tout était peint depuis le sol jusqu'au haut des murs, et M. de Vogüé, comme je l'ai déjà dit, suppose, avec beaucoup de raison probable-

[1] *Les Églises de la Terre sainte,* p. 69.

ment, qu'autrefois un plafond en couleur complétait la décoration.

Sur les colonnes elles-mêmes étaient peintes des figures de saints, dont quelques vestiges sont encore çà et là très-reconnaissables.

Des deux côtés de la nef, ainsi que l'observe M. de Vogüé, les mosaïques offraient la même ordonnance et la même nature de sujets; les détails seuls étaient différents.

1° On voyait d'abord un rang de personnages figurés jusqu'à mi-corps, reproduisant la généalogie du Christ.

2° Plus haut, une série de tableaux représentait les principaux conciles; ils étaient séparés les uns des autres par des groupes de feuillages fantastiques.

3° Au-dessus régnait une frise formée de rinceaux feuillagés entre deux rangs de perles.

4° Plus haut encore, un ange était figuré dans l'intervalle de chaque fenêtre.

5° Enfin, le tout était couronné par une frise semblable à la précédente.

Les deux morceaux principaux qui subsistent encore, l'un au nord, l'autre au sud, ont été dessinés avec une consciencieuse fidélité par M. de Vogüé, et sont décrits en détail par cet habile archéologue. Je renvoie le lecteur à son ouvrage[1].

Nous savons par Quarèsmius que, sur le mur du nord, étaient figurés six conciles, ainsi disposés en allant de l'est à l'ouest :

Ancyre.
Antioche.
Sardique.
Gangres.
Laodicée.
Carthage.

Ce religieux nous a conservé aussi les inscriptions encore visibles de son temps et qui commentaient chacun de ces sujets. M. de Vogüé les redonne avec quelques corrections.

[1] *Les Églises de la Terre sainte*, p. 71 et suivantes.

Sur le mur du sud, les sept conciles œcuméniques suivants faisaient face aux précédents :

Nicée.

Constantinople.

Éphèse.

Chalcédoine.

IIe de Constantinople.

IIIe de Constantinople.

IIe de Nicée.

M. de Vogüé reproduit de même, après Quaresmius, en les rectifiant sur certains points, les inscriptions qui les accompagnaient.

A l'époque de Quaresmius, le bras méridional du transept possédait encore un certain nombre de tableaux, tels que : *La Nativité de Notre-Seigneur; l'Adoration des mages; le Retour des mages sous la conduite de l'ange; la Conversation de Jésus-Christ avec la Samaritaine; la Transfiguration; l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem le jour des Rameaux; l'Évangéliste saint Jean; l'Arrestation de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers.*

Le bras septentrional du transept avait perdu, au contraire, presque toute sa décoration, à l'exception de deux tableaux représentant *l'Incrédulité de Thomas* et *l'Ascension.* Dans le chœur principal enfin étaient figurés : au nord, *la Pentecôte* et *l'Ensevelissement de la Vierge;* au sud, *la Présentation au temple,* et, dans l'abside. *l'Annonciation.* Au-dessus étaient représentés des saints et des prophètes.

De toute cette vaste décoration on n'aperçoit plus que trois tableaux : *l'Entrée du jour des Rameaux; Saint Thomas touchant les plaies de Jésus-Christ,* et un fragment de *l'Ascension.*

Cette simple énonciation des sujets représentés dans la basilique de Bethléhem suffit, elle seule, à montrer que l'ensemble des mosaïques qui l'ornaient retraçait, pour les yeux comme pour l'esprit du fidèle, un résumé complet de la doctrine chrétienne relativement à la divinité de Jésus-Christ, et déroulait devant lui en vives et brillantes images les principales figures de l'Ancien et du Nouveau

Testament, et les scènes les plus importantes de l'Évangile ayant rapport à la vie du Christ et de sa sainte mère.

Jadis une inscription bilingue en cinq lignes occupait tout le pourtour de l'hémicycle du chœur. Elle est actuellement en partie détruite.

Voici le texte grec, tel qu'il a été transcrit par Quaresmius, avec quelques corrections et restitutions faites par M. de Vogüé :

✝ 1. Ἐτελειώθη τὸ παρὸν ἔργον διὰ χειρὸς Ἐφραιμὰ ἡσ[ιογράφου καὶ μουσιάτορος]
2. ἐπὶ τῆς βασιλείας Μανουὴλ μεγάλου βασιλέ[ω]ς Πορφυρογεν[νητοῦ τοῦ Κομνηνοῦ]
3. καὶ ἐπὶ τὰς ἡμέρας τοῦ μεγάλου ῥηγὸς Ἱεροσολύ[μων κύρου Ἀμμορῖ]
4. καὶ τοῦ τῆς ἁγίας Βηθλεὲμ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου κύρου Ῥαοὺλ ἐν ἔτ[ει] ϛ ΧΟΣ
5. Ἰνδικτηὸν Β.

M. de Vogüé traduit ainsi :

Le présent ouvrage fut terminé par la main d'Éphrem, peintre et mosaïste, sous le règne de l'empereur Manuel Porphyrogénète Comnène, et dans les jours du grand roi de Jérusalem, le seigneur Amaury, et du très-saint évêque de la sainte Bethléhem, Mgr Raoul, en l'année 6677. Indiction II.

« Cette date, ajoute M. de Vogüé, d'après le comput grec qui place la naissance de Jésus-Christ en l'année 5508 du monde, correspond à l'année 1169 de l'ère chrétienne, laquelle, en effet, est la deuxième de l'indiction. L'empereur Manuel Comnène Porphyrogénète régna de 1145 à 1180; Amaury, le cinquième roi de Jérusalem, de 1163 à 1173; et Raoul fut évêque de Bethléhem de 1159 ou 1160 à 1173 : ainsi il y a concordance parfaite entre les différentes parties de l'inscription. »

L'inscription latine est beaucoup plus mutilée. Elle se composait de dix vers rimés, dont une grande partie manque aujourd'hui. D'après le fragment relevé par Quaresmius, on voit que le sens de l'inscription latine correspondait à celui de l'inscription grecque. Le Grec Éphrem y est également désigné comme l'auteur des

mosaïques, non pas, sans doute, qu'il les ait toutes exécutées à lui seul, car une pareille œuvre aurait dépassé, par son étendue, les forces et la vie d'un homme; mais c'est lui qui a dirigé les travaux et mis la dernière main à cette immense décoration.

Si nous consultons maintenant l'histoire, nous trouvons dans le Grec Jean Phocas[1], qui visita la Palestine vers 1185, un témoignage précieux au sujet de la basilique de Bethléhem et, en particulier. pour ce qui concerne les mosaïques dont elle était ornée.

L'église de Bethléhem, dit-il, est un édifice très-long... en forme de croix, couvert en poutres d'un bois incorruptible. Autour de l'autel, le toit est circulaire et construit en pierre. C'est aussi la main libérale de mon auguste maître [l'empereur Manuel Comnène Porphyrogénète] qui a fait relever ce temple et l'a orné tout entier de mosaïques dorées. En reconnaissance de ce service, le pasteur latin de la ville a fait placer son image dans différents endroits de l'église et jusque dans le sanctuaire au-dessus de la grotte.

Ce renseignement confirme les inscriptions dont je viens de parler, en attribuant à l'empereur Manuel Comnène Porphyrogénète la belle ornementation intérieure de la basilique de Bethléhem. Seulement, ainsi que M. de Vogüé le prouve parfaitement, il ne faudrait pas prendre à la lettre le passage de Jean Phocas, en n'accordant aucune part dans ce travail d'embellissement au roi franc Amaury et à l'évêque latin Raoul. L'inscription grecque rapportée plus haut les signale tous les trois. D'ailleurs, le mélange d'inscriptions latines et grecques que l'on remarque dans cette église, et qui paraissent toutes appartenir à la même époque, prouve que, si ce sont des artistes byzantins envoyés par Manuel Comnène Porphyrogénète qui ont, grâce à la libéralité de cet empereur et sous la direction du peintre mosaïste Éphrem, exécuté les tableaux de la basilique, il faut également reconnaître, de l'aveu même de J. Phocas, que l'évêque latin de Bethléhem a présidé, sous les auspices du roi Amaury, à cette décoration, puisque c'est lui qui a fait peindre en différents endroits de ce monument le portrait de Manuel Comnène.

[1] J. Phocas, c. XXVII, ap. Leon. Allatii Σύμμικτα, p. 39-40.

Rappelons-nous que les deux monarques de Jérusalem et de Constantinople étaient unis par une alliance de famille, Amaury ayant épousé, en 1167, une nièce de l'empereur, nommée Marie. En outre, les deux filles de Manuel étaient mariées à des princes français, et Manuel lui-même avait épousé en secondes noces une princesse française, Marie, fille de Raymond d'Aquitaine. Les dissentiments religieux entre le monde grec et le monde latin semblaient alors sur le point de faire place à une entente nouvelle, et des négociations entre Constantinople, la capitale du schisme, et Rome, la capitale de la catholiçité, préparaient peu à peu les voies à une réconciliation qui malheureusement ne se réalisa point.

Or, c'est à cette époque de paix provisoire et de rapprochement momentané que furent exécutées les belles mosaïques de Bethléhem, et, comme l'indique avec beaucoup de justesse M. de Vogüé, précédé, du reste, dans cette conjecture, par M. Charles Lenormant, il est difficile de ne pas rattacher les inscriptions mixtes de cette église et le choix des textes employés aux sentiments de concorde qui régnaient alors entre l'Orient et l'Occident. M. Charles Lenormant y voit même la preuve d'un accord complet entre les Grecs et les Latins et comme le pacte officiel de la réunion.

Après avoir esquissé l'ensemble de ce monument et de sa décoration, il me reste à dire un mot de ses principaux autels et sanctuaires; puis je terminerai ce qui le concerne en examinant l'époque probable de sa fondation.

Cette basilique, qui jadis appartenait aux Latins, leur a été ensuite enlevée par les intrigues et l'or des Grecs, et ils n'ont plus le droit actuellement d'y officier, mais seulement d'y passer et d'entrer par là dans leur couvent, au moyen d'une porte basse pratiquée dans le mur septentrional de l'église, non loin de la porte principale. Les Grecs, d'ailleurs, bien que possesseurs de la nef, n'y officient point eux-mêmes, sans doute parce qu'ils la trouvent trop grande pour leur usage et que, en outre, ils pourraient y être troublés dans l'exercice de leur culte par les musulmans. Aussi, déjà du temps de Quaresmius, ils avaient séparé par un mur le

chœur du reste de la basilique. C'est là qu'ils célèbrent leurs offices avec les Arméniens. Cette partie de l'édifice est plus élevée de quelques degrés que la nef.

On y remarque trois autels. Au centre, et presque immédiatement au-dessus de la grotte de la Nativité, s'élève le maître-autel, orné de beaux marbres; on y monte par six marches. Dans les deux bras de la croix se trouve, au sud, l'autel de la Circoncision, et, au nord, celui des Trois-Rois.

L'autel de la Circoncision est ainsi appelé parce que, suivant une tradition, Notre-Seigneur aurait été circoncis en cet endroit huit jours après sa naissance. Voici, à ce sujet, un passage où Quaresmius examine cette question :

De loco circumcisionis Christi Domini quæstio est et quintuplicem invenio sententiam.

Prima est D. Hilarii, initio psalmi CXVIII, fuisse Christum Ierosolymis in templo circumcisum; sic enim ait : « In hoc octo dierum numero, cum Christus circumcisione non egeret, oblatus in templo est, ut in corpore ejus humanæ carnis recideretur infirmitas. » Hæc S. Hilarius.

Secunda aliorum est qui arbitrati sunt fuisse Bethlehem in aliqua synagoga circumcisum, quemadmodum et nunc Hebræi suos pueros in synagogis circumcidunt.

Tertia quorumdam est in his partibus, qui affirmant fuisse quidem Bethlehem circumcisum Dominum, sed non in synagoga, sed extra supra sacrum Nativitatis antrum in ejus australi plaga; qui locus intra majorem ecclesiam S. Mariæ inclusus altaris erectione dedicatus est; in quo est cavum, vel fornix, et in pavimento est in marmore cinereo crux sculpta, signum et memoria loci Dominicæ circumcisionis; et, hujus intuitu, Armeni et pauci alii altare circumcisionis Domini appellant.

Quarta, Nicephori, l. I. *Hist.* c. XII, in domo Joseph fuisse circumcisum.

Quinta denique sententia docet intra sacrum Nativitatis antrum fuisse Christum circumcisum, et vocatum nomen ejus Jesum, ut inquit S. Lucas. Ita sanctus Epiphanius in *Pandect.* l. I, tit. I, circa finem, et *Hæres.* 20, contra Herodianos, c. I *De Præsent. Christi* : « Christus, inquit, natus est in Bethlehem, circumcisus in spelunca, oblatus in Hierusalem..... » Quam plures alii sequuntur[1].

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 636 et 637.

De ces cinq opinions, Quaresmius adopte la dernière, tant, dit-il, parce qu'elle s'appuie sur l'autorité de saint Épiphane, qui vécut longtemps à Jérusalem et qui devait connaître à fond, comme le remarque saint Jérôme dans sa lettre LXIe, adressée à Pammachius, les traditions encore récentes relatives aux mystères de la foi, que par la raison que, chez les Juifs, l'accouchée et l'enfant nouveau-né ne devaient point quitter avant quarante jours révolus l'habitation où l'accouchement avait eu lieu. Or la sainte Vierge, fidèle observatrice de la Loi, ne sortit pas, selon toute apparence, pendant ce laps de temps, de la sainte grotte, et ce fut là qu'elle assista probablement à la circoncision de son fils, qui fut, sans doute, pratiquée par saint Joseph.

Les quatre autres opinions sont ensuite réfutées successivement par le savant religieux. Il ne faut donc voir, selon lui et selon l'opinion généralement accréditée parmi les Latins, dans l'autel de la basilique supérieure dédié à la Circoncision, qu'un sanctuaire érigé en souvenir de ce mystère, mais n'impliquant pas nécessairement la conséquence que ce dernier fait se soit accompli à l'endroit même où l'autel a été placé.

Vis-à-vis l'autel de la Circoncision, et de l'autre côté du maître-autel, se trouve, dans le bras septentrional de la croix, celui des Mages ou des Rois. C'est là, d'après la tradition assez généralement admise, que ces rois de l'Orient seraient descendus de leurs montures pour aller se prosterner devant le divin enfant. Au bas de l'autel, on montre aux pèlerins, sur le pavé, une étoile de marbre; la place qu'elle occupe correspondrait au point du ciel où s'arrêta l'étoile miraculeuse qui conduisit les mages. Une citerne voisine porte également leur nom.

Descendons maintenant dans un sanctuaire plus auguste et dont l'authenticité est moins contestable.

Deux escaliers tournants, composés, l'un de seize degrés, l'autre de treize, s'ouvrent aux deux côtés du chœur des Grecs et aboutissent, en convergeant l'un vers l'autre, à la crypte qui s'étend sous ce chœur; ils sont fermés par de belles portes de bronze.

A l'angle sud-ouest de l'église Sainte-Catherine, dont je parlerai bientôt et qui appartient aux Latins, un troisième escalier, sombre et étroit, en partie pratiqué dans le roc et composé de vingt-trois marches, divisées en trois paliers, permet aux Latins de descendre également dans la grotte sacrée, sans passer nécessairement par le chœur des Grecs. On se rend d'abord dans la chapelle des Saints-Innocents, puis de là on gagne les autres compartiments de la crypte. Cette troisième communication souterraine ne date que de la fin du xve siècle. Un quatrième escalier, aboutissant à la grotte de Saint-Jérôme, établissait également autrefois un autre passage entre le cloître latin et la crypte; mais l'entrée en a été depuis murée.

Les divisions de cette crypte célèbre ont été souvent décrites par les pèlerins; néanmoins, je ne puis me dispenser d'en parler ici avec quelques détails, à cause de diverses questions qui s'y rattachent.

Le sanctuaire principal, je veux dire celui de la Nativité, s'étend sous le centre du transept de la basilique, dans la direction de l'est à l'ouest. C'est, sans contredit, l'une des grottes les plus vénérables du monde entier par les souvenirs qu'elle rappelle. Sombre par elle-même, parce qu'elle ne reçoit presque aucun jour des deux escaliers latéraux qui y mènent du chœur des Grecs, elle est éclairée par un grand nombre de lampes d'argent, dons de la France, de l'Autriche, de l'Italie et de l'Espagne, et qui y répandent constamment une douce clarté. D'après les mesures données par Tobler[1] et qui sont presque identiques à celles qu'avait indiquées Chateaubriand[2], elle a trente-sept pieds six pouces de long, onze pieds neuf pouces de large et neuf pieds de haut. Sa forme est celle d'un rectangle qui serait assez régulier, n'était un compartiment qui se dirige vers le sud. Elle est pavée avec des dalles en marbre de couleur blanche, mais veiné de noir et de rouge. Ces dalles ont été autrefois, dit-on, brisées à dessein en certains endroits, afin que

[1] *Bethlehem in Palästina*, p. 133. — [2] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. I, p. 301.

les musulmans fussent moins tentés de les enlever à cause de leur beauté. Les murs latéraux sont également revêtus de marbre et en partie tendus de draperies de soie qui tombent de vétusté.

A l'époque de Quaresmius, on voyait encore quelques traces des mosaïques qui ornaient primitivement la voûte.

Camera olim tota opere musaico operiebatur, sed in præsentia totum fere antiquitate corruit, et ad ejus ornatum et decorem, secundum tempus, alia superinducuntur ornamenta[1].

A l'extrémité orientale de cette grotte, entre les deux escaliers qui y convergent, on voit une niche arrondie dans sa partie supérieure et revêtue d'un beau marbre blanc. Une table de marbre sert d'autel et, au-dessous de cette table, brille, encastrée dans le pavé, une étoile d'argent autour de laquelle on lit ces mots :

HIC DE VIRGINE MARIA
IESVS CHRISTVS NATVS EST

Cette étoile, qui, par son inscription latine, consacre les droits des Latins à la propriété de ce précieux sanctuaire, avait disparu en 1847, dérobée, dit-on, par les Grecs, qui, par cet enlèvement, auraient voulu dépouiller les catholiques d'un titre irrécusable de possession qu'ils invoquaient en leur faveur. Après de longues négociations avec la Sublime Porte, négociations auxquelles les ambassades de la France et de la Russie à Constantinople prirent une part active, l'une pour défendre les droits séculaires des Latins, l'autre pour appuyer les prétentions des Grecs, le sultan Abdoul-Medjid fit replacer sous l'autel de la Nativité une nouvelle étoile, entièrement semblable à la précédente; c'est celle que l'on voit encore aujourd'hui. Toutefois, ce sanctuaire vénéré n'en continua pas moins d'appartenir aux Grecs. Quoi qu'il en soit, cette étoile, par l'inscription qui l'environne, nous apprend que la niche en forme de petite abside et l'autel dont je viens de parler occupent la place

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 629.

où, conformément à une tradition admise par toutes les communions chrétiennes et même par les musulmans, la vierge Marie a mis au jour le Messie.

A sept pas de là, vers le sud, dans un enfoncement latéral dont l'entrée est soutenue par une colonne en vert antique, est la Crèche. On y descend par trois degrés. C'est un endroit bas et voûté. Un bloc de marbre blanc, creusé en forme de berceau, a remplacé la crèche de bois où la sainte Vierge étendit sur la paille son divin enfant et qui fut plus tard transportée à Rome. Cette précieuse relique, comme on le sait, y est encore exposée à la vénération des fidèles dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Cette partie de la grotte n'étant pas assez élevée pour qu'on y puisse célébrer la messe, on a dressé en face et très-près de là un autel appelé l'autel des Mages ou des Trois-Rois, en souvenir de ces princes de l'Orient qui vinrent avec leurs présents se prosterner, à cette place, devant le maître du ciel et de la terre, qui leur apparaissait sous les traits d'un faible et pauvre enfant à sa naissance et couché sur la paille d'une crèche, entre un âne et un bœuf. C'est là aussi qu'avant eux les bergers s'étaient inclinés les premiers devant l'Agneau de Dieu, dont l'avénement leur avait été annoncé par la voix des anges. Cet autel et le lieu de la Crèche appartiennent aux Latins.

Je n'ignore pas que plusieurs critiques contestent l'authenticité du sanctuaire de la Nativité, ainsi que des deux derniers, qui sont compris dans la même enceinte et qui, primitivement comme maintenant, devaient faire partie de la même grotte.

Mais, après avoir pesé attentivement les doutes qu'ils émettent, je suis resté plus convaincu que jamais de la véracité de la tradition à ce sujet. Cette tradition, en effet, n'est pas du nombre de celles dont on ne peut plus suivre la trace au delà du moyen âge et qui, adoptées par une communion chrétienne, sont combattues et rejetées par d'autres. Elle remonte, au contraire, d'âge en âge, jusqu'aux premiers siècles de l'Église, et les Grecs aussi bien que les Latins, les Arméniens non moins que les Coptes et les Syriens, que

dis-je? les musulmans eux-mêmes, s'accordent tous, malgré tant de dissidences profondes qui les séparent, à reconnaître dans cette grotte le lieu de la nativité de Jésus-Christ.

Ouvrons d'abord l'Évangile. Voici comment saint Luc nous raconte ce grand événement :

4. Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, vers la ville de David nommée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David,

5. Pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte.

6. Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit;

7. Et elle enfanta son fils premier-né, et, l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie[1].

Dans le texte grec, du moins d'après plusieurs manuscrits, la seconde partie de ce dernier verset est ainsi conçue :

.....καὶ ἀνέκλινεν αὐτὸν ἐν τῇ φάτνῃ, διότι οὐκ ἦν αὐτοῖς τόπος ἐν τῷ καταλύματι.

« ..... et elle le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

L'article préposé devant le mot φάτνῃ indique, je crois, que cette étable était l'étable même de l'hôtellerie, et non une étable quelconque. Ainsi, il ne faudrait pas traduire, comme je l'ai fait moi-même tout à l'heure, en me conformant au sens donné par la plupart des traducteurs : *elle le coucha dans une crèche*, mais : *elle le coucha dans la crèche*, soit que cette crèche ait été comprise dans l'hôtellerie, soit qu'elle en fût une dépendance distincte. Ce qui me semble prouver qu'il s'agit ici d'une étable connue, comme serait celle d'une hôtellerie unique, Bethléhem, à cause de sa petitesse, n'ayant peut-être eu qu'un établissement de ce genre, semblable probablement aux khans arabes d'aujourd'hui, c'est la suite du même chapitre de saint Luc.

La nuit de la naissance du Christ, un ange apparaît à des

[1] Luc, c. II, v. 4-7.

pasteurs des environs de Bethléhem, pendant qu'ils veillaient sur leurs troupeaux, et il leur annonce ainsi la bonne nouvelle :

11. Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.

12. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez. Vous trouverez un enfant emmaillotté, couché *dans la crèche* (et non *dans une crèche*, comme on traduit d'ordinaire).

Et plus loin :

15. Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent les uns aux autres : Passons jusqu'à Bethléhem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître.

16. S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche.

Si cette crèche n'eût pas été une crèche connue et déterminée, comme cela résulte du texte grec, il est à croire que l'ange qui apprit aux bergers la naissance du Messie ne se serait pas contenté de leur dire, pour le signaler à leurs recherches : « Vous trouverez un enfant emmaillotté couché dans une crèche. » Autrement, il leur eût été difficile de le trouver. En effet, dans quelle crèche le chercher? Tandis que, si l'on traduit la fin de ce verset par ces mots : *dans la crèche*, les bergers ont pu comprendre immédiatement qu'ils devaient aller chercher le divin enfant dans l'étable de l'hôtellerie. D'ailleurs, dans le texte grec, il y a chaque fois *ἐν τῇ φάτνῃ*, ce qui détruit l'équivoque des mots latins *in præsepio*, lesquels signifient tout aussi bien *dans une crèche* que *dans la crèche*, tandis qu'en grec l'article placé devant *φάτνῃ* détermine ce nom et force à le traduire comme je le fais, c'est-à-dire de la dernière manière.

Cette opinion, du reste, est celle de Quaresmius, qui pense également, avec d'autres critiques, qu'il est ici question d'une crèche commune et non de celle d'un particulier :

Si angelus indefinite præsepe indicasset, perreptandum pastoribus fuisset per omnia circumjacentia loca, et quærendum quis infans cubaret in præse-

pio. Ita etiam sentit Caietanus. Expendens enim illa verba angeli ad pastores: *Et invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio*, inquit : «Non in cunis. Hic insinuatur quod præsepe illud notorium erat, unicum ac commune. Alioquin angelus aliquam particularem conditionem addidisset, ad distinguendum illud præsepe ab aliis[1].»

Dans l'étable où naquit le Sauveur, il y avait près de lui deux animaux, comme l'affirment la plupart des docteurs qui ont eu à traiter ce sujet, comme on le voit aussi dans toutes les anciennes peintures qui représentent ce mystère : c'était un âne et un bœuf.

Les interprètes des saintes Écritures y voient une confirmation éclatante de ces paroles prophétiques d'Isaïe :

Cognovit bos possessorem suum et asinus præsepe Domini sui : Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit[2].

Dans Habacuc, là où la Vulgate traduit ainsi :

In medio annorum notum facies[3],

on trouve chez les Septante :

Ἐν μέσῳ δύο ζώων γνωσθήσῃ, ἐν τῷ ἐγγίζειν τὰ ἔτη ἐπιγνωσθήσῃ.

«C'est au milieu de deux animaux que tu seras reconnu, quand l'époque sera arrivée.»

Saint Jérôme[4], dans sa belle lettre à sainte Eustochie, où il raconte la vie de sainte Paule, mère d'Eustochie, nous dépeint cette pieuse patricienne transportée de foi et d'allégresse dans la grotte de la Nativité, à Bethléhem, et dans cette étable, où, dit-il, «*agnovit bos possessorem suum et asinus præsepe Domini sui*[5], ut impleretur quod in eodem propheta scriptum est : *Beatus qui seminat super aquas, ubi bos et asinus calcant*[6].»

Il est donc hors de doute que le Christ est né dans une étable et, très-probablement, comme le texte grec semble l'indiquer, dans

[1] Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 628.

[2] *Isaïe*, c. I, v. 3.

[3] *Habacuc*, c. III, v. 2.

[4] *Hieronymi opera*, t. I, p. 884, éd. Migne.

[5] *Isaïe*, c. I, v. 3.

[6] *Isaïe*, c. XXXII, v. 20.

une étable publique, ou, pour mieux dire, dans l'étable publique de Bethléhem (ἐν τῇ φάτνῃ), attenante ou non à l'hôtellerie.

On me dira peut-être : Mais, dans l'Évangile de saint Matthieu, lors de l'adoration de l'enfant Jésus par les mages, il est question d'une maison (*domus*), et non pas d'une étable ou d'une crèche (*stabulum, præsepe*) :

Et intrantes domum [magi] invenerunt puerum cum Maria, matre ejus, et procidentes adoraverunt eum; et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera : aurum, thus et myrrham[1].

On a déjà répondu depuis fort longtemps à cette objection, en disant que par le mot *domus* il est permis d'entendre ici une habitation ou un abri quelconque, au lieu d'une maison proprement dite. Ainsi que Quaresmius[2] le montre fort bien, la plupart des docteurs de l'Église et la tradition perpétuée d'âge en âge dans le pays sont unanimes pour affirmer que l'adoration des mages s'accomplit dans le même endroit où la sainte Vierge avait mis au monde son fils et où les bergers étaient venus déjà lui apporter leurs hommages, et il est inutile, à cause de l'expression si vague de *domus* (demeure, habitation), de supposer qu'alors la sainte Vierge et saint Joseph avaient quitté l'étable pour aller s'installer ailleurs avec l'enfant Jésus.

Si nous ne devons pas nous étonner de voir désigner une étable par le mot *domus*, puisqu'elle pouvait, dans certains cas, servir de demeure aux hommes aussi bien qu'aux animaux, nous ne devons pas davantage être surpris si cette étable se trouvait dans une grotte soit naturelle, soit artificielle. En Palestine, en effet, dans toute la partie montagneuse de la contrée, les traces d'habitations souterraines se rencontrent à chaque pas. Encore aujourd'hui, une foule de grottes taillées jadis ou seulement agrandies et disposées par la main de l'homme servent aux Arabes d'asiles pour eux et pour leurs troupeaux, et sont souvent désignées chez eux par le mot *biout*, بيوت (chambres, habitations), de même que la grotte de Bethléhem

[1] Matthieu, c. II, v. 11. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 629 et suiv.

a pu être appelée par les évangélistes *stabulum*, *præsepe* ou même *domus*, sans que, pour cela, ils se soient crus obligés d'ajouter que cette étable, cette crèche ou cette habitation était creusée dans le roc, la chose n'étant pas plus rare alors que maintenant.

Sans doute, la grotte de Bethléhem n'est plus telle actuellement qu'elle était à l'époque de Notre-Seigneur; car, lorsqu'elle a été transformée en sanctuaire païen par Hadrien, et, plus tard, en sanctuaire chrétien par sainte Hélène, elle a dû subir des modifications plus ou moins considérables. Devenue la crypte d'une basilique, et la surface de la colline dans les flancs de laquelle elle était creusée ayant été aplanie, puis occupée par de vastes et puissantes constructions, cette grotte, où l'on devait autrefois entrer de plain-pied ou par une pente légèrement inclinée, puisqu'elle renfermait une étable, a été changée ensuite en une chapelle souterraine, avec un double escalier pour y descendre. Les parois en ont été revêtues de marbre; des dalles également de marbre ont recouvert le sol, et la disposition intérieure a pu être régularisée. Je m'associe, je l'avoue, à ceux qui regrettent ces embellissements et cette transformation comme ayant dénaturé le caractère et l'aspect primitif de ce lieu vénérable, dont le roc nu et l'apparence délabrée parleraient plus haut au cœur et à l'âme du fidèle que les ornements artificiels qu'on y a ajoutés. Mais l'authenticité de ce sanctuaire n'en demeure pas moins la même, et, bien qu'elle ait été et qu'elle soit encore mise en doute par quelques voyageurs systématiquement hostiles à toutes les traditions qui sont répandues en Palestine, sous le prétexte que ce sont de pures légendes monastiques, ne reposant sur rien de certain et d'irrécusable, il me semble qu'ici la tradition devrait trouver grâce à leurs yeux, car elle remonte, de siècle en siècle, jusqu'aux premiers âges de l'Église.

Nous lisons, en effet, dans saint Justin le Martyr, natif de Palestine, qui écrivait moins de cent vingt ans après la mort de Jésus-Christ, c'est-à-dire à une époque singulièrement rapprochée des événements racontés dans l'Évangile :

Γενηθέντος δὲ τότε τοῦ παιδίου ἐν Βηθλεὲμ, ἐπειδὴ Ἰωσὴφ οὐκ εἶχεν ἐν

τῇ κώμῃ ἐκείνῃ ποῦ καταλῦσαι, ἐν δὲ σπηλαίῳ τινὶ σύνεγγυς τῆς κώμης κατέλυσε· καὶ τότε αὐτῶν ὄντων ἐκεῖ, ἐτετόκει ἡ Μαρία τὸν Χριστὸν, καὶ ἐν φάτνῃ αὐτὸν ἐτεθείκει[1].

«L'enfant naquit alors à Bethléhem. Joseph, n'ayant pu trouver dans cette bourgade d'endroit pour loger, chercha un asile dans une caverne voisine de la bourgade. Pendant qu'ils y étaient, Marie enfanta le Christ et le plaça dans une crèche.»

Une pareille assertion de la part de saint Justin, qui avait pu connaître dans son enfance des vieillards dont les pères avaient été les contemporains de Notre-Seigneur, ou qui, eux-mêmes, avaient pu le voir dans ses dernières années, a tout le poids et toute la valeur d'un véritable témoignage historique.

Ce n'est pas là une vague tradition, ni une légende monastique, mais un renseignement net et précis, qui vient corroborer les paroles de saint Luc, en y ajoutant un détail de plus, à savoir que la crèche où Notre-Seigneur fut mis au monde, et qu'avait déjà signalée cet évangéliste, était dans une caverne voisine de Bethléhem.

Or la grotte de la Nativité est précisément à la porte de la Bethléhem antique, du côté de l'orient.

Tout le monde connaît aussi ce passage célèbre d'Origène, qui écrivait, on le sait, l'an 252 après Jésus-Christ :

Quod autem in Bethlehem sit genitus Jesus, si velit aliquis post Michææ vaticinium et post scriptam in Evangeliis per Jesu discipulos historiam et aliunde fieri certior, consideret ut subsequenter in Evangelio, cum ejus nativitas enarratur, et in Bethlehem speluncam ostendi ubi ille sit natus; quod utique et in illis locis percelebre, ut apud eos quidem qui a fide sunt alieni, fama et nomine circumfertur, eadem in spelunca Jesum quemdam, quem Christiani adorent et demirentur, genitum esse[2].

«Que Jésus soit né à Bethléhem, si quelqu'un, après la prophétie de Michée et après l'histoire du Christ écrite dans les Évangiles par les disciples mêmes de Jésus, cherche à s'en assurer par des témoignages empruntés à une autre source, qu'il sache que, conformément à l'Évangile, on montre à Bethléhem la grotte où

[1] Justin. Martyr. *Dialog. cum Tryphone*, § 78. — [2] Orig. *Contra Celsum*, I, § 51.

il est né. Ce fait est très-notoire dans le pays, et chez ceux mêmes qui sont étrangers à la foi circule partout la tradition que dans cette grotte est né un certain Jésus, que les chrétiens adorent et admirent. »

Eusèbe, dans sa *Démonstration évangélique*, s'exprime ainsi :

Aujourd'hui encore, ceux qui habitent cette localité confirment, par leur propre témoignage, la tradition qu'ils ont reçue de leurs pères et appuient leur assertion auprès de ceux qui viennent visiter Bethléhem, en montrant *le champ* où la Vierge a mis au jour et déposé son enfant[1].

Dans le texte grec, suivant une remarque ingénieuse de quelques critiques et qui paraît à la fois très-simple et très-vraisemblable, au lieu de : *διὰ τῆς τοῦ ἀγροῦ δείξεως*, il faudrait lire : *διὰ τῆς τοῦ ἄντρου δείξεως*, *en montrant la grotte*, correction généralement admise et qui se présente tout naturellement à l'esprit.

Cet ouvrage d'Eusèbe semble avoir été composé avant le pèlerinage de sainte Hélène et les embellissements que reçut alors la grotte de Bethléhem, transformée en un magnifique sanctuaire. On sait qu'Eusèbe, originaire de Césarée en Palestine, naquit dans cette ville, l'an 264 de l'ère chrétienne, et en devint évêque en 315 ; sa mort arriva en 340.

Le même écrivain, dans sa *Vie de Constantin*, après avoir raconté le voyage de sainte Hélène en Palestine, continue ainsi :

Elle consacra deux temples au Dieu qu'elle adorait, l'un sur la montagne de l'Ascension, l'autre sur la grotte obscure de la Nativité..... La pieuse impératrice, voulant conserver précieusement le souvenir du divin enfantement, embellit la sainte grotte par une décoration riche et variée. Peu après, l'empereur lui-même, surpassant la magnificence de sa mère, orna le même endroit d'une manière vraiment royale, employant l'or, l'argent et les riches tentures[2].

Ailleurs, dans l'*Éloge de Constantin*, Eusèbe attribue à cet empereur l'érection d'un vaste et superbe monument au-dessus de la grotte de la Nativité.

Il avait choisi particulièrement trois localités illustrées par trois grottes mystiques et saintes, et embelli chacune d'elles par la construction de grands et

[1] *Démonstration évangélique*, l. VII, c. v. — [2] *Vie de Constantin*, l. III, c. XLIII.

splendides édifices. Dans l'une des grottes il honorait la première apparition du Christ en ce monde[1].....

Il est question de ce dernier monument dans l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* (333 après J. C.).

Inde [a monumento Rachel] millia duo a parte sinistra est Bethlehem, ubi natus est Dominus noster Jesus Christus; ibi basilica facta est jussu Constantini.

« A deux milles de là [du tombeau de Rachel], à main gauche, est Bethléhem, où est né Notre-Seigneur Jésus-Christ; là une basilique a été bâtie par les ordres de Constantin. »

Ce passage net et précis, qui confirme le témoignage d'Eusèbe, relatif à la construction par Constantin d'un grand édifice religieux au-dessus de la grotte de la Nativité, est lui-même confirmé, à son tour, par les deux suivants. Le premier est tiré de l'historien Socrate, qui avait résidé en Palestine et qui, selon toute apparence, avait assisté aux travaux de construction de la basilique de Bethléhem :

La mère de l'empereur, après avoir fait bâtir la Nouvelle-Jérusalem (c'est ainsi que l'auteur désigne l'église de la Résurrection), éleva pareillement une seconde église à Bethléhem, sur la grotte de l'Incarnation du Christ[2].

Le second se trouve dans un autre historien ecclésiastique, Sozomène, qui vivait au ve siècle et qui, de même que l'écrivain Socrate dont je viens d'invoquer l'autorité, parle *de visu* des monuments de Jérusalem et de Bethléhem.

L'impératrice Hélène fit bâtir un temple à Bethléhem, autour de la grotte de la Nativité[3].

L'authenticité de cette grotte est également affirmée de la manière la plus formelle, à la fin du IVe siècle et au commencement du Ve, par saint Jérôme, lequel habita pendant de longues années une grotte voisine de celle de la Nativité, et dont la science profonde en tout ce qui regarde la sainte Écriture et la tradition ne peut être que difficilement contestée.

[1] Eusèbe, *Éloge de Constantin*, c. IX. — [2] *Hist. eccl.* l. I, c. XVII. — [3] *Hist. eccl.* l. II, c. II.

Qu'on lise, par exemple, l'admirable lettre à Marcella, qui date de l'année 386, et dans laquelle ce savant docteur engage cette illustre Romaine, au nom de sainte Paule et de sainte Eustochie, dont il se fait l'interprète, à quitter les splendeurs de Rome pour venir prier en Palestine sur les principaux lieux témoins des grands mystères de notre salut.

Voici le passage qui a trait à Bethléhem :

Verum, ut ad villulam Christi et Mariæ diversorium veniamus (plus enim laudat unusquisque quod possidet), quo sermone, qua voce speluncam tibi possumus Salvatoris exponere? Et illud præsepe, in quo infantulus vagiit, silentio magis quam infirmo sermone honorandum est. Ubi sunt latæ porticus? ubi aurata laquearia? ubi domus miserorum pœnis et damnatorum labore vestitæ? ubi instar palatii opibus privatorum exstructæ basilicæ, ut vile corpusculum hominis pretiosius inambulet, et quasi mundo quidquam possit esse ornatius, tecta magis sua velit aspicere quam cœlum? Ecce in hoc parvo terræ foramine cœlorum conditor natus est; hic involutus pannis, hic visus a pastoribus, hic demonstratus a stella, hic adoratus a magis[1].

« Pour en venir à l'humble demeure du Christ et à l'asile de Marie (chacun, en effet, loue davantage ce qu'il possède), par quel discours, par quelles paroles pouvons-nous te décrire la grotte du Sauveur? D'ailleurs, cette crèche, où, faible enfant, il a fait entendre ses vagissements, doit être plutôt honorée par le silence que par un langage impuissant. Où sont ces vastes portiques et ces lambris dorés? Où sont ces maisons qui doivent leur parure aux châtiments des malheureux et au travail des condamnés? où ces basiliques élevées comme des palais, avec la fortune de simples particuliers, afin que le vil et misérable corps de l'homme s'y promène à plus grand prix, et comme s'il pouvait y avoir quelque chose de plus orné que le monde, qu'il préfère contempler le toit de sa demeure que le ciel? Ici, dans cette petite ouverture de la terre, est né le créateur des cieux; ici il a été enveloppé de langes; ici il a été vu par les pasteurs; ici il a été indiqué par l'étoile; ici il a été adoré par les mages. »

Ailleurs, dans une de ses lettres à Paulinus, écrite vers 395, nous lisons ce passage si souvent mentionné :

Ab Hadriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter

[1] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 490, édit. Migne. — Bien que cette lettre porte le nom de sainte Paule et de sainte Eustochie, elle paraît avoir été soit composée, soit retouchée par saint Jérôme, dont on reconnaît facilement le style.

centum octoginta, in loco Resurrectionis simulacrum Jovis, in Crucis rupe statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur; existimantibus persecutionis auctoribus, quod tollerent nobis fidem resurrectionis et crucis, si loca sancta per idola polluissent. Bethlehem nunc nostram, et augustissimum orbis locum de quo Psalmista canit : *Veritas de terra orta est*[1] lucus inumbrabat Thamuz, id est Adonidis; et in specu ubi quondam Christus parvulus vagiit Veneris amasius plangebatur[2].

«Depuis l'époque d'Hadrien jusqu'au règne de Constantin, pendant cent quatre-vingts ans environ, les gentils avaient placé et adoraient sur le lieu de la Résurrection l'image de Jupiter, et sur la roche de la Croix la statue de marbre de Vénus. Les auteurs de la persécution pensaient qu'ils détruiraient notre foi en la résurrection et en la croix, s'ils souillaient ces lieux sacrés par des idoles. Quant à Bethléhem, qui maintenant est à nous, ce lieu si auguste de l'univers, dont le Psalmiste a dit dans ses chants : *La vérité est sortie de la terre*, était ombragé par un bosquet dédié à Thamuz, c'est-à-dire à Adonis, et dans la grotte où autrefois le Christ enfant avait poussé des vagissements l'amant de Vénus était pleuré.»

Cette consécration par Hadrien des trois principaux sanctuaires du christianisme au culte de trois idoles païennes, et, en particulier, la transformation de la grotte de la Nativité en grotte d'Adonis, n'est-elle pas l'une des preuves les plus fortes en faveur de l'authenticité des traditions qui se rattachaient à ces trois endroits? Si, dès les premières origines de l'Église, les chrétiens ne les avaient point vénérés comme ayant été les témoins de la naissance, de la passion et de la mort du divin fondateur de leur religion, les païens les auraient-ils profanés à dessein par le culte d'Adonis, de Vénus et de Jupiter? Et cette profanation même, contrairement à leur attente, n'est-elle pas devenue l'un des arguments les moins contestables à l'appui des croyances que le paganisme s'efforçait en vain d'anéantir et au maintien desquelles, sans le savoir et en dépit de ses persécutions ou de ses consécrations sacriléges, il travaillait ainsi lui-même?

Qu'on me permette de citer ici tout entier un autre passage de saint Jérôme dont j'ai déjà reproduit le commencement : il est tiré

[1] *Psaume* LXXXIV, v. 12. — [2] *Hieronymi opera*, t. I, p. 581, édit. Migne.

de sa lettre à sainte Eustochie[1], consacrée à l'éloge funèbre de sainte Paule. Nous voyons décrites dans ce morceau d'une manière très-vive les impressions ressenties par cette noble et sainte femme dans la grotte de Bethléhem.

Atque inde Bethlehem ingressa, et in specum Salvatoris introiens, postquam vidit sacrum Virginis diversorium et stabulum in quo *agnovit bos possessorem suum et asinus præsepe Domini sui*[2], ut illud impleretur quod in eodem propheta scriptum est : *Beatus qui seminat super aquas, ubi bos et asinus calcant*[3], me audiente jurabat cernere se oculis fidei infantem pannis involutum, vagientem in præsepi Dominum, magos adorantes, stellam fulgentem desuper, matrem Virginem[4], nutricium sedulum, pastores nocte venientes, ut viderent verbum quod factum erat[5], et jam tunc evangelistæ Joannis principium dedicarent : *In principio erat Verbum, et Verbum caro factum est*[6], parvulos interfectos, Herodem sævientem, Joseph et Mariam fugientes in Ægyptum, mixtisque gaudio lacrimis loquebatur : Salve, Bethlehem, domus panis, in quo natus est ille panis, qui de cœlo descendit; salve Ephrata, regis uberrima atque καρποφόρε, cujus fertilitas Deus est.

De te quondam Michæas vaticinatus est : « Et tu, Bethlehem, domus Ephrata, non minima es in millibus Juda. Ex te mihi egredietur qui sit princeps in Israel; et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis[7]. »

« De là elle se rendit dans Bethléhem, et en pénétrant dans la grotte du Sauveur, lorsqu'elle eut vu l'asile sacré de la Vierge et l'étable où *le bœuf reconnut son maître et l'âne la crèche de son Seigneur*, afin que s'accomplît ce qui est écrit dans le même prophète : *Heureux celui qui sème sur les eaux, là où le bœuf et l'âne foulent le sol*, elle jurait, en ma présence, qu'elle apercevait des yeux de la foi l'enfant enveloppé de langes, le Seigneur poussant des vagissements dans la crèche, les mages l'adorant, l'étoile brillant au-dessus du Messie, la Vierge devenue mère, le père nourricier plein d'attention, les pasteurs qui arrivent de nuit, pour voir l'accomplissement de la parole (*verbum*)[8] qu'ils avaient entendue et consacrer ainsi dès lors le commencement de l'Évangile de Jean : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe s'est fait chair;* les petits en-

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 884, édit. Migne.

[2] *Isaïe*, c. I, v. 3.

[3] *Ibid.* c. XXXII, v. 20.

[4] Matthieu, c. II.

[5] Luc, c. II, v. 15.

[6] Jean, c. I.

[7] *Michée*, c. V, v. 2.

[8] Ici saint Jérôme joue sur la signification du mot *verbum*, pris à la fois dans le sens de *parole* ou *chose* et de *Verbe divin*.

fants massacrés, Hérode se livrant à sa fureur, Joseph et Marie fuyant en Égypte; et, mêlant les larmes à la joie, elle s'écriait : Salut, Bethléhem, *maison du pain*, où est né ce pain qui est descendu du ciel. Salut, Éphrata, *contrée fertile et abondante en fruits*, dont la fécondité produit un Dieu.

C'est de toi qu'autrefois Michée a prophétisé en ces termes : «Et toi, Beth-«léhem, maison d'Éphrata, tu n'es pas la moindre parmi les nombreuses «villes de Juda, car de toi sortira pour nous celui qui doit régner sur Israël; «son origine est dès le commencement, dès les jours de l'éternité.»

Ce passage éloquent, écrit l'an 404 après Jésus-Christ, résume dans tous ses détails les plus essentiels la tradition qui a cours encore aujourd'hui, et de même que celle-ci s'est conservée fidèlement depuis lors, ainsi tout porte à croire, quand même nous n'aurions pas d'autres témoignages plus anciens remontant jusqu'au second siècle de notre ère, que saint Jérôme, beaucoup plus voisin que nous ne le sommes des origines du christianisme, et qui, par son long séjour à Bethléhem, devait connaître parfaitement tout ce qui se rattachait à l'histoire de cette bourgade célèbre, n'a fait que reproduire exactement la tradition primitive, dont il me semble bien téméraire, après tant de siècles écoulés, de contester sérieusement la véracité.

L'authenticité de la grotte de la Nativité est donc attestée, non-seulement, comme celle de plusieurs autres sanctuaires, par une suite non interrompue de témoignages dont il est impossible de retrouver la trace au delà du moyen âge, mais encore par des autorités beaucoup plus anciennes et tellement graves, que d'y refuser son adhésion, c'est la refuser, en même temps, à ce qui paraît le mieux établi par la tradition et par l'histoire.

Un autre témoin, également très-imposant, en faveur de la grotte de Bethléhem, témoin toujours vivant, en quelque sorte, depuis le IVe siècle, c'est la magnifique basilique, encore debout, construite par sainte Hélène et par Constantin sur cette crypte sacrée, à cause des grands souvenirs qu'elle rappelait. Avant de l'ériger, entre les années 327 et 333 après Jésus-Christ, tous deux avaient dû s'assurer de la légitimité de ces souvenirs, et un édifice si majestueux et si ancien porte lui-même dans sa date reculée et dans sa

vieillesse vénérable l'une des preuves les plus éclatantes de la véracité de la tradition.

Passons maintenant aux autres grottes qui avoisinent celle-ci et qui font partie de la même crypte, au moyen de corridors souterrains.

La première chapelle que l'on rencontre après celle de la Nativité, en tournant vers la droite, est celle dite de Saint-Joseph; l'autel regarde l'orient. Suivant une tradition, saint Joseph, voyant que sa sainte et virginale épouse était sur le point d'enfanter le Sauveur des hommes, se retira quelque temps dans cette grotte.

Une autre tradition veut que, pour échapper aux recherches d'Hérode, il se soit réfugié dans cet asile avec la sainte Vierge et l'enfant Jésus, et que ce soit là qu'un ange lui ait apparu en songe, en lui ordonnant de fuir en Égypte.

Ces deux traditions sont très-incertaines et ne reposent que sur une pieuse légende.

Quaresmius, en parlant de cette chapelle, s'exprime ainsi :

Scire debes illud [sacellum] vel modo honorari quod sanctus vir ibi aliquod peculiare fecerit, vel etiam fuerit..., quoniam utrumque incertum est, et primum magis, et nonnisi paucis ante annis sancto huic dicatum. Sciendum itaque quod, gubernante loca sancta P. F. Thoma a Novaria, loci opportunitate inventa exigui sacelli, in eo anno Domini 1621 altare erexit, sanctoque virginis Mariæ sponso dicavit, ut a piis fidelibus desiderabatur. Et optima ratione, quoniam in his partibus fuit, et tempore immaculati partus sponsæ suæ in sancto habitavit antro; et conveniebat ut hic singulis quoque diebus honoraretur ille quem tantum Deus honoravit, ut filiæ suæ sponsum, virginitatis custodem et filii sui patrem et nutritium credi et esse voluerit[1].

Ainsi, comme cela résulte du témoignage de Quaresmius, cet autel n'a été érigé que de son temps, l'an 1621, par le révérend père Thomas de Novare, et ce religieux ne semble adopter comme authentiques, puisqu'il les passe sous silence, ni l'une ni l'autre des deux traditions que j'ai rapportées plus haut.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 675.

De la chapelle de Saint-Joseph on arrive immédiatement à celle des Saints-Innocents.

Hoc erat antrum vel sicca cisterna; juxta parietem est altare et sub altari modica caverna, sive sepulchrum interfectorum propter nomen Dei [1].

On assigne, dit Quaresmius, une double raison à ce nom, la première, qui est la plus répandue et probablement la plus vraisemblable, raison que donne et admet le révérend père Boniface [2], c'est qu'en cet endroit furent entassés et ensevelis les restes des innocentes victimes qui furent immolées alors par Hérode. La seconde, c'est qu'en ce même lieu un certain nombre de ces enfants furent cachés par leurs mères, puis trouvés et massacrés par les satellites du tyran, et enfin réunis, après leur mort, dans un même tombeau.

Sous l'autel dédié à ces prémices des martyrs est une ouverture basse fermée par une grille de fer et qui donne dans un caveau que l'on n'ouvre qu'une fois par an. Le docteur Tobler [3], qui a pu y pénétrer, dit qu'il mesure douze pas de long du sud au nord, et il affirme n'y avoir trouvé aucun ossement. Ces précieuses reliques ont-elles disparu, soit qu'elles aient été réduites en poussière, soit qu'on les ait dispersées? Ou bien n'y ont-elles jamais été déposées, et ne serait-ce là qu'une sorte de cénotaphe qui leur aura été dédié près du berceau du Messie, pour lequel tant d'enfants ont eu l'honneur de perdre la vie? Je l'ignore; car les documents à ce sujet n'ont rien de précis.

Voici le passage de saint Matthieu où le meurtre des Innocents est raconté :

16. Alors Hérode, voyant que les mages s'étaient joués de lui, entra dans une grande colère, et il envoya tuer dans Bethléhem et dans tout son territoire tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis exactement des mages.

[1] Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 675.

[2] *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, l. II.

[3] *Bethlehem in Palästina*, p. 181.

17. Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie :

18. On a entendu dans Rama des cris, des plaintes et des gémissements lamentables, Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point être consolée, parce qu'ils ne sont plus[1].

Ces versets nous apprennent seulement ce massacre, sans nous donner aucun détail qui puisse soit confirmer, soit infirmer la tradition précédente. Quant à cette tradition elle-même, elle paraît avoir changé; car on lit dans Antonin de Plaisance, pèlerin du VIe siècle :

Milliario semis de Bethlehem, in suburbe David jacet David; sed et infantes quos occidit Herodes ipso in loco habent sepulcra, et videntur eorum sanctorum ossa[2].

« A un mille et demi de Bethléhem, dans le faubourg de David, est le tombeau de ce roi; les enfants qu'Hérode a fait mourir y ont également leurs sépulcres, et l'on y voit leurs saintes reliques. »

Au commencement du VIIIe siècle, vers l'année 728, on montrait à Tekoa l'endroit où autrefois Hérode avait fait massacrer les enfants.

Venerunt in villam magnam, quæ vocatur Thecoa, ad illum locum ubi infantes quondam occisi fuerant ab Herode. Ibi est nunc ecclesia, et ibi requiescit unus de prophetis[3].

« Ils arrivèrent à une grande bourgade appelée Thecoa [Tekoa], au lieu où les enfants avaient été jadis tués par Hérode. Là est maintenant une église; là aussi repose l'un des prophètes. »

Vers l'année 865, Bernard le Sage parle d'une église en l'honneur des saints Innocents martyrs, à côté et au midi de l'église Sainte-Marie, à Bethléhem.

Juxta hanc ecclesiam [Sanctæ Mariæ] est ad meridiem ecclesia beatorum martyrum Innocentium[4].

Au commencement de la domination franque, le Saxon Sæwulf, qui visita la Palestine dans le courant des années 1102 et 1103,

[1] Matthieu, c. II, v. 16-18.

[2] *Itinerar.* c. XXIX.

[3] Willibaldi *Hodœporicon*, p. 20.

[4] Bernardi Sapientis *Itinerarium*. (*Mémoires de la Société de géographie de Paris*, t. IV, p. 791.)

ne fait plus mention d'une église distincte, au midi et auprès de celle de Sainte-Marie, mais seulement d'un autel placé dans la partie méridionale de cette même église et sous lequel reposaient les restes de ces petits enfants, à l'endroit où ils avaient été égorgés par Hérode.

Innocentes quidem, qui infantes pro Christo infante ibidem ab Herode trucidati sunt, in australe parte ecclesiæ sub altare requiescunt[1].

Dans une description anonyme de la Terre sainte, écrite en latin au XIIe siècle, et que M. de Vogüé, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, a publiée comme appendice à son ouvrage sur les Églises de la Terre sainte, je trouve le passage suivant, relatif aux saints Innocents :

Innocentum pars maxima contra meridiem tertio milliario a Bethlehem sepulta quiescit[2].

« La plus grande partie des Innocents ont été ensevelis et reposent au troisième mille vers le midi de Bethléhem. »

Une autre description également anonyme et en français, qui date de 1187 et qui a été publiée de même par M. de Vogüé, à la suite de la précédente, place à Bethléhem le tombeau des Innocents.

Sus un mont est Bethléhem et la crèche où Nostre Sire fut mis quant il fut nes et envelopes de petits drapiaus; là est le lieu de la nativité et le lieu où li troi roi (Caspar, Melcior, Baltisar), qui vindrent d'Orient, adorèrent Nostre Seignor. Iluecques de costé le cuer destre est la cité où le puis est où l'estoile chai qui conduisait les trois rois. *Devers la senestre partie gisent li innocent*[3].

De ces divers textes il résulte que le lieu de la sépulture des saints Innocents ne peut être déterminé avec certitude. Ce qui semble le plus vraisemblable, c'est que le massacre ayant été exécuté en divers endroits, non-seulement à Bethléhem, mais encore dans tous les environs, comme nous l'apprend saint Matthieu, les dépouilles de ces tendres victimes furent enterrées aussi sur divers

[1] Sæwulfi *Relatio de peregrinatione ad Hierosolymam.* (*Mémoires de la Société de géographie de Paris*, t. IV. p. 848.)

[2] *Les Églises de la Terre sainte*, appendice, p. 412.

[3] *Ibid.* p. 448.

points, plutôt que recueillies dans un même caveau. Des autels et même une église ont pu être érigés en leur honneur, sans que, pour cela, ces autels et cette église s'élevassent sur leur tombeau, et le caveau que l'on montre depuis plusieurs siècles dans la crypte de Bethléhem, comme ayant reçu leurs restes, n'est peut-être qu'une ancienne grotte où quelques-uns de ces enfants ont été soit martyrisés, soit ensevelis. La tradition ensuite se sera généralisée, et, l'emplacement des autres tombeaux consacrés aux autres victimes ayant été oublié, la vénération publique sera demeurée uniquement attachée à cette chapelle souterraine dédiée à leur mémoire.

Quoi qu'il en soit, la procession des révérends pères franciscains qui, chaque jour, vers les quatre heures du soir, parcourt successivement les différents sanctuaires de cette crypte, en commençant par ceux que j'ai déjà décrits et dans l'ordre même où je les ai mentionnés, s'arrête tour à tour devant chacun de ces autels. Des nuages d'encens, des prières et des chants graves et majestueux renouvellent ainsi sous ces voûtes souterraines le souvenir des mystères qui s'y sont accomplis ou des événements qu'elles rappellent. Les trois premiers sanctuaires sont à la fois les plus saints et les moins contestables, et, sauf quelques détails plus ou moins légendaires, qui sont venus s'ajouter à la tradition primitive, on doit, si l'on est chrétien, les vénérer avec un respect d'autant plus profond qu'aucun doute sérieux sur leur authenticité ne peut subsister dans un esprit impartial. Les deux autres, celui de Saint-Joseph et celui des Saints-Innocents, ne sont point entourés de preuves semblables. Néanmoins, quand même les faits dont on y rattache la mémoire ne s'y seraient point réellement passés, quoi de plus convenable toutefois que d'honorer près du berceau du Christ saint Joseph, son père nourricier, et les nombreux enfants dont le sang fut versé par Hérode à l'avénement du Messie naissant et devint ainsi la première semence des martyrs? Dans tous les cas, lorsque la procession est parvenue à cette dernière grotte, il est difficile de ne pas se sentir intérieurement ému au moment où, dans un pareil lieu, une troupe de jeunes enfants de chœur bethléhémites entonne

cette belle hymne, l'une des plus touchantes parmi les chants de l'Église :

Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

Vos, prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

« Salut, fleurs des martyrs, que, sur le seuil même de la lumière, le persécuteur du Christ a moissonnées, comme un tourbillon emporte les roses naissantes.

« Ô vous, premières victimes du Christ, tendre troupeau immolé pour lui, vous vous jouez innocemment, sous l'autel même, avec des palmes et des couronnes. »

Du sanctuaire des Saints-Innocents, la procession, par divers détours, se rend, en laissant à droite le tombeau de saint Eusèbe, puis à gauche celui de sainte Paule et de sainte Eustochie et celui de saint Jérôme, à l'oratoire de ce grand docteur.

Située à l'extrémité septentrionale de la crypte, cette chapelle est voûtée et entièrement creusée dans le roc. Elle mesure environ huit pas de long sur sept de large, et est éclairée par une fenêtre qui donne dans le cloître latin. Un escalier de dix-huit marches la faisait autrefois communiquer directement elle-même avec ce cloître; mais il est actuellement muré. Un autel y a été érigé vers l'orient. Au-dessus est un assez bon tableau à l'huile, où est figuré saint Jérôme tenant la Bible entre ses mains. On croit, en effet, d'après la tradition commune, que cet oratoire n'est que l'ancienne cellule où, pendant de longues années, ce Père de l'Église aurait vaqué, durant l'été, à l'oraison, à l'étude des saintes Écritures et à la traduction de la Bible.

Ratio nominis, quia, ut tradit communis traditio et scriptum reliquit F. Bonifacius in libro II *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, S. Hieronymus æstivis temporibus in eo studiis vacabat et ex hebræo in græcum et e græco in latinum

transtulit sacra Biblia, vel, ut dicitur in Breviario, «Vetus Testamentum ex hebræo transtulit, Novum, jussu Damasi, græcæ fidei reddidit, magna etiam ex parte explicavit[1].»

De l'oratoire de Saint-Jérôme, la procession, en revenant sur ses pas, s'arrête successivement devant quatre tombeaux : le premier est celui de saint Jérôme lui-même.

Ce célèbre docteur de l'Église vécut plus de cinquante ans à Bethléhem, non loin de la crèche du Sauveur, occupé à la fois, dans sa retraite, aux œuvres de la pénitence et de sa propre sanctification, et à l'édification de l'Église entière, qui le regardait comme l'une de ses lumières et l'un de ses plus fermes soutiens. Consulté de toutes parts, il était, du fond de sa cellule, l'un des oracles de la chrétienté, soit qu'il fallût confondre les hérétiques, soit qu'on eût recours à sa science profonde pour l'interprétation des saintes Écritures. C'est là aussi qu'il s'éteignit de vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Il voulut être enterré près de la Crèche, et son corps fut déposé dans un caveau pratiqué dans le roc, à quelque distance au sud de l'oratoire qui porte son nom. On sait que ses restes précieux furent ensuite transportés à Rome, où on les vénère encore aujourd'hui dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, autrement dite *Sancta Maria ad præsepe*, parce qu'elle renferme aussi, comme je l'ai déjà dit, quelques débris de la crèche de Bethléhem.

Dans la même chapelle sépulcrale, vis-à-vis de l'autel qui remplace le tombeau vide de saint Jérôme, c'est-à-dire vers l'est, cet autel regardant l'ouest, est le tombeau commun de sainte Paule et de sainte Eustochie. Leurs cendres n'y reposent plus maintenant. Quaresmius, qui parle de cette disparition comme étant déjà constatée de son temps, nous apprend aussi que les inscriptions en vers que saint Jérôme avait fait placer, l'une sur le devant de la chambre sépulcrale, l'autre sur la pierre tumulaire qui recouvrait le corps de sainte Paule, ne se voyaient pas davantage.

Voici la première, telle que nous la trouvons à la fin de la lettre

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 676.

adressée par ce docteur à Eustochie et contenant l'éloge de la mère de cette sainte :

Aspicis angustum præcisa in rupe sepulcrum?
Hospitium Paulæ est, cœlestia regna tenentis.
Fratrem, cognatos, Romam patriamque relinquens,
Divitias, sobolem, Bethlemiti conditur antro.
Hic præsepe tuum, Christe, atque hic mystica magi
Munera portantes, hominique Deoque dedere[1].

« Vois-tu ce sépulcre étroit, creusé dans le roc? C'est l'asile de Paule, qui occupe maintenant le royaume des cieux. Son frère, ses parents, Rome, sa patrie, ses richesses, ses enfants, elle quitta tout pour être ensevelie dans la grotte de Bethléhem. Ici, ô Christ, est ta crèche; ici les mages, t'apportant leurs présents mystiques, te les offrirent comme à un homme et comme à un Dieu. »

La seconde inscription, qui était gravée sur le tombeau même, était conçue en ces termes :

Scipio quam genuit, Pauli fudere parentes,
Gracchorum soboles, Agamemnonis inclyta proles,
Hoc jacet in tumulo : Paulam dixere priores.
Eustochii genitrix, Romani prima senatus,
Pauperiem Christi et Bethlemitica rura secuta est.

« La fille de Scipion et des Paules, l'héritière des Gracques, l'illustre postérité d'Agamemnon, est étendue dans ce tombeau : on l'appelait Paule. Ce fut la mère d'Eustochie; la première du sénat romain, elle préféra à Rome la pauvreté du Christ et les champs de Bethléhem. »

Ces vers touchants ne manquent pas d'une certaine pompe et d'une solennité qui serait peut-être emphatique, s'il ne s'agissait pas ici d'une femme de la première noblesse romaine, qui avait renoncé à l'opulent éclat de sa position et à toutes les splendeurs de la capitale du monde, pour embrasser une vie de sacrifices, d'humilité et d'abnégation près de la crèche du Sauveur. Arrivée en Palestine, elle commença d'abord par vénérer avec respect, accompagnée de sa fille Eustochie, la plupart des lieux qu'avait consacrés jadis la présence du Christ. A Bethléhem, nous dit saint

[1] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 906, édit. Migne.

Jérôme en racontant sa vie, elle s'écria, saisie d'un saint transport :

Et ego misera atque peccatrix, digna sum judicata deosculari præsepe in quo Dominus parvulus vagiit, orare in spelunca in qua virgo puerpera Dominum fudit infantem! Hæc requies mea, quia Domini mei patria est. Hic habitabo, quoniam Salvator elegit eam[1].

«Et moi, misérable pécheresse, j'ai été jugée digne de baiser la crèche qui entendit les vagissements d'un Dieu petit enfant, de prier dans la grotte où une vierge, devenue mère, enfanta un Dieu! Ce sera ici le lieu de mon repos, puisque c'est la patrie de mon Dieu. C'est ici que j'habiterai, car c'est la demeure choisie par le Sauveur.»

Après un court séjour dans cette ville, elle poursuivit avec sa fille son pieux pèlerinage en Palestine et en Égypte; puis, de retour à Bethléhem, elle s'y fixa pour toujours et y fonda un monastère d'hommes et trois monastères de femmes.

Post virorum monasterium, quod viris tradiderat gubernandum, plures virgines quas e diversis provinciis congregarat, tam nobiles quam medii et infimi generis, in tres turmas monasteriaque divisit : ita duntaxat, ut in opera et in cibo separatæ, psalmodiis et orationibus jungerentur..... Mane, hora tertia, sexta, nona, vespere, noctis medio, per ordinem psalterium cantabant..... Die tantum dominico ad ecclesiam procedebant, ex cujus habitabant latere. Et unumquodque agmen matrem propriam sequebatur : atque inde pariter revertentes, instabant operi distributo, et vel sibi vel cæteris indumenta faciebant[2].

«Après le monastère des hommes, dont elle avait confié l'administration à des hommes, elle rassembla de diverses provinces un certain nombre de vierges, les unes nobles, les autres de la classe moyenne, d'autres enfin d'une basse extraction, et les partagea en trois groupes et en trois monastères, de telle sorte que, séparées seulement pour le travail et la nourriture, elles se réunissaient pour les psalmodies et pour l'oraison..... A prime, à tierce, à sexte, à none, à vêpres, à matines, elles chantaient alternativement le psautier..... Le dimanche, elles se rendaient processionnellement à l'église, à côté de laquelle elles habitaient. Chaque groupe était conduit par une mère particulière : puis elles revenaient de même, et se remettaient à la tâche qui leur avait été donnée, en faisant des vêtements, soit pour elles-mêmes, soit pour d'autres.»

De ce passage il résulte que ces trois derniers monastères, con-

[1] *Hieronymi opera omnia*, t. I. p. 885. — [2] *Ibid.* p. 896.

tenus dans la même enceinte, puisque les religieuses qui y étaient renfermées séparément priaient et chantaient les psaumes en commun, même au milieu de la nuit, étaient situés latéralement à l'église : « ad ecclesiam procedebant, ex cujus habitabant latere. » Si cette église, comme je le suppose, est celle de la Nativité ou de Sainte-Marie, il s'ensuit que ces trois monastères, ou plutôt ce monastère unique divisé en trois compartiments occupait la place de l'un des trois monastères qui s'élèvent actuellement autour de cette même basilique, celui des Latins, celui des Grecs et celui des Arméniens. Ce qui prouve encore que ce triple couvent avoisinait la Crèche et par conséquent l'église de Sainte-Marie, c'est un autre passage tiré de la même lettre de saint Jérôme et dans lequel ce docteur nous représente Eustochie près du lit de sa mère mourante, lui prodiguant ses soins avec une tendresse toute filiale et ne les interrompant un instant que pour courir à la grotte de la Nativité, afin d'obtenir du Seigneur la guérison de sa mère ou la faveur de mourir avec elle.

Quibus illa precibus, quibus lamentis et gemitu, inter jacentem matrem et specum Domini discurrit, ne privaretur tanto contubernio, ne illa absente viveret, ut eodem feretro portaretur[1]!

Cette sainte femme s'éteignit doucement malgré les efforts du dévouement et de l'amour, au milieu d'un concours considérable d'évêques, de prêtres, de lévites, de religieux et de religieuses, venus de tous les points de la Palestine pour être témoins de ses derniers moments et assister à ses funérailles.

Aderant Ierosolymorum et aliarum urbium episcopi, et sacerdotum inferioris gradus ac levitarum innumerabilis multitudo. Omne monasterium virginum et monachorum chori repleverant. Statimque ut audivit Sponsum vocantem : « Surge, veni, proxima mea, speciosa mea, columba mea. Quoniam ecce hyems transiit et recessit, pluvia abiit sibi[2], » læta respondit : « Flores visi sunt in terra, tempus sectionis advenit[3], » et « Credo videre bona Domini in terra viventium[4]. »

[1] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 903, édit. Migne.

[2] *Cantique des Cantiques*, c. II, v. 10, 11.

[3] *Cantique des Cantiques*, chapitre II, v. 12.

[4] *Psaume* XXVI, v. 13.

Ex hinc non ululatus, non planctus, ut inter sæculi homines fieri solet, sed psalmorum linguis diversis examina concrepabant. Translataque episcoporum manibus et cervicem feretro subjicientibus, cum alii pontifices lampadas cereosque præferrent, alii choros psallentium ducerent, in media ecclesia speluncæ Salvatoris est posita. Tota ad funus ejus Palæstinarum urbium turba convenit.....

Quodque mirum sit, nihil pallor mutaverat faciem, sed ita dignitas quædam et gravitas ora compleverat, ut eam putares non mortuam sed dormientem. Græco, latino, syroque sermone psalmi in ordine personabant; non solum triduo, donec subter ecclesiam et juxta specum Domini conderetur; sed et per omnem hebdomadam, cunctis qui venerant suum funus et proprias credentibus lacrimas. Venerabilis virgo filia ejus Eustochium, quasi ablactata super matrem suam, abstrahi a parente non poterat : deosculari oculos, hærere vultui, totum corpus amplexari et se cum matre velle sepeliri[1].

« On voyait là réunis les évêques de Jérusalem et d'autres villes, et une foule innombrable de prêtres d'un degré inférieur, ainsi que de lévites. Tout le monastère était rempli de chœurs de vierges et de moines. Dès qu'elle eut entendu l'Époux qui l'appelait : « Lève-toi, viens, mon amie, ma belle, ma colombe; car « l'hiver est passé et a disparu, la pluie a cessé, » elle répondit avec joie : « Les « fleurs commencent à se montrer sur la terre, le temps d'émonder est arrivé, » et « Je crois voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants. »

« Alors ce ne furent point des hurlements plaintifs et des gémissements, comme cela a coutume d'avoir lieu parmi les hommes du siècle; mais on entendait partout retentir des psaumes en des langues diverses. Transportée par la main des évêques qui soutenaient sur leurs épaules sa litière funèbre, précédée d'autres pontifes qui tenaient des cierges et des flambeaux, pendant que d'autres encore conduisaient des chœurs chantant des psaumes, elle fut placée au milieu de l'église de la grotte du Sauveur. De toutes les villes de la Palestine on accourut à ses funérailles.....

« Chose étonnante, la pâleur n'avait en rien changé ses traits; son visage tout entier était empreint d'une solennelle dignité; on eût dit qu'elle n'était point morte, mais qu'elle dormait. Des psaumes en grec, en latin, en syriaque étaient chantés tour à tour, non-seulement pendant trois jours, jusqu'à ce qu'elle fût ensevelie sous l'église, près de la grotte du Seigneur, mais encore pendant une semaine entière, tous ceux qui étaient venus regardant cette perte comme la leur propre et ce deuil comme leur étant personnel. Sa sainte fille, la vierge Eustochie, comme un enfant qu'on veut sevrer, s'attachait à sa mère et ne pouvait

[1] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 904.

en être arrachée. Elle lui baisait les yeux, était collée à son visage, embrassait tout son corps et répétait qu'elle voulait être enterrée avec sa mère. »

A la fin de cette lettre admirable, saint Jérôme nous apprend que ce fut lui-même qui grava sur le tombeau de Paule l'épitaphe que j'ai rapportée plus haut :

Incidi elogium sepulcro tuo, quod huic volumini subdidi, ut quocumque noster sermo pervenerit, te laudatam, te in Bethlehem conditam lector agnoscat.

Je n'ai pu résister à la tentation de citer ces éloquents fragments, d'abord à cause de leur beauté même, ensuite parce qu'ils font connaître la sainte et noble femme dont il s'agit ici, et enfin parce qu'ils nous fournissent des renseignements précieux sur l'emplacement de son tombeau. Après avoir été exposée durant trois jours à la vénération publique au milieu de l'église de la Nativité, elle fut descendue dans la crypte et ensevelie près de la grotte du Seigneur : « Donec subter ecclesiam et juxta specum Domini conderetur. »

Au moyen âge, à l'époque de l'arrivée des croisés, sainte Paule et sainte Eustochie, sa fille, reposaient, au dire de Sæwulf, dans la partie méridionale de l'église Sainte-Marie, non loin des saints Innocents.

Duæ etiam sacratissimæ mulieres, Paula et filia ejus, Eustochium virgo, similiter ibi [in australi parte ecclesiæ S. Mariæ] requiescunt[1].

Dans la description anonyme publiée par M. de Vogüé, et qu'il croit avoir été composée vers 1130, le passage suivant place en dehors de l'église, près de la porte, le tombeau des deux saintes :

Exeuntibus autem de ecclesia, prope portam, sunt due cripte, una superior, et altera inferior. In superiori jacet beatissima Paula, ad cujus pedes jacet ejus filia, scilicet sacratissima virgo Eustochium. Descenditur vero ad inferiorem criptam per multos gradus, et ibi est sepulcrum in quo jacet sacratissimum corpus beatissimi Hieronimi, doctoris eximii[2].

[1] Sæwulfi *Relatio de peregrinatione*, etc. (*Mémoires de la Société de géographie de Paris*, t. IV, p. 848.)

[2] *Les Églises de la Terre sainte*, appendice, p. 413.

Saint Jérôme, au contraire, comme on le voit, dit formellement que le tombeau de sainte Paule était sous l'église même, non loin de la Crèche. Il n'indique pas, à la vérité, son orientation par rapport à ce sanctuaire, mais de son assertion il résulte au moins que la place primitive de ce tombeau ne doit être cherchée ni dans l'église, ni hors de l'église, mais bien sous l'église, dans le voisinage de la grotte de la Nativité. Ce tombeau a-t-il été déplacé à une certaine époque, comme semblent le donner à supposer les témoignages de quelques pèlerins du moyen âge, ou ces témoignages sont-ils inexacts? C'est ce qu'il me paraît difficile de dire.

Actuellement, l'endroit où on le montre n'est nullement en désaccord avec l'affirmation de saint Jérôme; car il se trouve précisément sous l'église et à une faible distance de la grotte de la Nativité.

Sainte Paule avait passé vingt ans dans sa retraite de Bethléhem. Sa fille Eustochie, imitatrice de ses vertus, vécut encore quinze ans après elle. Elle dirigea le monastère de femmes fondé par sa mère et qui renfermait cinquante vierges.

Quid Eustochio fortius, dit saint Jérôme dans une de ses lettres à Pammachius, quæ nobilitatis portas et arrogantiam generis consularis virginali proposito fregerit, et in urbe prima primum genus subjugaverit pudicitiæ[1]?

« Qu'y a-t-il de plus courageux qu'Eustochie, qui, par sa virginale résolution, a brisé les portes de la noblesse et l'arrogance d'un sang consulaire, et qui, dans la première ville, a réduit sous le joug de la chasteté la première race du monde? »

Elle édifiait par une vie exemplaire toutes les religieuses confiées à ses soins. Sa mort arriva l'an 419 de notre ère. Inséparable de sa mère, tant que celle-ci avait vécu, lorsqu'elle eut, à son tour, rendu le dernier soupir, on la réunit dans le même tombeau à celle qu'elle avait si profondément aimée.

M. de Chateaubriand a signalé depuis longtemps en cet endroit, au-dessus d'un petit autel, un assez bon tableau, qui représente la

[1] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 640, édit. Migne.

mère et la fille mortes et couchées dans le même cercueil. « Par une idée touchante, dit-il, le peintre a donné aux deux saintes une ressemblance parfaite. On distingue seulement la fille de la mère à sa jeunesse et à son voile blanc[1]. »

Saint Jérôme fut vivement affligé de cette mort, qui lui enlevait l'une de ses filles spirituelles les plus pieuses et les plus instruites. Digne héritière des vertus de sa mère et digne élève de ce grand docteur, qui lui avait enseigné les saintes Écritures, elle avait fait refleurir dans son monastère les éminentes qualités de Paule, que Bethléhem crut perdre une seconde fois, le jour où Eustochie rendit elle-même sa belle âme à Dieu.

Quelque temps après ce cruel événement, saint Jérôme, dans sa CXLIII^e lettre, adressée à Alypius et à Augustin, s'excuse sur diverses maladies, et en même temps sur la douleur que lui avait causée la mort d'Eustochie, d'avoir négligé de réfuter les livres du faux diacre Annianus, lequel avait embrassé l'hérésie des Pélagiens.

Quod autem quæritis utrum rescripserim contra libros Anniani, pseudodiaconi Celedensis, qui copiosissime pascitur (nimirum Pelagii hæresi), ut alienæ blasphemiæ verba frivola subministret, sciatis me ipsos libros in schedulis missos a sancto fratre nostro Eusebio presbytero suscepisse, non ante multum temporis, et exinde vel ingruentibus morbis, vel dormitione sanctæ et venerabilis filiæ vestræ Eustochii, ita doluisse, ut propemodum contemnendos putarem[2].

L'année suivante (420), il succomba lui-même, brisé par l'âge, par les infirmités, les mortifications et aussi par les immenses travaux qui avaient rempli sa vie. Il avait fait creuser, de son vivant, son tombeau près de la crypte de la Nativité et de la cellule où il avait passé de longues années dans l'étude et dans la prière. On lit, en effet, dans une ancienne biographie de ce saint :

Porro beatus Hieronymus, dum adhuc viveret, scalpendo saxum, in ingressu speluncæ Dominici præsepis, sepulcrum sibi fecerat non longe a sepulcro præ-

[1] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. I, p. 306. — [2] *Hieronymi opera*, t. I, p. 1181.

dictarum sanctarum [sanctæ Paulæ et sanctæ Eustochii], ubi, sæculi perversitate devicta, sepultus est pridie calendas octobris[1].

Dans une autre biographie, également anonyme, de ce saint, on lit de même :

Os enim speluncæ ad ingrediendum omnino angustum est. In cujus itaque ore, id est in ipso præsepii ingressu, beatus Hieronymus saxum scalpendo monumentum sibi fieri jussit[2].

Antonin de Plaisance, dont le pèlerinage remonte au VIe siècle, s'exprime à ce sujet en des termes identiques :

Hieronymus presbyter..... in ipsius ore speluncæ [Nativitatis] petram sculpsit, et ob devotionem Salvatoris ibidem sibi monumentum fecit[3].

D'après l'indication que nous fournit la première des deux biographies que je viens de citer, on voit que le tombeau de saint Jérôme avoisinait celui de sainte Paule et de sainte Eustochie, ce qui s'accorde très-bien avec la tradition actuelle, puisque l'on montre aujourd'hui ces deux tombeaux dans la même grotte.

Après s'être arrêtée devant l'autel de Sainte-Paule et de Sainte-Eustochie, la procession, en continuant à revenir sur ses pas, fait une dernière halte devant le tombeau d'Eusèbe de Crémone. L'autel dédié à ce pieux disciple de saint Jérôme est tourné vers le nord; il ne renferme plus maintenant ses reliques. Eusèbe, originaire de Crémone, quitta sa patrie pour venir en Palestine se placer sous la direction spirituelle de saint Jérôme; il fit bientôt sous cet éminent docteur de tels progrès dans la science et dans la vertu, que celui-ci le nomma abbé du monastère de Bethléhem. Il ne survécut que deux ans à son maître et mourut en odeur de sainteté. On l'enterra non loin de saint Jérôme dans un passage souterrain, autrefois fermé probablement et qui n'a été ouvert ou, du moins, dont il n'est question que depuis 1556. Ce passage établit une communication entre l'oratoire de Saint-Jérôme, ainsi que la chapelle où l'on montre son tombeau et celui de sainte Paule et

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 208, édit. Migne.

[2] *Hieronymi opera*, t. I, p. 213.

[3] Antonini Placent. *Itinerar.* c. XXIX.

de sainte Eustochie, d'une part, et le reste de la crypte, d'autre part.

La procession rentre ensuite dans l'église de Sainte-Catherine par l'escalier de vingt-trois marches que j'ai mentionné.

J'ai terminé l'examen succinct de la crypte de la basilique; il me reste, avant de quitter ce beau monument, à dire quelques mots sur l'époque probable de sa fondation.

Suivant plusieurs archéologues, les nefs seules seraient antiques; l'ancien chœur, trouvé insuffisant, aurait été renversé sous Justinien et remplacé par celui qui existe encore aujourd'hui; suivant d'autres, le monument primitif aurait disparu en entier, et la basilique actuelle serait l'œuvre de Justinien, moins, bien entendu, le toit de charpente, qui a été refait plusieurs fois, et quelques portions des murs extérieurs, qui ont été restaurées; moins aussi la décoration mosaïcale, dont il ne subsiste plus, comme nous l'avons dit, qu'un certain nombre de débris et qui date seulement de l'époque franque.

Contrairement au premier de ces deux systèmes, M. de Vogüé[1] fait remarquer que l'unité de plan et l'harmonie de cette église semblent prouver l'unité de conception et d'exécution et repousser l'opinion qui voudrait y voir l'œuvre de deux époques différentes, et qu'en outre la présence, sous la plus grande moitié du chœur, de la crypte pour laquelle l'église a été construite démontre, si l'on admet l'antiquité de la nef, que le chœur primitif ne devait pas différer beaucoup du chœur actuel.

Le second système ne paraît pas plus plausible à ce savant archéologue, parce qu'il trouve de notables différences entre l'église de Bethléhem et les autres œuvres de Justinien. Il en conclut donc que ce monument, qui semble avoir été bâti d'un seul jet, est tout entier l'ouvrage de Constantin, que nous savons avoir élevé une basilique au-dessus de la grotte de la Nativité.

J'ai déjà cité les passages d'Eusèbe et du pèlerin de Bordeaux

[1] *Les Églises de la Terre sainte*, p. 54.

ayant trait à cette construction. J'ai pareillement rapporté ceux des historiens ecclésiastiques Socrate et Sozomène, qui en font honneur à sainte Hélène, et non plus à Constantin. En réalité, selon toute apparence, si sainte Hélène conçut d'abord la pensée d'ériger la basilique de la Nativité, ce fut Constantin qui se chargea de mettre à exécution le projet de sa mère.

Les critiques qui prétendent que ce premier édifice a été complétement détruit, et que celui que l'on voit maintenant date de Justinien, se fondent sur un passage d'Eutychius[1], dans lequel ce patriarche d'Alexandrie raconte, l'an 937 de notre ère, que Justinien, trouvant l'église de Bethléhem trop petite, ordonna de l'abattre, afin de construire à sa place un monument plus remarquable et de plus grandes dimensions. Les travaux achevés, l'architecte se rendit à Constantinople pour présenter un rapport à l'empereur sur la manière dont il avait compris et exécuté ses ordres. Celui-ci prétendit que l'église ne répondait pas à ses plans, qu'elle était mal éclairée, conçue dans des proportions peu élégantes, et, mécontent de son agent, qu'il accusait, en outre, de malversation, il ordonna de le décapiter.

Cette histoire paraît à M. de Vogüé tout à fait dénuée de vraisemblance. Écrite quatre siècles après le règne de Justinien et n'ayant pas, par conséquent, l'autorité d'un témoignage contemporain, elle est, d'ailleurs, contredite, selon lui, par le monument lui-même, qui n'est nullement obscur et dont les proportions sont aussi vastes qu'harmonieuses. De plus, comme l'observe encore M. de Vogüé, Procope, historiographe de Justinien, ne mentionne pas l'église de la Nativité au nombre des édifices, soit fondés, soit relevés par cet empereur, ce qu'il n'eût pas manqué, sans doute, de faire dans le livre *De Ædificiis*, qu'il a consacré aux constructions dues à son maître, si celui-ci en eût été l'auteur.

En résumé, dans son ouvrage des Églises de la Terre sainte, car, depuis, son opinion s'est un peu modifiée, M. de Vogüé croit que

[1] Eutychii *Ann.* t. II. p. 161.

l'invraisemblance du récit d'Eutychius, le silence de Procope et les caractères architecturaux du monument sont trois preuves en faveur de l'opinion qui regarde cet édifice, tel qu'il existe encore aujourd'hui en grande partie, comme étant l'œuvre non de Justinien, mais de Constantin lui-même.

M. l'abbé Michon avait adopté d'abord ce sentiment; mais, lors de son second voyage en Palestine, après une nouvelle et plus complète étude de cette basilique, il crut y reconnaître deux architectures distinctes.

Le narthex, dit-il [1], et le mur méridional appartiennent à la construction de sainte Hélène..... Si maintenant nous examinons la partie la plus récente, nous trouvons intérieurement les grands murs lisses, percés de fenêtres en plein cintre, telles qu'on les voit au mur méridional de l'enceinte du temple à Jérusalem, où fut élevée la basilique de Justinien, Sainte-Marie-Néas; mêmes cintres, même appareil.

Le plan nous offre trois grandes absides. Or les trois absides sont essentiellement byzantines. Nous ne les avons pas à Rome au temps des grandes constructions des basiliques. Toujours l'abside unique au centre..... Il faut descendre beaucoup pour trouver à Rome une basilique en forme de croix, terminée par trois absides, l'une au chevet et deux autres aux extrémités du transept...

M. de Vogüé, poursuit-il plus loin (p. 13), attaque l'authenticité du récit d'Eutychius, qu'il appelle une légende plutôt inspirée par les souvenirs d'un sérail musulman que par les traditions de l'empire byzantin; mais le mécontentement de Justinien est nettement indiqué. Cette église, sur le plan des anciennes basiliques, n'avait aucun rapport avec le type des monuments à coupoles, qui plaisait à Justinien et qu'il fit réaliser plus tard à Constantinople dans la célèbre église de Sainte-Sophie. Il résulte de ces détails d'Eutychius, que nous n'avons nulle raison sérieuse de révoquer en doute, que l'envoyé de Justinien garda le plus d'argent qu'il put des grosses sommes que l'empereur lui avait confiées pour faire de l'église de Bethléhem un monument splendide; qu'il se contenta de l'ancienne nef restaurée; qu'il ne toucha pas à l'atrium extérieur, au narthex, au mur même méridional de la nef, mais qu'il enclava toute la grotte de la Nativité, ce que voulait surtout le clergé de Bethléhem.

Plus bas il ajoute (p. 15):

La première basilique, celle dont nous avons le narthex et le mur méridional

[1] *Vie de Jésus, suivie des Évangiles parallèles*, t. II. *éclaircissements*, p. 8 et suiv.

avec portes et fenêtres en plate-bande, n'avait qu'une grande abside répondant à la nef centrale. Cette abside laissait en dehors l'entrée de la grotte de la Nativité..... Nous avons ainsi l'explication de ce mot d'Eutychius, que Justinien trouva trop petite l'église antérieure, probablement dans un état complet de délabrement depuis l'invasion des Samaritains.

Pour mon compte, j'incline volontiers à penser, avec M. l'abbé Michon, que la basilique primitive n'avait qu'une abside à l'orient, et que, par conséquent, les deux absides du transept sont une adjonction de Justinien. M. de Vogüé, du reste, n'est pas loin maintenant d'adopter cette opinion. Mais où je diffère de sentiment avec M. l'abbé Michon, c'est lorsqu'il affirme que cette abside unique laissait en dehors l'entrée de la grotte de la Nativité, qui n'aurait été comprise que plus tard par Justinien dans l'enceinte de la basilique agrandie. Les divers textes, en effet, invoqués par M. de Vogüé et que j'ai moi-même cités après lui, en les empruntant à Eusèbe, à Socrate, à saint Jérôme et à Sozomène, tous écrivains antérieurs à Justinien, prouvent que, de leur temps, la grotte de la Nativité n'était pas en dehors de la basilique, mais bien sous cette basilique, qui même, dans saint Jérôme, est appelée l'*église de la grotte du Sauveur*, évidemment parce qu'elle renfermait cette crypte sacrée.

Translataque episcoporum manibus... *in media ecclesia speluncæ Salvatoris* est posita... donec *subter ecclesiam* et *juxtà specum Domini* conderetur[1].

« Transportée par la main des évêques... elle [sainte Paule] fut déposée *au milieu de l'église de la grotte du Sauveur*... jusqu'à ce qu'elle fût ensevelie *sous l'église, près de la grotte du Seigneur.* »

Il faut donc admettre que cette crypte s'étendait sous la basilique primitive, en d'autres termes, sous la basilique constantinienne. Or, ceci admis, il s'ensuit, contrairement au récit d'Eutychius et à la conclusion qu'en tire M. l'abbé Michon, que l'agrandissement de cet édifice par Justinien fut très-peu considérable, les adjonctions dues à cet empereur s'étant bornées probablement aux deux absides

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 904, édit. Migne.

du transept, à moins que l'abside du chevet n'ait été un peu reculée en même temps. Mais comme la crypte de la Nativité règne sous le milieu du chœur, et qu'en outre cette partie de l'église est ornée de colonnes et de demi-colonnes corinthiennes, identiques à celles de la nef, lesquelles paraissent bien dater de l'époque de Constantin, on est amené naturellement à conclure que, à part les faibles additions dont j'ai parlé, la basilique primitive a dû avoir à peu près la même étendue et la même configuration que l'église actuelle. Les fenêtres en plein cintre de l'intérieur peuvent néanmoins être attribuées également à Justinien, ainsi que le remaniement d'une partie des murs extérieurs.

Une troisième opinion veut que l'empereur Manuel Comnène Porphyrogénète soit, dans la dernière partie du XIIe siècle, l'auteur de ce monument, tel qu'il existe maintenant, la basilique qu'avaient trouvée les croisés, lors de leur entrée en Palestine, étant depuis tombée en ruine.

Cette assertion a pour fondement un passage du Grec Jean Phocas, que j'ai déjà mentionné, à propos des mosaïques dont cette église fut ornée sous le règne de cet empereur.

C'est, dit-il, la main de mon auguste maître [l'empereur Manuel Comnène Porphyrogénète] qui a fait relever ce temple et l'a orné tout entier de mosaïques dorées.

Ce texte paraît à M. de Vogüé empreint d'une évidente exagération, et je partage complétement son avis; car attribuer à ce monarque la reconstruction de cette basilique, c'est une assertion contre laquelle proteste le monument lui-même, qui accuse une bien plus grande ancienneté. L'empereur Manuel a pu, en embellissant l'église de mosaïques, y effectuer en même temps des réparations soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, ce que je suis loin de contester; mais l'édifice, dans son ensemble, dans son plan et dans toutes les principales parties de sa distribution intérieure, est bien certainement antérieur au XIIe siècle. Quant à l'ornementation mosaïcale attribuée par Jean Phocas, d'une manière exclusive, à son souverain, on a vu plus haut qu'une part aussi devait en revenir aux croisés, et qu'elle

fut exécutée avec le concours de l'Occident et de l'Orient, comme semblent le témoigner les inscriptions latines mêlées aux inscriptions grecques qu'a copiées Quaresmius et qui sont aujourd'hui en grande partie effacées.

Lorsque les croisés parvinrent en Palestine, ils trouvèrent la basilique de Bethléhem debout et au pouvoir des chrétiens, et Tancrède, en y arborant sa bannière, à la tête d'une faible avant-garde de cent chevaliers bien armés, la préserva de la destruction que subirent plusieurs églises situées hors des remparts de la Ville sainte.

Après la prise de Jérusalem par Saladin, vainqueur, en 1187, de Gui de Lusignan, à la fameuse bataille de Hattin, l'église qui nous occupe fut respectée par les musulmans.

En 1192, l'évêque de Salisbury obtint de Saladin que, outre un petit clergé indigène, deux prêtres latins avec leurs diacres seraient attachés à cette basilique.

Dans le courant du siècle suivant, les religieux de Saint-François vinrent s'établir dans le cloître où ils sont encore aujourd'hui.

En 1482, le plomb de la toiture de l'église étant très-endommagé, ainsi que les poutres de cèdre qui le soutenaient, Édouard IV, roi d'Angleterre, fournit le plomb dont on avait besoin, et Philippe, duc de Bourgogne, le bois de charpente. Ces nouvelles poutres, de sapin, travaillées à Venise par des ouvriers de cette ville, d'après les mesures qu'avaient envoyées les franciscains, furent ensuite transportées par mer à Jaffa et de là, à dos de chameau, à Bethléhem.

Peu à peu les belles mosaïques qui ornaient l'intérieur de l'église se dégradèrent, et les murs latéraux perdirent leur revêtement de marbre, arraché pièce à pièce soit par les musulmans, soit même quelquefois par les chrétiens.

En 1672, la basilique avait passé des mains des Latins dans celles des Grecs, et le toit fut de nouveau réparé par eux à cette époque.

En 1690, elle fut rendue aux Latins, sur les instances de l'ambassade de France à Constantinople; mais, en 1758, les Grecs

l'usurpèrent une seconde fois, et, depuis lors, ils en sont restés maîtres avec les Arméniens.

En 1842, ils y firent quelques nouvelles restaurations. Néanmoins ils se contentent toujours les uns et les autres d'officier dans le chœur, qu'ils ont séparé depuis longtemps de la nef par un mur de clôture, ce qui détruit d'une manière très-fâcheuse l'harmonie du monument. La nef, ainsi abandonnée, sert de promenade publique et de bazar, et les schismatiques aiment mieux la voir profaner par les infidèles que de voir les Latins y célébrer leur culte. Combien il serait à souhaiter qu'une rivalité aussi déplorable eût enfin un terme! Sans vouloir réclamer actuellement pour les catholiques, comme on l'a fait autrefois, la propriété de la basilique entière, en invoquant leurs anciens droits, j'appellerais, pour mon compte, de tous mes vœux, un arrangement à l'amiable, tendant à un rapprochement réciproque et en vertu duquel la basilique, à des heures différentes et marquées, appartiendrait tout entière, pour l'exercice du culte, ainsi que les divers sanctuaires de la crypte, aux trois grandes divisions de la communauté chrétienne. Ou bien, si cette propriété en commun et indivise soulevait des difficultés, ne pourrait-on pas stipuler, par un traité, que la basilique, dont les nefs sont maintenant, de fait, abandonnées par les Grecs et par les Arméniens, serait divisée d'une manière à peu près égale, au moyen de balustrades ou de grilles qui ne rompraient pas l'harmonie de l'édifice, entre les trois communautés : latine, grecque et arménienne?

Dans l'état actuel des choses et des esprits, l'une ou l'autre seulement de ces deux combinaisons me paraît propre à diminuer les antipathies et à concilier, s'il est possible, des réclamations et des intérêts opposés. Par là aussi l'intérieur des cinq nefs serait rendu au culte et retiré à la profanation; en outre, quand bien même les Latins n'auraient la jouissance que d'une partie de la basilique, de celle, par exemple, qui avoisine leur couvent, ils seraient toutefois beaucoup moins à l'étroit qu'ils ne le sont maintenant dans la petite église de Sainte-Catherine.

Disons maintenant un mot des trois couvents qui sont contigus à la basilique; et d'abord parlons du couvent latin.

Ce couvent, qui longe vers le nord la basilique dans toute l'étendue de son aile septentrionale, passe pour tenir la place de l'un de ceux qu'avait bâtis sainte Paule.

Quelques-uns croient, dit Quaresmius, que c'était l'hôtellerie des pèlerins ou l'un des quatre monastères fondés par la sainte et vénérable Paule à Bethléhem, et plus probablement celui des hommes, qui, parmi ses moines, comptait saint Jérôme. Jusqu'à ce jour, en effet, on montre dans sa partie septentrionale un emplacement assez vaste, actuellement découvert, où était le grand réfectoire des religieux et appelé encore à présent, comme autrefois, le réfectoire de Saint-Jérôme[1].

Quoi qu'il en soit, ce monastère a été réparé à plusieurs reprises, et en dernier lieu, il y a une vingtaine d'années. Il domine l'Oued el-Kharoubeh.

Les bâtiments, solidement construits, sont divisés en deux compartiments distincts, l'un réservé aux moines, l'autre affecté aux pèlerins étrangers. Les cellules destinées à ceux-ci sont propres et bien tenues. Le divan, qui sert à la fois de salle de réception et de réfectoire, est orné de plusieurs tableaux. D'un côté on voit les portraits de Robert, roi de Sicile, et de Sanche, sa femme, qui achetèrent du sultan d'Égypte, pour des sommes très-considérables, les sanctuaires les plus vénérés de la Palestine, et les cédèrent ensuite au Saint-Siége, qui en confia la garde aux franciscains par une bulle de Clément V (*Nuper carissima*) datée d'Avignon, 21 novembre 1342. A ces deux portraits répondent, du côté opposé, ceux de l'empereur actuel d'Autriche et de l'impératrice, sa femme.

Les pères sont au nombre de neuf. On compte également neuf frères. Je trouvai dans le père président un religieux italien très-poli et très-affable, qui m'accueillit avec la plus grande bonté. Quant au père curé, je le connaissais de longue date pour l'avoir vu et apprécié dans mes deux précédents voyages. C'est le père Emmanuel

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 623.

Forner, ancien officier de cavalerie espagnol, qui, après avoir noblement servi sous les drapeaux de son pays, s'est enrôlé depuis de longues années en Palestine dans la milice de Saint-François. Sa belle figure, sa physionomie à la fois religieuse et martiale, sa stature imposante, attirent tout d'abord sur lui les regards. Maniant la langue arabe avec beaucoup de facilité, d'un courage à toute épreuve, comme il en a déjà donné des marques éclatantes dans plusieurs circonstances, il est en même temps vénéré de ses paroissiens et redouté des musulmans et des schismatiques. C'est, en un mot, un moine tout à fait approprié à la vie militante que les franciscains sont appelés à mener en Palestine, surtout lorsque, comme le père Emmanuel Forner, ils sont chargés du soin d'une paroisse et que, outre les intérêts spirituels de leurs ouailles, ils ont encore à sauvegarder leurs intérêts temporels.

Une des salles du couvent a été convertie en école pour les jeunes garçons catholiques : elle renferme cent vingt enfants et quelquefois davantage, et est tenue par un maître arabe, sous la direction d'un père. Comme dans toutes les écoles arabes, chacun répète ou plutôt chante sa leçon à haute voix, et tous simultanément. Pour soumettre au joug de la discipline cette petite troupe aussi vive et indocile qu'intelligente, le maître est souvent obligé de recourir à sa fidèle courbache, qui est une sorte de sceptre et d'épouvantail entre ses mains. Les Bethléhémites, en effet, sont d'un naturel très-remuant, et, même à l'église, les enfants de chœur qui chantent à l'office doivent être quelquefois rappelés à l'ordre par ce moyen.

En dehors du couvent et dans l'intérieur de la ville, est une école de filles dirigée par des sœurs françaises de Saint-Joseph. Ces religieuses, au nombre de quatre, soignent en même temps les malades. Leur dévouement les a rendues chères à la population et même aux schismatiques.

L'église qui sert de paroisse catholique est renfermée dans le monastère et dédiée à sainte Catherine. De dimensions beaucoup trop restreintes pour contenir tous ceux qui appartiennent au rite

latin, elle forme un rectangle qui mesure trente-quatre mètres de long sur sept de large. Orientée comme l'église de Sainte-Marie, dont elle n'est séparée que par un mur, elle est très-solidement bâtie, comme le monastère lui-même. Le maître-autel est sous l'invocation de sainte Catherine, la patronne de la paroisse. C'est dans le chœur de cette chapelle qu'officient les franciscains, depuis qu'ils ont été dépossédés de la basilique par les intrigues des Grecs et des Arméniens. J'ai déjà dit qu'afin de pouvoir communiquer avec la grotte de la Nativité, sans passer par cette basilique, qui appartient aux schismatiques, ils ont pratiqué un escalier qui, de la nef de leur chapelle, leur permet de descendre dans la crypte sacrée.

Quaresmius s'est posé la question de savoir pourquoi cette église est dédiée à la sainte dont elle porte le nom.

Les uns, dit-il, prétendent que ce fut là que sainte Catherine fut fiancée au Christ, qui lui était apparu et lui avait remis au doigt l'anneau de son alliance, lorsqu'elle visitait les sanctuaires de la Palestine [1].

Cette tradition paraît à Quaresmius peu probable; « en tout cas, ajoute-t-il, elle ne repose que sur une simple conjecture. » Aussi est-il plutôt porté à croire que c'est la dévotion particulière des fondateurs de cette église pour cette vierge martyre qui les a engagés à la placer sous son invocation.

Repoussant ensuite[2] l'opinion de ceux qui en attribuent la fondation à sainte Hélène, parce qu'Eusèbe, dans l'énumération qu'il donne des églises construites par cette pieuse impératrice et par Constantin, son fils, ne mentionne pas celle de Sainte-Catherine, il incline plus volontiers à y voir l'œuvre de sainte Paule, qui, au témoignage de saint Jérôme, fit construire quatre monastères à Bethléhem, trois pour les femmes et un pour les hommes. Or il suppose qu'elle y érigea autant de chapelles, parmi lesquelles était celle de Sainte-Catherine.

Est-ce à dire pour cela que l'église actuelle de ce nom remonte dans son état présent à sainte Paule? Non, sans doute; elle a pu

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 624. — [2] *Ibid.* p. 673.

être rebâtie à une époque postérieure. Nous savons aussi, par des documents authentiques, qu'en 1672 et en 1738, les franciscains la réparèrent et l'embellirent; mais tout autorise à penser, d'un autre côté, qu'elle a succédé à un ancien oratoire, soit celui du couvent d'hommes fondé par sainte Paule, soit celui des trois couvents de femmes dus également à la pieuse libéralité de cette patricienne. Ces trois derniers couvents, en effet, contrairement à la supposition précédente de Quaresmius, ne semblent avoir eu qu'une même chapelle; car, d'après un passage de saint Jérôme que j'ai déjà cité, les religieuses de ces trois couvents, « séparées pour le travail et pour la nourriture, se réunissaient pour la psalmodie et pour l'oraison..... Le dimanche, elles se rendaient processionnellement à l'église, le long de laquelle elles habitaient. »

Plures virgines..... tam nobiles quam medii et infimi generis in tres turmas monasteriaque divisit: ita duntaxat ut, in opera et in cibo separatæ, psalmodiis et orationibus jungerentur..... Die tantum dominico, ad ecclesiam procedebant, ex cujus habitabant latere[1].

Saint Jérôme ne nous dit point, à la vérité, que l'endroit où, chaque jour, à six heures différentes, à prime, à tierce, à sexte, à none, à vêpres, à matines, elles se réunissaient en commun pour prier et pour psalmodier, fût une chapelle; mais la chose est très-vraisemblable; le dimanche seulement, elles allaient à l'église, c'est-à-dire à la basilique de la Nativité, qui était leur paroisse.

Tel est l'ensemble du couvent latin. J'ai oublié de dire qu'il renferme dans son enceinte un jardin, et que ses magnifiques terrasses offrent également aux religieux une promenade dont le principal charme est l'admirable vue qui de là se déroule aux regards. Les vallées et les montagnes voisines de Bethléhem, les montagnes plus lointaines de la Moabitide, qui semblent se dresser comme un mur immense au delà de la mer Morte, un coin même de cette mer qui apparaît au fond du vaste bassin qui la contient, tels sont les divers points qui captivent l'attention et forment un horizon à la fois

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 899.

varié et sévère, que surpasse néanmoins en étendue celui dont on jouit du haut des terrasses des couvents grec et arménien.

Le premier borde au sud la basilique; il est de même grand et bien construit. Comme le couvent latin, il possède de belles citernes, qu'alimentent les pluies d'hiver, dont les eaux s'écoulent des terrasses et tombent dans leurs amples réservoirs. Les moines qui l'habitent sont en fort petit nombre et placés sous la juridiction d'un évêque qui est l'un des cinq suffragants du patriarche grec de Jérusalem.

Le couvent arménien fait suite au couvent grec. Il ne compte que trois moines. Solidement bâti et spacieux, il renferme une petite chapelle qui n'offre rien de remarquable. A Noël et à l'époque de Pâques, ces deux monastères regorgent de pèlerins grecs et arméniens. A chacun est annexée une école pour les jeunes garçons.

Ce qu'on appelle l'école de Saint-Jérôme est une grande salle voûtée appartenant aux Arméniens. Voici comment Quaresmius la décrit :

L'école de Saint-Jérôme est un certain local long et large : la longueur est de quarante-deux pas, et la largeur de seize. Il est bien construit avec de belles pierres de taille; sa voûte est soutenue par des colonnes de marbre. On l'appelle le lieu des études de saint Jérôme, soit parce que ce saint docteur y avait sa bibliothèque, soit parce qu'il y recevait ceux qui venaient le voir, afin de recourir à ses lumières, soit pour ces deux raisons. Ainsi le veut la tradition commune conservée dans le pays. Cet endroit appartient de droit aux frères franciscains, mais il a été converti par les Turcs et par les Maures en écurie pour les chevaux [1].

Cette salle, dont les murs, sinon les voûtes, peuvent effectivement remonter à une époque très-ancienne, a beaucoup souffert du temps, mais principalement des hommes. Étrangement défigurée depuis un certain nombre d'années, elle a été coupée, vers le milieu de sa hauteur, par un plancher, de manière à en faire deux salles distinctes, l'une inférieure, l'autre supérieure, et les six belles colonnes

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 623.

de marbre qui l'ornaient ont disparu, engagées et cachées qu'elles sont dans de lourds piliers. Appartenait-elle à l'un des couvents fondés par sainte Paule autour de la basilique? Renfermait-elle la bibliothèque de saint Jérôme? Était-ce là aussi qu'il recevait les étrangers qui venaient le consulter? La chose est possible; mais les renseignements que nous avons sont trop vagues et d'une date relativement trop moderne, car on n'en suit guère la trace au delà du XVIe siècle, pour que l'on puisse rien affirmer de certain à ce sujet.

Trois cents pas environ à l'est-sud-est de la basilique, sur la colline orientale qui répond à la colline occidentale qu'occupe la petite ville de Bethléhem, les chrétiens, comme les musulmans, vénèrent une grotte vulgairement appelée la *grotte du Lait*, ou encore la *grotte de la Sainte-Vierge*. Chez les Arabes, elle est désignée par le nom de *Merharet es-Sitti*, مغارة الستّى (la grotte de Notre-Dame), *la grotta della Madona*. On y descend par un escalier de treize degrés. Elle est creusée tout entière dans un tuf blanchâtre et friable. Sa forme est assez peu régulière; elle mesure six pas de long sur quatre de large en moyenne; sa hauteur est de deux mètres et demi. Les parois sont brutes. Le plafond est soutenu par sept colonnes ou tronçons de colonnes. Vers le milieu s'élève un autel des plus simples, qui regarde l'orient. Dans l'angle sud-est, on remarque un enfoncement très-bas et sinueux qui se prolonge quelques pas vers l'est. Cette grotte appartient actuellement aux franciscains, qui viennent tous les samedis y célébrer la messe et y chanter les litanies de la sainte Vierge.

A l'époque de Quaresmius, on voyait encore au-dessus de cette grotte les restes d'un petit monastère dont les traces ont maintenant presque entièrement disparu.

Au-dessus de cette grotte, dit-il, les pieux fidèles, pour honorer la mère de Dieu, ont élevé un monastère avec une église, comme l'indiquent des fondations encore visibles et des ossements de morts qu'on trouve en cet endroit et dans les alentours. On croit que ce fut l'un des couvents qui furent bâtis par sainte Paule et où habitèrent des vierges consacrées à Dieu et d'autres femmes d'une

vertu éminente..... L'église érigée au-dessus de la grotte portait le nom de Saint-Nicolas. Voilà pourquoi ce sanctuaire est appelé tantôt grotte de la Sainte-Vierge, tantôt église de Saint-Nicolas, parce que l'on confond ensemble ces deux oratoires[1].

Plus haut, à la page précédente, le même religieux s'exprime ainsi au sujet de cette grotte :

Ce lieu est appelé communément par les habitants des environs grotte de la Sainte-Vierge ou église de Saint-Nicolas. Il en est fait mention dans une bulle de Grégoire XI, où la faculté de bâtir est accordée aux frères de Saint-François près de la chapelle Saint-Nicolas, non loin de Bethléhem.

Et dans un ancien manuscrit sur les sanctuaires de la Terre sainte, et où sont énumérés ceux qui avoisinent Bethléhem, on lit ce qui suit :

« Item ecclesia Sancti Nicolai, in qua est crypta in qua fertur latuisse beatissimam semper virginem Mariam cum puero Jesu. »

Quaresmius indique ensuite la raison du nom de *grotte de la Sainte Vierge* donné à cette crypte et parle des propriétés merveilleuses attribuées à ses parois sacrées.

Ce qu'il raconte comme étant cru et pratiqué de son temps l'est encore aujourd'hui, et toutes les femmes du pays, musulmanes aussi bien que chrétiennes, ont une grande vénération pour cette grotte. Elles y viennent prier, quand, étant nourrices, elles s'aperçoivent que le lait commence à leur manquer; et, grattant la roche, qui consiste en une espèce de tuf calcaire et crayeux très-friable, elles en détachent facilement des parcelles, qu'elles emportent précieusement, afin de les réduire ensuite en poudre et d'en prendre dans leurs aliments. Elles espèrent, par ce moyen, ou rendre leur lait plus abondant, si elles en ont déjà, ou même le recouvrer, si elles l'ont perdu. C'est une croyance généralement répandue parmi elles et qu'une foule de pèlerins ont depuis longtemps signalée. Est-elle fondée sur des résultats bien constatés? Je n'oserais l'affirmer, quoique le père Nau ait cru devoir le faire d'une manière positive.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 679.

Je n'assure pas, dit-il, que cette terre serve beaucoup dans les autres maladies; mais pour ce qui est de rendre le lait aux femmes qui l'ont perdu et d'en faire venir à celles qui en ont peu, c'est une chose si certaine et si infaillible, que les infidèles mêmes en ont fait mille fois l'expérience [1].

Avant lui, Quaresmius avait énoncé le même fait comme indubitable.

Tantaque est illius virtus ex illius pio usu comprobata, ut nedum fideles, sed et jam infideles, Turcæ et Arabes, lacte carentes, ex ejus sumptione lactis beneficium consequantur; istæ sumunt simplicem, ut ex antro accipiunt. Et propter tanta quæ continuo ex ista benedicta terra percipiuntur beneficia, utque fidelium pietati satisfiat, tanta fuit ex antro ablata, et in dies aufertur, ut ex parvo et unico antro, quale erat antiquitus, ut ab oculatis testibus accepi, magnum et triplex effectum sit [2].

Antérieurement à Quaresmius, nous lisons également dans Cotovicus :

Cujus [terræ] ego vim in nostratibus feminis frequentissime certam didici, atque Orientis populi opinionem haud vanam esse comprobavi [3].

La vertu singulière attribuée aux parois de cette grotte proviendrait, suivant les uns, de ce que la sainte Vierge aurait passé une nuit en cet endroit avec l'enfant Jésus, lors de sa fuite en Égypte. Suivant les autres, le saisissement éprouvé par la mère du Messie en apprenant les menaces d'Hérode aurait tari son lait, et elle l'aurait recouvré en se retirant dans cette grotte, au fond de laquelle elle se croyait plus en sûreté que dans l'étable où elle avait mis au monde son divin fils. Réfugiée dans cet asile et désolée de ne plus pouvoir nourrir son enfant, elle aurait imploré le Tout-Puissant, et aussitôt elle aurait senti son lait lui revenir avec une telle abondance que quelques gouttes seraient tombées à terre. De là, disent-ils, la blancheur de la roche; de là la propriété particulière qu'elle a, réduite en poudre, d'être un remède efficace contre la diminution ou même la disparition du lait chez les femmes

[1] *Voyage nouveau de la Terre sainte*, p. 426.

[2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 678.

[3] *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum*, p. 238.

qui ont à nourrir leurs enfants ou ceux des autres. Je n'insiste pas davantage sur ces traditions et d'autres encore du même genre se rapportant à cette grotte. Naïves et poétiques productions de la piété et de l'imagination populaires, elles doivent être appréciées comme telles, sans prétendre s'imposer comme des faits à la croyance publique.

En continuant à s'avancer vers le sud-est, quelques minutes au delà de la grotte du Lait, on trouve, sur la pente orientale de la même colline, au milieu de quelques oliviers, les traces d'une ancienne chapelle presque entièrement détruite et qui, suivant une tradition très-répandue, aurait été érigée sur une maison possédée jadis en cet endroit par saint Joseph.

Cette tradition, comme le montre Quaresmius[1], semble contredite par trois objections.

La première, c'est que saint Joseph était pauvre et était contraint, pour vivre, de recourir au travail de ses mains, et qu'en outre, beaucoup pensent qu'il était originaire de Nazareth, bien que ses ancêtres fussent de Bethléhem et de la famille de David. La deuxième, c'est que, dans tous les cas, il n'habita pas cette dernière ville, mais Nazareth. La troisième, enfin, c'est que, s'il avait eu une maison à Bethléhem, au lieu d'être forcé de se réfugier dans une étable publique avec Marie, qui était enceinte et près d'accoucher, quand il vint dans cette ville pour le recensement ordonné par Auguste, il aurait trouvé un asile dans sa propre demeure.

Mais ces trois arguments peuvent être réfutés de la manière suivante :

D'abord saint Joseph, tout pauvre qu'il était et bien que simple artisan, pouvait bien posséder à Bethléhem une petite maison, héritage de ses ancêtres.

En second lieu, qu'il fût ou non originaire lui-même de Bethléhem, comme il est constant qu'il habitait Nazareth, devenue ainsi sa nouvelle patrie, il aurait pu louer ou vendre sa maison de Bethléhem.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 680.

Rien donc d'étonnant si, en troisième lieu, quand, pour se conformer à l'édit d'Auguste, il vint avec Marie dans cette dernière ville pour s'y faire enregistrer, il fut obligé, faute de place dans l'hôtellerie, et ne pouvant pas loger dans son ancienne maison, passée dans d'autres mains par suite d'une location ou d'une vente, de chercher un refuge avec sa femme dans une étable publique.

Ces diverses raisons alléguées par Quaresmius en faveur de la tradition dont il s'agit contribuent à la rendre plus vraisemblable, sinon plus vraie. Aussi lui-même ajoute-t-il, avec sa bonne foi habituelle et sans prétendre donner à cette opinion plus de valeur qu'elle n'en a réellement, la conclusion que voici :

Denique si hæc non placent, dicatur fuisse basilicam a piis fidelibus ad honorem sancti Joseph ædificatam, dicique *domum S. Joseph*, more Scripturæ, quæ templa et alia habitacula domos appellat : *Domus mea domus orationis est.*

« Enfin, si ces raisons ne plaisent pas, il faut dire que c'était simplement une église construite par la piété des fidèles en l'honneur de saint Joseph, et qu'elle portait le nom de *maison de saint Joseph*, à la manière de l'Écriture, qui appelle *maisons* les temples, ainsi que d'autres édifices servant d'habitations : *Ma maison*, dit Notre-Seigneur, *est une maison de prière.* »

Actuellement ce sanctuaire, dont l'étendue paraît avoir été très-restreinte, est presque entièrement détruit ; les matériaux mêmes en ont été transportés ailleurs. On reconnaît néanmoins encore, sur l'emplacement qu'il occupait, les vestiges d'une sorte de petite abside et un bloc considérable recouvert de nombreuses croix gravées grossièrement par les chrétiens indigènes.

Sept minutes environ à l'ouest-nord-ouest de Bethléhem, sur le prolongement septentrional du Djebel Kilkel, à quelques pas sur la droite de la route qui conduit à Jérusalem, on remarque trois citernes, qui occupent les sommets des trois angles d'un triangle, l'une étant située au sud, c'est la plus rapprochée de la route et celle qui est le plus ordinairement visitée par les pèlerins, une autre se trouvant à l'ouest, et la troisième à l'est. Les Arabes les appellent *Biar Daoud*, بيار داود (les puits de David) ; mais ce sont, à vrai dire, des citernes. Elles sont toutes les trois creusées dans le roc et

assez profondes. Celle du sud a trois ouvertures, dont une obstruée. Tobler, qui l'a mesurée, lui a trouvé dix-sept pieds de profondeur.

Quaresmius la décrit ainsi :

A sepulcro Rachelis procedendo Bethlehem versus, post medium milliaris, ad lævam partem, ostenditur pulchra quædam et profunda cisterna, quæ fere semper aquis abundat, lapidibus autem in quadro dispositis circumdata, ex cujus triplici ore aqua hauriri potest. Distat a Bethlehem circa alterum milliaris, appellantque eam hujus regionis incolæ *cisternam David*, et volunt fuisse a Davide appellatam *cisternam Bethlehem* [1].

« En se dirigeant du sépulcre de Rachel vers Bethléhem, on aperçoit, au bout d'un demi-mille, sur la gauche, une belle et profonde citerne, qui d'ordinaire est pleine d'eau; elle était entourée autrefois de pierres disposées en carré. On peut y puiser par trois orifices. Elle est éloignée de Bethléhem d'un autre demi-mille environ. Les habitants du pays la désignent sous le nom de *citerne de David*, et ils veulent que ce monarque l'ait jadis appelée *citerne de Bethléhem*.

A quarante-quatre pas de là, vers le nord, on rencontre la citerne orientale, qui a quatre ouvertures. M. Tobler lui a trouvé une profondeur de vingt et un pieds. La citerne occidentale n'a que deux ouvertures et est moins profonde. Les rigoles qui amenaient l'eau des pluies à ces citernes n'étant plus entretenues depuis longtemps, ces beaux réservoirs, qui jadis, au dire des pèlerins, fournissaient une eau pure et abondante, sont à sec la plus grande partie de l'année. Une assez puissante construction, dont il ne subsiste plus que de faibles débris, paraît les avoir environnés.

D'après une ancienne tradition, on croit et l'on répète dans le pays que l'une de ces citernes est celle dont il est question dans le passage du livre II des Rois que j'ai déjà mentionné précédemment :

15. Desideravit ergo David et ait: O si quis mihi daret potum aquæ de cisterna quæ est in Bethlehem juxta portam!

16. Irruperunt ergo tres fortes castra Philisthinorum, et hauserunt aquam de cisterna Bethlehem, quæ erat juxta portam, et attulerunt ad David; at ille noluit bibere, sed libavit eam Domino [2].

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 614. — [2] *Rois*, l. II, c. XXIII, v. 15 et 16.

Le même fait, comme on le sait, est rapporté pareillement dans le livre I des Paralipomènes[1].

Dans ces deux passages, la citerne dont l'eau fait l'objet des désirs de David pressé par la soif, et où les trois principaux braves de son armée vont en puiser pour lui, au péril de leur vie, en traversant le camp des Philistins, qui campaient dans la vallée des Rephaïm et qui avaient établi un poste à Bethléhem même, est indiquée comme touchant à la porte de cette ville. Par conséquent, les citernes dites *Biar Daoud,* auxquelles la tradition rattache le fait précédent, semblent un peu trop distantes pour que l'on puisse dire qu'elles sont « auprès de la porte de Bethléhem, » *juxta portam Bethlehem.* Dans le texte hébreu, il y a littéralement « à la porte de Bethléhem, » ce que le texte latin des Paralipomènes rend très-exactement par les mots *in porta Bethlehem*, lesquels expriment un rapprochement en quelque sorte immédiat. La ville antique se serait-elle jadis étendue jusqu'aux Biar Daoud? Rien ne le prouve. Aussi Quaresmius et d'autres critiques, à son exemple, ont-ils émis des doutes sur l'authenticité de la tradition relative à ce point, et ils inclinent plutôt à chercher la citerne à laquelle fait allusion le texte sacré dans l'une de celles qui se trouvent au milieu de l'ancien atrium de l'église de la Nativité.

Avant d'esquisser l'histoire de Bethléhem, disons encore un mot, en finissant, d'une ruine vulgairement connue sous le nom de *couvent de Sainte-Paule.* On la rencontre à un quart d'heure environ au nord de la ville, sur les pentes septentrionales de l'Oued el-Kharoubeh. Elle consiste uniquement aujourd'hui en une espèce de tour consacrée au culte musulman et appelée *Kasr el-Ma'sar,* قصر المعصر (le château du Pressoir). Intérieurement, cette construction forme une seule chambre oblongue. Un petit *mihrab* pratiqué dans le mur méridional indique aux sectateurs du Koran l'endroit vers lequel ils doivent se tourner dans leurs prières. Près de là est une ancienne citerne. Les autres ruines et fondations d'édifices dont parle Quaresmius ont presque entièrement disparu dans l'enclos planté

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. XI, v. 17-19.

d'oliviers, de figuiers et de vignes où elles étaient situées. Les chrétiens indigènes regardent ce lieu comme l'emplacement de l'un des couvents de femmes fondés par sainte Paule.

Ex specu B. Mariæ virginis vel monasterio fratrum, orientem versus procedendo, parum declinando ad aquilonem, integro milliario confecto, occurrit locus in valle quidem, sed situ parum elevatus, qui appellatur monasterium Sanctæ Paulæ, dirutum quidem et demolitum. Sunt ibi plures ruinæ et ædificiorum fundamenta, integra cella sive sacellum cum cisternis, ex quibus non obscure dijudicatur illustre et egregium monasterium olim ibidem exstitisse [1].

Quaresmius, comme on le voit, semble adopter la tradition commune. Pour mon compte, je suis porté à penser qu'il pouvait y avoir en ce lieu un enclos avec des bâtiments d'exploitation renfermant probablement un pressoir, ainsi que la dénomination actuelle de *Kasr el-Ma'sar* semble l'indiquer, et appartenant à l'un des couvents fondés par sainte Paule; mais le passage de saint Jérôme que j'ai déjà cité, à propos des trois couvents de femmes dus à la piété de cette noble patricienne, prouve qu'il faut chercher ailleurs, et tout près de la basilique de la Nativité, la position de ces trois couvents, lesquels paraissent avoir été contigus et environnés, selon toute apparence, d'une même enceinte.

Non loin de là, vers l'est, je remarque dans d'autres enclos trois anciennes citernes et de gros blocs plus ou moins bien équarris, évidemment enlevés à des constructions démolies et mêlés à des matériaux de toutes sortes formant aujourd'hui de petits murs de séparation. Cet endroit est appelé *Khirbet el-Kaddous*, خربة القدّوس, dénomination qui garde encore la trace des souvenirs monastiques attachés à ces divers enclos.

Retraçons maintenant dans une analyse succincte les principaux événements qui se sont accomplis à Bethléhem.

Cette ville, appelée en hébreu בֵּית לֶחֶם (*Beth-Lehem*), en grec Βηθλεέμ, en latin *Bethlehem*, portait primitivement le nom de

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 679.

Ephrath, אֶפְרָת, ou *Ephrathah*, אֶפְרָתָה, nom qui dérivait probablement de la fertilité de son territoire.

La plus ancienne mention que nous trouvions de cette antique bourgade se rencontre dans la Genèse.

Mortua est ergo Rachel, et sepulta est in via quæ ducit Ephratam, hæc est Bethlehem [1].

Ce verset nous apprend qu'à l'époque de Moïse le nom de *Bethléhem* avait déjà remplacé celui d'*Éphrathah*, à moins, par hasard, que ces mots : *hæc est Bethlehem* ne soient une addition postérieure faite au texte primitif. La dénomination de *Beth-Lehem*, qui semble purement hébraïque, n'est qu'une sorte de traduction de celle d'*Ephrathah*, l'idée de « fertile » renfermée dans celle-ci ayant été rendue par les Hébreux au moyen de la désignation de « maison du Pain, » de même que, plus tard, la dénomination arabe de *Beit-Lehem*, بيت لحم, fut, à son tour, la traduction de l'appellation hébraïque, avec une légère modification dans le sens. La « maison du Pain » devint, en effet, la « maison de la Viande, » ces deux expressions impliquant l'une et l'autre l'idée de l'abondance et de la fertilité, soit en blé, soit en pâturage pour les troupeaux.

Nous lisons dans saint Jérôme :

Ephrata et Bethlehem unius urbis duo sunt vocabula, sub diversa tamen interpretatione : siquidem Ephrata interpretatur *frugifera*; Bethlehem *domus panis* vertitur, propter eum panem qui de cœlo descendisse se dicit [2].

Saint Jean Chrysostome adopte la même interprétation mystique :

Bethléhem, où Notre-Seigneur est né, avait reçu un nom prophétique. Bethléhem, en effet, signifie « maison du Pain ; » c'est qu'un jour devait y naître le fils de Dieu, qui est le *pain de la vie*, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même dans l'Évangile : *Je suis le pain vivant descendu du ciel* [3].

De même que, au sens spirituel, la dénomination hébraïque « maison du Pain » semblait à saint Jérôme et à saint Jean Chrysostome une sorte d'annonce prophétique de l'avénement du Messie, c'est-à-

[1] *Genèse*, c. XXXV, v. 19. — [2] *Quæst. Hebraic. in Gen.* c. XXXV. — [3] *Homilia* XLIX, *in Matth.* c. II.

dire du *véritable pain de vie*, dans la bourgade ainsi appelée; de même la dénomination arabe « maison de la Viande » est regardée par Quaresmius[1] comme parfaitement justifiée d'avance par la naissance en ce lieu de celui qui a dit : *Ma chair est véritablement une nourriture.*

Dans le livre I des Paralipomènes, la seconde femme de Caleb est signalée, sous le nom d'Éphrathah, comme la mère de Hur :

Cumque mortua fuisset Azuba, accepit uxorem Caleb Ephratha, quæ peperit ei Hur[2].

Dans le même chapitre, nous lisons :

50. Hi erant filii Caleb, filii Hur primogeniti Ephratha, Sobal pater Cariathiarim.

51. Salma, pater Bethlehem, Hariph, pater Bethgader.

Plus bas, au verset 54, Bethléhem est encore mentionné comme fils de Salma :

Filii Salma, Bethlehem...

Au chapitre IV, verset 4, du même livre, Bethléhem est désigné comme fils de Hur, et non de Salma :

Isti sunt filii Hur, primogeniti Ephratha patris Bethlehem.

Mais ceci ne contredit qu'en apparence le verset 51 du chapitre II; car Bethléhem, étant petit-fils de Hur, a pu être appelé son fils, sans que, pour cela, il y ait une contradiction réelle dans le texte sacré.

Ces divers versets ont fait croire à quelques critiques que la ville qui nous occupe en ce moment avait tiré son nom d'Éphrathah de la seconde femme de Caleb, ainsi appelée, et celui de Bethléhem du fils de Salma; mais, comme Quaresmius l'a depuis longtemps remarqué[3], il résulte d'autres passages de la Bible que, antérieurement à l'époque de Caleb, époux d'Éphrathah, et de Salma, père de Bethléhem, je veux dire à l'époque même de Jacob, la ville de Bethléhem portait déjà le nom d'Éphrathah et même celui de Bethléhem.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 619.
[2] *Paralipomènes*, l. I, c. II, v. 19.
[3] Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 618.

Mortua est ergo Rachel, et sepulta est in via quæ ducit Ephratam, hæc est Bethlehem [1].

Plus loin, dans le même livre, Jacob rappelle ainsi à Joseph la mort de Rachel :

Mihi enim, quando veniebam de Mesopotamia, mortua est Rachel in terra Chanaan, in ipso itinere, eratque vernum tempus et ingrediebar Ephratam, et sepelivi eam juxta viam Ephratæ, quæ alio nomine appellatur Bethlehem [2].

Cette ville ne peut donc pas avoir tiré son nom d'*Éphrathah* de la mère de Hur, ni celui de *Bethléhem* du fils de Salma. Le contraire serait peut-être plutôt vrai ou du moins vraisemblable. Quoi qu'il en soit, la dénomination d'*Éphrathah*, remplacée plus tard par celle de *Bethléhem*, paraît avoir persisté longtemps dans l'usage des habitants.

Dans le livre de Ruth [3], les enfants d'Élimélech, Mahalon et Chilion, sont désignés comme étant « Éphrathéens de Bethléhem de Juda. »

Au chapitre IV du même livre, lorsque Booz prend à témoin les anciens et tout le peuple de Bethléhem qu'il achète des mains de Noémi tout ce qui a appartenu à Élimélech, à Chilion et à Mahalon, et qu'il acquiert le droit de prendre pour femme Ruth la Moabite, tout le peuple qui était à la porte de la ville et tous les anciens s'écrient :

Nos testes sumus. Faciat Dominus hanc mulierem, quæ ingreditur domum tuam, sicut Rachel et Liam, quæ ædificaverunt domum Israel; ut sit exemplum virtutis in Ephrata, et habeat celebre nomen in Bethlehem [4].

« Nous en sommes témoins. Que le Seigneur fasse devenir cette femme, qui entre dans votre maison, comme Rachel et Lia, qui ont fondé toutes deux la famille d'Israël; qu'elle soit un modèle de vertu dans Éphrâthah, et que son nom soit célèbre dans Bethléhem. »

Dans ces deux versets, il y a, ce me semble, une distinction faite par l'auteur sacré entre le mot *Éphrathah* et celui de *Bethléhem* :

[1] *Genèse*, c. XXXV, v. 19.
[2] *Genèse*, c. XLVIII, v. 7.
[3] *Ruth*, c. I, v. 2.
[4] *Ruth*, c. IV, v. 11.

le premier paraît désigner un district et comme le territoire de Bethléhem; le second s'applique d'une manière spéciale et plus exclusive à Bethléhem même.

Au livre I des Rois, David est déclaré fils d'un homme « Éphrathéen de Bethléhem de Juda. »

David autem erat filius viri Ephrathæi, de quo supra dictum est, de Bethlehem Juda, cui nomen Isai, qui habebat octo filios [1].

Ici, comme dans les deux versets qui précèdent, l'épithète *Éphrathéen* semble s'appliquer au territoire de Bethléhem, y compris cette ville, bien entendu, plutôt qu'à Bethléhem toute seule.

Dans le psaume CXXXI, vers. 6, il est question également d'Éphrathah.

Ecce audivimus eam in Ephrata; invenimus eam in campis silvæ [2].

« Nous avons ouï dire qu'elle était à Éphrathah; nous l'avons rencontrée dans les champs de la forêt. »

Enfin, dans le prophète Michée, les deux noms de Bethléhem et d'Éphrathah sont unis ensemble comme ceux de la ville où devait naître un jour le Messie.

Et tu, Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda; ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israel, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis [3].

« Et toi, Bethléhem Éphrathah, tu es l'une des plus petites parmi les nombreuses villes de Juda; mais de toi doit sortir celui qui dominera sur Israël, dont la génération est dès le commencement, dès les jours de l'éternité. »

Le nom de *Bethléhem de Juda*, dans les versets rapportés plus haut, et celui de *Bethléhem Éphrathah*, dans le dernier que je viens de citer, avaient été donnés à cette ville pour la distinguer d'une autre Bethléhem, qui se trouve dans la tribu de Zabulon.

C'est de Bethléhem de Juda qu'était originaire le jeune lévite dont l'histoire est racontée dans le livre des Juges [4]. Il avait quitté sa ville natale pour aller d'abord s'établir sur la montagne d'Éphraïm, dans la maison de Michas, qui le retint pour être prêtre de son idole.

[1] *Rois*, l. I, c. XVII, v. 12.
[2] *Psaume* CXXXI, v. 6.
[3] *Michée*, c. V, v. 2.
[4] *Juges*, c. XVII et XVIII.

Plus tard, ce même lévite fut contraint de suivre jusqu'à Laïs les six cents guerriers de la tribu de Dan qui, partis de Saraa et d'Esthaol et passant par la montagne d'Éphraïm, enlevèrent à Michas son idole et son prêtre. Il s'appelait Jonathan, et était fils de Gersam, fils de Moïse. Ce fut lui qui devint le premier prêtre des Danites dans la colonie de Dan, qu'ils fondèrent.

C'est également dans cette ville qu'était née la concubine de cet autre lévite qui, en revenant avec elle dans la montagne d'Éphraïm, où il habitait, et de passage à Gibeah de Benjamin, où il s'était arrêté pour la nuit, vit, le lendemain matin, sa femme étendue sans vie devant la porte de la maison qui lui avait offert l'hospitalité, à la suite des outrages qu'elle avait subis de la part des habitants. On sait que, pour venger sa mort et provoquer à l'extermination de la ville de Gibeah tout le peuple d'Israël, il coupa le cadavre de la malheureuse victime en douze morceaux, qu'il distribua à chacune des douze tribus. Les Benjamites, loin de livrer les habitants de Gibeah qui s'étaient rendus coupables d'un tel crime, ayant, au contraire, pris fait et cause pour eux, il en résulta une guerre générale des onze autres tribus contre celle de Benjamin, qui fut presque entièrement exterminée[1].

Bethléhem fut plus tard la patrie d'Élimélech, que la famine força d'émigrer avec sa femme Noémi et ses deux fils dans la Moabitide, et qui mourut dans cette contrée. Ses fils, Mahalon et Chilion, après y avoir épousé des femmes de Moab, appelées l'une Orpha, l'autre Ruth, y moururent à leur tour. Noémi se disposa alors à retourner dans son pays. Ruth, l'une de ses belles-filles, ne voulut jamais consentir à l'abandonner; mais, s'attachant à ses pas, elle la suivait, en lui disant ces touchantes paroles: « Votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. » Puis se passa à Bethléhem et dans les champs de Booz cette charmante églogue qui est dans toutes les mémoires, et qui aboutit au mariage de Booz avec Ruth. De cette union naquit Obed, père d'Isaï, père lui-même de David, dont devait sortir un jour le Messie.

[1] *Juges*, c. XIX et XX.

Dans le récit biblique, il est dit que Booz monta vers la porte de la ville et qu'il s'y assit :

Ascendit ergo Booz ad portam, et sedit ibi [1].

Comme il revenait des champs et que ces champs se trouvaient, selon toute probabilité, dans la vallée qui s'étend à l'est de Bethléhem et qui est encore très-fertile en blé et en orge, l'expression *ascendit* est très-juste, et la porte de la ville dont il est question ici, soit qu'elle fût unique, soit que la ville en eût plusieurs, regardait très-probablement l'orient. Elle nous prouve qu'à cette époque Bethléhem était environnée d'un mur d'enceinte.

Lorsque Saül eut été réprouvé de Dieu, Samuel vint à Bethléhem pour y sacrer roi l'un des fils d'Isaï. Celui-ci lui présenta tour à tour chacun de ses fils, en commençant par l'aîné; mais le prophète lui déclara que Dieu n'avait fait choix d'aucun d'entre eux.

11. Ensuite Samuel dit à Isaï : Sont-ce là tous tes enfants? Et celui-ci répondit : Il reste encore le plus jeune, qui fait paître les brebis. Alors Samuel dit à Isaï : Envoie-le quérir, car nous ne nous mettrons point à table qu'il ne soit venu ici.

12. Isaï l'envoya donc appeler. Or il était blond, de bonne mine et beau de visage; et l'Éternel dit à Samuel : Lève-toi et oins-le, car c'est celui-là.

13. Alors Samuel prit la corne d'huile et l'oignit au milieu de ses frères, et depuis ce temps-là l'esprit de l'Éternel saisit David. Puis Samuel se leva et s'en alla à Rama [2].

Saül étant tourmenté d'un malin esprit, Isaï, à sa demande, lui envoya de Bethléhem son fils David pour jouer de la harpe en sa présence et calmer son mal.

Quelques années plus tard, les Philistins vinrent camper entre Socho et Azéca, et Saül rassembla les enfants d'Israël dans la vallée du Térébinthe. Les trois frères aînés de David servaient dans le camp des Hébreux. David, qui était retourné à Bethléhem pour garder les troupeaux de son père, fut envoyé par lui auprès de ses frères pour leur porter des provisions et savoir de leurs nouvelles.

[1] *Ruth*, c. IV, v. 1. — [2] *Rois*, l. I, c. XVI, v. 11-13.

Au moment où il arrivait dans le camp, le géant Goliath provoquait à un combat singulier les plus braves d'Israël. Personne n'osant se mesurer avec lui, malgré les magnifiques promesses que le roi avait faites à celui qui aurait le courage et le bonheur de le vaincre, David, indigné des menaces et de l'insolence de ce Philistin, marcha hardiment à sa rencontre, armé seulement de son bâton et de sa fronde, le frappa au front d'une pierre et lui trancha la tête avec sa propre épée.

Devenu roi, après la mort de Saül à la bataille de Gelboé, David fut d'abord reconnu par la tribu de Juda; puis les autres tribus acceptèrent sa domination. C'est alors, sans doute, que Bethléhem prit le nom de *ville de David,* de même que la colline de Sion. C'est ainsi, en effet, qu'elle est désignée dans saint Luc.

Ascendit autem et Joseph a Galilæa de civitate Nazareth in Judæam, in civitatem David, quæ vocatur Bethlehem [1].

Plus bas, au verset 11 du même chapitre, nous lisons encore:

Quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David.

Bethléhem était aussi la patrie de Joab, général des armées de David, et de ses deux frères Abisaï et Asaël, tous trois fils de Sarvia, sœur de David. Asaël, dont la Bible vante la rapidité à la course, comme celle des chevreuils qui habitent dans les forêts, ayant été tué par Abner à la poursuite duquel il s'acharnait, après sa défaite de Gabaon, fut ramené à Bethléhem et enterré dans le sépulcre de son père.

Roboam, fils et successeur de Salomon, releva les murs de Bethléhem et en fit une ville forte.

5. Habitavit autem Roboam in Jerusalem, et ædificavit civitates muratas in Juda.

6. Exstruxitque Bethlehem, et Etam, et Thecua.....

11. Cumque clausisset eas muris, posuit in eis principes, ciborumque horrea, hoc est olei et vini [2].

[1] Luc, c. II, v. 4. — [2] *Paralipomènes,* l. II, c. XI, v. 5, 6, 11.

Il est impossible d'induire de ce passage, comme on pourrait d'abord en être tenté, que, avant Roboam, Bethléhem était une ville ouverte, puisque le livre de Ruth nous montre Booz s'asseyant à la porte de cette bourgade pour y prendre à témoin les anciens du peuple. Plus tard, à l'époque de David, il est également question, dans d'autres versets que j'ai déjà cités, d'une citerne située près de la porte de Bethléhem[1].

Ce qui prouve aussi que cette ville avait dès lors une enceinte, c'est que les Philistins y avaient établi une garnison, comme cela résulte du verset 14 :

Et David erat in præsidio : porro statio Philisthinorum tunc erat in Bethlehem.

Les Philistins, en effet, n'auraient pas choisi, pour y mettre un de leurs postes, une place ouverte.

Roboam ne fit donc que relever les murs de la ville, et les mots latins *exstruxit* et *clausisset muris*, traduction fidèle, du reste, du texte hébreu, doivent être entendus, sans doute, comme indiquant seulement une reconstruction.

A la fin de la captivité de Babylone, cent vingt-trois Bethléhémites revinrent avec Zorobabel dans leur ville natale.

Filii Bethlehem, centum viginti tres[2].
Filii Bethlehem et Netupha, centum octoginta octo[3].

Déjà célèbre pour avoir donné le jour à David, l'un des plus glorieux ancêtres du Messie, Bethléhem acquit une renommée à jamais immortelle en devenant la patrie du Messie lui-même. Je ne reviendrai pas ici sur les preuves de l'authenticité de la tradition relative à la naissance du Christ dans la crypte dite, encore aujourd'hui, de la Nativité; je crois les avoir données suffisamment plus haut.

Comme le fait remarquer Reland[4], il ressort d'un passage d'Anastase que les Juifs, vers le commencement du second siècle

[1] *Rois*, l. II, c. XXIII, v. 15 et 16.
[2] *Esdras*, c. II, v. 2.
[3] *Néhémie*, c. VII, v. 26.
[4] *Palæstina*, p. 647.

de notre ère, habitaient encore Bethléhem; car cet écrivain, dans les Vies des pontifes romains, nous apprend que saint Évariste, qui vivait du temps de Domitien et de Nerva Trajan, était né d'un père juif, nommé Juda, de la ville de Bethléhem. Ensuite, quand Hadrien eut subjugué les Juifs, il leur défendit par un édit d'habiter dans la banlieue de Jérusalem et même à Bethléhem, cè que confirme Tertullien dans le passage suivant tiré de son livre *Contre les Juifs* (p. 224), et cité par Reland :

Oportet enim eum [Messiam] de tribu Juda et a Bethlehem procedere : animadvertimus autem nunc neminem de genere Israel in civitate Bethlehem remansisse, et exinde quod interdictum est ne in confinio ipsius regionis demoretur quisquam Judæorum..... Quomodo procedit ex Bethlehem, cum de germine Israel nullus omnino sit in Bethlehem [1]?

J'ai déjà dit que ce même empereur, ainsi que l'atteste saint Jérôme, dans l'espérance de détruire le christianisme naissant, par la transformation en sanctuaires païens des lieux que les chrétiens vénéraient le plus, consacra à Adonis la grotte de la Nativité et planta un bocage en l'honneur de ce dieu sur l'emplacement de Bethléhem.

Bethlehem nunc nostram et augustissimum orbis locum de quo Psalmista canit : *Veritas de terra orta est*, lucus inumbrabat Thamuz, id est Adonidis, et in specu ubi quondam Christus parvulus vagiit Veneris amasius plangebatur [2].

Ce fut sainte Hélène et son fils Constantin qui rendirent au culte chrétien la grotte de la Nativité et fondèrent sur cette crypte sacrée la magnifique basilique qu'on y admire encore aujourd'hui.

Justinien releva les murs de Bethléhem, selon le témoignage de Procope [3].

A l'époque où Arculphe visita la Palestine, c'est-à-dire vers l'an 670, Bethléhem est décrite par ce moine dans les termes que voici :

Quæ civitas non tam situ grandis..... quam fama prædicabilis per universarum gentium ecclesias diffamata, in dorso sita est angusto..... In cujus

[1] Reland, *Palæstina*, p. 647. — [2] *Hieronymi opera*, t. I, p. 581, édition Migne : *epistola ad Paulinum*. — [3] *De Ædificiis Justin.* V, IX.

campestri planicie superiore humilis sine turribus murus in circuitu per ejusdem monticuli extremitatis supercilium constructus. Valliculis hinc et inde circumjacentibus supereminet mediaque intercapedine intra murum per longiorem tramitem habitacula civium sternuntur (ceruntur?) [1]...

Ce mur bas et sans tours qui environnait le plateau de Bethléhem était-ce le mur que Justinien avait relevé plus d'un siècle auparavant? C'est ce qu'il me serait difficile de dire, faute de documents; mais la chose paraît assez vraisemblable. Lorsque les croisés envahirent la Palestine, nous savons par le moine Sæwulf que, à l'exception de la basilique et du monastère de Bethléhem, ils ne trouvèrent rien d'habitable dans cette ville, les Sarrasins ayant tout dévasté.

Ibi [Bethlehem] nihil a Sarracenis est remissum habitabile, sed omnia devastata, sicut in aliis omnibus sanctis locis extra murum civitatis Ierosolimam, preter monasterium beatæ virginis Mariæ, matris Domini nostri, quod est magnum atque preclarum [2].

Les croisés étaient campés près d'Emmaüs dans leur marche de Ramleh à Jérusalem, quand ils virent arriver dans leur camp une députation de chrétiens envoyés par la ville de Bethléhem. Cette députation se présenta devant Godefroi de Bouillon pour l'engager à presser la marche de l'armée et réclamer la prompte intervention des princes en faveur de la patrie du Christ. On pouvait craindre, disaient ces envoyés, que l'affluence extraordinaire des infidèles qui, de tous côtés, se rendaient à Jérusalem, soit pour en renforcer la garnison, soit pour y chercher un refuge, ne devînt une occasion de ruine pour l'église de la Nativité. Cette appréhension était d'autant mieux fondée que les chrétiens du pays avaient eu jusque-là beaucoup de peine à sauver cette basilique et le berceau du Sauveur, au prix de sommes d'argent considérables et d'impositions sans cesse répétées. Touché de leurs plaintes, Godefroi fit aussitôt partir un détachement de cent chevaliers d'élite, sous le commandement de Tancrède. Ils marchèrent toute la nuit, et, au lever du jour, Tan-

[1] Arculphe, II, 1.

[2] Sæwulfi *Relatio de peregrinatione ad Hierosolymam*. (*Mémoires de la Société de géographie de Paris*, p. 847.)

crède planta son étendard sur la basilique de Bethléhem. Il fut reçu dans cette ville avec des transports de joie et de reconnaissance indescriptibles, et processionnellement conduit, ainsi que tous ses chevaliers, dans l'église supérieure et dans la sainte crypte.

Après avoir rassuré par sa présence les habitants de Bethléhem et prié devant la Crèche, il alla saluer les remparts de Jérusalem, dressa un instant sa tente près de la tour de David, et ensuite rejoignit le gros de l'armée, qui s'avançait vers la Cité sainte.

La nuit de Noël 1100, le patriarche de Jérusalem, Dagobert, couronna et sacra roi de l'empire franc et successeur de Godefroi de Bouillon, qui venait de mourir, Baudoin, comte d'Édesse; cette cérémonie eut lieu dans la basilique de Bethléhem.

En 1110, à la demande de Baudoin Ier, le pape Pascal II érigea en évêché l'église de Bethléhem, qui jusque-là avait été desservie par un chapitre de chanoines réguliers avec un prieur. Le premier évêque nommé fut un prêtre appelé Aschetin ou Ansquetin. Voici la liste de ceux qui occupèrent ensuite successivement ce siége épiscopal :

Anselme, de 1128 à 1145;
Gérard, de 1147 à 1151;
Raoul, de 1160 à 1173;
Albert, de 1173 à 1186;
. . . . . .
Pierre, de 1204 à 1206;
Renier, de 1223 à 1244.

Les dates marquées ici sont celles des années extrêmes pendant lesquelles le nom de chacun de ces évêques est consigné dans les actes publics.

C'est sous l'épiscopat de Raoul, qui était en même temps chancelier du roi Amaury, que ce prince latin, de concert avec l'empereur grec de Constantinople, Manuel Comnène, restaura la basilique de la Nativité. Ces deux souverains étaient unis par des alliances réciproques, qui semblaient préparer les voies à un rapprochement du monde grec et du monde latin. On sait, comme je l'ai dit plus

haut, que Manuel Comnène contribua beaucoup, pour sa part, à la splendeur et à l'ornementation de cette basilique, en la faisant décorer, par le moine Éphrem, de magnifiques mosaïques à fond d'or, qui tapissaient tous les murs. Les travaux furent exécutés, ainsi que nous l'avons vu, sous la direction de l'évêque Raoul, et les inscriptions que l'on grava partout furent à la fois grecques et latines.

En 1187, Bethléhem fut épargnée par Saladin vainqueur, qui respecta dans cette ville la patrie du Christ et permit aux chrétiens d'y demeurer. Seulement les fidèles et les pèlerins, avant de pénétrer dans la basilique, devaient payer un droit entre les mains des musulmans.

En 1244, Bethléhem fut ravagée, comme tout le reste de la Palestine, par les hordes sauvages des Kharizmiens.

En 1449, cette ville était encore entourée d'une enceinte murée et était défendue par deux forts, l'un à l'ouest, dans la partie haute, près de la route de Jérusalem, l'autre à l'est, près de la basilique. Ce dernier était flanqué de tours et environné de fossés; mais en 1489, par ordre du sultan, ces forts furent rasés, les murs de la place renversés et les fossés comblés[1].

Au XVIe siècle, Bethléhem n'était plus qu'un humble village, peuplé d'un petit nombre d'habitants, et présentait partout l'image de la ruine et de la dévastation.

Dans les deux siècles qui suivirent, elle se releva peu à peu de son état d'abaissement et redevint insensiblement une petite ville.

En 1834, les musulmans de Bethléhem s'étant révoltés contre Ibrahim-Pacha, celui-ci, pour les punir, ravagea leur quartier.

Depuis quelques années, comme je l'ai fait observer en décrivant cette localité, elle a pris de nouveaux accroissements, et bien que peu considérable encore, car elle renferme à peine cinq mille âmes, elle doit l'importance relative dont elle jouit à la gloire singulière qui lui est échue jadis en partage d'avoir donné le jour au Messie.

[1] Fabri *Evagatorium in Terræ Sanctæ peregrinationem*, t. I, p. 474.

C'est à ce titre que les musulmans eux-mêmes l'ont toujours traitée avec un certain égard et que, depuis tant de siècles, les pèlerins ne cessent d'affluer dans son sein de tous les points du monde. Son sanctuaire de la Nativité, en immortalisant son nom, l'a en même temps empêchée de périr elle-même comme ville et d'être effacée de la surface de la Palestine, ainsi que tant d'autres cités autrefois beaucoup plus puissantes et plus peuplées et qui maintenant, détruites de fond en comble, sont désertes et inhabitées. « Et toi, Bethléhem Éphrathah, s'écriait, il y a plus de deux mille six cents ans, le prophète Michée, tu es, à la vérité, l'une des plus petites parmi les nombreuses villes de Juda; mais de toi doit sortir celui qui dominera sur Israël[1]. »

Bethléhem, comme patrie des ancêtres de David et de David lui-même, appartenait à l'Ancien Testament; elle aurait pu disparaître avec lui; mais, comme patrie du Messie, elle appartient aussi au Testament de la nouvelle alliance, et, malgré toutes les vicissitudes qu'elle a déjà subies et qu'elle pourra subir encore, elle semble réservée, à cause du sanctuaire qu'elle renferme, à une vie non moins durable que celle du monde nouveau dont elle est le mystérieux berceau.

[1] *Michée*, c. v, v. 2.

CHAPITRE SEPTIÈME.

BEIT-SAHOUR OU VILLAGE DES PASTEURS. — CHAMP DE BOOZ. — DEIR ER-RA'OUAT OU COUVENT DES PASTEURS. — DEIR SEIAR ER-RHANEM, DÉCOUVERT PAR M. GUARMANI.

BEIT-SAHOUR OU VILLAGE DES PASTEURS.

Après avoir consacré deux jours à étudier Bethléhem et ses environs les plus proches, je me dirigeai le 24 avril, à six heures du matin, vers *Beit-Sahour*, en arabe بيت ساحور, que d'autres écrivent بيت ساهور. On appelle également ce village *Beit-Sahour en-Nasara*, بيت ساحور النصارى, pour le distinguer d'une autre localité nommée *Beit-Sahour el-A'tikah*, بيت ساحور العتيقة, et située à quarante minutes environ au sud-est de Jérusalem, un peu au sud de l'Oued en-Nar. Il est habité, en effet, en grande partie, par des chrétiens, d'où l'épithète d'*En-Nasara* qui lui a été donnée. Les Latins et les Grecs le désignent sous la dénomination de *village des Pasteurs*.

Il est à quinze minutes vers l'est-sud-est au-dessous de Bethléhem et occupe une colline assez basse, qui s'étend de l'ouest à l'est. On y observe plusieurs anciennes cavernes, qui servent encore aujourd'hui de demeures à quelques familles ou d'abris pour les troupeaux.

La plupart des maisons sont grossièrement construites. Trois ou quatre d'entre elles présentent, parmi les matériaux dont elles sont formées, un certain nombre de pierres de taille qui semblent antiques. Je signalerai pareillement, comme datant, selon toute apparence, de l'antiquité, une dizaine de citernes, dont l'une est appelée *citerne de Marie*, en vertu d'une tradition que rapporte ainsi Quaresmius :

Dans ce village, il y a une citerne que non-seulement les chrétiens du pays, mais encore les Maures et les Arabes des environs désignent sous le nom de

citerne de la bienheureuse vierge Marie. Voici la raison de ce nom, telle qu'ils la donnent. La sainte Vierge, passant par ce village et pressée par la soif, demanda de l'eau aux habitants; mais ceux-ci lui en refusèrent, en accompagnant leur refus d'indignes plaisanteries. Alors l'eau monta d'elle-même jusqu'à l'orifice de la citerne; puis, quand elle eut laissé la Vierge apaiser sa soif, elle retomba à son niveau ordinaire [1].

La population de Beit-Sahour peut être évaluée à six cents âmes, soixante musulmans, cinquante catholiques et quatre cent quatre-vingt-dix schismatiques. Mgr Valerga a fondé dans cette localité, il y a huit ans, une mission qui a été confiée à M. l'abbé Morétain, du diocèse de Lyon. Ce prêtre, qui, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, avait failli être tué à Beit-Djala, au moment même où il célébrait la messe, et qui a ensuite dirigé les travaux du séminaire construit en cet endroit, a conçu le projet de bâtir à Beit-Sahour une église dont il jetait les fondements lorsque je visitai ce village. En attendant qu'il ait pu mener à bonne fin cette entreprise, que le manque de fonds et diverses difficultés locales l'avaient jusque-là empêché de commencer, ce digne ecclésiastique en est réduit, depuis son arrivée dans ce village, à célébrer les saints offices dans une humble et modeste chambre, au fond de laquelle s'élève un autel des plus pauvres, qu'un rideau dérobe à la vue quand la cérémonie sacrée est terminée. La chapelle alors devient soit une école, soit un divan. Les paroissiens, de leur côté, sont loin d'offrir à leur curé les consolations religieuses qu'il en espérait. Ce sont, en effet, de grossiers paysans arabes, occupés à la culture de la terre ou à l'élève des bestiaux, et dont la foi chancelante et incertaine oscille souvent, au gré de leur intérêt et des circonstances, vers la religion schismatique, qui prédomine à Beit-Sahour, la majeure partie de la population appartenant à ce rite.

Trois cheikhs principaux administrent ce village, et leurs rivalités y occasionnent quelquefois des rixes sanglantes. Quelque ingrat que soit un pareil poste, l'abbé Morétain n'a pas voulu jusqu'ici le dé-

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 681.

serter, dans la crainte que le petit nombre de catholiques qu'il y évangélise ne retournent presque tous, après son départ, au schisme, qui s'efforce de les attirer dans son sein.

Les environs de Beit-Sahour sont assez fertiles. On y cultive un peu de vigne, quelques oliviers, et dans une belle vallée dont je vais parler tout à l'heure on récolte du blé et de l'orge.

Quelle est la localité antique qu'a remplacée le village actuel?

Le docteur Sepp[1] rapproche du nom de Beit-Sahour celui de אַשְׁחוּר, *Achhour*, en latin *Ashur*, et *Assur*, en grec Ἀσούρ, qui est mentionné dans le livre I des Paralipomènes.

Cum autem mortuus esset Hesron, ingressus est Caleb ad Ephratha. Habuit quoque uxorem Abia, quæ peperit ei Ashur patrem Thecuæ[2].

Et ailleurs, dans le même livre, nous lisons :

Assur vero patri Thecuæ erant duæ uxores, Halaa et Naraa[3].

Dans les Septante, le nom de ce personnage est écrit, dans le premier cas, Ἀσχώ, *Aschô*, et, dans le second, Ἀσούρ, *Asour*.

Le texte hébreu porte dans les deux passages celui d'*Achhour*, אַשְׁחוּר.

Si la conjecture du docteur Sepp était fondée, il faudrait supposer ou bien qu'Achhour, père de Tekoah (*Thecua*), donna son nom à la localité qui aujourd'hui est désignée par les Arabes sous le nom de Beit-Sahour, ou bien que cette localité lui avait communiqué le sien.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce village est antique, comme le prouvent les grottes et les citernes pratiquées dans le roc qu'on y rencontre. En outre, l'abbé Morétain, en creusant une citerne pour les besoins de la construction qu'il a entreprise, a trouvé un certain nombre de vases antiques, les uns brisés, les autres presque intacts, et une quinzaine de petits couteaux de silex, tels que ceux dont les anciens Hébreux faisaient usage pour la pratique de la circoncision.

[1] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. I, p. 471.

[2] *Paralip.* l. I, c. II, v. 24.

[3] *Ibid.* c. IV, v. 5.

Nous lisons, en effet, dans le livre de Josué :

Eo tempore ait Dominus ad Josue : Fac tibi cultros lapideos, et circumcide secundo filios Israel[1].

Il est probable aussi qu'Abraham s'était servi de couteaux analogues, quand la loi de la circoncision lui fut prescrite par le Seigneur; car Josué s'est conformé, selon toute vraisemblance, à une coutume qu'il tenait de ses ancêtres, coutume qui, ayant tous les caractères d'une pratique religieuse, devait toujours s'accomplir de la même manière.

Avant de quitter Beit-Sahour, appelé également par les chrétiens « village des Pasteurs, » il me reste à indiquer l'origine de ce dernier nom, et je ne puis mieux faire que de citer ici le passage suivant de Quaresmius :

Ratio nominis [villa Pastorum] duplex occurrit : altera, quia pastores illi quibus nuntiatum est natum esse Salvatorem mundi in civitate David ex ista essent oriundi, vel in ea habitarent; altera, quoniam proxima est loco, in quo pastores illi, custodientes vigilias noctis, magnum illud et felix nuntium receperunt, natum esse Christum Dominum[2].

« Deux raisons se présentent pour ce nom : l'une, c'est que les bergers auxquels il fut annoncé que le Sauveur du monde était né dans la ville de David étaient originaires de ce village, ou y habitaient; l'autre, c'est que ce même village est très-voisin du lieu où ces bergers, en veillant pendant la nuit à la garde de leurs troupeaux, reçurent la grande et heureuse nouvelle de la naissance du Christ. »

Ces deux raisons sont l'une et l'autre très-plausibles; la première est la plus généralement adoptée.

EMPLACEMENT DU CHAMP DE BOOZ.

Dirigeons-nous maintenant vers l'est, en traversant la fertile vallée où la tradition place le champ de Booz. Cette tradition n'a rien, en effet, que de très-vraisemblable; car c'est la plaine la plus propre à la culture du blé et de l'orge dans les environs les plus rapprochés

[1] *Josué*, c. v, v. 2. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 681.

de Bethléhem, et dès lors on peut croire que Booz, qui était l'un des plus riches habitants de cette ville, possédait des champs dans la vallée en question. La Bible, à la vérité, ne nous indique pas d'une manière précise la position de ces champs; mais tout porte à croire qu'ils étaient situés quelque part dans cette plaine, où plusieurs Bethléhémites en possèdent encore aujourd'hui, et que là s'est passée cette idylle, à la fois si gracieuse et si touchante, qu'on ne peut lire sans attendrissement.

Quel délicieux tableau champêtre que celui qu'offre le livre de Ruth! Où peut-on trouver des scènes plus naïvement antiques et plus réellement patriarcales? Il surpasse, à mon sens, les plus belles églogues de Théocrite et de Virgile, parce que l'aimable simplicité dont il porte l'empreinte y est revêtue de couleurs plus pures et plus nobles. Quelle ravissante figure que celle de Ruth la Moabite, qui a tout quitté pour s'attacher à Noémi, sa belle-mère! Arrivée à Bethléhem à l'époque de la moisson des orges, elle demande à Noémi la permission d'aller glaner aux champs, car toutes deux sont pauvres depuis les malheurs dont Dieu les a frappées. Elle va donc dans un champ et se met à ramasser des épis derrière les moissonneurs. Or ce champ appartenait à Booz, parent d'Élimélech. Sur ces entrefaites, Booz arrive lui-même de Bethléhem et adresse aux moissonneurs cette religieuse salutation des anciens temps : « Que l'Éternel soit avec vous! » A quoi ils répondent : « Soyez béni de l'Éternel! »

A la vue de la jeune glaneuse, il demande qui elle est. L'homme préposé aux moissonneurs lui apprend que c'est la jeune Moabite qui a accompagné Noémi revenant du pays de Moab. Booz la traite aussitôt avec une extrême bonté, la rassure en l'appelant : Ma fille, et lui dit de ne pas quitter son champ pour aller glaner dans un autre.

A l'heure du repas, il lui fait distribuer la même nourriture qu'à ses moissonneurs, et recommande à ceux-ci non-seulement de ne pas l'inquiéter, mais encore de laisser tomber à dessein des épis de leurs javelles et de les lui abandonner.

Le soir venu, elle bat ce qu'elle a ramassé et le rapporte à sa belle-mère. Les jours suivants, d'après les conseils de Noémi, elle continue à glaner dans le même champ jusqu'à la fin de la moisson. On sait comment ensuite elle devint l'épouse de Booz, aux pieds duquel, parée de ses plus beaux vêtements, elle s'était couchée pendant qu'il dormait dans son aire, près d'un tas de grains.

Le lendemain matin, Booz remonte à la ville et, s'asseyant près de la porte, conformément à la coutume antique, il propose au plus proche parent d'Élimélech de racheter le champ de ce dernier et de faire revivre en même temps son nom éteint, en prenant pour femme Ruth la Moabite. Sur son refus, il rachète lui-même l'héritage d'Élimélech et épouse la veuve de Mahalon.

En indiquant l'emplacement probable du champ de Booz, je n'ai pu résister au plaisir de résumer cette charmante histoire, dont il faut lire dans la Bible tous les détails; car ils sont pour nous aussi instructifs, au point de vue de la connaissance des mœurs judaïques, qu'intéressants sous le rapport de la vérité des sentiments et de la grâce inexprimable des images.

DEIR ER-RA'OUAT OU COUVENT DES PASTEURS.

Au milieu de la plaine fertile dont je viens de parler, à dix minutes environ à l'est-nord-est de Beit-Sahour, sont les ruines d'un ancien couvent, désigné dans la contrée sous le nom de *Deir er-Ra'ouat*, دير الرعاة (couvent des Pasteurs). Il appartient actuellement aux Grecs et est environné d'un petit mur d'enceinte. De beaux et vieux oliviers croissent alentour. Une chaussée en pierre permet aux habitants de Bethléhem et de Beit-Sahour de s'y rendre, même en hiver. Les bâtiments dont il était composé sont entièrement détruits, ainsi que la chapelle supérieure qu'il renfermait. On remarque seulement, sur l'emplacement, du reste peu considérable, qu'il occupait, une citerne encore intacte; à côté est une cruche avec une corde pour puiser de l'eau, à l'usage des pèlerins. De la chapelle supérieure, complétement rasée, on descend par un escalier

de onze marches jusqu'à une porte; puis, quand on l'a franchie, un autre escalier de dix marches conduit à une crypte ou chapelle souterraine dont les dimensions ne dépassent pas dix mètres de long sur six mètres et demi de large. L'autel regarde l'orient. Cette chapelle est actuellement très-dégradée. On y observe quelques vieilles peintures sur bois, plusieurs fûts de colonnes ornés de chapiteaux corinthiens, et, sur le sol, des restes de mosaïques.

D'après une tradition très-répandue, ce serait là la grotte dans laquelle veillaient les bergers lorsqu'un ange leur annonça la naissance du Sauveur.

8. Or il y avait dans la même contrée des bergers qui passaient la nuit dans les champs et qui y veillaient à la garde de leurs troupeaux.

9. Et tout à coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, et ils furent saisis d'une grande crainte.

10. Alors l'ange leur dit : Ne craignez pas, car je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple.

11. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.

12. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans la crèche.

13. Au même instant, il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant :

14. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté[1].

En souvenir du mystère qui s'accomplit en cet endroit, sainte Hélène, s'il faut en croire Nicéphore[2], y aurait élevé une église en l'honneur des saints anges. Quaresmius, après beaucoup d'autres pèlerins, reconnaît celle-ci dans la chapelle souterraine que j'ai mentionnée. Dans tous les cas, ce sanctuaire est en grande vénération parmi les Grecs, les Latins et même les musulmans, qui s'accordent à y voir l'ancienne grotte, transformée ensuite en chapelle, où les bergers apprirent d'un ange l'avénement du Messie et d'où ils entendirent au-dessus de leurs têtes l'admirable concert de la milice céleste entonnant le *Gloria in excelsis Deo*.

[1] Luc, c. II, v. 8-14. — [2] L. VIII, c. XXXVIII.

DEIR SEIAR ER-RHANEM.

Néanmoins, cette tradition, toute respectable qu'elle est, a vu s'élever contre elle, principalement dans ces dernières années, d'assez graves objections, par suite de la découverte que M. Guarmani, agent des Messageries impériales à Jérusalem, a faite, en 1861, d'un autre sanctuaire, voisin, complétement abandonné depuis de longs siècles et dont la trace semblait même comme perdue, bien qu'il fût, lui aussi, très-rapproché de Bethléhem. Entretenant pour son commerce des relations suivies avec les tribus nomades de la Palestine, mais en même temps s'occupant, par intervalle, de recherches archéologiques, M. Guarmani a publié, sur cette découverte, à Turin, un article sous le titre de : *Un antico santuario scoperto nel deserto della Giudea, Lettera a Monsignor Mislin.*

Je traduis ses paroles en les abrégeant :

Celui, dit-il, qui, partant de Bethléhem, marcherait directement vers le levant, après avoir parcouru deux kilomètres, rencontrerait à sa gauche une colline couverte de ruines qui, par la présence de quatre citernes dont l'une est très-vaste et parfaitement conservée, prouvent qu'il y avait là autrefois une très-importante habitation.

Cet endroit est connu dans le pays sous la désignation de *Seiar er-Rhanem*, صيار الغنم (Bergeries, Étables à moutons). Si l'on examine plus attentivement ces ruines, on reconnaît bien vite que l'on est sur l'emplacement d'un ancien couvent renversé, renfermant une église également détruite. Celle-ci mesurait vingt-six mètres de long sur vingt-quatre de large, et avait sa porte d'entrée à l'occident. Son extrémité orientale se composait de trois absides placées sur la même ligne, celle du centre à enfoncement carré et les deux autres semi-circulaires. L'autre partie de l'église recouvrait des catacombes creusées dans un roc assez tendre et flanquées çà et là de tombes dont quelques-unes contiennent encore des ossements. A l'angle sud-ouest de cet édifice est une chambre funéraire, également sou-

terraine, ou du moins dans laquelle on descend par quelques degrés. Elle est arrondie en voûte et mesure quatre mètres de diamètre. On y observe trois auges tumulaires creusées dans le roc, à fleur de sol, et qui étaient recouvertes chacune par des dalles. Elles étaient vides quand M. Guarmani les examina pour la première fois. Dans la grotte elle-même on remarque une petite cuve baptismale, clair indice, ajoute-t-il, que c'était là un lieu particulier de vénération. Ainsi, par exemple, au Vieux Caire, dans le sanctuaire dit de la Sainte-Famille, qui se compose pareillement d'une église et d'un monastère, on conserve encore aujourd'hui une ancienne cuve baptismale. Sans sortir même de la Judée, le monastère de Saint-Sabas montre ses antiques fonts baptismaux dans la chapelle où reposent les têtes de ses nombreux martyrs. Dans un autre couvent ruiné, dont je parlerai plus tard, et situé à un peu plus de trois kilomètres au nord-est de Bethléhem, dans la vallée d'Oumm-Thouba, on trouve de même un baptistère. Il ne faut donc pas s'étonner d'en rencontrer un dans la crypte funéraire du monastère qui nous occupe en ce moment.

Des fouilles entreprises au milieu des ruines de l'église par M. Guarmani mirent au jour une grande dalle de pierre, qui a dû servir autrefois de table d'autel, plusieurs tronçons de colonnes, quelques chapiteaux et de nombreux fragments de pavage en mosaïque; mais ce qui attira principalement son attention, ce fut un reliquaire de marbre façonné en forme d'urne mortuaire et sur le couvercle duquel étaient gravées en relief deux croix grecques. M. Guarmani suppose que ce reliquaire contenait quelques ossements des trois corps qui avaient été ensevelis dans les trois tombes que j'ai mentionnées.

De la chambre qui contient celles-ci, on descend plusieurs marches et l'on voit s'ouvrir devant soi plusieurs chambres avec des auges sépulcrales analogues, pratiquées, comme la crypte tout entière, dans un tuf très-tendre. Ces autres chambres étaient probablement destinées à recevoir la dépouille mortelle des religieux ou des religieuses qui habitaient ce couvent, la première étant réser-

vée, telle est du moins la supposition de M. Guarmani, à trois personnages vénérés comme des saints : je dirai tout à l'heure de qui il s'agit.

Au sud et à une faible distance de l'église, sur une hauteur au pied de laquelle viennent se réunir, comme à un centre commun, différentes vallées, on remarque, creusés dans le roc, les fondements d'un petit édifice carré, entièrement détruit et dont il ne subsiste même aucune trace, qui mesurait cinq mètres sur chaque face. M. Guarmani place en ce point la tour Ader ou Eder, dont il est question dans la Bible sous la désignation hébraïque de *Migdal-Eder*, מִגְדַּל עֵדֶר, « tour Eder » ou « tour du Troupeau ; » en grec, dans la version alexandrine, *πύργος Γαδέρ*; en latin, *turris Eder, turris Ader* ou *turris Gregis*.

19. Mortua est ergo Rachel, et sepulta est in via quæ ducit Ephratam, hæc est Bethlehem.

20. Erexitque Jacob titulum super sepulcrum ejus : hic est titulus monumenti Rachel, usque in præsentem diem.

21. Egressus inde, fixit tabernaculum trans turrem Gregis[1].

Dans la version des Septante, différente en cela du texte hébraïque et de la Vulgate, le verset où il est parlé de la tour Ader est placé immédiatement après celui où il est question de Bethel, ce qui pourrait faire croire que cette tour était située entre Bethel et le tombeau de Rachel, qui n'est mentionné qu'ensuite.

Ἀπάρας δὲ Ἰακὼβ ἐκ Βαιθὴλ, ἔπηξε τὴν σκηνὴν αὐτοῦ ἐπέκεινα τοῦ πύργου Γαδέρ. Ἐγένετο δὲ, ἡνίκα ἤγγισεν εἰς Χαβραθὰ τοῦ ἐλθεῖν εἰς τὴν Ἐφραθὰ, ἔτεκε Ῥαχήλ.

« Jacob, étant parti de Bethel, dressa sa tente en cet endroit au delà de la tour de Gader. Or il arriva, lorsqu'il approchait de Chabratha et qu'il était sur le point d'entrer à Éphrathah, que Rachel enfanta. »

Si nous ouvrons maintenant l'*Onomasticon* d'Eusèbe, nous lisons au mot *Γαδέρ* :

Γαδὲρ, πύργος ἔνθα, κατοικήσαντος τοῦ Ἰακὼβ, Ῥουβὶν τῇ Βάλᾳ ἐπανίσταto.

[1] *Genèse*, c. XXXV, v. 19-21.

« Gader, c'est la tour où, pendant que Jacob séjournait en ce lieu, Ruben dormit avec Bala. »

Dans le même ouvrage, au mot *Bethléhem*, saint Jérôme, traduisant et commentant Eusèbe, nous apprend que la tour Ader était à mille pas de Bethléhem.

Bethlehem, civitas David in sorte tribus Judæ..... et mille circiter passibus procul turris Ader, quæ interpretatur turris Gregis, quodam vaticinio pastores dominicæ nativitatis conscios ante significans.

« Bethléhem, ville de David, échue au sort à la tribu de Juda..... A mille pas environ de là se trouve la tour Ader, ce qui veut dire la tour du Troupeau, nom qui semblait faire une allusion prophétique aux bergers, futurs témoins de la nativité du Seigneur. »

De ce passage il résulte seulement que la tour Ader était à mille pas environ de Bethléhem; mais dans quelle direction était-elle? Saint Jérôme ne l'indique pas.

Ailleurs, dans sa belle lettre à sainte Eustochie sur la vie et sur la mort de sainte Paule, ce Père de l'Église mentionne de nouveau cette tour.

Haud procul inde [a præsepio Domini] descendit ad turrim Ader, id est Gregis, juxta quam Jacob pavit greges suos, et pastores, nocte vigilantes, audire meruerunt: *Gloria in excelsis Deo, et super terram pax hominibus bonæ voluntatis.* Dumque servant oves, invenerunt Agnum Dei puro et mundissimo vellere, quod in ariditate totius terræ cœlesti rore complutum est, et cujus sanguis tulit peccata mundi et exterminatorem Ægypti litus in postibus fugavit [1].

« Non loin de là [de la crèche du Sauveur], Paule descendit vers la tour Ader, c'est-à-dire du Troupeau, près de laquelle Jacob fit paître ses troupeaux, et près de laquelle les bergers, en veillant pendant la nuit, méritèrent d'entendre ces paroles : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Tandis qu'ils gardaient leurs brebis, ils trouvèrent l'Agneau de Dieu à la toison pure et sans tache, qui, au milieu de l'aridité de toute la terre, fut imprégnée de la céleste rosée, dont le sang lava les péchés du monde et chassa l'exterminateur de l'Égypte des habitations qui en portaient la marque sur leurs portes. »

Le mot *descendit* employé dans ce passage nous montre que,

[1] *Hieronymi opera*, t. I. p. 886, édit. Migne.

pour se rendre à la tour Ader, il fallait descendre des hauteurs de Bethléhem, afin de gagner un lieu moins élevé; mais la position de cette tour n'est pas déterminée davantage, ce qui nous laisse toujours dans l'incertitude par rapport à l'emplacement qu'elle occupait. Le seul renseignement nouveau qui nous soit fourni, c'est que l'apparition de l'ange aux bergers eut lieu près de la tour Ader, à côté de laquelle ils gardaient leurs troupeaux. Il est probable qu'à l'époque de sainte Paule, cet endroit était déjà consacré par un sanctuaire, puisque cette illustre patricienne y fit un pèlerinage en descendant de Bethléhem.

Après cette petite digression, je continue à analyser la lettre de M. Guarmani.

Au sud-ouest de la plate-forme carrée qu'il suppose avoir servi de soubassement à la tour Ader, s'étend une grotte naturelle, longue de dix-neuf mètres et large de quinze. On y remarque une ouverture cylindrique qui la mettait en communication avec la tour, et, à la vue de cette ouverture, on dirait, ajoute M. Guarmani, qu'elle avait été pratiquée pour que celui qui était placé en vedette au haut de la tour pût, dans certains cas, avertir secrètement ceux qui reposaient au milieu de la caverne. Plusieurs citernes antiques avoisinent cette caverne.

Opposant ensuite cette grotte, ces citernes, l'emplacement de la tour, le couvent voisin avec sa crypte funéraire, au sanctuaire vénéré depuis plusieurs siècles, un kilomètre environ plus au sud, sous le nom de Deir er-Ra'ouat, M. Guarmani s'efforce de prouver que le premier de ces couvents est le véritable sanctuaire dédié jadis aux bergers témoins de la naissance du Christ, et que le second est d'une époque postérieure, et il soulève contre son authenticité les objections suivantes :

D'abord, le Deir er-Ra'ouat est situé dans une plaine, la plus fertile des environs de Bethléhem, et destinée de tout temps à l'agriculture, comme le prouvent les belles moissons qu'on y récolte encore. Comment donc supposer que, à l'époque de Notre-Seigneur, cette plaine fût abandonnée en pâture aux bestiaux?

En second lieu, où trouver dans cette plaine une grotte qui puisse servir de refuge pendant la nuit à des bergers et à leurs troupeaux réunis autour d'eux? Car, durant l'hiver, il fait trop froid dans cette partie montagneuse de la Judée pour que les moutons puissent passer la nuit à la belle étoile. Autrefois comme maintenant, les bergers qui, en hiver, menaient paître leurs troupeaux au milieu des montagnes de la Judée, devaient toujours avoir soin, vers le soir, de les renfermer dans quelque grotte, lorsqu'ils manquaient d'autre abri.

La chapelle souterraine du Deir er-Ra'ouat est, il est vrai, regardée par la tradition actuelle comme ayant remplacé l'ancienne grotte où veillaient les bergers quand ils entendirent la voix de l'ange; mais c'est là une opinion qui semble contredite par la configuration même du terrain aux alentours, et l'on imagine difficilement qu'il y ait eu autrefois, au milieu de cette plaine, un antre naturel pouvant servir d'abri à des bergers et à leurs troupeaux, et qui aurait été plus tard transformé en une crypte sacrée. La nature du sol et l'absence de mouvements de terrain assez considérables semblent se prêter peu à une pareille conjecture.

En troisième lieu, quand saint Jérôme désigne le site où l'ange fit part aux bergers de son céleste message et où retentit dans les airs le *Gloria in excelsis Deo,* il déclare d'une manière très-précise que ce fut près de la tour Ader, près de laquelle Jacob avait fait paître ses troupeaux. Or une tour s'est-elle jamais élevée près du sanctuaire du Deir er-Ra'ouat, une tour surtout qui, comme son nom l'indique, était destinée à la garde des troupeaux? Une semblable tour ne devait-elle pas être bâtie sur une colline plutôt qu'au milieu d'une plaine, afin que l'homme placé en sentinelle sur son sommet, qui avait probablement une faible hauteur par lui-même, ainsi que celui de toutes les tours analogues qui existent encore en Palestine, pût de là embrasser un plus vaste horizon.

Ces différentes conditions semblent manquer à l'emplacement actuel du couvent des Pasteurs; elles sont, au contraire, parfaitement remplies par le sanctuaire du Seiar er-Rhanem.

1° Le Seiar er-Rhanem est un site élevé où viennent se réunir quatre petites collines, dont les flancs, peu escarpés, sont encore aujourd'hui presque exclusivement destinés à offrir des pâturages aux troupeaux pendant l'hiver.

2° Ce lieu, en raison même de sa hauteur, est mieux approprié à une tour d'observation.

3° On y remarque sur le roc aplani et taillé les fondations d'une tour qui présente les caractères d'une très-grande antiquité.

4° A côté de cette tour est une vaste grotte, qui, encore maintenant, sert de refuge, en hiver, aux bergers et à leurs troupeaux.

5° Près de là sont plusieurs citernes antiques, où les bergers peuvent, le soir, abreuver leurs troupeaux.

6° Enfin le nom arabe de cette localité, *Seiar er-Rhanem*, signifie « étables à moutons, bergeries, » ce qui rappelle le nom kananéen ou hébraïque Ader ou Eder, qui avait été donné à la tour Migdal-Eder, *turris Gregis*.

Si toutes ces raisons tendent à faire penser qu'il faut chercher dans cet endroit le lieu où les bergers entendirent la voix de l'ange qui leur annonça la naissance du Christ, n'est-on pas alors entraîné comme forcément à conclure que les ruines du monastère qui avoisinent cette grotte, ces citernes et l'emplacement de cette tour sont celles du véritable et primitif sanctuaire dédié à ces bergers? D'après la tradition chrétienne, ceux-ci étaient au nombre de trois, comme l'attestent Flavius Lucius Dexter, qui vivait dans la première moitié du ve siècle, et ensuite saint Arculphe et le vénérable Bède.

Le passage suivant de saint Arculphe est surtout très-important pour la question qui nous occupe en ce moment. Le voici tel qu'il est rapporté par Adamnanus[1] :

De monumentis illorum pastorum, quos nocte dominicæ nativitatis cœlestis circumfulsit claritudo, Arculfus nobis brevem contulit relatiunculam, inquiens: « Trium illorum pastorum in ecclesia tria frequentavi monumenta juxta lapidem

[1] *De Locis Sanctis*, l. II, c. v.

grandem humatorum, quæ mille circiter passibus ad orientalem plagam distat a Bethlehem; quos in eodem loco, nascente Domino, hoc est, prope turrem Gregis, angelicæ lucis claritas circumdedit: in quo eadem ecclesia est fundata, eorumdem pastorum continens sepulcra. »

Le témoignage d'Arculphe, qui voyageait, comme on le sait, en Palestine l'an 670 de notre ère, complète celui de saint Jérôme relativement à la position de la tour Ader.

La distance indiquée par ces deux écrivains est la même, environ mille pas à partir de Bethléhem; mais Arculphe, précisant davantage, ajoute : *ad orientalem plagam*, « à l'est de la ville. » Ce moine nous apprend ensuite que près de cette tour avait été bâtie une église, et que dans cette église il avait visité les tombeaux des trois bergers, qui avaient été inhumés à côté d'un grand rocher, *juxta lapidem grandemhu matorum.*

Le vénérable Bède, vers l'an 700, s'exprime ainsi :

Porro ad orientem, in turre Ader, id est Gregis, mille passus a civitate Bethlehem segregata, est ecclesia trium pastorum divinæ nativitatis consciorum monumenta continens[1].

Ce témoignage, comme on le voit, est identique au précédent.

Bernard le Sage, dont le pèlerinage en Palestine date de l'an 865, parle d'un monastère situé à un mille de Bethléhem et connu sous le nom de *monastère des saints Pasteurs*, monastère auquel appartenait très-certainement l'église signalée par Arculphe et par Bède. .

Miliario denique uno a Bethlehem est monasterium sanctorum pastorum quibus angelus in nativitate Domini apparuit[2].

Quelque temps auparavant, dans l'année 850, l'évêque Aymon attestait encore la présence des corps des bergers dans la tour du Troupeau, c'est-à-dire dans le monastère bâti près de cette tour.

Distat turris Gregis a Bethlehem uno milliario, in qua etiam hodie pastorum corpora requiescunt[3].

[1] *De Locis Sanctis*, l. II, c. VIII.

[2] Bernardi Sapientis *Itinerarium*. (*Mém. de la Soc. de géographie*, t. IV, p. 791.)

[3] Apud Cornel. a Lap. *in Luc.* c. II.

Il paraît que les cendres de ces pieux bergers furent ensuite transportées à Jérusalem, et de là en Espagne, où elles sont encore vénérées près de Salamanque. Or, dans la crypte du Deir er-Ra'ouat, il n'y a pas la moindre trace de ces trois tombes, tandis que dans la nécropole du couvent de Seiar er-Rhanem, on observe une chambre funéraire spéciale renfermant trois auges à cercueil, taillées dans le roc à fleur de sol, et, comme le remarque M. Guarmani, ce qui prouve que ces trois tombes ne sont pas des tombes ordinaires, ainsi que les autres des chambres mortuaires subséquentes, c'est que ce premier caveau avoisinait le baptistère, circonstance de laquelle il semble résulter que c'était là un véritable sanctuaire. Dans la suite, le monastère qui nous occupe aura été abandonné; les ruines mêmes en auront été oubliées, et un autre couvent plus rapproché de Beit-Sahour, celui qui porte aujourd'hui le nom de Deir er-Ra'ouat, aura hérité, avec cette dénomination, de tous les souvenirs et en même temps des priviléges qui s'attachaient au premier.

Telle est la conclusion à laquelle arrive M. Guarmani et qui me paraît réunir en sa faveur beaucoup de probabilité. Je n'oserais affirmer néanmoins d'une manière aussi positive qu'il le fait lui-même que ce dernier sanctuaire est évidemment apocryphe; car, bien qu'il soit situé dans une plaine arable, bien qu'il y ait peu de vraisemblance que la tour du Troupeau se soit élevée en cet endroit et que la crypte dédiée depuis plusieurs siècles aux saints anges ait succédé à la grotte des bergers, la chose toutefois n'est pas impossible. Les plaines les plus fertiles peuvent être, par intervalle, livrées en pâture aux troupeaux, par exemple lorsqu'elles sont en jachère. Conséquemment, celle où a été construit le Deir er-Ra'ouat a pu, à l'époque de Notre-Seigneur, être abandonnée provisoirement à des troupeaux. Il n'est pas absolument impossible non plus que la tour Ader ait été bâtie sur ce point et que, près d'elle, une grotte, transformée plus tard en chapelle souterraine, ait servi d'asile aux bergers de l'Évangile; mais, je le répète, de bien plus grandes vraisemblances se réunissent autour du monastère retrouvé par M. Guarmani, et de leur réunion résultent,

dans tout esprit impartial, un doute très-sérieux sur l'authenticité de la tradition relativement au Deir er-Ra'ouat, et, au contraire, une tendance très-prononcée à adopter comme légitimes les conjectures de l'auteur. En admettant même qu'il se trompe, il a, dans tous les cas, le mérite d'avoir le premier décrit avec détail et signalé à l'attention des voyageurs et des pèlerins des ruines fort intéressantes, qui sont évidemment celles d'un très-ancien monastère et d'un sanctuaire vénéré, comme le prouve le baptistère qu'il renfermait. Sans doute il faut bien se garder de chercher à renverser témérairement et sans preuves suffisantes des traditions pieuses qui ont pour elles une longue durée de siècles et l'assentiment unanime des chrétiens de différents rites. Mais, d'un autre côté, quand des fouilles viennent à mettre au jour, comme celles de M. Guarmani à l'endroit appelé Seiar er-Rhanem, un sanctuaire qui, une fois découvert, semble mieux répondre aux données primitives et aux témoignages les plus dignes de foi que d'autres sanctuaires actuellement en honneur, le devoir de tout homme uniquement préoccupé de la vérité est de peser le pour et le contre, sans parti pris d'avance, et d'indiquer, en toute franchise, l'opinion qui lui semble la plus vraisemblable.

CHAPITRE HUITIÈME.

DÉPART DE BETHLÉHEM. — TOMBEAU DE RACHEL. — AQUEDUC. — RUINES DITES DE RAMA. — ÉGLISE D'HABACUC. — COUVENT DE SAINT-ÉLIE. — CITERNE DE L'ÉTOILE OU DES TROIS-ROIS. — TÉRÉBINTHE DE MARIE. — PLAINE DES REPHAÏM. — MAISON DE SAINT-SIMÉON. — RETOUR À JÉRUSALEM. — PRÉPARATIFS DE DÉPART POUR MA PREMIÈRE GRANDE TOURNÉE.

DÉPART DE BETHLÉHEM. — TOMBEAU DE RACHEL.

Le 25 avril à huit heures du matin, je quitte, non sans regret, la petite ville de Bethléhem, que je devais, du reste, revoir plusieurs fois dans la suite, et je prends la route de Jérusalem. Ces deux villes sont séparées l'une de l'autre par un intervalle d'un peu plus de sept kilomètres. Ma direction est celle du nord, avec une légère inclinaison d'abord vers l'ouest, puis vers l'est.

A huit heures vingt minutes, je salue en passant le célèbre tombeau de Rachel. Dans sa forme actuelle, c'est un pur *oualy* musulman, dont la petite coupole, plusieurs fois rebâtie et blanchie souvent à la chaux, recouvre un tombeau évidemment apocryphe, qui a toutes les apparences de ces nombreux sarcophages ou cénotaphes qui contiennent les cendres de quelque santon ou sont seulement dédiés à sa mémoire. Cet *oualy* a été réparé en 1841, grâce aux libéralités de sir Moses Montefiore. On lui a adjoint alors un vestibule et on l'a environné plus tard d'une enceinte murée. Depuis quelques années, les musulmans, moyennant une somme d'argent assez considérable, ont consenti même à se dessaisir de ce sanctuaire en faveur des juifs, qui en ont actuellement seuls la clef.

Si ce monument, en effet, ressemble extérieurement à tous les oratoires musulmans du même genre, et si le sarcophage qu'on y montre à l'intérieur n'est certainement pas authentique, l'empla-

cement qu'il occupe n'en répond pas moins parfaitement à celui qu'indique la Bible pour le tombeau de Rachel, et, de temps immémorial, on a vénéré en ce lieu l'endroit où Jacob a enterré la mère de Benjamin. Pour les juifs, pour les musulmans et pour les chrétiens la tradition est unanime sur ce point, et, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque où nous sommes, elle n'a jamais varié. Les musulmans, il est vrai, en devenant les maîtres du pays, ont transformé ce tombeau en *oualy*, mais ils l'ont toujours désigné eux-mêmes sous la dénomination de *Koubbet Râhil*, قبّة راحيل (coupole de Rachel). Ouvrons la Bible, nous lisons dans la *Genèse* d'après la version de la Vulgate :

16. Après qu'il fut parti de ce lieu-là [de Bethel], Jacob vint au printemps sur le chemin qui mène à Éphrathah, où Rachel, étant en travail

17. Et ayant grande peine à accoucher, se trouva en péril de sa vie. La sage-femme lui dit : Ne craignez point, car vous aurez encore ce fils-ci.

18. Mais Rachel, qui sentait que la violence de la douleur la faisait mourir, étant près d'expirer, nomma son fils *Benoni*, c'est-à-dire « le fils de ma douleur, » et le père l'appela *Benjamin*, c'est-à-dire « le fils de la droite. »

19. Rachel mourut donc, et elle fut ensevelie sur le chemin qui conduit à Éphrathah, qui est Bethléhem.

20. Et Jacob dressa un monument sur sa sépulture; c'est le monument de la sépulture de Rachel, que l'on voit encore aujourd'hui[1].

Dans la version des Septante, au verset 16, on trouve ce qui suit :

Ἐγένετο δὲ, ἡνίκα ἤγγισεν εἰς Χαβραθὰ τοῦ ἐλθεῖν εἰς τὴν Ἐφραθὰ, ἔτεκε Ῥαχήλ.

« Or, comme il approchait de Chabratha et qu'il allait arriver à Éphrathah, Rachel enfanta. »

Le verset 19 est ainsi conçu :

Ἀπέθανε δὲ Ῥαχήλ, καὶ ἐτάφη ἐν τῇ ὁδῷ τοῦ ἱπποδρόμου Ἐφραθά· αὕτη ἐστὶ Βηθλεέμ.

« Or Rachel mourut, et elle fut enterrée sur la route de l'hippodrome d'Éphrathah, qui est Bethléhem. »

[1] *Genèse*, c. XXXV, v. 16-20.

Ailleurs, au chapitre XLVIII de la Genèse, Jacob, sur le point de mourir, s'exprime en ces termes dans un dernier entretien avec son fils Joseph, dont il bénit les deux enfants, Manassé et Éphraïm :

Lorsque je revenais de Mésopotamie, je perdis Rachel qui mourut en chemin, au pays de Kanaan; c'était au printemps, à l'entrée d'Éphrathah, et je l'enterrai sur le chemin d'Éphrathah, qui s'appelle aussi Bethléhem[1].

Voici le verset correspondant de la version des Septante :

Ἐγὼ δὲ ἡνίκα ἠρχόμην ἐκ Μεσοποταμίας τῆς Συρίας, ἀπέθανε Ῥαχὴλ, ἡ μήτηρ σου, ἐν γῇ Χαναὰν, ἐγγίζοντός μου κατὰ τὸν ἱππόδρομον Χαβραθὰ τῆς γῆς τοῦ ἐλθεῖν Ἐφραθά· καὶ κατώρυξα αὐτὴν ἐν τῇ ὁδῷ τοῦ ἱπποδρόμου· αὕτη ἐστὶ Βηθλεέμ.

« Comme je revenais de Mésopotamie de Syrie, Rachel, ta mère, mourut dans le pays de Kanaan, au moment où j'approchais de l'hippodrome de Chabratha et où j'allais entrer à Éphrathah. Je l'enterrai sur le chemin de l'hippodrome. Cette ville est Bethléhem. »

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἐφραθά, Eusèbe s'exprime de la sorte :

Ἐφραθὰ, χώρα Βηθλεὲμ τῆς πόλεως Δαβὶδ, ἐφ' ἧς ὁ Χριστὸς ἐγεννήθη, φυλῆς Βενιαμὶν, ἧς πρὸς τῇ ὁδῷ ἔθαψαν τὴν Ῥαχὴλ, ἀπὸ σημείων δ' τῆς Ἱερουσαλὴμ, ἐν τῷ καλουμένῳ Ἱπποδρόμῳ· δείκνυται τὸ μνῆμα εἰς ἔτι νῦν, καὶ ὁ πατὴρ τοῦ Βηθλεὲμ ἐκαλεῖτο Ἐφραθὰ, ὡς ἐν Παραλειπομέναις.

Saint Jérôme modifie un peu ce passage en le traduisant :

Ephratha regio Bethlehem civitatis David, in qua natus est Christus. Est autem in tribu Juda, licet plerique male æstiment in tribu Beniamin, juxta viam ubi sepulta est Rachel quinto milliario ab Jerusalem, in eo loco qui a Septuaginta vocatur Hippodromus. Legimus Ephratham in Paralipomenon libro, sicut supra dictum est.

A propos du mot Χαβραθά, Eusèbe dit plus loin :

Χαβραθά· Ἀκυλας καθ' ὁδὸν εἰς Ἐφραθὰ τῆς Βηθλεέμ.

« Chabratha : Aquila le traduit par *sur la route* qui conduit à Éphrathah de Bethléhem. »

[1] *Genèse*, c. XLVIII, v. 7.

Saint Jérôme, dans son livre des *Questions hébraïques*, se demande avec étonnement pourquoi les Septante ont rendu ce mot par *hippodrome*.

Nescio quid volentes *hippodromum* Septuaginta Interpretes transtulerunt.

« Aquila, ajoute-t-il, le traduit par *sur la route*, mais la meilleure interprétation est celle-ci : *au printemps*. »

In electo terræ tempore ..... porro vernum tempus significat.

Quant au texte hébraïque, tel qu'il nous est parvenu, il offre mot à mot le sens suivant :

Et ils sortirent de Beth-El, et il y avait encore une longueur de pays [à parcourir] pour arriver à Éphrathah[1].

Cette longueur de pays, en hébreu *kibrath ha-arets*, semble être une mesure itinéraire ainsi appelée, que l'on évalue généralement à un mille; telle est, en effet, la distance qui sépare le tombeau de Rachel de Bethléhem; ou bien ces mots signifient seulement *une certaine étendue de chemin*, indéterminée, mais peu considérable. Dans tous les cas, la plupart des hébraïsants se refusent à y voir un nom propre de localité, comme semblent l'avoir fait les Septante; ils repoussent également l'interprétation de saint Jérôme, *in electo terræ tempore*, « au printemps. »

De même, au chapitre XLVIII de la Genèse, le sens littéral du texte original est celui-ci :

Or, quand je revenais de Padan, je perdis Rachel dans le pays de Kanaan; elle mourut en chemin, lorsqu'il n'y avait plus qu'une certaine longueur de pays (ou bien une *kibrath* de pays) pour arriver à Éphrathah[2].

Ce qui prouve évidemment que les mots *kibrath erets* ou *kibrath ha-arets*, avec l'article placé devant le dernier, doivent se prendre pour une certaine mesure itinéraire, soit déterminée, soit indéterminée, et, dans le premier cas, s'appelant probablement une *kibrah* (*kibrath*, à l'état construit), c'est le verset 19 du chapitre V du livre IV des Rois (II du texte hébreu).

[1] *Genèse*, c. XXXV, v. 16. — [2] *Ibid.* c. XLVIII, v. 7.

Et Élisée dit à Naaman : Va en paix, et il [Naaman] s'en alla d'auprès de lui une longueur de pays (ou *une kibrath de pays*, *kibrath arets*).

Dans la Vulgate, ces deux derniers mots sont traduits par *electo terræ tempore*, « au printemps. »

La version des Septante n'est pas plus satisfaisante :

Καὶ ἀπῆλθεν ἀπ' αὐτοῦ εἰς Δεβραθὰ τῆς γῆς.

« Et il se retira d'auprès de lui vers Debratha du pays. »

Δεβραθά est probablement ici une erreur pour Χαβραθά ; mais, pas plus que εἰς Δεβραθὰ τῆς γῆς, la leçon εἰς Χαβραθὰ τῆς γῆς ne présente un sens qui s'accorde ici avec le reste du texte, tandis que la traduction que j'ai donnée du texte original, d'après l'interprétation généralement admise aujourd'hui, est à la fois très-simple, très-naturelle et comme forcément appelée par le contexte.

Naaman, en effet, s'éloigne d'Élisée, qui n'a pas voulu recevoir ses riches présents ; mais Giézi, serviteur du prophète, qui convoite en secret les cadeaux que son maître a refusés et qui n'a rien osé demander en sa présence, court après Naaman, quand celui-ci est parti, pour solliciter sa générosité, en feignant que c'est le prophète lui-même qui l'envoie sur ses pas, afin de le prier de lui donner un talent et deux habits. Or, je le demande, dans le passage qui nous occupe, qu'est-ce qu'on attend naturellement après ces mots : *Et Naaman s'en alla*..... sinon *et il avait déjà parcouru un certain intervalle de pays*, indiqué par le mot hébreu *kibrah*, lorsque Giézi s'empressa de courir après lui ?

Il ne peut être évidemment question ici de « printemps, » *electo anni tempore*, comme le veut la Vulgate, ni d'une localité appelée soit Χαβραθά, soit Δεβραθά, d'après la version des Septante.

Ce verset, interprété comme on le fait maintenant, est tellement net, à mon avis, qu'il me semble impossible rationnellement de le comprendre d'une autre manière, et dès lors les mêmes mots *kibrath erets* ou *kibrath arets*, ou, avec l'article, *kibrath ha-arets*, se retrouvant dans les versets de la Genèse qui mentionnent la mort de Rachel, doivent être compris de la même façon. Par conséquent,

il ne faudrait pas se fonder sur les Septante, à l'exemple de plusieurs Pères de l'Église grecque, pour placer un hippodrome à l'endroit où est morte et où a été enterrée Rachel, et pour appeler cet hippodrome l'*hippodrome de Chabratha*, d'après un passage de cette version, ou l'*hippodrome d'Éphrathah*, d'après un autre.

Eusèbe, à la vérité, au mot Ἐφραθά, nous dit, dans l'*Onomasticon*, que Rachel fut enterrée à quatre milles de Jérusalem, sur la route d'Éphrathah, dans un endroit appelé l'*Hippodrome*, ἐν τῷ καλουμένῳ Ἱπποδρόμῳ. Mais il est probable qu'Eusèbe n'emploie cette expression que parce qu'il avait sous les yeux la version des Septante. Saint Jérôme, en effet, en traduisant ce passage, dit:

In eo loco qui *a Septuaginta* vocatur Hippodromus.

Le même auteur, comme nous l'avons vu, se demande ailleurs, sans paraître s'en rendre compte, pourquoi les Septante, dans leur version, ont parlé ici d'un hippodrome. Or, si du temps d'Eusèbe, c'est-à-dire vers le commencement du IVe siècle, cet endroit s'appelait encore l'Hippodrome, comment, à la fin du même siècle, saint Jérôme eût-il été surpris de trouver cette désignation chez les Septante, et pourquoi aurait-il modifié les mots d'Eusèbe ἐν τῷ καλουμένῳ Ἱπποδρόμῳ, en les traduisant ainsi :

In eo loco qui *a Septuaginta* vocatur Hippodromus?

Il est donc plus vraisemblable qu'un hippodrome n'a jamais existé en cet endroit et que c'est là une pure invention des Septante, due à une interprétation erronée du texte hébreu.

Mais revenons maintenant au tombeau de Rachel dont m'a écarté un peu cette longue digression, qui était pourtant nécessaire pour ne laisser subsister aucune erreur relativement au lieu où il est situé.

Conformément au texte biblique, le tombeau désigné encore aujourd'hui sous ce nom se trouve effectivement sur la route de Bethel à Bethléhem, un mille environ avant d'arriver dans cette dernière ville. Il s'élève un peu à l'ouest du chemin et, par conséquent, on le laisse à sa droite quand on vient de Jérusalem. A une faible

distance à l'est-nord-est du tombeau est un petit *birket*, à moitié comblé, et qu'alimentait autrefois un canal actuellement hors d'usage. Quelques ruines indistinctes sont éparses çà et là sur ce même plateau. Enfin, plus près de la coupole reposent les cendres d'un certain nombre de musulmans de Bethléhem, qui ont tenu à honneur d'être enterrés autour de la femme de Jacob. Encore aujourd'hui, les musulmans de cette ville réclament comme une faveur spéciale le privilége d'être ensevelis, après leur mort, non loin de ce tombeau vénéré. Il consistait primitivement, selon toute apparence, en une sorte de stèle funéraire, en latin *titulus*, en grec *σήλη*, en hébreu מַצֵּבָה, *matsebah*, érigée sur la chambre sépulcrale taillée dans le roc, comme toutes les anciennes tombes kananéennes et juives. Cette stèle était probablement dans le principe une simple pierre, de grandes dimensions, peut-être à peine ébauchée, qu'on avait dressée debout soit à l'entrée, soit au-dessus du monument proprement dit, lequel existe peut-être encore maintenant, s'il était souterrain, et qu'il serait, par conséquent, possible de retrouver en pratiquant des fouilles en cet endroit.

Nous savons, par un autre passage de la Bible, que ce tombeau était situé sur la frontière méridionale de la tribu de Benjamin. Samuel, interrogé par Saül, qui voulait savoir où étaient les ânesses de son père, lui dit :

Cum abieris hodie a me, invenies duos viros juxta sepulcrum Rachel in finibus Benjamin, in meridie, dicentque tibi : Inventæ sunt asinæ ad quas ieras perquirendas[1].

« Lorsque tu te seras aujourd'hui éloigné de moi, tu trouveras deux hommes près du tombeau de Rachel, sur les limites de Benjamin, vers le sud, et ils te diront : Les ânesses à la recherche desquelles tu étais allé ont été retrouvées. »

Le sépulcre de Rachel était donc alors un monument très-connu et assez notable, puisqu'il est indiqué comme point de repère à Saül par le prophète Samuel.

On connaît le beau verset où Jérémie, pour exprimer, dans la

[1] *Rois*, l. I, c. x, v. 2.

désolation d'une seule mère, celle de toutes les mères d'Israël dont les enfants avaient été massacrés ou étaient emmenés captifs à Babylone, met ces paroles dans la bouche de l'Éternel :

Hæc dicit Dominus : Vox in excelso audita est lamentationis, luctus et fletus Rachel, plorantis filios suos, et nolentis consolari super eis, quia non sunt[1].

« Voici ce que dit le Seigneur : Une voix a été entendue sur la hauteur; c'est la voix des lamentations, des gémissements et des soupirs de Rachel, qui pleure ses enfants et qui ne veut pas être consolée de leur perte, parce qu'ils ne sont plus. »

Ces mêmes paroles, comme on le sait, sont reproduites dans l'Évangile de saint Matthieu, à propos du massacre des Innocents par Hérode :

17. Tunc adimpletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam dicentem :

18. Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari quia non sunt[2].

« Alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par le prophète Jérémie lorsqu'il disait :

« Une voix a été entendue dans Rama, des cris multipliés de douleur et des gémissements : c'est Rachel qui pleure ses enfants, et qui ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Ici, comme on le voit, au lieu de *in excelso*, « sur la hauteur, » il y a *in Rama*, « dans Rama; » le mot hébreu רָמָה, *Ramah*, signifie effectivement « un lieu élevé, une colline, » et peut être pris soit pour un nom commun, soit pour un nom propre de ville devant une semblable désignation à sa situation sur une éminence.

Chez les Septante, les mots קוֹל בְּרָמָה נִשְׁמָע du verset de Jérémie sont rendus par *φωνὴ ἐν Ῥαμᾷ ἠκούσθη*.

La Vulgate, au contraire, adopte les deux sens, le sens commun dans l'Ancien Testament, le sens propre dans le Nouveau. Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, admet une *Rama* près de Bethléhem.

[1] *Jérémie*, c. XXXI, v. 15. — [2] Matthieu, c. II, v. 17 et 18.

Ἔστι δὲ καὶ Ῥαμὰ τοῦ Βενιαμὶν περὶ τὴν Βηθλεέμ, ἔνθα· Φωνὴ ἐν Ῥαμᾷ ἠκούσθη.

Saint Jérôme est d'un avis opposé. En effet, dans ses *Questions hébraïques*, il s'exprime ainsi relativement au verset 18 du chapitre II de saint Matthieu :

Quod autem dicit in Rama, nomen putemus loci non esse, quæ est juxta Gabaa; sed *Rama* excelsum interpretatur, ut sit sensus : Vox in excelso audita est, id est longe lateque dispersa.

Cette opinion de saint Jérôme a été adoptée par un grand nombre de critiques. Néanmoins, les ruines qui avoisinent le tombeau de Rachel prouvent que cet endroit a été jadis habité, et rien n'empêche de penser qu'il y ait eu là autrefois un village du nom de Rama. On sait que cette dénomination est donnée en Palestine à beaucoup de localités différentes, mais ayant cela de commun qu'elles étaient toutes également situées sur des hauteurs.

Continuons actuellement à suivre, à travers les siècles, dans l'histoire, la trace du tombeau de Rachel.

L'Itinéraire de Bordeaux le signale, l'an 333 de notre ère, comme étant à quatre milles de Jérusalem, en se dirigeant vers Bethléhem, et placé à droite de la route.

Item ab Hierusalem euntibus Bethlehem millia quatuor, super strata in parte dextra, est monumentum ubi Rachel posita est uxor Jacob.

Saint Jérôme, dans son épitaphe de sainte Paule, nous montre cette pieuse patricienne, lorsqu'elle se rendit pour la première fois de Jérusalem à Bethléhem, s'arrêtant à droite de la route, près du tombeau de Rachel.

Deinde pro facultatula sua, pauperibus atque conservis pecunia distributa, perrexit Bethlehem, et in dextera parte itineris stetit ad sepulcrum Rachel [1].

Dans le siècle suivant, Antonin de Plaisance mentionne ce tombeau sur la même route de Jérusalem à Bethléhem; mais il ne le

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 884, édit. Migne.

place qu'à trois milles de la Ville sainte, distance trop faible, que démentent les renseignements que nous avons donnés plus haut et ceux que nous donnerons encore.

Via que ducit Bethlehem, miliario tertio ab Hierusalem, jacet Rachel uxor Jacob..... requiescit in finibus Rama, in ipso loco, in media via[1].

En 670, Arculphe ne s'est pas contenté de faire mention de ce tombeau, mais encore il le décrit avec quelques détails à Adamnanus :

De qua via Arculphus mihi percunctanti respondens, ait: Est quædam via regia, quæ ab Ælia contra meridianam plagam Hebron ducit: cui viæ Bethlehem vicina, sex millibus distans ab Hierosolyma, ab orientali plaga adhæret. Sepulcrum vero Rachel in eadem viæ extremitate et occidentali parte, hoc est, in dextro latere habetur pergentibus Hebron, cohærens, vili operatione collocatum et nullam habet adornationem, lapidea circumdatum pyramide; ibidem et nominis ejus titulus hodieque monstratur, quem Jacob maritus super illud erexit[2].

« Au sujet de cette route, Arculphe répondit ainsi à mes questions : Il y a une route royale qui d'Ælia conduit à Hébron, vers le midi. Située à six milles de Jérusalem, Bethléhem avoisine cette route et y touche du côté de l'orient. Quant au sépulcre de Rachel, on le rencontre à l'extrémité de cette même route, du côté de l'occident, c'est-à-dire à la droite de ceux qui se rendent vers Hébron. Il consiste en une construction assez grossière et dépourvue d'ornement. Une pyramide de pierre le recouvre. On y montre encore la stèle marquée de son nom, que Jacob, son mari, avait dressée sur le lieu de sa sépulture. »

Dans une description de Jérusalem et des environs, écrite en latin, au commencement du XIIe siècle, sous le titre de : *De situ urbis Jerusalem et de locis sanctis intra ipsam urbem sive circumjacentibus*, et publiée par M. de Vogüé d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, on lit ce qui suit relativement au tombeau de Rachel :

Miliario a Bethlehem, via que ducit Jerusalem, Kabrata, locus in quo Rachel cum Benjamin peperisset pro dolore obiit, ibique a Jacob tumulata est, super cujus tumulum duodecim lapides a Jacob positi usque hodie supersunt[3].

« A un mille de Bethléhem, sur la route qui conduit à Jérusalem, est un lieu appelé Kabrata, où Rachel, après avoir mis au jour Benjamin, mourut des

[1] Antonini Placent. c. XXVIII.

[2] Adamn. *De Locis Sanctis*, l. II, c. VI.

[3] *Les Églises de la Terre sainte*, appendice, p. 425.

douleurs de l'enfantement et fut enterrée par Jacob. Les douze pierres placées par ce patriarche sur son tombeau subsistent encore aujourd'hui. »

Le nom de Kabrata que nous voyons appliqué ici à l'endroit où s'élève le tombeau de Rachel appartenait-il alors à cette localité et les Septante, dans ce cas, auraient-ils eu raison de l'introduire dans leur texte en traduisant les deux passages de la Genèse où il est question de la mère de Benjamin? Je ne le pense pas; à mon sens, c'est ou une simple réminiscence de la version grecque des Septante et une dénomination un peu altérée de celle de Χαβραθά, *Chabratha*, qu'ils ont imaginée d'après un mot mal compris du texte hébreu; ou plutôt, à cause des débris antiques qui se trouvaient en cet endroit, les Arabes ne l'auraient-ils pas appelé *Khirbet* ou *Kharbata* (les Ruines), dont les pèlerins latins auront fait *Kabrata?* Ce nom alors n'offrirait qu'une ressemblance fortuite avec celui de Χαβραθά donné par les Septante.

En 1160, le pèlerin juif Benjamin de Tudèle[1] nous apprend que le tombeau de Rachel se composait de douze pierres, selon le nombre des fils de Jacob, et que sur le monument funèbre s'élevait une coupole appuyée sur quatre piliers ou colonnes. Il ajoute que les pierres du tombeau étaient couvertes d'un grand nombre d'inscriptions tracées par une foule de Juifs, qui y gravaient leurs noms en passant.

Édrîsi, auteur arabe contemporain de Benjamin de Tudèle, décrit le tombeau de Rachel à peu près dans les mêmes termes :

Sur ce tombeau sont douze pierres placées debout; il est surmonté d'un dôme construit en pierre[2].

Ces douze pierres, représentant les douze fils de Jacob, sont encore signalées dans plusieurs autres descriptions de la Palestine datant du même siècle ou du commencement du siècle suivant, et notamment dans celles qui ont paru en latin, l'une sous le nom d'Eugesippus, l'autre sous celui de Fetellus.

[1] Benjamini Tudelensis *Itinerarium*, p. 46.

[2] Édrîsi, traduction française de Jaubert, t. I, p. 345.

Plus tard ce monument a été reconstruit par les musulmans, redevenus maîtres du pays.

En 1620, Quaresmius le décrit comme il suit :

Non longe a turri Jacob, procedendo versus Bethlehem, secus viam ad dexteram partem, est sepulcrum magnum capella inclusum, semper ab antiquo usque ad præsens tempus sepulcrum Rachelis dilectissimæ conjugis Jacob patriarchæ appellatum. Ratio est quia creditur ibi fuisse sepultam Rachelem. Semper ejus memoria conservata fuit; licet enim sacellum fuerit aliquando collapsum et demolitum, fuit continuo restauratum, ob insignis illius mulieris memoriam[1].

«Non loin de la tour de Jacob, en s'avançant vers Bethléhem, se trouve, le long de la route, sur la droite, un grand sépulcre renfermé dans une chapelle et, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque actuelle, appelé le sépulcre de Rachel, l'épouse chérie du patriarche Jacob. On croit, en effet, que c'est là que Rachel a été ensevelie, et sa mémoire s'y est toujours conservée. Bien que ce sanctuaire tombant en ruine ait été quelquefois démoli, il a été aussitôt reconstruit, en souvenir de cette femme célèbre.»

Vers 1650, un pacha de Jérusalem, nommé Mohammed, le répara. La coupole était alors soutenue par quatre piliers, et quatre arcades à jour permettaient d'apercevoir le sépulcre. Ces arcades furent ensuite murées en 1738.

Les derniers travaux entrepris pour l'entretien de cet édifice datent de 1841; ils sont dus à la munificence du banquier juif sir Moses Montefiore.

La plupart des voyageurs aiment à inscrire leurs noms sur les monuments les plus remarquables qu'ils visitent; il ne faut donc pas s'étonner que les Juifs surtout se plaisent à graver le leur sur les murs du sanctuaire funèbre de Rachel. Ce mausolée est, en effet, pour eux un monument véritablement national. Rachel, la femme préférée de Jacob et la mère de Benjamin, père de la tribu à laquelle devait appartenir plus tard Jérusalem elle-même, la capitale de la Palestine, continue à s'associer, dans leurs traditions, toute morte qu'elle est, aux souffrances de son peuple. Si Jérémie,

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 613.

lors du premier exil de Babylone, fait sortir de la tombe de Rachel ces cris lamentables et ces gémissements mélancoliques qui ont retenti à travers les siècles; si, au moment du massacre d'Hérode, saint Matthieu l'évangéliste semble évoquer encore du même sépulcre cette même voix de Rachel inconsolable, pleurant sur ses enfants qui ne sont plus, les Juifs, dispersés de nouveau au milieu du monde et exilés depuis dix-huit siècles loin de leur patrie et de leur sanctuaire renversé, ne manquent jamais, lorsqu'ils abordent en pèlerins et en étrangers sur cette terre d'où ils ont été bannis et qui a gardé tout leur amour, d'aller se prosterner devant la tombe vénérée de cette femme, qui personnifie leur race et sympathise toujours à leurs calamités. Ils l'arrosent de leurs larmes, ils y gémissent sur leurs malheurs, et, pendant qu'ils les déplorent, ils croient entendre encore retentir à leurs oreilles et s'élever du fond du cercueil ces plaintes et ces sanglots éternels d'une mère infortunée, image de la Palestine elle-même, et dont Jérémie seul pouvait dépeindre la désolation.

Le tombeau de Rachel est de temps en temps reblanchi à la chaux, et ce revêtement, chaque fois qu'il se renouvelle, efface des milliers de noms de pèlerins juifs; mais bientôt d'autres noms remplacent les précédents, tant les visiteurs affluent auprès de ce mausolée. Il sert encore aujourd'hui, comme à l'époque de Samuel, de point de repère dans le pays, et, jusqu'aux enfants, tout le monde connaît parfaitement la *Koubbet Rahîl :* singulier privilége qui s'est attaché à ce tombeau, vieux déjà de trois mille six cents ans, et néanmoins toujours entretenu et rajeuni par la vénération publique.

AQUEDUC.

Non loin de ce sanctuaire, sur les bords de la route, on longe quelques instants l'aqueduc qui amenait, il y a peu d'années encore, dans l'enceinte du Haram ech-Cherif, à Jérusalem, les eaux des vasques de Salomon. Cet aqueduc, à fleur de sol en cet endroit, remonte probablement à la plus haute antiquité. Plusieurs fois ré-

paré depuis l'époque judaïque, d'abord par les Romains, sous l'administration de Ponce Pilate, et plus tard, à différentes reprises, par les musulmans, il consiste en un simple canal, soit creusé dans le roc et recouvert de larges blocs, soit formé avec de grands tuyaux de poterie emboîtés les uns dans les autres, qui reposent entre de grosses pierres de taille enterrées et creusées à dessein pour les contenir et les protéger. J'en parlerai avec plus de détails quand je décrirai les grands réservoirs connus sous le nom de *vasques de Salomon*.

RUINES DITES DE RAMA.

Au delà et à une très-faible distance de ce même tombeau, j'observe sur une colline, à gauche de la route, les débris d'une vieille construction appelée par les indigènes *tour de Jacob*, et, plus bas, des fondations de maisons détruites qui passent pour être des vestiges de l'ancienne Rama, témoin des pleurs et des lamentations de Rachel. Quaresmius a depuis longtemps montré que ces deux désignations sont très-problématiques. La première, en effet, ne repose sur aucun document sérieux; la seconde, néanmoins, n'est peut-être pas à rejeter, dans le cas où l'on regarderait comme un nom propre de localité, et non plus comme une simple appellation signifiant « hauteur, » le mot *Rama* que renferme le verset déjà cité du prophète Jérémie :

Vox in Rama audita est.....

ÉGLISE D'HABACUC.

En continuant à marcher dans la direction du nord, sur une assez belle route élargie et réparée par les Grecs depuis quelques années, je laisse bientôt à ma gauche, sur une colline, les restes, aujourd'hui très-effacés, d'une église qui, à l'époque de Quaresmius, offrait encore des traces de peintures.

Non longe a rupe S. Eliæ..... ad ejus dexteram partem, in colle sive monticulo parum a via dissito, est quædam ecclesia satis vetustate demolita; in qua tamen aliquæ cernuntur picturæ, etsi fere consumptæ.

Ab hujus regionis incolis appellatur communiter ecclesia et locus Habacuc prophetæ; quoniam ex isto loco creditur, veteri traditione docente, sanctum Habacuc, cum prandio quod messoribus ferebat, fuisse ab angelo Domini cincinno capitis sui delatum in Babylonem, ad pascendum Danielem existentem in lacu leonum, et ex Babylone ad hunc eumdem locum restitutum, ut dicitur Daniel. XIV, 32 et seq. in cujus miraculi memoriam fuit a pia antiquitate ecclesia ista ædificata [1].

Voici le passage du chapitre XIV de Daniel auquel Quaresmius fait ici allusion :

32. Le prophète Habacuc était alors en Judée, et, ayant préparé un potage, il l'avait mis avec du pain trempé dans un vase, et il se disposait à aller le porter dans un champ à ses moissonneurs.

33. Mais l'ange du Seigneur lui dit : Portez à Babylone le dîner que vous avez, pour le donner à Daniel, qui est dans la fosse aux lions.

34. Habacuc répondit : Seigneur, je n'ai jamais été à Babylone et je ne sais où est la fosse.

35. Alors l'ange du Seigneur le prit par le haut de la tête et, le tenant par les cheveux, il le transporta avec l'extrême rapidité d'un esprit jusqu'à Babylone, au-dessus de la fosse aux lions.

36. Et Habacuc s'écria en disant : Daniel, serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous a envoyé.

37. Daniel répondit : Ô Dieu, vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment.

38. Et, se levant, il mangea. Quant à l'ange du Seigneur, il reporta aussitôt Habacuc dans le même lieu où il l'avait pris.

Ce passage, comme on le voit, nous apprend seulement que le prophète Habacuc était en Judée, *erat autem Habacuc propheta in Judæa*, lorsque l'ange du Seigneur l'enleva soudain jusqu'à Babylone pour le ramener ensuite avec la même vitesse. Mais quel est l'endroit précis où s'est accompli ce prodige? La Bible ne nous l'indique pas. Je renvoie le lecteur, pour la discussion de ce point, à la dissertation de Quaresmius [2]. Il avoue, du reste, lui-même, avec beaucoup de sincérité, qu'ici les avis sont partagés, des preuves convaincantes manquant à l'appui de la tradition qui fixe en cet

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 606. — [2] *Ibid.* p. 606-610

endroit l'enlèvement miraculeux de ce prophète et son retour non moins extraordinaire.

COUVENT DE SAINT-ÉLIE.

A huit heures cinquante minutes, je fais halte quelques instants au couvent grec de Saint-Élie, en arabe *Deir Mâr Elias*, دير مار الياس. Situé à moitié chemin entre Jérusalem et Bethléhem, il occupe le sommet d'un petit plateau d'où l'on distingue à la fois ces deux villes. Lors de mon premier voyage en Palestine, il avait besoin de grandes réparations; elles ont été faites, il y a quelques années, et j'ai trouvé le couvent considérablement embelli et restauré, ainsi que l'église qu'il renferme. Cette église, comme toutes celles du rite grec, est orientée. Elle est ornée, à son centre, d'un dôme qui s'élève sur quatre gros piliers. Renversée, à l'époque de la domination franque, par un violent tremblement de terre qui détruisit tout le couvent, elle fut relevée vers 1160, grâce à la munificence de l'empereur Manuel Comnène.

En 1519, les musulmans s'en emparèrent et la convertirent en mosquée. Quelques années plus tard, elle fut rendue au culte chrétien, et, depuis lors, elle n'a pas cessé d'appartenir aux Grecs, qui y entretiennent quatre ou cinq moines, astreints à la règle de Saint-Basile.

On pourrait difficilement concevoir une position plus belle et mieux choisie que celle de ce couvent. A égale distance, comme je l'ai dit, de Jérusalem et de Bethléhem, il offre aux religieux qui l'habitent une vue très-nette, du haut de ses terrasses, de chacune de ces deux villes. Quel spectacle plus capable de porter à la prière et à la méditation! D'un côté, le lieu de la naissance du Christ; de l'autre, celui de sa passion, de sa mort et de sa résurrection. Ces deux cités sollicitent sans cesse et tour à tour le regard, et chaque pas que l'on fait sur ces terrasses soit vers le sud, soit vers le nord, ramène constamment sous les yeux et, par les yeux, devant la pensée cette double et solennelle apparition. A l'occident, la vue

est plus bornée, à cause des collines qui limitent l'horizon. A l'orient, l'horizon est beaucoup plus étendu et n'est limité que par les montagnes de Moab.

En face et à quelques pas à l'ouest du monastère, à gauche de la route, on vénère encore, sous un vieil olivier, un rocher sur lequel une ancienne tradition veut que le prophète Élie se soit reposé lorsque, pour échapper à la colère de Jézabel, il s'enfuit dans les déserts de Juda.

1. Or Achab rapporta à Jézabel tout ce qu'avait fait Élie et comment il avait entièrement tué par l'épée tous les prophètes.

2. Et Jézabel envoya un messager vers Élie pour lui dire : Que les dieux me traitent avec la dernière rigueur, si demain, à cette heure, je ne te mets dans le même état que l'un d'eux!

3. Et Élie, voyant cela, se leva et s'en alla, comme son cœur le lui disait, et s'en vint à Bersabée de Juda et congédia là son serviteur[1].

Ce serait donc dans sa fuite vers Bersabée que le prophète Élie se serait couché, épuisé de fatigue, sur ce rocher, qui, d'après une ancienne tradition, aurait même gardé fort longtemps l'empreinte miraculeuse de son corps, la surface du roc s'étant amollie comme de la cire pour lui offrir un lit plus doux et, en même temps, pour garder l'image de sa personne. Il est question de cette légende dans un grand nombre de récits de pèlerinages. Quaresmius la reproduit à son tour de la manière suivante :

Non longe a cisterna Trium Regum, in medio viæ Bethlehem, est obvius locus parum montosus memorandaque rupes, in qua quiescentis hominis effigies velut in molli cera impressa cernitur, quam esse sancti Eliæ prophetæ autumant hujus regionis incolæ. Inquiunt enim hunc sanctum prophetam hac transeuntem inibi dormivisse, et sui corporis effigiem in ea miraculose impressam reliquisse. Et hac ratione iste locus Sanctus Elias nominatur. Cum primo locum hunc vidi, eleganter expressam quiescentis hominis figuram referebat; sed, pietate nescio an impietate, ob particulas ex ea a Christicolis abrasas, postea eamdem fere demolitam iterum intuitus sum[2].

D'après la fin de ce passage, il paraîtrait qu'à l'époque de Qua-

[1] *Rois*, l. III, c. XIX, v. 1-3. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 605.

resmius l'image empreinte sur le roc était encore très-visible, du moins la première fois que ce religieux l'examina; car ensuite, à cause des mutilations commises par l'indiscrète piété des pèlerins, il ne la revit plus que très-dégradée et à peine reconnaissable. Aujourd'hui elle est encore beaucoup moins sensible, et je n'en parle ici que pour ne pas omettre une tradition très-répandue dans le pays, dont je ne prétends d'ailleurs nullement garantir l'authenticité. Était-ce un jeu de la nature offrant jusqu'à un certain point l'image d'un homme endormi, *quiescentis hominis effigies?* Fallait-il y voir une esquisse légère due à la main de l'homme, ou bien, comme le veut la tradition, était-ce une empreinte réellement miraculeuse? Je l'ignore; toujours est-il que maintenant on ne saisit plus l'apparence d'aucune forme humaine sur ce rocher.

Les environs du monastère de Saint-Élie appartiennent aux Grecs, qui, depuis plusieurs années, ont acheté en cet endroit des terrains très-considérables. Ils les ont plantés d'oliviers et d'autres arbres, au milieu desquels s'élèvent diverses habitations. Avec leurs richesses toujours croissantes et leurs agrandissements successifs, leur influence s'est accrue, et comme actuellement leurs coreligionnaires russes ont, aux portes mêmes de Jérusalem, une immense enceinte, qui ressemble à une véritable place d'armes, ils cherchent sans cesse à ébranler et à diminuer de plus en plus l'influence religieuse du clergé latin et, avec elle, l'influence politique de la France, cette protectrice séculaire et traditionnelle de tous les intérêts catholiques dans l'empire ottoman.

CITERNE DE L'ÉTOILE OU DES TROIS-ROIS.

Un peu au delà du couvent de Saint-Élie, on rencontre, au milieu de la route, un puits antique ou plutôt une citerne, vulgairement connue sous le nom de *citerne* ou de *puits des Trois-Rois.* D'autres pèlerins la désignent également sous celui de *citerne des Mages* ou *citerne de l'Étoile,* toutes dénominations qui rappellent le même souvenir. Les Arabes l'appellent *Bir en-Nedjem,* بير النجم

« puits de l'Étoile. » Près de l'ouverture de cette citerne sont deux auges de pierre pour abreuver les animaux.

Cette citerne est appelée ainsi, parce que, d'après la tradition, c'est là que l'étoile apparut de nouveau aux mages, ces trois rois de l'Orient, qui, avertis par cet astre, étaient accourus en Palestine pour adorer le Messie à sa naissance.

Nous lisons, à ce sujet, dans saint Matthieu :

1. Jésus étant né à Bethléhem de Juda au temps du roi Hérode, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem,

2. Et dirent : Où est le roi des Juifs qui est né? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer[1].

Et plus bas, au verset 9 :

Eux donc, ayant ouï le roi [Hérode], s'en allèrent; et voici, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce que, étant arrivée sur le lieu où était le petit enfant, elle s'y arrêta.

Dans ces paroles de l'évangéliste il y a deux choses à remarquer, comme le fait observer Quaresmius[2] : l'une, c'est que, pendant que les mages étaient à Jérusalem, l'étoile ne leur apparut pas; l'autre, c'est que cette même étoile se montra de nouveau à leurs yeux quand ils se mirent en marche pour Bethléhem, ce qu'indiquent très-nettement les mots suivants :

Qui cum audissent regem abierunt. Et ecce stella quam viderant in Oriente antecedebat eos.

Pour justifier la tradition qui veut que l'étoile n'ait pas brillé à leurs regards aussitôt après leur départ de Jérusalem, mais seulement quand ils eurent déjà accompli la moitié du chemin qui les séparait de Bethléhem, c'est-à-dire quand ils furent arrivés à la citerne qui depuis a conservé leur nom, ainsi que le souvenir de la réapparition de l'astre miraculeux, Quaresmius donne deux raisons très-plausibles. Premièrement, Dieu voulait éprouver et mettre en lumière leur foi, s'ils se rendaient à Bethléhem conduits

[1] Matthieu, c. II, v. 1, 2. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 604.

par la prophétie qui marquait dans cette ville l'avénement du Christ, avant d'être guidés par une étoile. En second lieu, si aux portes mêmes de Jérusalem cet astre eût tout à coup reparu à leurs yeux, Hérode, lui aussi, aurait pu être témoin de ce prodige ou en être immédiatement averti, et dès lors il aurait cherché à perdre le divin enfant dont cette étoile présageait la naissance, en même temps qu'elle indiquait le lieu où il était né.

TÉRÉBINTHE DE MARIE.

A une faible distance de la citerne des Trois-Rois, s'élevait autrefois un arbre vénéré, qui existait encore du temps de Quaresmius, quoique tombant de vétusté; on l'appelait le *térébinthe de Marie*.

Est hæc arbor, dit ce religieux, ad lævam viæ plantata, sola, parum inclinata, frondosa, sed infructuosa, non admodum alta, sufficientis tamen crassitiei, quam omnes in veneratione habent[1].

Cet arbre, suivant une pieuse légende, aurait abrité sous son ombre la sainte Vierge et l'enfant Jésus, lorsqu'elle le portait au temple, conformément à la loi judaïque, quarante jours après sa naissance, afin de le présenter au Seigneur et d'offrir, pour le racheter, deux tourterelles ou deux petits de colombes.

22. Et les jours qu'elle devait se purifier, selon la loi de Moïse, étant accomplis, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur;

23. Ainsi qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : Que tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur;

24. Et pour offrir le sacrifice prescrit aussi dans la loi du Seigneur, savoir : une paire de tourterelles ou deux petits de colombes[2].

La même légende ajoute que ce térébinthe, saluant, en quelque sorte, dans le divin enfant le maître absolu de la nature, inclina avec respect ses rameaux au-dessus de la tête de Jésus pour lui former une espèce de diadème de verdure. Une légende semblable se rattache

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 601. — [2] Luc, c. II, v. 22-24.

à un vieux sycomore de Matareh, l'antique Héliopolis, qui aurait courbé humblement ses branches lorsque la sainte Vierge, dans sa fuite en Égypte, chercha en passant un asile sous son ombre hospitalière.

Quant au térébinthe dont il est question ici, il fut, dit-on, brûlé, en 1645, par un Arabe, qui voulait par là empêcher les pèlerins de fouler son champ en venant vénérer cet arbre sacré, que l'on continuait alors de baiser pieusement, à cause du souvenir qu'il rappelait.

PLAINE DES REPHAÏM OU DES GÉANTS.

La plaine que l'on traverse à partir du couvent de Saint-Élie jusqu'à dix ou douze minutes au sud de Jérusalem s'appelle en arabe *El-Beka'ah*, البقعة (la Plaine, la Vallée). Elle mesure environ trois kilomètres et demi de long sur deux kilomètres et demi de large. Très-fertile, elle était presque entièrement dépourvue d'arbres, il y a peu d'années encore; mais, depuis lors, les Grecs y ont acheté des terrains considérables, qu'ils ont plantés d'oliviers, d'amandiers et de figuiers. A droite et à gauche de la route qui la traverse, on remarque en plusieurs endroits les vestiges d'anciennes constructions renversées, dont la plus importante et la mieux conservée est désignée par les indigènes sous le nom de *Kasr ech-Cheikh*, قصر الشيخ.

Cette plaine est généralement identifiée avec la vallée des Rephaïm, en hébreu, עֵמֶק רְפָאִים, *Emek Rephaïm;* en grec, *ἡ κοιλὰς τῶν Τιτάνων* ou *τῶν Γιγάντων*, ou encore *κοιλὰς Ῥαφαείμ*; en latin, *vallis Raphaim*. Elle tirait probablement ce nom des Raphaïm, tribu aborigène de la Palestine transjordane, de taille gigantesque, et dont une partie avait pu s'établir dans cette plaine.

Voici les différents passages de la Bible où la vallée des Rephaïm, les Raphaïm de la Vulgate, est mentionnée.

Nous lisons d'abord dans Josué, à propos des limites qui séparaient la tribu de Juda de celle de Benjamin:

Ascenditque [terminus] per convallem filii Ennom ex latere Jebusæi ad

meridiem, hæc est Jerusalem : et inde se erigens ad verticem montis qui est contra Geennom ad occidentem, in summitate vallis Raphaim, contra aquilonem [1].

« La frontière monte par la vallée du fils d'Ennom, au côté méridional du pays des Jébuséens, c'est-à-dire de Jérusalem, et de là elle s'élève jusqu'au sommet de la montagne qui est vis-à-vis de Geennom, à l'occident, à l'extrémité de la vallée de Raphaïm, vers l'aquilon. »

Dans le même livre de Josué, en parlant des limites méridionales de la tribu de Benjamin, la Bible s'exprime ainsi :

Descenditque [terminus] in partem montis qui respicit vallem filiorum Ennom, et est contra septentrionalem plagam in extrema parte vallis Raphaim. Descenditque in Geennom (id est vallem Ennom) juxta latus Jebusæi ad austrum, et pervenit ad fontem Rogel [2].

« La frontière descend jusqu'à une partie de la montagne qui regarde la vallée des fils d'Ennom et qui est du côté du septentrion, à l'extrémité de la vallée des Raphaïm ; elle descend vers Geennom (c'est-à-dire vers la vallée d'Ennom), au côté des Jébuséens, au midi, et elle parvient jusqu'à la fontaine Rogel. »

Dans le livre II des Rois il est dit que les Philistins, ayant appris que David s'était emparé de la citadelle de Sion et avait été sacré roi sur tout Israël, marchèrent contre lui et, l'assiégeant dans sa capitale, allèrent se répandre dans la vallée des Rephaïm.

Philisthiim autem venientes diffusi sunt in valle Raphaim [3].

Vaincus par David à Baal-Pharasim, les Philistins envahirent de nouveau la même vallée.

Et addiderunt adhuc Philisthiim ut ascenderent et diffusi sunt in valle Raphaim [4].

Le même livre des Rois nous apprend que, pendant que David était retiré dans la grotte d'Odollam, les Philistins vinrent camper dans la vallée des Rephaïm.

13. Nec non et ante descenderant tres fortes qui erant principes inter triginta, et venerant tempore messis ad David in speluncam Odollam : castra autem Philisthinorum erant in valle Gigantum.

[1] *Josué*, c. XV, v. 8.
[2] *Josué*, c. XVIII, v. 16.
[3] *Rois*, l. II, c. V. v. 18.
[4] *Ibid.* v. 22.

14. Et David erat in præsidio : porro statio Philisthinorum tunc erat in Bethlehem [1].

Le même fait est raconté dans les Paralipomènes [2].

Dans Isaïe, la gloire éclipsée d'Israël est comparée à l'humble indigence de celui qui glane des épis dans la vallée des Rephaïm :

4. Et erit in die illa : attenuabitur gloria Jacob, et pinguetudo carnis ejus marcescet.

5. Et erit sicut congregans in messe quod restiterit, et brachium ejus spicas leget; et erit sicut quærens spicas in valle Raphaim [3].

« En ce temps-là, la gloire de Jacob se dissipera, son corps abattu et flétri perdra son embonpoint.

« Il sera semblable à celui qui glane dans la moisson, qui recueille avec la main les épis qui sont restés, et à celui qui cherche des épis dans la vallée des Rephaïm. »

Josèphe, parlant de cette même vallée, l'appelle *vallée des Titans* et nous dit qu'elle était voisine de Jérusalem.

Γνόντες δ' οἱ Παλαιστῖνοι τὸν Δαυίδην βασιλέα ὑπὸ τῶν Ἑβραίων ἀποδεδειγμένον στρατεύουσιν ἐπ' αὐτὸν εἰς Ἱεροσόλυμα, καὶ καταλαβόμενοι τὴν κοιλάδα τῶν Τιτάνων καλουμένην (τόπος δέ ἐστιν οὐ πόρρω τῆς πόλεως), ἐν αὐτῇ στρατοπεδεύονται [4].

« Les Philistins, ayant appris que David avait été créé roi par les Hébreux, s'avancent contre lui vers Jérusalem, et s'étant emparés de la vallée des Titans (c'est un endroit non loin de la ville), ils y établissent leur camp. »

De ces différents passages réunis il résulte que cette vallée était proche de Jérusalem, qu'elle était riche en céréales, et, par cela même, exposée aux ravages des Philistins. On peut aussi en induire qu'elle était située entre Jérusalem et Bethléhem. Quand David, en effet, dans la grotte d'Odollam, désira boire de l'eau de la citerne de Bethléhem, la Bible nous dit que les Philistins étaient répandus dans la vallée des Rephaïm et qu'ils avaient, en outre, un poste à Bethléhem même.

[1] *Rois*, l. II, c. XXIII, v. 13 et 14.
[2] *Paralip.* l. I, c. XI, v. 15 et 16.
[3] *Isaïe*, c. XVII, v. 4 et 5.
[4] *Antiq. jud.* l. VII, c. IV, § 1.

Le passage suivant de Josèphe semble surtout concluant sous ce rapport.

Καθ' ὃν δὲ καιρὸν ἐν Ἱεροσολύμοις ὄντος τοῦ βασιλέως, ἐπῆλθεν ἡ τῶν Παλαιστίνων δύναμις πολεμῆσαι· Δαυΐδης μὲν ἐπὶ τὴν ἀκρόπολιν ἀνῆλθεν, ὡς προειρήκαμεν, πευσόμενος τοῦ Θεοῦ περὶ τοῦ πολέμου. Τῆς δὲ τῶν ἐχθρῶν παρεμβολῆς ἐν τῇ κοιλάδι κειμένης, ἣ μέχρι Βηθλεέμων πόλεως διατείνει, σταδίους Ἱεροσολύμων ἀπεχούσης εἴκοσι, ὁ Δαυΐδης τοῖς ἑταίροις· Καλὸν ὕδωρ, εἶπεν, ἔχομεν ἐν τῇ πατρίδι μου, καὶ μάλιστα τὸ ἐν τῷ λάκκῳ τῷ πρὸς τῇ πύλῃ [1].

« Le roi se trouvait à Jérusalem lorsque l'armée des Philistins s'avança pour le combattre. David monta à la citadelle, comme nous l'avons dit, pour interroger le Seigneur sur l'issue de la guerre. Or le camp des Philistins était *dans la vallée qui s'étend jusqu'à Bethléhem*, éloignée de Jérusalem de vingt stades. David dit alors à ses compagnons : « Nous avons de la bonne eau dans ma « patrie et principalement dans la citerne qui est près de la porte. »

Sans doute Josèphe, au lieu de placer David, en cette circonstance, dans la caverne d'Odollam, conformément à la Bible, le transporte dans la citadelle de Jérusalem; mais la vallée qu'il signale sans la nommer comme étant occupée par les Philistins, est évidemment la même que celle qui dans le texte hébreu est appelée *Emek Rephaïm*, chez les Septante κοιλὰς Ῥαφαΐν ou Ῥαφαείμ, et dans la Vulgate *vallis Raphaim*. Or il déclare nettement qu'elle s'étendait entre Jérusalem et Bethléhem. C'est donc dans l'intervalle qui sépare ces deux villes qu'il faut la chercher. Toutefois, je dois faire observer qu'Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, au mot Ῥαφαείν, s'exprime ainsi :

Ῥαφαεὶν, κοιλὰς ἀλλοφύλων κατὰ βορρᾶν Ἱερουσαλήμ.

Ce que saint Jérôme traduit comme il suit, sans correction :

Raphaim, vallis allophylorum ad septentrionalem plagam Jerusalem.

Ailleurs, au mot Ἐμεκραφαείμ, nous lisons :

Ἐμεκραφαεὶμ, ἥ ἐστι ἐν κοιλάδι Ῥαφαεὶμ, κλήρου Βενιαμίν.

[1] *Antiquités judaïques*, l. VII, c. XII, § 4.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, ne le corrige pas davantage :

Emec Raphaim, id est vallis Raphaim, in tribu Beniamin.

Ce Père de l'Église laisse cette vallée, comme on le voit, au pouvoir de la tribu de Benjamin et semble encore indiquer par là qu'elle était au nord de Jérusalem; car, si elle eût été au sud de cette ville, elle aurait dû faire partie, selon toute apparence, de la tribu de Juda.

Il y a donc deux opinions au sujet de l'emplacement de la vallée des Rephaïm : les uns, d'après le témoignage d'Eusèbe, admis ou du moins non rectifié par saint Jérôme, la mettent au nord de Jérusalem; les autres, et c'est le sentiment généralement adopté, parce qu'il résulte des renseignements fournis par la Bible et par l'historien Josèphe, la reconnaissent, au contraire, au sud de Jérusalem, dans la plaine fertile connue aujourd'hui sous le nom d'*El-Beka'ah*, mot à la fois hébraïque et arabe, qui signifie « la Plaine » ou « la Vallée. »

MAISON DE SAINT-SIMÉON.

En continuant à s'avancer dans cette plaine, on laisse à sa gauche, à quinze cents mètres environ de distance, sur une colline, quelques ruines appelées par les Arabes *Khirbet el-Kathamoun*, خربة القطمون, et que les chrétiens vénèrent sous le nom de *maison de Saint-Siméon*. Il s'agit ici du saint vieillard qui, suivant le récit de saint Luc, eut l'honneur de pouvoir prendre dans ses bras l'enfant Jésus, lorsque celui-ci fut présenté au temple.

25. Il y avait à Jérusalem un homme qui s'appelait Siméon; cet homme était juste et craignant Dieu; il attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était sur lui.

26. Il avait été averti par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur.

27. Il vint au temple par un mouvement de l'Esprit, et comme le père et la mère apportaient l'enfant Jésus pour faire à son égard ce qui était en usage selon la loi,

28. Il le prit entre ses bras, bénit Dieu et dit :

29. Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole[1].....

Cette tradition de l'existence en ce lieu d'une ancienne maison de campagne ayant appartenu au saint vieillard Siméon n'a rien d'invraisemblable; car ces ruines sont éloignées à peine de quarante-cinq minutes de Jérusalem, de telle sorte que ce vieillard pouvait remplir ses fonctions de ministre du Seigneur, sans qu'une distance trop grande de la ville l'empêchât de vaquer exactement aux devoirs de sa charge. D'un autre côté, aucun document antique ne vient à l'appui de cette tradition dont on ne peut guère suivre la trace au delà du xve siècle. Quant aux ruines qui se voient aujourd'hui, elles ne remontent évidemment pas à l'époque romaine; mais cette construction a pu être modifiée à plusieurs reprises par des adjonctions et des réparations postérieures. Consacrée tour à tour, dit-on, au culte chrétien et au culte musulman, elle est actuellement beaucoup plus dégradée et démolie que du temps de Quaresmius, qui la décrit en ces termes :

Hic primo se offert consideratione digna turris quædam, quæ turris et domus sancti Simeonis, senis illius cujus laus est in Evangelio, appellatur. Turris dicitur, quia ad modum turris constructa elevatur, et domus, quia in ea sanctum senem habitasse traditio harum partium est. Ampla satis et commoda est, et quamvis vetustate satis consumpta et demolita sit, tamen adhuc in ea sunt ad decem cubicula, et cisterna, in qua pluviales aquæ colliguntur[2].

Quinze minutes plus loin, je passe au pied du *Djebel Deir Abou-Tôr*, appelé par d'autres *Deir el-Kaddis Modistous*, et vulgairement connu parmi les chrétiens sous la désignation de mont du Mauvais-Conseil. Je le décrirai dans mon Étude sur Jérusalem, qui fera le sujet d'un volume spécial; puis, descendant dans la vallée de Ben-Hinnom et gravissant ensuite les rampes de la colline de Sion, je rentre dans la Ville sainte par la porte de Jaffa.

Jusqu'alors, depuis mon arrivée en Palestine, j'avais voyagé

[1] Luc, c. II, v. 25-29. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 599.

avec un seul *moukre*, et j'avais toujours trouvé l'hospitalité pour la nuit dans quelque couvent franciscain; mais maintenant que j'allais explorer en détail l'intérieur du pays jusqu'au désert d'El-Arich, je devais forcément changer de méthode. Je me procurai une tente et le matériel le plus indispensable pour un voyage de cette nature. Je fis choix en même temps d'un drogman, nommé Francesco Marco, qui s'adjoignit un domestique arabe pour l'aider à soigner les montures et à faire la cuisine; puis, comme escorte, j'obtins du pacha de Jérusalem, à la demande de M. le consul de France, deux bachibouzouks, que je pris à ma solde.

Afin de moins fatiguer mes hommes dans les marches multipliées que je devais accomplir par des chaleurs souvent accablantes, car les pluies avaient cessé et le soleil commençait à devenir très-ardent, je réglai dès le début l'ordre de mes journées comme il suit:

Mon drogman, son domestique et l'un des deux bachibouzouks gagnaient avec le bagage, par la voie la plus directe et la plus commode, le lieu du campement. Pour moi, avec l'autre bachibouzouk, sous la direction d'un guide que je changeais chaque jour et qui devait m'indiquer le nom et l'emplacement de toutes les ruines situées autour de la localité qu'il habitait lui-même, je rayonnais en tous sens, sans être arrêté par les difficultés du terrain; car je ne traînais aucun bagage derrière moi, et j'atteignais de mon côté, après avoir tout vu et pris toutes mes notes, l'endroit fixé pour le campement. Le lendemain, le bachibouzouk qui m'avait accompagné la veille était relayé par son camarade, lequel était moins fatigué que lui, ayant exécuté une marche bien moins longue à la suite du drogman et du bagage. De cette manière, j'épargnai les forces de mes gens; je gagnai, en outre, beaucoup de temps et je pus gravir les montagnes les plus escarpées ou descendre dans les vallées les plus abruptes, tenant mon cheval par la bride, lorsque les obstacles que présentait le sol étaient trop grands. Grâce à cette méthode, je reconnus un nombre assez considérable d'anciennes localités qui avaient échappé à mes devanciers et qu'il m'aurait été impossible d'explorer moi-même, si, dans un pays aussi accidenté

que la Palestine, j'avais dû régler mon itinéraire d'après celui de mon bagage. Le soir, je mettais au net, sous ma tente, toutes les notes que j'avais recueillies rapidement au crayon dans mes diverses excursions de la journée, et nous étions tous réunis pour la nuit, faisant la garde tour à tour, là où il y avait moins de sécurité.

Ces détails une fois donnés, j'entre immédiatement en matière, laissant de côté tout ce qui m'est purement personnel, afin de n'entretenir le lecteur que du pays que j'ai parcouru. Je ne me mettrai en scène que lorsque cela me paraîtra indispensable pour mieux faire connaître l'état de la contrée.

CHAPITRE NEUVIÈME.

LIFTA (NEPHTOAH, PEUT-ÊTRE AUSSI BETHLEPTEPHA). — BEIT-IKSA. — KHIRBET BEIT-THOULMAH. — KHIRBET TELL-LOUZAH. — KOLOUNIEH (KOULON). — MERHAÏR EZ-ZENANIR. — KHIRBET BEIT-MIZEH. — KHIRBET FARHAN. — RETOUR À KOLOUNIEH.

LIFTA.

J'avais parcouru la voie suivie généralement aujourd'hui pour se rendre de Jaffa à Jérusalem; mais il existe encore deux autres routes entre ces deux villes, et afin de procéder méthodiquement dans mes recherches, je crus qu'avant d'entreprendre aucune nouvelle exploration, je devais préalablement étudier avec soin ces deux autres voies, ainsi que toute la région qu'elles sillonnent et l'intervalle qui les sépare elles-mêmes.

Le 29 avril, à dix heures quinze minutes du matin, je sors de Jérusalem par la porte de Jaffa, et je prends la direction de l'ouest-nord-ouest. A dix heures trente-cinq minutes, tournant tout à coup vers le nord-nord-ouest, je m'engage bientôt dans une descente extrêmement rapide par un sentier âpre et rocheux. Parvenu au fond de l'*Oued Lifta*, واد لفتا, je m'arrête un instant près d'une source abondante, appelée de même *A'în Lifta*, عين لفتا. L'eau est recueillie dans un bassin qui a pu être réparé à diverses époques, mais qui doit certainement être antique. Elle se répand de là dans des jardins plantés de citronniers, d'orangers, de figuiers, de grenadiers, d'amandiers et d'abricotiers. Non loin de la fontaine, je remarque plusieurs anciens tombeaux pratiqués dans le roc. Quant à celle-ci, elle me paraît répondre assez bien, pour son nom, son importance et sa position, à la fontaine *Nephtoah*, autrement dite « les eaux de Nephtoah, » dont il est question dans la sainte Écriture comme se trouvant sur la ligne de limites entre la tribu de Juda et celle de Benjamin.

8. Ascenditque [terminus] per convallem filii Ennom ex latere Jebusæi ad meridiem, hæc est Jerusalem: et inde se erigens ad verticem montis qui est contra Geennom ad occidentem, in summitate vallis Raphaim, contra aquilonem.

9. Pertransitque a vertice montis usque ad fontem aquæ Nephtoa, et pervenit usque ad vicos montis Ephron, inclinaturque in Baala, quæ est Cariathiarim, id est, urbs sylvarum[1].

La version des Septante désigne cette fontaine sous le nom de Ναφθώ.

Dans le texte hébreu elle est indiquée de la manière suivante : מַעְיַן מֵי נֶפְתּוֹחַ, *maean me Nephtoah* (source des eaux de Nephtoah).

Voici la traduction littérale des deux versets précédents d'après ce texte :

8. Ensuite cette frontière montera par la vallée du fils de Hinnom jusqu'au côté de [la ville] du Jébusite, vers le midi, qui est Jérusalem; puis cette frontière montera jusqu'au sommet de la montagne qui est vis-à-vis de la vallée de Hinnom, vers l'occident, et qui est à l'extrémité de la vallée des Rephaïm, vers le septentrion.

9. Et cette frontière s'alignera depuis le sommet de la montagne jusqu'à la source des eaux de Nephtoah, et sortira vers les villes de la montagne d'Éphron, puis cette frontière s'alignera à Baalah, qui est Kiriath-Iearim.

Dans le même livre de Josué, à propos des limites, vers le sud, de la tribu de Benjamin, la fontaine Nephtoah est mentionnée comme comprise entre Kiriath-Iearim et la montagne qui fait face à la vallée de Ben-Hinnom.

15. A meridie autem ex parte Cariathiarim egreditur terminus contra mare et pervenit usque ad fontem aquarum Nephtoa.

16. Descenditque in partem montis qui respicit vallem filiorum Ennom et est contra septentrionalem plagam, in extrema parte vallis Rephaim[2].

« Du côté du midi, sa frontière s'étend depuis Cariathiarim, vers la mer, et vient jusqu'à la fontaine Nephtoah.

« Elle descend jusqu'à la montagne qui regarde la vallée des enfants d'Ennom, à l'extrémité septentrionale de la vallée des Rephaïm..... »

De ces passages il résulte que la fontaine Nephtoah doit être

[1] *Josué*, c. XV, v. 8, 9. — [2] *Ibid.* c. XVIII, v. 15, 16.

cherchée entre la montagne située à l'ouest de la vallée de Ben-Hinnom et au nord de celle des Rephaïm, et les villes de la montagne d'Éphron, au delà desquelles venait Kiriath-Iearim. C'est donc vers l'ouest-nord-ouest de Jérusalem qu'elle se trouvait. Quelques voyageurs modernes, entre autres le docteur Barclay[1] et le docteur Sepp[2], identifient cette antique fontaine avec l'A'ïn Lifta. Je crois qu'ils sont dans le vrai. D'abord la position de l'A'ïn Lifta se prête à cette conjecture; en second lieu, le nom que porte cette source semble une corruption de celui de *Nephtoah*. En effet, rien n'est plus fréquent, dans la transcription des noms hébreux en noms arabes, que le changement du *lamed* en *noun* et réciproquement.

Ainsi, par exemple, *Bethel* est devenue *Beitin;* par contre, *Chounem* a été transformée en *Soulem*. Il ne faut donc pas s'étonner de voir *Nephtoah* devenir *Lephtoah*, et ensuite *Lephta*, *Lefta* ou *Lifta*.

D'autres voyageurs inclinent à reconnaître cette même fontaine soit dans A'ïn Karim, soit dans A'ïn el-Hanîeh, soit dans A'ïn Yalo, sources également importantes, dont il a été question précédemment. Ces trois dernières identifications peuvent chacune, jusqu'à un certain point, se défendre; mais où trouver la moindre ressemblance entre les noms de ces trois sources et celui de Nephtoah? Au contraire, l'A'ïn Lifta semble avoir conservé dans son appellation actuelle les traces très-reconnaissables de cette antique dénomination.

Je ne parle pas d'une autre opinion qui place la fontaine Nephtoah au Bir Ayoub, près de Lathroun; car elle est tout à fait inadmissible, étant contredite formellement par les textes que j'ai cités plus haut.

A quelque distance de l'A'ïn Lifta s'élève en amphithéâtre, sur les pentes d'une montagne rocheuse, le village de ce nom. Il renferme six cents habitants, tous musulmans, qui y possèdent une mosquée. A l'entrée du village, on remarque quelques gros blocs, taillés en bossage, restes d'une ancienne construction.

[1] *The city of the great King*, p. 544. — [2] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. I, p. 58.

L'historien Josèphe raconte que Vespasien, après avoir subjugué toutes les places de la toparchie Thamnitique, soumit Lydda et Iamnia; de là il marcha vers Emmaüs, y établit son camp et, y laissant la cinquième légion, il envahit avec le reste de son armée la toparchie de Bethleptepha.

Πρόσεισι μετὰ τῆς ἄλλης δυνάμεως ἐπὶ τὴν Βεθλεπτηφῶν τοπαρχίαν [1].

Il y promène la dévastation et l'incendie, puis il se rend en Idumée.

Pline, en énumérant les dix toparchies de la Judée, les mentionne dans l'ordre suivant :

Reliqua Judæa dividitur in toparchias decem, quo dicemus ordine : Hiericuntem, palmetis consitam, fontibus irriguam; Emmaum, Lyddam, Joppicam, Acrabatenam, Gophniticam, Thamniticam, Bethleptephenen, Orinen, in qua fuere Hierosolyma, longe clarissima urbium Orientis, non Judææ modo; Herodium cum oppido illustri ejusdem nominis [2].

Je ne serais pas éloigné de penser avec quelques critiques que le village actuel ait été jadis le chef-lieu de la toparchie que Josèphe appelle Βεθλεπτηφῶν τοπαρχία, et Pline, *Bethleptephene toparchia.* En retranchant le mot *beth* (maison) du nom proprement dit, devant lequel il était préposé, selon un usage qui s'applique à tant de villes de la Palestine, nous avons pour ce nom *Leptepha,* mot qui, prononcé rapidement, se change sans peine en *Lephta, Lefta* ou *Lifta;* et comme immédiatement après avoir cité cette toparchie, Pline parle de celle qu'il appelle *Orine,* c'est-à-dire *la montagneuse,* et qui avait pour capitale Jérusalem, l'identification du village de Lifta avec le chef-lieu de l'ancienne toparchie de Bethleptepha me paraît très-vraisemblable. Ceci ne détruit en rien l'opinion que nous avons précédemment adoptée, car la même localité appelée *Nephtoah* dans le livre de Josué a pu, à l'époque de Josèphe et de Pline, par une légère altération de la dénomination primitive, surtout dans le passage d'un idiome à un autre, être désignée ainsi que l'indiquent ces deux auteurs.

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VII, § 1. — [2] *Hist. nat.* V, XIV.

Pour en revenir à Lifta, ce village est situé sur la rive orientale d'un *oued* qui, sur ce point, s'appelle *Oued Lifta*, واد لفتا, et, plus au nord, porte le nom d'*Oued Beit-Hanina*, واد بيت حنينا.

BEIT-IKSA.

Vers le nord-ouest, à la distance de trois kilomètres environ, j'aperçois sur la pente d'une haute colline le village de *Beit-Iksa*, بيت اكسا, et, plus au nord, sur un sommet élevé, celui de *Neby Samouïl*, نبى سمويل.

Beit-Iksa compte, m'a-t-on dit, trois cents habitants; on cultive sur son territoire la vigne et l'olivier.

Quant à Neby Samouïl, j'en parlerai dans un autre chapitre.

KHIRBET BEIT-THOULMAH.

A onze heures quarante-cinq minutes, je me remets en marche dans la direction de l'ouest, en cheminant au milieu du lit rocailleux d'un torrent desséché, qui se jette, vers l'est, dans l'Oued Beit-Hanina.

A midi trente minutes, j'atteins une ruine appelée *Khirbet Beit-Thoulmah*, خربة بيت طلمة. Là existait jadis un village sur les pentes et sur le haut d'une colline, à l'ouest de l'*oued* que j'avais suivi.

J'observe d'abord deux bassins antiques, construits avec des pierres plus ou moins régulières et que revêtait intérieurement un ciment qui est aux trois quarts tombé; ils étaient alimentés par une source excellente dont l'eau est très-fraîche. D'autres sources semblables jaillissent des flancs de la colline. Plusieurs tombeaux creusés dans le roc les avoisinent. La partie supérieure du monticule est couronnée par les débris d'une assez puissante construction bâtie avec de gros blocs et dont les murs sont très-épais. Tout ce coteau est actuellement livré à la culture, et au milieu des ruines croissent des figuiers, de la vigne et quelques oliviers.

KHIRBET TELL-LOUZAH.

A une heure, je continue à suivre le lit de l'*oued* dans la direction du nord-ouest.

A une heure vingt minutes, je parviens au *Khirbet Tell-Louzah*, خربة تلّ لوزة. Ces ruines couvrent un *tell* ou colline. Outre les arasements d'un certain nombre d'habitations démolies, je remarque deux *birket* ou bassins à moitié détruits, les vestiges d'une sorte de *bordj* de défense, bâti, comme à Beit-Thoulmah, avec de gros blocs, plusieurs tombeaux creusés çà et là, et, dans une grotte également taillée par la main de l'homme, une source intarissable.

KOLOUNIEH.

Repassant ensuite devant Beit-Thoulmah et de là m'avançant vers le sud-sud-ouest, je fais halte, à deux heures trente minutes, à *Kolounieh*, قلونية. C'est un village de cinq cents habitants à peine; il est situé sur la pente d'une montagne rocheuse qui s'élève comme par gradins gigantesques, que l'on dirait, en certains endroits, plutôt l'œuvre de l'homme que de la nature, tant ils sont réguliers. Les maisons sont bâties les unes au-dessus des autres par étages successifs. Une petite mosquée passe pour fort ancienne, du moins au dire des habitants. Dans la cour qui la précède est un énorme mûrier, qui tombe de vétusté. Plusieurs aires antiques servent encore aujourd'hui à battre les grains. Quelques cavernes, qui ont été probablement, dans le principe, des carrières et peut-être ensuite des tombeaux, attirent pareillement mes regards.

Au bas du village, vers le sud, coule une source abondante, appelée *A'ïn Kolounieh*, عين قلونية; mais ce qui mérite principalement l'attention du voyageur, ce sont, près de la route, les restes d'un édifice mesurant trente-cinq pas de long sur dix-huit de large, et dont les murs d'enceinte sont encore debout jusqu'à une certaine hauteur. Les assises qui les composent sont formées de magnifiques

blocs, les uns complétement aplanis, les autres, particulièrement ceux des angles, relevés en bossage; ce bossage est, en général, fort saillant. La plupart de ces blocs ont un mètre de long sur soixante et dix centimètres de large. Près de là on observe des voûtes renversées et des citernes à moitié comblées. Les traces d'une voie romaine sont également très-reconnaissables devant la grande construction dont j'ai parlé.

A une faible distance, vers l'est, on franchit sur un pont l'Oued Beit-Hanina, qui ici s'appelle *Oued Kolounieh* et que les pèlerins désignent d'ordinaire sous le nom de *torrent du Térébinthe*. Ce pont, dont les piles datent peut-être de l'époque romaine, mais dont les quatre arches, principalement la plus grande, qui est de forme légèrement ogivale, accusent une époque plus moderne, est surmonté d'un tablier qui est pavé de gros blocs, aujourd'hui fort inégaux, usés qu'ils sont depuis de longs siècles par toutes les caravanes qui traversent le torrent en cet endroit.

Le long de l'*oued*, de frais et verdoyants jardins sont cultivés avec assez de soin par les habitants de Kolounieh. Ces jardins sont plantés d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de cognassiers et d'amandiers. La vigne y croît aussi parfaitement.

Le docteur Sepp[1] s'efforce de prouver que le village qui nous occupe en ce moment a remplacé l'Emmaüs dont il est question dans l'Évangile de saint Luc[2], comme ayant été témoin de la rencontre de Notre-Seigneur avec deux de ses disciples le jour de sa résurrection, ainsi que du repas qu'il prit avec eux. Mais, d'après plusieurs anciens manuscrits de cet évangéliste, soit à lettres onciales, soit à écriture cursive, et en particulier d'après celui qu'a découvert M. Tischendorf au mont Sinaï, et que ce savant affirme être d'une époque antérieure au fameux concile de Nicée, une distance de cent soixante stades séparait ce bourg de Jérusalem.

Καὶ ἰδοὺ, δύο ἐξ αὐτῶν ἦσαν πορευόμενοι, ἐν αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ, εἰς κώμην ἀπέχουσαν σταδίους ἑκατὸν ἑξήκοντα ἀπὸ Ἰερουσαλὴμ, ᾗ ὄνομα Ἐμμαούς.

[1] *Jerusalem und das Heilige Land*, t. I, p. 52 et suivantes. — [2] Luc, c. XXIV, v. 13.

« Ce jour-là même, deux d'entre eux s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs et éloigné de Jérusalem de cent soixante stades. »

En réduisant même cette distance, avec les autres manuscrits et avec la Vulgate, au chiffre de soixante stades, il est encore impossible de placer ce bourg d'Emmaüs à Kolounieh, qui n'est séparé de Jérusalem que par un intervalle de six kilomètres et demi, tandis que soixante stades équivalent à plus de dix kilomètres.

L'identification proposée par le docteur Sepp me paraît donc peu soutenable; elle ne repose ni sur la tradition, ni sur aucune des deux distances que nous donnent les divers manuscrits de l'Évangile de saint Luc. A l'appui de sa conjecture, ce savant cite le passage suivant de l'historien Josèphe :

Περὶ δὲ τὸν αὐτὸν καιρὸν ἐπέστειλε Καῖσαρ Βάσσῳ καὶ Λιβερίῳ Μαξίμῳ (οὗτος δ' ἦν ἐπίτροπος), κελεύων πᾶσαν γῆν ἀποδόσθαι τῶν Ἰουδαίων. Οὐ γὰρ κατῴκισεν ἐκεῖ πόλιν, ἰδίαν αὐτῷ τὴν χώραν φυλάττων· ὀκτακοσίοις δὲ μόνοις ἀπὸ τῆς στρατιᾶς διαφειμένοις χωρίον ἔδωκεν εἰς κατοίκησιν, ὃ καλεῖται μὲν Ἀμμαοὺς, ἀπέχει δὲ τῶν Ἱεροσολύμων σταδίους ἑξήκοντα[1].

« Vers ce même temps, César [Vespasien] écrivit à Bassus et à Liberius Maximus (celui-ci était procurateur), pour leur ordonner de vendre toute la terre des Juifs. Il n'y fonda pas, en effet, de ville coloniale, en gardant pour lui-même la propriété de la contrée; mais il se contenta de donner à habiter à huit cents vétérans de son armée un lieu appelé Emmaüs et éloigné de Jérusalem de soixante stades. »

Je ferai observer ici que, au lieu de *σταδίους ἑξήκοντα*, les meilleures éditions de Josèphe, et notamment celle de Dindorf publiée par M. Didot, portent *σταδίους τριάκοντα*, et alors le prétendu accord entre saint Luc et Josèphe n'existe pas. Ce qui m'engagerait à croire que le chiffre de trente stades doit être adopté dans le passage précédent de l'historien juif, c'est la dénomination même de *Kolounieh* donnée au village dont il est question actuellement. Or ce village, étant à six mille cinq cents mètres environ de Jérusalem,

[1] *Guerre des Juifs*, l. VII. c. VI, § 6.

répond assez bien, sauf une différence de quelques stades en plus, à la distance indiquée par Josèphe. Il est facile, en effet, d'admettre que cet écrivain se soit trompé de quatre à cinq stades; mais il serait plus difficile de penser que, pour une distance relativement si peu considérable, il ait commis une erreur d'environ vingt-cinq stades sur soixante, c'est-à-dire de plus du tiers.

Le nom de *Kolounieh* rappellerait la colonie fondée jadis en ce lieu, sur les ordres de Vespasien; et les huit cents vétérans établis sur ce point auraient eu pour mission de garder les abords de la capitale, et, en récompense, on leur aurait donné à cultiver un sol très-fertile et l'une des plus jolies vallées de la Palestine.

Je tâcherai d'éclaircir ailleurs la question si controversée de l'Emmaüs évangélique, lorsque je parlerai de Koubeibeh et d'A'-mouas, les deux seuls endroits, à mon avis, où l'on doive chercher cette localité célèbre, suivant qu'on adopte le chiffre de soixante stades ou celui de cent soixante; mais, quant à la placer à Kolounieh, c'est là une opinion nouvelle, qu'aucune tradition et qu'aucun texte n'autorisent et à laquelle s'oppose la distance beaucoup trop faible qui sépare ce village de Jérusalem. D'un autre côté, je ne demande pas mieux que de reconnaître à Kolounieh, avec le docteur Sepp, l'Emmaüs de Josèphe, si toutefois le chiffre de trente stades qui se trouve dans quelques manuscrits est le plus exact, et de voir alors dans la dénomination arabe de *Kolounieh* une simple transcription du mot latin *colonia*. Mais si, au contraire, comme le veut le docteur allemand, on admet et dans l'évangéliste et dans l'historien juif le chiffre de soixante stades comme étant le seul légitime, il ne faut plus prétendre que le village de Kolounieh satisfasse à cette condition, puisqu'il est à vingt-cinq stades en deçà de l'emplacement indiqué.

En résumé, je me refuse complétement, à moins de preuves nouvelles, à placer à Kolounieh l'Emmaüs de l'Évangile, qu'il faut chercher soit à soixante, soit à cent soixante stades de Jérusalem, les manuscrits et la tradition se partageant entre ces deux distances; mais j'incline volontiers à l'identifier avec l'Emmaüs de Josèphe,

puisque plusieurs manuscrits des ouvrages de cet historien portent, au sujet de cette localité, trente stades au lieu de soixante, tandis qu'aucun des manuscrits de l'Évangile de saint Luc ne contient ce même chiffre de trente stades. Le nom antique d'*Emmaüs* aurait alors été remplacé par celui de *Colonia*, d'où serait venue l'appellation arabe de *Kolounieh*. Cette dérivation, néanmoins, est peut-être plutôt apparente que réelle. Car, ainsi que plusieurs savants l'ont déjà remarqué, et entre autres Robinson et Tobler, on trouve dans la version des Septante, au chapitre xv de Josué, un verset qui manque dans le texte hébreu et dans la Vulgate; le voici :

Θεκώ, καὶ Ἐφραθά · αὕτη ἐστὶ Βαιθλεὲμ, καὶ Φαγὼρ, καὶ Αἰτὰν (alii *Αἰτὰμ*), *καὶ Κουλὸν, καὶ Ταταὰμ, καὶ Θωβὴς* (alii *Σωρὴς*), *καὶ Καρὲμ, καὶ Γαλὲμ, καὶ Θεθὴρ* (alii *Βαιθὴρ*), *καὶ Μανοχώ · πόλεις ἕνδεκα καὶ αἱ κῶμαι αὐτῶν. Καριαθβαάλ · αὕτη ἡ πόλις Ἰαρίμ.*

Ce verset, comme on le voit, au nombre des villes de la tribu de Juda dont il contient les noms en signale une appelée *Κουλόν*, qui se rapproche tellement, par sa dénomination, du village actuel de Kolounieh, qu'on est amené tout naturellement à en conclure que ce dernier a succédé à la localité ainsi désignée dans le livre de Josué. Ce serait donc le nom primitif et kananéen qui revivrait maintenant dans le nom arabe قلونية. Cette ville de Koulon, en effet, à en juger par les autres localités au milieu desquelles elle est citée, paraît avoir été située précisément dans le district où se trouve aujourd'hui Kolounieh, entre Bethléhem, au sud-est, et Kiriath-Iearim, aujourd'hui Kiriet el-A'nab, à l'ouest-nord-ouest. Cette coïncidence et de nom et de position doit, je crois, laisser peu de doute sur cette identification. Dans ce cas, si la ville de Koulon est la même que la localité appelée Emmaüs à l'époque de Josèphe et où fut fondée la colonie romaine dont il fait mention, il faut admettre que l'ancien nom s'était perpétué dans l'usage du peuple à côté du nom plus moderne d'Emmaüs, puisqu'il a reparu dans la dénomination arabe de *Kolounieh*. Dans ce cas aussi, je serais tenté de voir, dans les restes de la puissante construction qui longe la

route, les débris du poste militaire occupé par les vétérans qu'avait envoyés Vespasien, soit qu'il ait été bâti par eux, soit qu'il remontât à une époque antérieure.

Quaresmius en parle dans les termes suivants :

Ingentia ibidem cernuntur ædificiorum rudera et ruinosæ habitationes, ex quibus magna ibi fuisse ædificia dignoscimus. Bonifacius magnum monasterium et elegantem ecclesiam in isto loco fuisse scribit[1].

Qu'il y ait eu là, au moyen âge, un monastère et une église dont on voyait encore les ruines à l'époque de Boniface de Raguse, cela est possible; mais ce qui me semble bien certain, c'est que les belles assises de gros blocs, les uns complétement aplanis, les autres relevés en bossage, dont j'ai parlé, accusent une construction antérieure aux croisades et sont probablement les restes d'un ancien poste militaire, destiné à commander, en cet endroit, près d'un pont qu'il fallait franchir, l'une des grandes voies de communication entre Jaffa et Jérusalem.

MERHAÏR EZ-ZENANIR.

Ayant appris d'un habitant de Kolounieh l'existence de plusieurs ruines peu éloignées du village, je le prends pour guide et je me dirige, à sa suite, vers le nord-ouest. Au bout d'un quart d'heure à peine de marche, nous parvenons à un ravin très-sauvage dont les flancs rocheux sont percés, à droite et à gauche, de nombreuses grottes appelées *Merhaïr ez-Zenanir*, مغاير الزنانير; elles communiquent presque toutes les unes avec les autres et ressemblent à d'anciens tombeaux très-dégradés; elles ont pu servir également de retraite à des moines, à l'époque chrétienne. Aujourd'hui les bergers qui font paître leurs troupeaux dans les environs y cherchent souvent un asile.

KHIRBET BEIT-MIZEH.

De là nous poursuivons notre marche vers l'ouest, et, à vingt

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 16.

minutes de distance des grottes précédentes, nous atteignons des ruines connues sous le nom de *Khirbet Beit-Mizeh*, خربة بيت ميزه. Elles occupent la partie supérieure d'une haute colline, qui est actuellement livrée à la culture. On distingue encore les traces d'un mur d'enceinte qui environnait autrefois ce plateau. Les flancs de la colline sont également cultivés et disposés en terrasses successives, qui s'élèvent en retraite les unes au-dessus des autres jusqu'au sommet. Du blé, de l'orge et des lentilles y ont été semés.

Quant au plateau, il est couvert d'innombrables débris de poterie antique concassés et de matériaux de toutes sortes provenant de maisons démolies. J'y remarque aussi quelques aires pratiquées sur la surface aplanie du rocher, et, à côté de chacune d'elles, de belles citernes creusées dans le roc, en forme d'entonnoirs renversés. Là existait autrefois un village dont le nom antique s'est perdu, à moins, ce qui est très-possible, qu'il ne se soit conservé dans celui que les Arabes donnent actuellement à ces ruines.

Au nord, devant nous, sur le sommet d'une montagne voisine, apparaît la *koubbeh* d'un santon vénéré dans le pays sous la dénomination d'*A'bd el-A'ziz* عبد العزيز.

KHIRBET FARHAN. — RETOUR À KOLOUNIEH.

En revenant vers Kolounieh, et à huit minutes à l'ouest-nord-ouest de ce village, nous rencontrons sur un monticule d'autres ruines, appelées *Khirbet Farhan*, خربة فرحان. Ce sont celles d'un ancien hameau. Deux sources, dérivant de conduits antiques, y coulent encore et servent aux habitants de Kolounieh : l'une m'est désignée sous le nom d'*A'ïn Djouz*, عين جوز, l'autre sous celui d'*A'ïn Dedjadj*, عين دجاج. Plusieurs tombeaux creusés dans le roc les avoisinent.

CHAPITRE DIXIÈME.

KASTHOUL. — SOUBA. EST-CE L'ANCIENNE VILLE DE MODIN? DISCUSSION À CE SUJET. — KHIRBET KEBALEH. — BEIT-NAKOUBEH. — KIRIET EL-A'NAB.

KASTHOUL.

Le 30 avril, après avoir de nouveau jeté un coup d'œil sur les ruines de Kolounieh, je quitte ce village à six heures cinquante-cinq minutes du matin, et je m'avance d'abord dans la direction de l'ouest, en suivant la grande route de Jérusalem à Jaffa.

A sept heures cinq minutes, je laisse à ma gauche, sur le bord du chemin, une source peu abondante, appelée *A'în el-Asafir*, عين الاصفير.

A sept heures trente minutes, parvenu au pied de la montagne de *Kasthoul*, قصطل, j'en gravis les pentes et j'arrive au pied d'une tour dont les soubassements sont antiques, du moins en partie, et dont tout le reste est moderne. Elle appartient m'a-t-on dit, à l'un des membres de la famille Abou-Goch. De son sommet on jouit d'une vue très-étendue et l'on aperçoit très-distinctement la mer. Auprès de cette tour, quatre maisons, à moitié détruites, sont habitées par de pauvres fellahs arabes. A quelque distance de là, s'élève un *oualy* consacré à un santon connu sous le nom de *Cheikh Ahmed el-Keraki*, شيخ احمد الكراكى. Le mot *Kasthoul* semble dériver de quelque *castellum* que les Romains auront construit en cet endroit et dont la tour mentionnée tout à l'heure, et qui a dû être plusieurs fois détruite et rebâtie, offrirait les débris. Le long des flancs de la montagne, on remarque encore les traces d'une voie antique. Néanmoins, là ne paraît pas avoir jamais existé soit une ville, soit même un bourg de quelque étendue. Plusieurs voyageurs ont voulu y voir l'ancienne ville de Modin, la patrie des Machabées, mais, je crois, sans le moindre fondement.

SOUBA.

A huit heures vingt-cinq minutes, je descends de Kasthoul, pour me diriger vers Souba, c'est-à-dire vers l'ouest-sud-ouest. Le sentier qui y conduit est très-accidenté.

A huit heures quarante-cinq minutes, j'atteins les pentes inférieures du *Djebel Souba*, جبل صوبا. Cette montagne, isolée et de forme conique, était couronnée à son sommet par une petite ville, réduite maintenant à l'état d'un simple village, qui est appelé de même *Souba*, صوبا. Avant l'invasion d'Ibrahim-Pacha, c'était une place forte, environnée d'anciens remparts parfaitement construits en blocs magnifiques et bien appareillés; mais, en 1834, après une assez vive résistance, elle fut emportée d'assaut par Ibrahim et presque entièrement démantelée. Néanmoins, il subsiste encore, sur plusieurs points, des pans entiers de murs presque intacts, attestant, par la régularité et les grandes dimensions de leurs assises, la beauté de l'enceinte qui entourait cette ville et qui alors, quoiqu'elle eût déjà beaucoup souffert du temps et plus encore des hommes, était toutefois assez bien conservée pour offrir, malgré ses nombreuses brèches, un abri suffisant aux habitants de Souba. Sur le point culminant de la montagne s'élève une petite tour moderne, dont les fondations seules sont en partie antiques; elle a été rebâtie depuis une vingtaine d'années. Dans plusieurs maisons où je pénètre, j'observe un certain nombre de beaux blocs, bien équarris, engagés dans la construction, et qui proviennent soit des remparts, soit d'anciens édifices renversés. Dans une maison qui est affectée aujourd'hui à la réception des étrangers, les habitants m'affirment avoir vu autrefois d'anciens tombeaux, actuellement comblés. A les en croire, il y avait là une crypte funéraire assez vaste, dont ils ne parlent qu'avec admiration.

En dehors de la ville, je remarque plusieurs tombeaux antiques creusés dans le roc : ce sont des grottes maintenant bouchées et qui servent encore aux habitants de Souba pour y enterrer leurs morts; l'ouverture en est, à cause de cela, fermée avec de grosses

pierres, qu'ils enlèvent lorsqu'ils ont à y introduire un nouveau cadavre. Devant une de ces grottes sépulcrales, qui renferme, m'a-t-on dit, un assez grand nombre de fours à cercueils, s'étend une plate-forme pratiquée sur le roc aplani et qui est transformée en aire, à l'époque de la moisson. On y observe des entailles destinées peut-être jadis à encastrer et à asseoir des constructions.

En continuant à faire le tour de la partie supérieure de la montagne, je distingue une seconde plate-forme semblable devant d'autres grottes funéraires, soit bouchées, soit détruites. Au bas de la montagne, vers l'est, un magnifique chêne vert est, depuis plusieurs siècles, le rendez-vous ordinaire des habitants. Ses immenses rameaux forment, en effet, un vaste abri, impénétrable aux rayons du soleil. Alentour gisent un certain nombre de tombeaux musulmans.

Plus bas encore, s'étendent dans une vallée de frais jardins plantés de divers arbres fruitiers, tels que cognassiers, orangers, citronniers et grenadiers. On m'y a signalé aussi quelques tombeaux creusés dans le roc. Ces vergers sont arrosés par les eaux provenant d'une fontaine antique, où les femmes de Souba descendent sans cesse pour emplir leurs cruches ou leurs outres.

Tel est, en peu de mots, l'aspect de cette bourgade ou plutôt de ce village, qui, aujourd'hui, ne contient guère plus de huit cents habitants. La tradition actuelle, généralement adoptée et par les chrétiens et par les musulmans du pays, veut que ce soit l'antique ville de Modin, l'illustre patrie des Machabées et le lieu de leur sépulture. Nous n'avons malheureusement pas de renseignements très-précis qui nous permettent de fixer avec certitude la position de cette ville.

Le livre I des Machabées nous apprend qu'elle était sur une montagne.

In diebus illis surrexit Mathathias filius Joannis, filii Simeonis, sacerdos ex filiis Joarib, ab Jerusalem, et consedit in monte Modin [1].

[1] *Machabées*, l. I, c. II, v. 1.

«En ce temps-là Mathathias fils de Jean, fils de Siméon, prêtre d'entre les enfants de Joarib, sortit de Jérusalem et se retira sur la montagne de Modin.»

Nous savons, par les versets 15 et 17 du même chapitre, que cette montagne portait une ville, appelée pareillement Modin, et que Mathathias en était l'un des personnages principaux.

15. Et venerunt illuc qui missi erant a rege Antiocho, ut cogerent eos qui confugerant in civitatem Modin immolare et accendere thura, et a lege Dei discedere.

16. Et multi de populo Israel consentientes accesserunt ad eos, sed Mathathias et filii ejus constanter steterunt.

17. Et respondentes qui missi erant ab Antiocho dixerunt Mathathiæ : Princeps et clarissimus et magnus es in hac civitate, et ornatus filiis et fratribus.

«Les envoyés du roi Antiochus vinrent pour contraindre ceux qui s'étaient réfugiés dans la ville de Modin de sacrifier et de brûler de l'encens et d'abandonner la loi de Dieu.

«Beaucoup d'hommes du peuple d'Israël y consentirent et se joignirent à eux; mais Mathathias et ses fils demeurèrent fermes.

«Et ceux qu'Antiochus avait envoyés dirent à Mathathias : Vous êtes le premier, le plus grand et le plus considéré de cette ville, et vous recevez encore une nouvelle gloire de vos fils et de vos frères.»

Pressé par les officiers de ce prince d'abjurer la loi de ses pères et sa fidélité aux préceptes du Seigneur, ce respectable vieillard refusa d'obéir et de donner ainsi à son peuple cet exemple de honteuse apostasie.

Cependant un Juif s'avança sous les regards de tous, pour sacrifier aux idoles sur l'autel qu'on avait dressé dans la ville de Modin. C'est alors que Mathathias, saisi d'une sainte indignation, se précipita sur le prévaricateur et le tua sur l'autel; il immola en même temps de sa main l'un des officiers d'Antiochus et renversa l'autel, puis, s'écriant à haute voix : «Quiconque est zélé pour la loi et veut garder constamment l'alliance du Seigneur, qu'il me suive,» il s'enfuit avec ses fils sur les montagnes, et ils abandonnèrent tout ce qu'ils avaient dans la ville pour se retirer dans le désert.

Le dernier verset de ce chapitre nous fait connaître que Mathathias fut enterré à Modin.

Et defunctus est anno centesimo et quadragesimo sexto, et sepultus est a filiis suis in sepulcris patrum suorum in Modin, et planxerunt eum omnis Israel planctu magno.

«Et il mourut l'an 146 [de l'ère des Séleucides, et non de sa vie], et il fut enseveli par ses fils dans le sépulcre de ses pères, à Modin, et tout Israël le pleura avec de grands gémissements.»

De ce chapitre il résulte que Modin était sur une montagne appelée comme la ville elle-même, que Mathathias en était le personnage le plus important et que c'était sa cité natale, puisqu'il y avait son tombeau de famille et qu'il y fut enseveli après sa mort. Mais où était cette ville? Rien ne nous l'apprend. On pourrait toutefois conjecturer qu'elle n'était pas fort éloignée de Jérusalem, attendu que Mathathias alla se réfugier à Modin, après avoir quitté la Ville sainte, que profanait l'idolâtrie. Dans tous les cas, elle appartenait à la tribu de Juda, car dans le chapitre I, verset 54, du même livre des Machabées, il est dit :

Et jusserunt civitatibus Juda sacrificare.

«Et [les officiers du roi] commandèrent aux villes de Juda de sacrifier.»

Et un peu plus bas, verset 57 :

Die quinta decima mensis casleu, quinto et quadragesimo et centesimo anno, ædificavit rex Antiochus abominandum idolum desolationis super altare Dei, et per universas civitates Juda in circuitu ædificaverunt aras.

«Le quinzième jour du mois de casleu, en la cent quarante-cinquième année [de l'ère des Séleucides], le roi Antiochus dressa l'abominable idole de la désolation sur l'autel du Seigneur, et l'on bâtit des autels dans toutes les villes de Juda.»

C'est en vertu de ces ordres d'Antiochus que nous avons vu un autel érigé à Modin pour y sacrifier aux faux dieux, et cet autel renversé courageusement par Mathathias. Mais poursuivons le dépouillement du livre I des Machabées et cherchons-y seulement les passages où il est question de Modin.

Au chapitre IX, verset 19, nous lisons :

Et Jonathas et Simon tulerunt Judam, fratrem suum, et sepelierunt eum in sepulcro patrum suorum in civitate Modin.

Judas venait de succomber sur le champ de bataille dans une lutte inégale contre l'armée syrienne commandée par Bacchide, général de Démétrius. Ses frères Jonathan et Simon enlèvent son corps et l'ensevelissent dans le sépulcre de ses pères, à Modin.

Le chapitre XIII nous donne de précieux détails sur le magnifique tombeau que Simon fit construire, à Modin, en l'honneur de son père et de ses frères.

25. Et misit Simon, et accepit ossa Jonathæ fratris sui, et sepelivit ea in Modin, civitate patrum ejus.

26. Et planxerunt eum omnis Israel planctu magno, et luxerunt eum dies multos.

27. Et ædificavit Simon super sepulcrum patris sui et fratrum suorum ædificium altum visu, lapide polito retro et ante.

28. Et statuit septem pyramidas, unam contra unam, patri et matri, et quatuor fratribus.

29. Et his circumposuit columnas magnas, et super columnas arma, ad memoriam æternam; et juxta arma naves sculptas, quæ viderentur ab omnibus navigantibus mare.

30. Hoc est sepulcrum quod fecit in Modin, usque in hunc diem.

« Alors Simon envoya quérir les os de son frère Jonathan et les ensevelit à Modin, qui était la ville de ses pères.

« Tout Israël fit un grand deuil à sa mort, et le pleura longtemps.

« Et Simon fit bâtir sur le sépulcre de son père et de ses frères un haut édifice qu'on voyait de loin, en pierre polie devant et derrière.

« Et il établit sept pyramides l'une contre l'autre, pour son père, sa mère et ses quatre frères [1].

« Et il plaça autour de ces pyramides de grandes colonnes et sur les colonnes il mit des armes, comme souvenir éternel, et auprès des armes des navires sculptés, qui pussent être vus de tous ceux qui navigueraient sur la mer.

« Tel est le sépulcre qu'il fit à Modin et qui se voit jusqu'à ce jour. »

Je reproduirai tout à l'heure la description que donne de ce

[1] La septième était probablement pour lui-même.

même monument l'historien Josèphe. Pour le moment, demandons-nous si, d'après les détails renfermés dans ce texte, Souba peut être identifié avec l'ancienne Modin. Du haut de la montagne que couronne ce village voit-on distinctement la mer, et, réciproquement, de la mer aperçoit-on Souba?

A cela je réponds que, de plusieurs points du village de Souba, j'ai parfaitement aperçu la mer et même distingué très-nettement les maisons de Jaffa. Si quelques voyageurs prétendent que de Souba la Méditerranée n'est pas visible, c'est, évidemment, ou bien qu'ils ne se sont pas placés dans une position convenable, ou bien que le jour où ils sont venus à Souba le ciel était couvert et que l'horizon, voilé de nuages, était, par conséquent, plus limité. En effet, à vol d'oiseau, la mer n'est éloignée de cette localité que d'un intervalle de trente-cinq kilomètres à peine, du côté d'Yebneh. Or, en Palestine, pendant six mois de l'année au moins, l'atmosphère est si transparente, qu'on distingue à d'immenses distances des objets qui, ailleurs, ne seraient pas perceptibles à l'œil nu. Je ne serais donc nullement étonné que, réciproquement, de la mer on pût apercevoir la hauteur de Souba, bien que moi-même je n'aie pas vérifié le fait. Je ne regarde pas, non plus, comme invraisemblable qu'il soit possible de discerner de la mer un monument considérable qui s'élèverait sur le sommet de la montagne de Souba. Sans doute, les détails d'un pareil édifice, comme, par exemple, des trophées d'armes et des vaisseaux sculptés, échapperaient au regard le plus perçant; mais l'ensemble d'un mausolée monumental semblable à celui dont il est question dans les versets précédents, qui couronnerait le plateau de Souba, pourrait, à mon avis, être aperçu de la mer, sans le secours d'aucun instrument.

L'historien Josèphe fait mention du même monument; voici en quels termes il le décrit :

Σίμων δὲ καὶ μνημεῖον μέγιστον ᾠκοδόμησε τῷ πατρὶ καὶ τοῖς ἀδελφοῖς αὐτοῦ ἐκ λίθου λευκοῦ καὶ ἀνεξεσμένου. Εἰς πολὺ δ' αὐτὸ καὶ περίοπτον ἀναγαγὼν ὕψος, στοὰς περὶ αὐτὸ βάλλεται καὶ στύλους μονολίθους, θαυμαστὸν ἰδεῖν χρῆμα, ἀνίστησι· πρὸς τούτοις δὲ καὶ πυραμίδας ἑπτὰ, τοῖς τε γονεῦσι

καὶ τοῖς ἀδελφοῖς, ἑκάστῳ μίαν, ᾠκοδόμησεν, εἰς ἔκπληξιν μεγέθους τε ἕνεκα καὶ κάλλους πεποιημένας, αἳ καὶ μέχρι δεῦρο σώζονται [1].

« En outre, Simon fit construire pour son père et ses frères un très-grand monument de pierre blanche et polie. Il l'éleva à une hauteur considérable, de manière à le rendre visible de très-loin, et il l'entoura de portiques que soutenaient des colonnes monolithes, ce qui formait un ouvrage admirable à voir. A cela il ajouta sept pyramides, pour ses parents et pour ses frères, une pour chacun d'entre eux; faites pour provoquer l'étonnement par leur grandeur et par leur beauté, elles subsistent encore aujourd'hui. »

Josèphe, comme l'observe M. de Saulcy, ne parle pas du fait que le tombeau des Machabées était visible de la mer.

« Je pense, dit ce savant, qu'il a eu parfaitement raison de le faire et que le verset 29 du livre I des Machabées, rapporté ci-dessus, doit être entendu autrement qu'il ne l'a été jusqu'ici. Des navires étaient sculptés au-dessus des colonnes du monument, et peut-être l'écrivain sacré a-t-il voulu dire que ces navires étaient si fidèlement représentés, qu'ils étaient dignes d'être vus de tous les marins de profession [2]. »

Effectivement, quand même, au lieu de placer Modin à Souba, on rapprocherait cette ville de Lydda et, par conséquent, de la mer, conformément aux indications d'Eusèbe et de saint Jérôme, il n'en serait pas moins impossible aux navigateurs longeant le rivage de distinguer de semblables sculptures sur la frise d'un monument, quelque gigantesque et haut situé qu'il fût, à une distance qui ne dépasserait pas même celle de Lydda à la Méditerranée. Il faut donc ici ne pas prendre à la lettre ces mots du texte latin de la Vulgate :

Et juxta arma naves sculptas quæ viderentur ab omnibus navigantibus mare,

mots qui correspondent exactement à ceux du même verset du texte des Septante :

Καὶ παρὰ ταῖς πανοπλίαις πλοῖα ἐπιγεγλυμμένα εἰς τὸ θεωρεῖσθαι ὑπὸ πάντων τῶν πλεόντων τὴν θάλασσαν.

Ou bien il faut les traduire comme le fait M. de Saulcy, quoique

[1] Josèphe, *Antiquités jud.* l. XIII, c. VI, § 5. — [2] De Saulcy, *L'Art judaïque*, p. 377.

le sens le plus naturel et aussi le plus grammatical soit celui qui est généralement adopté. Ou bien enfin serait-il permis de penser que ni la version des Septante, ni celle de la Vulgate n'ont ici parfaitement rendu le texte hébreu, que nous n'avons plus? Peut-être, dans l'original, les mots qui, dans les deux traductions grecque et latine, se rapportent exclusivement aux vaisseaux sculptés *qui pouvaient être vus par tous ceux qui naviguaient sur la mer,* s'appliquaient-ils, en réalité, à l'ensemble du monument, lequel, par son élévation et sa grandeur propre et la hauteur aussi du lieu où il avait été construit, pouvait frapper de loin les regards, non-seulement de ceux qui étaient en Judée, mais encore de ceux qui en longeaient sur mer les côtes.

En même temps que Simon érigeait à Modin un magnifique mausolée en l'honneur de son père, de sa mère et de ses frères, il dut aussi probablement mettre sa ville natale à l'abri d'un coup de main de l'ennemi, soit en l'environnant de remparts, soit en réparant ceux dont elle était déjà entourée; car dans le même chapitre XIII du livre I des Machabées, on lit, au verset 33 :

Et ædificavit Simon præsidia Judææ, muniens ea turribus excelsis, et muris magnis, et portis, et seris; et posuit alimenta in munitionibus.

Bien que ce verset ne mentionne aucune des places de la Judée dont Simon répara ou construisit les fortifications, il est à croire que celui-ci n'oublia pas, dans l'accomplissement de pareils travaux, la ville de Modin, qui lui était doublement chère, et parce qu'il y avait reçu le jour, et parce qu'elle renfermait les cendres de ses ancêtres, de ses parents et de ses frères.

Au chapitre XVI, un passage très-précieux semble indiquer que Modin n'était pas fort éloignée de la plaine des Philistins. Cendébée, l'un des généraux d'Antiochus Sidètes, avait construit ou plutôt fortifié, non loin d'Iamnia, une ville que les Septante désignent sous le nom de Κέδρων, et la Vulgate, une fois sous celui de *Gedor,* et, dans une autre circonstance, sous celui de *Cedron.* De là il infestait tous les environs et menaçait le reste de la Judée.

Simon, déjà âgé, charge ses deux fils aînés, Judas et Jean Hyrcan, de marcher à sa rencontre.

4. Après cela il choisit de tout le pays vingt mille hommes de pied et de la cavalerie; ils marchèrent contre Cendébée et passèrent la nuit à Modin.

5. Et, s'étant levés dès la pointe du jour, ils se rendirent dans la plaine. Tout à coup apparut une nombreuse multitude de fantassins et de cavaliers qui marchaient à leur rencontre, et un torrent séparait les deux armées.

6. Jean fit avancer ses troupes vers eux, et, voyant que ses gens craignaient de franchir le torrent, il le franchit le premier; ce que voyant, ses soldats le passèrent après lui.

7. Il divisa son infanterie en deux corps et mit au milieu sa cavalerie. Quant aux ennemis, ils avaient un grand nombre de cavaliers.

8. Aussitôt que les trompettes sacrées eurent retenti, Cendébée prit la fuite avec toutes ses troupes. Beaucoup furent blessés et tués, et le reste s'enfuit dans la forteresse.

9. Judas, frère de Jean, fut blessé en cette occasion, et Jean poursuivit les ennemis jusqu'à ce qu'il arrivât à Cédron, qu'il avait bâtie.

10. Ils s'enfuirent jusqu'aux tours qui étaient dans la campagne d'Azot, et Cendébée fit brûler ces tours.

La ville de Cédron, appelée *Gedor* dans le verset correspondant des Septante, était située au sud-est et dans le voisinage d'Iamnia, ainsi que je le montrerai ailleurs. On la retrouve, très-probablement, dans le village actuel de Kathrah, qu'on prononce également *Gadrah*. Près de là serpente, au nord et à l'est, un *oued* qui va se jeter plus loin à la mer, sous le nom de *Nahr Roubin*, et qui paraît être le torrent qui séparait les deux armées et que Jean Hyrcan franchit le premier, pour donner du courage à ses troupes, qui hésitaient à le traverser. C'est donc sur sa rive gauche qu'eut lieu la bataille racontée dans les versets précédents.

Mais, avant d'arriver à ce torrent, Jean Hyrcan et son frère avaient quitté Jérusalem avec une armée de vingt mille fantassins, que Simon avait rassemblés, sans compter la cavalerie. Ils avaient fait halte pour la nuit, le premier jour de marche, à Modin, que les Septante écrivent Μωδεΐν : *ἐκοιμήθησαν ἐν* Μωδεΐν.

Le lendemain matin, ils se remettent en mouvement et se dirigent vers la plaine.

Dans la Vulgate nous lisons :

Et surrexerunt mane et abierunt in campum.

Le texte grec est encore plus précis, grâce à l'article τό, qui précède le mot πεδίον :

Καὶ ἀναστάντες τὸ πρωὶ ἐπορεύοντο εἰς τὸ πεδίον.

Il s'agit ici, non pas d'une plaine indéterminée, mais de la *grande plaine*, de la *plaine* proprement dite, τὸ πεδίον, que les Juifs appelaient *Sephela*, en hébreu *Chephelah*, et, avec l'article, *Hach-Chephelah*, par opposition avec la partie montagneuse de Juda.

Une fois descendus dans la plaine, les Juifs se trouvent en présence des ennemis; un torrent sépare les deux armées. Les Syriens, vaincus, sont poursuivis jusqu'à la ville de Gedor ou Cédron, et de là jusqu'aux tours situées dans la vallée d'Azot.

Pour satisfaire aux diverses données de ce récit, il me semble impossible de maintenir, comme le veut la tradition actuelle, la ville de Modin à Souba ; car, si l'armée de Jean Hyrcan et de Judas avait couché la première nuit à Souba, regardé comme étant l'ancienne Modin, elle aurait eu, le lendemain, une marche très-longue et très-pénible à faire à travers une suite de montagnes, avant d'atteindre la plaine, et il est tout à fait invraisemblable qu'elle ait pu encore, ce jour-là même, battre l'ennemi et le poursuivre jusqu'aux portes de Gedor ou de Cédron, non loin d'Iamnia, et jusqu'aux tours du territoire d'Azot.

Ce passage me paraît donc contredire formellement l'opinion qui place à Souba la patrie des Machabées.

N'oublions pas, du reste, qu'Eusèbe et saint Jérôme ont placé tous deux Modin dans le voisinage de Diospolis ou Lydda, et, par conséquent, dans une position beaucoup plus rapprochée de cette dernière ville que ne l'est Souba.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Μοδείμ, nous lisons, en effet :

Μοδεὶμ, κώμη πλησίον Διοσπόλεως, ὅθεν ἦσαν οἱ Μακκαβαῖοι, ὧν καὶ τὰ μνήματα εἰς ἔτι νῦν δείκνυται.

Saint Jérôme traduit littéralement ce passage, sans le modifier, et semble confirmer ainsi le témoignage d'Eusèbe :

Modeim, vicus juxta Diospolim, unde fuerunt Macchabæi, quorum hodieque ibidem sepulcra monstrantur.

Ce même Père de l'Église ajoute :

Satis itaque miror quomodo Antiochiæ eorum reliquias ostendunt, aut quo hoc certo auctore sit creditum.

Par cette dernière phrase saint Jérôme paraît confondre les sept frères Machabées qui subirent avec leur courageuse mère le martyre sous Antiochus Épiphane, et dont les reliques furent déposées plus tard à Antioche, dans une basilique érigée en leur honneur, à l'époque chrétienne, avec les héroïques fils de Mathathias, qui naquirent à Modin et y furent enterrés. On croit généralement que les premiers furent martyrisés à Antioche; il n'est donc pas étonnant qu'on y vénérât dans la suite leurs saintes dépouilles, entièrement différentes de celles de ces autres Machabées qui, eux aussi, mais d'une manière différente, luttèrent si vaillamment, les armes à la main, pour la défense de leur foi et de leur patrie.

Le livre II des Machabées ne nous fournit aucun renseignement nouveau sur la ville de Modin. Seulement, au chapitre XIII, verset 14, il est rapporté que Judas Machabée, à la nouvelle de l'approche d'Antiochus Eupator avec une armée formidable, sortit de Jérusalem à sa rencontre et alla camper avec ses troupes près de Modin. Il attaqua de nuit le quartier du roi et lui tua quatre mille hommes.

Interrogeons maintenant l'historien Josèphe.

Au livre XII des Antiquités judaïques, cet écrivain nous apprend que Modin, qu'il appelle Μωδιείμ, était un bourg de la Judée, ce que la Bible ne nous avait pas dit d'une manière si expresse :

Κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν καιρὸν ἦν τις οἰκῶν ἐν Μωδιεὶμ, κώμῃ τῆς Ἰουδαίας, ὄνομα Ματταθίας, υἱὸς Ἰωάννου τοῦ Συμεῶνος τοῦ Ἀσαμωναίου[1].

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. XII, c. VI, § 1.

A sa mort, Mathathias est enseveli à Modin par ses fils. Judas, après son glorieux trépas sur le champ de bataille, est également transporté à Modin par ses frères Simon et Jonathan, et enterré dans le tombeau de son père.

J'ai déjà cité plus haut l'important passage où Josèphe décrit le superbe mausolée élevé ensuite à Modin, par Simon, à la mémoire de son père et de ses frères.

Tels sont les seuls documents que nous trouvions dans cet écrivain par rapport à Modin. Il se contente de nous dire que Modin était un bourg de la Judée; que c'était la patrie de la famille des Machabées, qui y avaient leur tombeau; mais rien dans son récit ne nous met sur la voie du district particulier où ce bourg était situé dans la Judée.

En résumé, des divers passages où la ville de Modin est mentionnée, soit dans les deux livres des Machabées, soit dans l'historien Josèphe, il résulte que c'était une place de la Judée, sur une montagne et assez voisine de la plaine des Philistins ou de la *Chephelah*. Deux fois les armées des Machabées y campèrent, la veille de deux batailles mémorables, gagnées, l'une par Judas sur Antiochus Eupator, et l'autre par les fils aînés de Simon sur Cendébée. Dans ces deux circonstances, les Juifs avaient atteint cette ville en un seul jour de marche en partant de Jérusalem, et ils avaient attaqué l'ennemi avant qu'il eût envahi la Judée proprement dite, c'est-à-dire la partie montagneuse de Juda. En ce qui concerne la première bataille, cela semble ressortir des versets suivants :

13. Ipse vero [Judas] cum senioribus cogitavit, priusquam rex [Antiochus Eupator] admoveret exercitum ad Judæam et obtineret civitatem, exire et Domini judicio committere exitum rei.

14. Dans itaque potestatem omnium Deo mundi creatori et exhortatus suos ut fortiter dimicarent et usque ad mortem pro legibus, templo, civitate, patria et civibus starent, circa Modin exercitum constituit.

15. Et, dato signo suis *Dei victoriæ*, juvenibus fortissimis electis, nocte aggressus aulam regiam, in castris interfecit quatuor millia et maximum elephantorum cum his qui superpositi fuerant[1].

[1] *Machabées*, l. II, c. XIII, v. 13-15.

« Judas, ayant tenu conseil avec les anciens, résolut de marcher contre le roi avant qu'il eût fait entrer ses troupes dans la Judée et qu'il se fût rendu maître de la ville, et d'abandonner au jugement du Seigneur l'événement de cette entreprise.

« Remettant donc toutes choses au pouvoir de Dieu, créateur de l'univers, et ayant exhorté ses gens à combattre vaillamment et jusqu'à la mort pour la défense de leurs lois, de leur temple, de leur ville, de leur patrie et de leurs concitoyens, il fit camper son armée près de Modin.

« Et, après avoir donné aux siens pour signal *la victoire de Dieu* et pris avec lui les plus braves d'entre les jeunes guerriers, il attaqua de nuit le quartier du roi, et tua dans son camp quatre mille hommes et le plus grand des éléphants avec tous ceux qu'il portait. »

Antiochus Eupator, marchant contre Jérusalem, devait naturellement prendre l'une des routes qui conduisent à cette ville. Comme il traînait avec lui cent dix mille hommes de pied, cinq mille cavaliers, vingt-deux éléphants et trois cents chars armés de faux, il ne pouvait pas s'engager, en dehors des trois voies principales qui mènent à Jérusalem, à travers le massif montagneux de la Judée. Modin devait donc être sur l'une de ces trois voies; mais laquelle? Est-ce celle du nord, du centre ou du sud? J'opine pour cette dernière; car la seconde bataille livrée contre Cendébée par Jean Hyrcan et Judas, son frère, eut lieu non loin de la ville de Gedor ou Cédron, voisine elle-même d'Iamnia. Or, pour marcher au-devant de l'ennemi dans cette direction, les deux fils de Simon avaient dû prendre, en partant de Jérusalem, la route la plus méridionale, et comme ils passèrent la première nuit à Modin et que le lendemain matin ils descendirent dans la plaine pour combattre le même jour l'ennemi, il s'ensuit qu'il faut chercher Modin sur cette route méridionale, à une distance peu éloignée de la plaine. Par conséquent, la position de Souba, qui n'est pas sur cette route et qui, en outre, est trop distant de la plaine, semble ne répondre nullement aux données des Livres saints.

Quand je parlerai de Lathroun, je dirai que cette dernière localité me paraît devoir être identifiée de préférence avec Modin. Souba, néanmoins, passe, depuis plusieurs siècles, pour être la patrie des

Machabées et jouit communément de cette réputation, qu'une longue tradition, remontant peut-être jusqu'au moyen âge, a comme accréditée. Mais si l'on interroge l'Écriture sainte, on voit que des doutes sérieux peuvent s'élever contre cette tradition. Eusèbe et saint Jérôme la battent en brèche également, en plaçant dans le voisinage de Lydda la ville de Modin. La Mischna[1] et les Commentaires de Bartenora et de Maimonides fixent à quinze milles la distance qui séparait Modin de Jérusalem, distance qui est à peu près le double de celle qui existe entre la Cité sainte et Souba.

Robinson[2] voit dans Souba l'ancienne Ramathaïm-Sophim, la patrie du prophète Samuel. Mais cette conjecture, ainsi que je le montrerai ailleurs en décrivant Neby Samouïl, me semble contredite formellement par plusieurs passages de l'Écriture, qui placent, non dans la tribu de Juda, mais plus au nord, dans la montagne d'Éphraïm, la résidence et le tombeau de ce prophète.

Il vaut mieux, je crois, avouer que, malgré l'importance de la position de Souba, malgré aussi celle des beaux remparts dont elle était jadis entourée, comme l'attestent les magnifiques pans de murailles encore debout qui ont échappé à la destruction ordonnée, en 1834, par Ibrahim-Pacha, on n'a jusqu'à présent découvert, d'une manière indubitable, aucune ville ou bourgade antique qui puisse être identifiée, sans conteste, avec cette localité intéressante.

KHIRBET KEBALEH.

A dix heures, je quitte Souba et je prends la direction du nord.

A dix heures trente minutes, je remarque quelques tombeaux creusés dans le roc, à gauche du sentier accidenté que nous suivons.

A dix heures quarante-cinq minutes, je fais halte au *Khirbet Kebaleh*, خربة قبالة. Ces ruines sont celles d'un château fort du moyen âge. Situé dans une vallée fertile, sur les bords d'un ruisseau qu'alimente une source intarissable, il mesure cinquante pas

[1] *Pesachim*, c. IX, § 2. — [2] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 6-10.

de long sur trente-cinq de large et était défendu par trois tours. Les pierres avec lesquelles il a été construit sont la plupart grandes et bien aplanies; quelques-unes sont relevées en bossage. Dans l'intérieur, au milieu d'un amas confus de décombres, on distingue les débris d'une petite chapelle. Plusieurs magasins souterrains, à voûtes ogivales, sont assez bien conservés. Aucun village ne s'élève alentour. Seulement le long de l'*oued* s'étendent des jardins, que cultivent les habitants de Beit-Nakoubeh et qui sont remplis de superbes cognassiers. Au sud du château, quatre gigantesques chênes verts, dont les troncs énormes et les rameaux vigoureux accusent une vieillesse très-avancée et très-vivace en même temps, offrent, sous leurs branches entrelacées, un délicieux et épais ombrage. Le ruisseau qui donne tant d'agrément à cet endroit, à la fois sauvage et gracieux, forme deux petites cascades, à cause des espèces de gradins que l'on observe, sur deux points différents, dans le lit rocheux où il coule.

A onze heures quarante-cinq minutes, je poursuis ma route vers le nord.

A onze heures cinquante minutes, je passe sous l'unique arche d'un petit pont qui doit être fort ancien.

BEIT-NAKOUBEH.

A midi, je parviens à *Beit-Nakoubeh*, بيت نقوبة. Ce village, peu considérable, est situé sur une colline dont les pentes sont cultivées. Il contient deux cents habitants, qui paraissent très-pauvres. Je n'y remarque aucun débris antique; le nom seul qu'il porte doit l'être probablement. Une source y fournit une eau naturellement bonne; mais elle est fort mal entretenue.

KIRIET EL-A'NAB.

En descendant de Beit-Nakoubeh, je prends le chemin de Kiriet el-A'nab, où j'arrive à midi trente minutes. J'ai déjà, dans un autre

chapitre, décrit suffisamment ce village, l'ancienne Kiriath-Iearim, selon toute apparence.

A peine suis-je installé sous ma tente, qu'un des frères du cheikh vient me visiter avec deux des notables de cette localité; il cherche à sonder le but de mon voyage. Je lui réponds que mes recherches sont purement scientifiques, et que j'étudie tout ce qui se rapporte aux antiquités, à l'histoire et à la géographie de la Palestine. En même temps, j'offre à mes hôtes le café. Après leur départ, je vais rendre ma visite au cheikh lui-même. Je le trouve accroupi sur une natte, dans un emplacement carré, qu'ombragent plusieurs vieux mûriers. C'est là que, pendant la belle saison, Abou-Goch a coutume de tenir son divan. Âgé de soixante ans environ, il ne manque pas de dignité dans sa prestance et de finesse dans son regard. Autour de lui sont plusieurs bachibouzouks armés. A mon arrivée, il donne aussitôt l'ordre d'apporter un sorbet, et il s'efforce de dérider un instant son front, qui me paraît tout soucieux. J'apprends, en effet, par mon drogman que le village est depuis quelques jours divisé en deux camps et qu'Abou-Goch, pour maintenir son autorité compromise, a appelé à son aide un certain nombre de bachibouzouks.

De retour sous ma tente, je m'aperçois que l'agitation augmente, vers le soir, parmi les habitants de Kiriet el-A'nab, et, pendant que je rédige mes notes de voyage, des cris tumultueux éclatent sur plusieurs points. Je recommande à mes deux bachibouzouks de rester neutres et de ne pas m'entraîner moi-même dans une querelle à laquelle je désire demeurer étranger.

CHAPITRE ONZIÈME.

SARIS (SARIS). — KATHANNEH. — KHIRBET KEFIRAH (KEPHIRAH). — BEIT-NOUBA (NOB?). — YALO (AÏALON). — A'MOUAS (EMMAÜS-NICOPOLIS). — HALTE À LATHROUN.

SARIS.

Le 1er mai, à sept heures du matin, je laisse le village de Kiriet el-A'nab encore tout troublé. Pendant la nuit, vingt-cinq habitants du parti hostile à Abou-Goch, dans la crainte d'être incarcérés par lui, ont pris la fuite dans les montagnes.

Ma direction est celle de l'ouest, puis du sud-ouest.

A sept heures trente-deux minutes, je suis au bas de Saris. La fontaine où les habitants de cette localité vont chercher de l'eau est renfermée dans une espèce de citerne, près de la route. Quant au village, il est comme caché dans la montagne, vers la gauche, derrière des bouquets d'oliviers. Après avoir gravi les pentes boisées qui y conduisent, je n'y trouve d'antique qu'un *birket*, de forme à peu près carrée et qui mesure treize pas sur chaque face; il est en partie taillé dans le roc et en partie construit avec des blocs d'assez grandes dimensions. Les maisons offrent un aspect misérable et délabré. Une petite tour ruinée date peut-être du moyen âge.

A une faible distance et un peu au-dessus du village, s'élève un bosquet touffu de chênes verts et de térébinthes, où, pendant l'été, les habitants trouvent un refuge contre les ardeurs du soleil.

Saris, en arabe ساريس, rappelle par son nom la ville antique de Σάρης, que mentionne l'historien Josèphe comme étant dans la tribu de Juda et comme ayant été habitée quelque temps par David, lorsqu'il cherchait à se dérober à la fureur et à la persécution de Saül.

Αὐτὸς δὲ [Δαυΐδης], τοῦ προφήτου κελεύσαντος αὐτὸν τὴν μὲν ἐρημίαν ἐκλιπεῖν, πορευθέντα δ' εἰς τὴν κληρουχίαν τῆς Ἰούδα φυλῆς ἐν αὐτῇ διάγειν πείθεται, καὶ παραγενόμενος εἰς Σάρην πόλιν ἐν αὐτῇ κατέμενε[1].

«David, cédant aux ordres du prophète, quitte le désert, se dirige vers e territoire de la tribu de Juda pour y demeurer, et, parvenu à la ville de Saris, il s'y établit.»

C'est probablement aussi la même localité qui est marquée dans les Septante[2] sous le nom de Σώρης. D'autres manuscrits portent Θωβής, mais à tort, je crois.

Celui qui était entre les mains de saint Jérôme contenait évidemment le mot Σώρης, ainsi que cela résulte du passage suivant de ce Père de l'Église :

Legimus juxta Septuaginta duntaxat Interpretes in Jesu Nave, ubi tribus Judæ urbes et oppida describuntur, inter cetera etiam hoc scriptum : Thæco, et Ephratha, hæc est Bethlehem, et Phagor, et Ætham, et Culon, et Tami, et Soris, et Caraem, et Gallim, et Bæther, et Manocho, civitates undecim, et viculi earum[3].

Dans le même chapitre de Josué, à propos des limites septentrionales de la tribu de Juda, il est question d'un mont Séir, en hébreu *har Séir*, הַר שֵׂעִיר, chez les Septante ὄρος Ἀσσάρ, dans la Vulgate *mons Seir*, comme étant situé à l'ouest de Kiriath-Iearim, entre cette ville et Beth-Chemech (Bethsames), et au nord de Kesalon (Keslon).

Et circuit [terminus] de Baala contra occidentem usque ad montem Seir, transitque juxta latus montis Iarim, ad aquilonem, in Cheslon, et descendit in Bethsames transitque in Thamna[4].

Or précisément, entre Kiriet el-A'nab, l'ancienne Baalah ou Kiriath-Iearim, au nord-est; Kesla, jadis Kesalon, au sud, et A'în Chems, autrefois Beth-Chemech, au sud-ouest, s'étend une chaîne de montagnes âpres et sauvages, sur l'une desquelles est le

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. XIV, c. XII, § 4.

[2] *Josué*, c. XV, v. 60.

[3] *Commentaire sur Michée*, c. V.

[4] *Josué*, c. XV, v. 10.

village de Saris, qui paraît avoir conservé, avec quelques modifications, la dénomination hébraïque ou plutôt kananéenne de *Sétr*. Celle-ci, comme je l'ai déjà dit ailleurs, signifie *rude, escarpé*, et s'appliquait également à une autre chaîne de montagnes située à l'est de la vallée d'Arabah et s'étendant depuis la mer Morte jusqu'au golfe Élanitique.

KATHANNEH.

A huit heures quinze minutes, je redescends du village de Saris et je reprends la route de Kiriet el-A'nab.

A huit heures cinquante-cinq minutes, avant d'arriver à cette dernière localité, je tourne à gauche et, marchant dans la direction du nord, je gravis une montagne, dont j'atteins le plateau à neuf heures quinze minutes. De là le regard embrasse une assez grande partie des monts de la Judée et la moitié environ de ceux de la Samarie. La Méditerranée se découvre à mes yeux dans une étendue considérable. Au sud, à mes pieds, est Kiriet el-A'nab. En ce moment, plusieurs fellahs armés, appartenant à ce village et du parti opposé à celui d'Abou-Goch, passent près de moi au pas de course; ils fuient devant des cavaliers qu'on a lancés à leur poursuite.

Je commence alors à descendre dans la direction de l'ouest-nord-ouest.

A neuf heures quarante-cinq minutes, je parviens à *Kathanneh*, قطنة. C'est un pauvre village, assis sur les bords d'un *oued* de même nom. Il contient deux cent cinquante habitants. La source qui sert à leurs besoins est excellente; l'eau sort de rochers qui ont été jadis taillés par la main de l'homme pour en extraire des blocs de construction.

KHIRBET KEFIRAH.

Guidé par le cheikh du village, je fais l'ascension, vers le nord, de la montagne rocheuse au pied de laquelle Kathanneh est bâti. Au bout de vingt minutes de marche par un sentier extrêmement roide, le cheikh me fait remarquer, dans les flancs supérieurs et

méridionaux de la montagne, six grandes citernes antiques, creusées dans le roc et revêtues autrefois d'un ciment très-épais, qui n'a pas encore complétement disparu. J'observe ensuite les traces d'un premier mur d'enceinte qui environnait une petite ville, détruite de fond en comble. Celle-ci m'est désignée sous le nom de *Khirbet Kefirah* (ruines de Kefirah), خربة قفيرة. Le mur dont je viens de parler était construit avec des blocs d'un assez grand appareil, mais très-mal taillés et quelques-uns bruts encore.

Plus haut, sur la partie culminante de la montagne et en même temps de la ville, une seconde enceinte, plus petite et bâtie de la même manière, dont il est facile pareillement de suivre le périmètre, enfermait l'acropole ou la citadelle. On y remarque, comme sur l'emplacement de la ville proprement dite, les vestiges de constructions presque entièrement détruites. L'intérieur de ces deux enceintes, qui ne sont plus habitées, sans doute depuis de longs siècles, est actuellement envahi par de hautes herbes ou cultivé par les habitants de Kathanneh, qui y sèment, chaque année, soit de l'orge, soit du froment. Ils y vénèrent, vers le nord-est, un *oualy*, qu'ombragent deux vieux chênes verts et qui est dédié à la mémoire d'un santon qu'ils appellent *Cheikh Abou-Kafir*, شيخ ابو قفير. Il est impossible de ne pas admirer l'horizon qui se déroule aux regards du sommet de l'acropole de cette cité anéantie. La vue se promène sur une multitude de montagnes, qui composent le grand massif de la Judée et de la Samarie; à l'occident, la Méditerranée confond au loin son azur avec celui du ciel.

Je ne sache pas qu'aucun Européen ait, dans les temps modernes, visité avant moi le Khirbet Kefirah. Robinson est le premier, je crois, qui en ait entendu parler en passant à Yalo, l'ancienne Aïalon, et il l'a placé sur sa carte sans avoir eu le temps d'aller l'examiner. J'adopte comme incontestable l'identification proposée par ce savant voyageur[1]. On ne peut méconnaître, en effet, l'identité du nom arabe actuel قفيرة avec le nom hébreu כְּפִירָה, que les Septante écrivent Χεφειρά et Κεφιρά, et la Vulgate *Caphira* et *Caphara*.

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. III. p. 146.

Ce nom est donné, dans le livre de Josué, à l'une des quatre villes des Gabaonites.

Moveruntque castra filii Israel et venerunt in civitates eorum die tertio, quarum hæc vocabula sunt : Gabaon, et Caphira, et Beroth, et Cariathiarim [1].

Dans un autre chapitre du même livre, cette ville est mentionnée au nombre de celles de la tribu de Benjamin.

Et Mesphe, et Caphara, et Amosa [2].

Esdras nous apprend que sept cent quarante-trois hommes de Kiriath-Iearim, de Kephirah et de Beeroth revinrent avec Zorobabel de la captivité de Babylone.

Filii Cariathiarim, Cephira et Beroth, septingenti quadraginta tres [3].

Le même fait est rapporté dans le livre de Néhémie [4]. Depuis cette époque, il n'est plus question de cette ville, dont le nom seul a survécu à sa ruine, ainsi que les traces de sa double enceinte, les vestiges de quelques constructions et plusieurs citernes pratiquées dans le roc. Les musulmans, par un usage que j'ai retrouvé en Palestine dans différents endroits, ont imposé au santon dont ils vénèrent la mémoire en ce lieu le nom même de la cité antique, en l'appelant le *Père de Kafir*, شيخ ابو قفير.

Je redescends ensuite à Kathanneh, qui, vraisemblablement, est de même une ancienne localité, mais qui n'est signalée sous un nom analogue dans aucun écrivain de l'antiquité.

BEIT-NOUBA.

A onze heures, je me remets en marche, en suivant l'Oued Kathanneh dans la direction de l'ouest. Le long de ses bords, près du village, croissent des citronniers, des grenadiers et des figuiers, auxquels se mêlent de beaux oliviers; plus loin, les oliviers seuls se montrent.

[1] *Josué*, c. IX, v. 17.
[2] *Josué*, c. XVIII, v. 26.
[3] *Esdras*, c. II, v. 25.
[4] *Néhémie*, c. VII, v. 29.

A onze heures dix-sept minutes, j'observe, à gauche de la route, les restes d'une construction antique, formée de gros blocs mal équarris, et bientôt après, dans les flancs d'une montagne voisine, plusieurs grottes taillées dans le roc.

A onze heures trente minutes, je passe à côté d'une antique fontaine, appelée *A'în en-Namous*, عين الناموس (la fontaine des Moustiques), sans doute parce que cet endroit est infesté par ce genre d'insectes. Un *oualy*, consacré à un santon du nom de *Cheikh A'mri*, شيخ عمرى, a été construit tout auprès.

A partir de ce point, l'*oued* change de désignation et s'appelle *Oued Nathaf*, واد نطف. Les plantations d'oliviers sont bientôt remplacées par un fourré de chênes verts, les uns d'un assez beau développement, les autres, et c'est le plus grand nombre, à l'état seulement de hautes broussailles. La vallée est, par intervalle, tellement resserrée qu'elle est presque entièrement remplie par le lit du torrent, au milieu duquel je suis contraint de marcher. Ce lit est tantôt obstrué par de gros blocs ou des amas de petites pierres, tantôt uni et glissant comme du marbre, partout où l'on rencontre une surface rocheuse, que les eaux ont aplanie et polie.

A midi cinquante-cinq minutes, le ravin s'élargit et la culture commence à reparaître.

A une heure, je m'avance à travers une belle et riante vallée, toute couverte de magnifiques moissons d'orge déjà mûr.

A une heure dix minutes, j'arrive à *Beit-Nouba*, بيت نوبا. Ce village compte environ quatre cents habitants. Il est situé sur une colline, entre deux vallées. On y observe quelques citernes antiques et, çà et là, dans des bâtisses modernes fort grossières, quelques pierres de taille qui semblent attester une époque beaucoup plus ancienne. Une petite mosquée m'y est désignée sous le nom de *Djama' Sidi Ahmed et-Tarfini*.

Il est question, dans le livre I des Rois, d'une ville de Nob, en hébreu נֹב, en grec Νομβά, Νοβά, Νοβάθ et Νόβ, en latin *Nobe* et *Nob*, comme d'une ville sacerdotale, où David, fuyant la colère de Saül, alla trouver le grand prêtre Achimélech, qui, à sa demande,

lui donna des pains de proposition et lui remit l'épée de Goliath.

1. Or David alla à Nob, vers le grand prêtre Achimélech. Achimélech fut surpris de son arrivée et lui dit : D'où vient que vous êtes seul et qu'il n'y a personne avec vous?

2. David lui répondit : Le roi m'a donné un ordre et m'a dit : Que personne ne sache pourquoi je vous envoie, ni ce que je vous ai commandé. J'ai même donné rendez-vous à mes gens en tel et tel lieu.

3. Si donc vous avez quelque chose à manger, quand ce ne serait que cinq pains ou quoi que ce soit, donnez-le-moi.....

6. Le grand prêtre lui donna du pain sanctifié, car il n'y en avait point là d'autres que les pains de proposition qui avaient été ôtés de devant le Seigneur, pour en mettre de chauds à la place.

7. Or un certain homme d'entre les officiers de Saül se trouvait alors au dedans du tabernacle du Seigneur; c'était un Iduméen nommé Doëg, le plus puissant d'entre les bergers du roi.

8. Et David dit à Achimélech : N'avez-vous point ici une lance ou une épée? Car je n'ai point apporté avec moi mon épée ni mes armes, parce que l'affaire du roi était pressée.

9. Le grand prêtre lui répondit : Voilà l'épée de Goliath le Philistin, que vous avez tué dans la vallée du Térébinthe. Elle est enveloppée dans un drap, derrière l'éphod. Si vous la voulez, prenez-la; car il n'y en a point ici d'autre. David lui dit : Aucune ne vaut celle-là, donnez-la-moi.

10. David s'enfuit donc alors pour éviter la colère de Saül, et se réfugia vers Achis, roi de Gath [1].

Ce fait des pains de proposition mangés par David est mentionné dans saint Matthieu [2] comme opposé par Notre-Seigneur aux Pharisiens qui murmuraient de ce que ses disciples, ayant faim, arrachaient des épis, un jour de sabbat, pour les manger.

Saint Marc [3], par erreur, en rapportant le même fait, dit qu'il se passa sous le grand prêtre Abiathar.

Averti par l'Iduméen Doëg de ce qui avait eu lieu à Nob, Saül, qui demeurait alors à Gabaa, mande aussitôt devant lui le grand prêtre Achimélech, fils d'Achitob, avec tous les prêtres de la maison

[1] *Rois*, l. I, c. XXI, v. 1-3, 6-9. — [2] Matthieu, c. XII, v. 3 et 4. — [3] Marc, c. II, v. 25 et 26.

de son père. Il lui reproche d'avoir conjuré contre sa personne avec David, et, sans tenir compte des raisons qu'il allègue pour sa justification, il le condamne à mort lui et toute sa famille. En même temps, il donne l'ordre aux archers qui l'entourent de massacrer les prêtres; mais ceux-ci n'osant point porter leurs mains sur les oints du Seigneur, Saül dit à Doëg : « Toi, Doëg, jette-toi sur ces prêtres, » et cet Iduméen se précipita sur eux, et tua, en ce jour-là, quatre-vingt-cinq ministres du Seigneur.

Puis Saül fit détruire la ville de Nob et passer au fil de l'épée hommes, femmes et enfants, et jusqu'aux animaux. Abiathar seul, l'un des fils d'Achimélech, parvint à s'échapper et à se réfugier auprès de David.

La cité qui fut témoin de ces divers événements et victime de cette terrible catastrophe est désignée par Josèphe[1] sous le nom de Ναβά; mais ni cet écrivain ni la Bible ne nous apprennent où elle était située.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Νομβά, Eusèbe s'exprime ainsi :

Νομβά, ἔνθα ἀνέβη Γεδεών· ἡ δὲ πόλις ἱερέων, ἣν κατέκοψε Σαούλ.

Ce que saint Jérôme traduit de la manière suivante:

Nabbe sive Nobba, ad quam ascendit Gedeon, urbs sacerdotibus separata, quam postea legimus Saulis furore subversam.

Ici une confusion évidente a été commise par Eusèbe et reproduite ensuite par saint Jérôme. Il ne faut pas identifier, en effet, la ville où est monté Gédéon avec celle qui fut détruite par la fureur de Saül : la première était située à l'est du Jourdain; la seconde, au contraire, était à l'ouest de ce fleuve, dans la tribu de Benjamin, très-probablement.

Ailleurs, dans son Épitaphe de sainte Paule, saint Jérôme place non loin de Lydda et d'Arimathie la ville sacerdotale de Nobe.

Deinde Antipatrida, semirutum oppidulum, quod de patris nomine Herodes vocaverat; et Lyddam versam in Diospolim, Dorcadis atque Æneæ resurrectione

[1] *Antiquités judaïques*, l. VI, c. XII, § 1.

ac sanitate inclytam. Haud procul ab ea Arimathiam, viculum Joseph qui Dominum sepelivit, et Nobe, urbem quondam sacerdotum, nunc tumulum occisorum; Joppen quoque, fugientis portum Jonæ [1].

Cette Nobe de saint Jérôme, « autrefois, dit-il, ville des prêtres et maintenant leur tombeau, après leur massacre, » et qui fut visitée par sainte Paule, semble devoir être cherchée soit dans le village de Beit-Nouba, qui nous occupe en ce moment, soit dans celui de Beit-Annabeh, dont je parlerai bientôt et qui est encore plus rapproché de Lydda et de l'ancienne Arimathie, aujourd'hui Ramleh très-vraisemblablement.

Dans le livre de Néhémie, il est question d'une ville de Nob qui fut réhabitée par des Benjamites, après le retour de la captivité.

31. Filii autem Benjamin a Geba, Mechmas, et Hai, et Bethel, et filiabus ejus:

32. Anathoth, Nob, Anania [2].

Mais la ville de Nob mentionnée, dans ce passage, à côté d'Anathoth est évidemment différente de celle que saint Jérôme place près de Lydda et d'Arimathie; d'un autre côté, elle paraît bien la même que celle qui est comprise dans le passage d'Isaïe où ce prophète dépeint en termes si vifs l'approche de l'armée assyrienne.

28. [Sennachérib] est venu à Aiath; il a passé à Migron et a laissé son bagage à Michmas.

29. Ils ont franchi le passage, ils ont pris leur gîte à Gebah; Rama s'est effrayée, Gibeath-Saül s'est enfuie.

30. Fille de Gallim, élève ta voix; pauvre Anathoth, fais-toi ouïr vers Laïs.

31. Madména s'est retirée, les habitants de Gebim ont émigré par troupes.

32. Encore un jour, il sera à Nob; il lèvera la main contre la montagne de la fille de Sion et contre la colline de Jérusalem [3].

De ce dernier verset il résulte très-clairement que la ville de Nob ici indiquée était située tout près de Jérusalem, au sud d'Anathoth.

En résumé, le village de Beit-Nouba ne peut être identifié avec

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 883, édit. Migne.

[2] *Néhémie*, c. XI, v. 31 et 32.

[3] *Isaïe*, c. X, v. 28-32.

la ville de Nob dont il est fait mention dans Néhémie et dans Isaïe; mais il peut l'être, bien que d'une manière incertaine, avec une autre ville du même nom, qui était réservée aux prêtres et où s'accomplit l'affreux massacre rapporté dans le livre I des Rois. En parlant plus loin de Beit-Annabeh, je montrerai, en effet, qu'il est permis également de reconnaître, dans cette dernière localité, la Nob sacerdotale.

YALOU OU YALO.

A une heure quinze minutes, je me remets en marche vers le sud.

A une heure vingt minutes, je franchis l'*Oued Yalou*, que l'on prononce plus ordinairement *Yalo*, واد يالو, et, à une heure quarante minutes, je parviens au village du même nom.

Il est situé sur une colline oblongue, d'un kilomètre de pourtour au plus, et dont le plateau était autrefois environné d'un mur d'enceinte. De cette muraille il subsiste encore çà et là quelques pans en gros blocs assez bien équarris. Au sommet de la colline, on remarque les débris d'un petit château en belles pierres de taille. Il était plus élevé, il y a une vingtaine d'années; mais, au dire des habitants, toute la partie supérieure en a été renversée alors par un tremblement de terre.

Le village actuel renferme cinq cents âmes. Les maisons sont très-grossièrement bâties; elles sont presque toutes précédées d'un silo creusé dans le tuf et destiné à contenir du blé, de l'orge et de la paille. Près du village s'étendent des jardins fertiles, où les figuiers surtout abondent.

Les flancs de deux collines voisines ont été excavés, soit pour y pratiquer des cavernes ou des tombeaux, soit pour en extraire des blocs de construction. Quelques-unes de ces excavations servent maintenant d'étables pour les troupeaux.

Yalo a été identifié très-justement, par le docteur Robinson, avec la ville d'Aïalon, en hébreu אַיָּלוֹן, en grec Αἰαλών et Αἰλώμ, en latin *Aialon*, qui paraît avoir été située sur les limites des tribus de Juda,

de Benjamin et de Dan, et qui fut primitivement assignée à cette dernière, comme nous l'apprend le livre de Josué :

40. Tribui filiorum Dan per familias suas egressa est sors septima.

41. Et fuit terminus possessionis ejus Saraa, et Esthaol, et Hirsemes, id est civitas solis;

42. Selebin, et Aialon, et Jethela[1].

Les Danites ne purent d'abord en expulser les Amorrhéens, qui ne furent rendus tributaires que plus tard, quand la maison de Joseph fut devenue plus puissante.

34. Arctavitque Amorrhæus filios Dan in monte, nec dedit eis locum ut ad planiora descenderent;

35. Habitavitque in monte Hares, quod interpretatur testaceo, in Aialon et Salebim. Et aggravata est manus domus Joseph, factusque est tributarius[2].

La vallée qui est au nord d'Yalo est la célèbre vallée d'Aïalon, qu'a immortalisée cette parole fameuse de Josué, qui, craignant que le jour ne lui manquât pour achever la complète destruction des troupes des cinq rois amorrhéens, s'écria, en les poursuivant, à la descente de Bethoron : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon. »

10. Le Seigneur les mit en déroute à la vue d'Israël, qui en fit un grand carnage près de Gabaon, les poursuivit par le chemin de la montagne de Bethoron et les battit jusqu'à Azéca et jusqu'à Macéda.

11. Et comme ils s'enfuyaient de devant Israël et qu'ils étaient à la descente de Bethoron, le Seigneur fit tomber du ciel de grosses pierres sur eux jusqu'à Azéca, et cette grêle de pierres, dont ils furent accablés, en tua beaucoup plus que les enfants d'Israël n'en avaient immolé par l'épée.

12. Alors Josué parla au Seigneur, le jour qu'il livra l'Amorrhéen aux enfants d'Israël et il dit en leur présence : Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon.

13. Et le soleil s'arrêta et la lune aussi, jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Ceci n'est-il pas écrit au livre du Juste? Le soleil donc s'arrêta au milieu des cieux, et ne se hâta point de se coucher environ un jour entier[3].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 40-42. — [2] *Juges*, c. I, v. 34 et 35. — [3] *Josué*, c. X, v. 10-13.

Sous Saül, Aïalon fut témoin d'une défaite des Philistins par ce prince, qui les poursuivit depuis Machmas jusqu'à cette ville.

Percusserunt ergo in die illa Philisthæos a Machmis usque in Aialon [1].

Plus tard, elle fut fortifiée par Roboam, qui l'enferma, ainsi que d'autres places, dans une enceinte murée, et y mit un gouverneur avec des provisions de vivres, de vin et d'huile.

10. Saraa quoque [exstruxit], et Aialon, et Hebron, quæ erant in Juda et Benjamin, civitates munitissimas.

11. Cumque clausisset eas muris, posuit in eis principes, ciborumque horrea, hoc est olei et vini [2].

Sous le règne d'Achaz, elle tomba au pouvoir des Philistins, et c'est la dernière fois qu'elle est mentionnée dans les Livres saints.

Philisthiim quoque diffusi sunt per urbes campestres, et ad meridiem Juda; ceperuntque Bethsames, et Aialon, et Gaderoth [3].....

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe, par erreur, place Aïalon à trois milles à l'orient de Bethel.

Αἰλὼμ, φάραγξ καθ' ἧς ἔστη ἡ σελήνη, εὐξαμένου Ἰησοῦ, ἐγγὺς κώμης· ἔστι νῦν Αἰλὼν καλουμένη, ἐξ ἀνατολῶν Βαιθὴλ σημείοις τρίσι διεστῶσα· παράκειται δὲ αὐτῇ Γαβαὰ καὶ Ῥαμαὰ, πόλεις Σαούλ.

« Aïalon, vallée au-dessus de laquelle la lune s'arrêta, à la prière de Josué, près du bourg. Il y a encore aujourd'hui une bourgade ainsi appelée à l'orient de Bethel, à trois milles de distance; non loin d'elle sont Gabaa et Ramaa, villes de Saül. »

Saint Jérôme, après avoir traduit fidèlement ce passage, le corrige par cette addition :

Porro Hebræi affirmant Aialon vicum esse juxta Nicopolim in secundo lapide pergentibus Æliam.

« Néanmoins, les Hébreux affirment qu'Aïalon est un bourg voisin de Nicopolis, à deux milles de cette ville en se dirigeant vers Ælia. »

Or le village actuel d'Yalo est précisément à deux milles à l'est d'A'mouas, l'ancienne Nicopolis, dans la direction de Jérusalem.

[1] *Rois*, l. I, c. XIV, v. 31.

[2] *Paralipomènes*, l. II, c. XI, v. 10 et 11.

[3] *Paralipomènes*, livre II, c. XXVIII, v. 18.

D'ailleurs, Eusèbe lui-même, au mot Αἰλών, rectifie la donnée précédente, en mentionnant une bourgade de ce nom appartenant à la tribu de Dan et proche de Nicopolis, par conséquent à l'ouest de Bethel et non à l'est.

Αἰλὼν, πόλις κλήρου Δὰν, Λευίταις ἀφωρισμένη · κώμη δέ ἐστι Ἀλοὺς περὶ Νικόπολιν.

Dans son Épitaphe de sainte Paule, saint Jérôme nous montre cette illustre patricienne quittant Nicopolis pour monter à Bethoron inférieure et supérieure, et de là contemplant, à sa droite, Aïalon et Gabaon.

Atque inde proficiscens ascendit Bethoron inferiorem et superiorem, urbes a Salomone conditas, sed varia postea bellorum tempestate deletas; ad dexteram aspiciens Aialon et Gabaon, ubi Jesus filius Nave, contra quinque reges dimicans, soli imperavit et lunæ[1].

D'après ce passage, saint Jérôme place Aïalon au sud des deux Bethoron et à l'ouest de Gabaon, position qui répond parfaitement à celle du village actuel d'Yalo.

A'MOUAS.

A trois heures trente-cinq minutes, je me remets en marche vers l'ouest-sud-ouest. Après avoir franchi une colline, je descends dans une vallée et, à quatre heures, j'arrive à *A'mouas*, عواس.

C'est un fort petit village, de deux cents habitants au plus, situé partie dans une vallée et partie sur les pentes d'un monticule. Les maisons sont grossièrement bâties avec de menus matériaux. Près du village est un puits antique, dont l'eau est abondante et intarissable. Dans les flancs des montagnes voisines, on remarque quelques grottes sépulcrales.

Un peu au sud des dernières maisons d'A'mouas, les habitants vénèrent, sur une faible éminence, la mémoire d'un santon, sous

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 883, édit. Migne.

une *koubbeh* musulmane; une ceinture de cactus environne ce sanctuaire.

Plus au sud encore, et à quatre minutes d'A'mouas, s'élèvent les restes d'une église byzantine, dont les nefs sont entièrement détruites; l'emplacement en est seul reconnaissable. Les trois absides, tournées vers l'orient, sont encore debout, du moins en partie, et les assises qui les forment sont en magnifiques blocs, très-régulièrement taillés, parmi lesquels quelques-uns sont relevés en bossage.

Tels sont les seuls débris de l'antique ville d'Emmaüs, appelée plus tard *Nicopolis*, et qui, depuis la conquête arabe, a repris sa dénomination primitive, à la place du nom grec qui lui avait été imposé. Un puits et quelques tombeaux appartiennent vraisemblablement à la ville judaïque, et de la ville chrétienne il ne subsiste plus que les restes de la basilique byzantine dont j'ai parlé, et que j'attribue aux premiers siècles de l'Église, à cause de la grande ressemblance qu'elle offre avec celle de Sainte-Anne, près de Beit-Djibrin, laquelle ne semble pas d'une époque postérieure à Justinien, si même elle ne remonte pas jusqu'à Constantin.

Dans le livre de Josué, parmi les villes de la tribu de Benjamin, il en est mentionné une du nom d'Amosa.

Et Mesphe, et Caphara, et Amosa [1].

Dans le texte hébreu, ce dernier nom est écrit avec l'article : *Ham-Motsah*, הַמֹּצָה. Les Septante en font Ἀμωκή.

L'an 164 avant Jésus-Christ, Lysias, gouverneur général, au nom d'Antiochus, roi de Syrie, de toutes les provinces situées entre l'Euphrate et l'Égypte, fit envahir la Judée par une armée de quarante mille fantassins et de sept mille cavaliers, que commandaient Ptolémée, fils de Dorymini, Gorgias et Nicanor, et qui vint camper à Emmaüs, dans la plaine. Là se rendirent aussi un grand nombre de marchands d'esclaves, invités d'avance par les généraux de l'armée syrienne, pour acheter les prisonniers que l'on comptait faire sur les Juifs.

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 26.

Judas Machabée, après avoir, par le jeûne et la prière, appelé sur lui et sur ses troupes, à Mispah, la miséricorde du Seigneur, marcha aussitôt au-devant de l'ennemi et alla établir son camp au sud d'Emmaüs. Il venait d'ordonner à ses soldats de se préparer, pour le lendemain matin, au combat, lorsqu'il apprit que Gorgias, à la tête de cinq mille hommes de pied et de mille cavaliers, avait quitté le camp des Syriens, avec l'intention de surprendre le camp des Juifs pendant la nuit. Changeant aussitôt de disposition, il alla lui-même attaquer le camp de l'ennemi et présenter la bataille au gros de l'armée syrienne, qui fut battue et perdit trois mille hommes, tant dans le combat que dans la fuite. Cependant Gorgias, n'ayant trouvé personne dans le camp de Judas et ayant vainement cherché les Juifs dans les montagnes, revint, le lendemain, de son expédition. A la vue du camp syrien en flammes et de l'armée de Judas toute prête à un nouveau combat, il fut saisi de frayeur et prit lui-même la fuite avec ses troupes.

Tous les détails fournis par ce passage du livre I des Machabées sont très-précieux pour fixer la position d'Emmaüs et le lieu du combat entre Judas Machabée et l'armée syrienne.

Le verset 40 du chapitre III nous apprend d'abord qu'Emmaüs était dans la plaine :

Et processerunt cum universa virtute sua, et venerunt et applicuerunt Emmaum, in terra campestri.

Effectivement, la montée véritable, pour aller de Jaffa à Jérusalem, ne commence qu'à partir de cet endroit et même un peu plus à l'est. Jusque-là, on est encore dans la plaine, mais dans une plaine accidentée, qui va toujours s'élevant davantage depuis Jaffa.

En second lieu, Judas Machabée établit son camp au sud d'Emmaüs, ainsi que cela résulte du verset 57 du même chapitre :

Et moverunt castra, et collocaverunt ad austrum Emmaum.

Il avait dû venir de Jérusalem par la vallée connue aujourd'hui sous le nom d'Oued A'ly, et, par conséquent, arrivé à la hauteur d'Emmaüs, il se trouvait au sud de cette ville, laquelle était au

nord de la route, comme le prouve l'emplacement du village actuel d'A'mouas.

Quant à la bataille, le verset 15 du chapitre IV nous indique clairement qu'elle fut livrée au sud-ouest d'Emmaüs; car les Syriens, vaincus, furent dispersés et poursuivis dans la direction de l'ouest et du sud-ouest, vers Gazer, Iamnia et Azot.

Novissimi autem omnes ceciderunt in gladio, et persecuti sunt eos usque Gezeron et usque in campos Idumææ, et Azoti, et Iamniæ, et ceciderunt ex illis usque ad tria millia virorum.

Par les mots *campos Idumææ* il faut entendre ici la vaste plaine des Philistins, ainsi que cela se conclut tout naturellement du nom des villes marquées dans ce verset.

L'an 161 avant Jésus-Christ, le général syrien fortifia Emmaüs.

50. Et ædificaverunt civitates munitas in Judæa, munitionem quæ erat in Jericho, et in Ammaum, et in Bethoron, et in Bethel, et Thamnata, et Phara, et Thopo muris excelsis, et portis, et seris.

51. Et posuit custodiam in eis, ut inimicitias exercerent in Israel[1].

Le même fait est rapporté par Josèphe :

Πολλὰς δὲ τῆς Ἰουδαίας καταβαλλομένας πόλεις ὠχύρωσε, καὶ τὴν Ἱεριχοῦντα, καὶ Ἐμμαοῦμ, καὶ Βεθωρὸν, καὶ Βεθήλαν, καὶ Θαμναθὰ, καὶ Φαραθὼ, καὶ Τοχόαν, καὶ Γάζαρα. Καὶ πύργους ἐν ἑκάστῃ τῶν πόλεων οἰκοδομήσας καὶ τείχη περιβαλὼν αὐταῖς καρτερὰ καὶ τῷ μεγέθει διαφέροντα, δύναμιν εἰς αὐτὰς κατέστησεν[2].

« Il fortifia beaucoup de villes de la Judée dont les murs étaient abattus, et, entre autres, Jéricho, Emmaüs, Bethoron, Bethel, Thamnatha, Pharathon, Tochoa et Gazara. Il bâtit des tours dans chacune de ces places, les environna elles-mêmes de remparts puissants et considérables, et y plaça une garnison. »

Josèphe désigne cette ville tantôt sous le nom d'*Ἐμμαοῦς*, comme ici, tantôt sous celui d'*Ἀμμαοῦς*, ainsi que dans le passage suivant de la Guerre des Juifs :

Προσκεκλήρωτο δὲ αὐτῷ Λύδδα, καὶ Ἰόπη, καὶ Ἀμμαοῦς[3].

[1] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 50 et 51. — [2] *Antiquités judaïques*, XIII, I, § 3. — [3] *Guerre des Juifs*, II, XX, § 4.

« On ajouta à sa juridiction Lydda, Joppé et Ammaüs. »

Sous les Romains, Emmaüs devint le chef-lieu d'une toparchie. Josèphe la mentionne à côté de Lydda :

Γόφνα δευτέρα, καὶ μετ' αὐτὴν Ἀκραβατὰ, Θαμνὰ πρὸς ταύταις, καὶ Λύδδα, καὶ Ἀμμαοῦς [1].....

« Venait en second lieu Gophna, ensuite Acrabatta, puis Thamna, Lydda et Ammaüs..... »

Pline la cite de même comme capitale d'une toparchie et la place dans le voisinage et à l'est de Lydda, comme cela ressort de la phrase que voici :

Reliqua Judæa dividitur in toparchias decem, quo dicemus ordine : Hiericuntem, palmetis consitam, fontibus irriguam, Emmaum, Lyddam, Joppicam [2].....

Réduite en servitude par Cassius [3], elle fut ensuite incendiée, l'an 4 après Jésus-Christ, par Quinctilius Varus [4]. Vespasien, dans sa marche sur Jérusalem, part d'Antipatris, dévaste la toparchie de Thamna, puis s'avance vers Lydda et Iamnia, et, après avoir soumis ces deux villes, il parvient à Emmaüs, occupe toutes les issues de ce chef-lieu et y dresse son camp, qu'il environne d'un mur. Il y laisse la cinquième légion et, avec le reste de son armée, il se dirige vers la toparchie de Bethleptepha [5].

Au moment de commencer le siége de Jérusalem, Titus donne l'ordre à la cinquième légion, qui était campée à Emmaüs, de le rejoindre à son camp de Gabath-Saül, à trente stades au nord de Jérusalem [6].

L'an 131 de l'ère chrétienne, Emmaüs fut ébranlée par un violent tremblement de terre, comme le rapporte Eusèbe dans ses *Chroniques*.

Dans le courant du IIIe siècle, l'an 223 après Jésus-Christ, cette

[1] *Guerre des Juifs*, III, III, § 5.
[2] *Histoire naturelle*, V, XIV.
[3] Josèphe, *Antiq. jud.* XIV, II, § 2.
[4] *Antiq. jud.* XVII, X, § 9.
[5] *Guerre des Juifs*, IV, VIII, § 1.
[6] *Ibid.* V, II, § 3.

ville fut rebâtie et reçut le nom de Nicopolis, ainsi que le raconte M. Aurèle Cassiodore[1].

Dans la *Chronique Paschale*, à l'année de Jésus-Christ 223, nous lisons que cette réédification eut lieu grâce aux efforts et à la demande de Jules l'Africain, l'historien de ce nom, qui, nommé préfet d'Emmaüs, entreprit une ambassade auprès de l'empereur Héliogabale, pour obtenir le rétablissement de cette ville, complétement déchue de son ancienne splendeur.

Saint Jérôme confirme ce fait :

Julius Africanus, cujus quinque *De Temporibus* exstant volumina, sub imperatore M. Aurelio Antonino, qui Macrino successerat, legationem pro instauratione urbis Emmaus suscepit, quæ postea Nicopolis appellata est[2].

Seulement ce Père de l'Église donne, comme successeur à Macrinus, Marcus Aurelius Antoninus; or celui qui succéda à cet empereur fut Varius Antoninus Heliogabalus.

Un passage d'Anastase le Bibliothécaire[3] attribue la restauration de cette ville à un décret rendu par Alexandre Sévère, qui monta sur le trône après Héliogabale.

Ce désaccord entre les écrivains provient, sans doute, de ce que le décret concernant Emmaüs fut porté l'année du consulat d'Héliogabale et d'Alexandre, année pendant laquelle le premier de ces princes fut tué, vers les nones de mars.

Suivant Sozomène[4] et Nicéphore[5], le surnom de Nicopolis aurait été antérieurement donné à Emmaüs par les Romains : ce serait après la prise de Jérusalem et comme témoignage de leur victoire sur les Juifs.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἐμμαούς, Eusèbe s'exprime comme il suit :

Ἐμμαοὺς, ὅθεν ἦν Κλεώφας ὁ ἐν τῷ κατὰ Λουκᾶν εὐαγγελίῳ· αὕτη ἐστὶν ἡ νῦν Νικόπολις, τῆς Παλαιστίνης ἐπίσημος πόλις.

[1] *Chron. Heliog.*
[2] Hieronym. *De viris illustr.* c. LXIII.
[3] *Histor.* p. 19.
[4] *Hist. ecclés.* l. V, c. XX.
[5] *Hist. ecclés.* l. X, c. XXI.

Saint Jérôme traduit fidèlement ce passage, sans rectification aucune :

Emmaus, de quo loco fuit Cleophas cujus Lucas evangelista meminit : hæc est nunc Nicopolis, insignis civitas Palæstinæ.

Pour ces deux écrivains sacrés, Emmaüs Nicopolis était donc la même ville que l'Emmaüs évangélique, où notre Seigneur rompit le pain avec deux de ses disciples, le jour de sa résurrection, et dont il est question dans saint Luc.

Et ecce duo ex illis ibant, ipsa die, in castellum quod erat in spatio stadiorum sexaginta ab Jerusalem, nomine Emmaus[1].

A la vérité, si la distance de soixante stades donnée ici par la Vulgate et qui se trouve consignée dans la plupart des manuscrits grecs de cet Évangile est exacte, il faut absolument renoncer à identifier l'Emmaüs de saint Luc avec la ville de Nicopolis; car soixante stades équivalent à sept milles et demi ou onze kilomètres. Or, entre Jérusalem et le village actuel d'A'mouas, qui représente évidemment Emmaüs Nicopolis, il y a dix-neuf milles romains ou cent cinquante-deux stades, c'est-à-dire vingt-huit kilomètres.

L'Itinéraire de Bordeaux indique un intervalle de vingt-deux milles entre Jérusalem et Nicopolis; mais cette distance est certainement trop grande; car six heures de marche suffisent pour se rendre de l'un de ces points à l'autre, et vingt-deux milles en supposent sept.

Ici je dois faire remarquer, pour justifier l'assertion d'Eusèbe, reproduite par saint Jérôme, qu'outre plusieurs manuscrits à écriture cursive, trois manuscrits à caractères onciaux, et, entre autres, celui qui a été découvert en 1859, au couvent du mont Sinaï, par M. Tischendorf, et qui est considéré par ce savant comme le plus ancien de tous ceux que l'on ait trouvés jusqu'ici, portent, dans le passage en question de l'Évangile de saint Luc, *σταδίους ἑκατὸν ἑξήκοντα*, et non *ἑξήκοντα* seulement.

[1] Luc, c. XXIV, v. 13.

Καὶ ἰδοὺ δύο ἐξ αὐτῶν ἐν τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἦσαν πορευόμενοι εἰς κώμην ἀπέχουσαν σταδίους ἑκατὸν ἑξήκοντα ἀπὸ Ἱερουσαλὴμ, ᾗ ὄνομα Ἐμμαούς[1].

« Voici que deux d'entre eux, ce même jour, se rendaient à un bourg appelé Emmaüs et éloigné de cent soixante stades de Jérusalem. »

Cent soixante stades répondent à vingt milles romains. En réalité, comme je l'ai dit, la distance de Jérusalem à A'mouas est de cent cinquante-deux stades ou de dix-neuf milles; cette différence d'un mille ou de huit stades s'explique très-facilement pour un intervalle relativement assez considérable et que l'on évalue en compte rond.

Saint Jérôme, ainsi qu'on l'a vu plus haut, semble adopter, puisqu'il ne la rectifie pas, l'opinion d'Eusèbe affirmant l'identité de l'Emmaüs de l'Évangile avec la ville importante appelée de son temps Nicopolis, mais qui, à l'époque de saint Luc, était une simple bourgade, par suite de tous les malheurs qu'elle avait subis.

Mais nous avons de ce docteur de l'Église un témoignage plus explicite à ce sujet dans son Épitaphe de sainte Paule. Il nous montre cette pieuse Romaine quittant Joppé pour gagner Nicopolis, et de là gravissant les hauteurs de Bethoron supérieure et de Bethoron inférieure; or, en parlant de Nicopolis, il s'exprime ainsi :

Repetitoque itinere Nicopolim, quæ prius Emmaus vocabatur, apud quam in fractione panis cognitus Dominus Cleophæ domum in ecclesiam dedicavit. Atque inde proficiscens ascendit Bethoron inferiorem et superiorem[2].

« Revenant sur ses pas, elle se rendit à Nicopolis, qui s'appelait auparavant Emmaüs et où Notre-Seigneur fut reconnu à la fraction du pain : voilà pourquoi la maison de Cléophas fut convertie en église. De là elle se remit en marche et gravit Bethoron inférieure et supérieure..... »

Cette Emmaüs Nicopolis est marquée, dans un autre passage de saint Jérôme, comme étant dans la plaine, « à l'endroit où les montagnes de la Judée commencent à s'élever. »

Juxta Nicopolim, quæ prius Emmaus vocabatur, ubi incipiunt montana Judææ consurgere[3].

[1] *Novum Testamentum græce ex Sinaitico codice, omnium antiquissimo*, p. 215, édit. Tischendorf.

[2] *Hieronymi opera*, t. I, p. 883, édit. Migne.

[3] *Commentaire sur Daniel*, c. XII.

Ceci s'accorde parfaitement avec le passage précédent, où nous trouvons ces mots :

Atque inde [a Nicopoli] proficiscens, ascendit Bethoron inferiorem et superiorem.

L'opinion d'Eusèbe et de saint Jérôme est donc très-nette : pour eux, Emmaüs Nicopolis n'est pas distincte de Emmaüs évangélique, et elle était située dans la plaine, au seuil même des montagnes de la Judée, ce qui la fixe incontestablement au village actuel d'A'mouas, dont la dénomination arabe rappelle d'ailleurs et reproduit la dénomination primitive. Cette assertion n'est pas contredite par les Livres saints, puisque plusieurs manuscrits de l'Évangile de saint Luc, et notamment le plus ancien de tous, portent, relativement à la distance de Jérusalem à Emmaüs, le chiffre de cent soixante stades, à la place de celui de soixante, qu'a adopté la Vulgate.

Un témoignage également très-précieux nous est fourni par Sozomène dans son Histoire ecclésiastique. On sait que cet auteur grec, originaire de Salamine, dans l'île de Chypre, écrivait vers l'année 443 de notre ère.

Il s'exprime quelque part ainsi dans un passage que je traduis mot à mot :

Il y a une ville de Palestine qui s'appelle maintenant Nicopolis. Le livre divin des Évangiles en fait mention comme d'un bourg (car c'en était un alors), qu'il désigne sous le nom d'Emmaüs. Mais les Romains, devenus maîtres de Jérusalem et vainqueurs des Juifs, surnommèrent cette localité Nicopolis, en souvenir du grand triomphe qu'ils venaient de remporter. Devant cette ville, près d'un carrefour de trois routes, où le Christ, après sa résurrection, cheminant avec Cléophas, feignit de vouloir aller plus loin, il y a une source très-salutaire, dont les eaux guérissent non-seulement les hommes malades qui s'y baignent, mais encore les animaux, lorsqu'ils sont atteints de diverses incommodités. On raconte, en effet, que le Sauveur, se trouvant avec ses disciples, s'écarta un jour de la route pour aller laver ses pieds à cette fontaine, dont l'eau, à partir de ce moment, contracta la vertu de guérir les maladies [1].

[1] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, l. V, c. xx.

Théophane[1] mentionne cette même source à Nicopolis de Palestine, jadis Emmaüs, dit-il, et il ajoute que l'empereur Julien ordonna de la boucher, à cause des souvenirs qui s'y rattachaient et des guérisons miraculeuses qu'elle opérait.

Néanmoins, l'emplacement en était plus tard reconnaissable; car, dans l'Itinéraire de saint Willibald, qui visita la Palestine au VIIIe siècle et dont le voyage fut rédigé au IXe par un anonyme, il est question de cette fontaine, comme existant à Emmaüs Nicopolis.

Venit Emaus, vicum Palæstinæ quem Romani, post destructionem Hierosolymorum, ex eventu victoriæ Nicopolin vocaverunt..... Vidit et fontem qui est in trivio quo Christus eodem quo resurrexit die cum discipulis duobus Luca et Cleopha, quasi ad alium declinaturus vicum, ambulavit[2].

De ces diverses citations il résulte que, d'après les témoignages les plus anciens, l'Emmaüs de saint Luc était la même localité qu'Emmaüs Nicopolis, dont la position à A'mouas est hors de doute. Mais, me dira-t-on, la Vulgate a consacré la leçon de soixante stades comme exprimant la distance de Jérusalem à l'Emmaüs évangélique, et ce qui rend cette leçon plus probable, c'est que les deux disciples eurent le temps d'aller à Emmaüs et de revenir le même jour à Jérusalem, où ils trouvèrent les apôtres encore assemblés.

D'ailleurs, ajoute-t-on, l'historien Josèphe parle également d'une localité appelée Emmaüs, à soixante stades de Jérusalem, ce qui confirme la leçon de la Vulgate.

Enfin l'Emmaüs signalée par saint Luc et par l'historien Josèphe est mentionnée par le premier[3] sous le nom de κώμη (dans la Vulgate, *castellum*), et par le second[4] sous celui de χωρίον, tandis que l'autre Emmaüs était, non un bourg ou un village, mais une ville véritable, chef-lieu d'une toparchie.

Telles sont les quatre principales objections que l'on oppose d'ordinaire à l'identification des deux Emmaüs. Plusieurs savants y ont déjà répondu et, à mon avis, d'une manière très-plausible.

[1] Théophane, *Chronographie*, p. 41.
[2] *Itin. S. Willibaldi*, ab anonymo, § 13.
[3] Luc, c. XXIV, v. 13.
[4] *Guerre des Juifs*, VII, VI, § 6.

En premier lieu, la leçon de soixante stades est effectivement adoptée par la Vulgate; mais, bien que la Vulgate ait été consacrée, en quelque sorte, par l'Église latine, comme la version la plus autorisée et la plus digne de notre attention, l'Église n'a pas entendu, je pense, consacrer par cela même tous les détails que renferme ce vaste ouvrage et trancher, par exemple, sans appel, toutes les questions purement topographiques qui peuvent être soulevées à propos des Livres saints. En ce qui regarde notamment la distance de Jérusalem à l'Emmaüs évangélique, le doute, je crois, peut être permis et se concilier avec le plus profond respect pour les décisions de l'Église et pour l'autorité de la Vulgate, lorsque, au chiffre de soixante stades, que donne cette version, la critique oppose celui de cent soixante, que l'on trouve non pas seulement dans plusieurs manuscrits à écriture cursive, mais dans trois manuscrits très-importants à lettres onciales, le *Codex Cyprius*, le *Codex Vindobonensis*, et le plus précieux de tous, parce qu'il est le plus ancien, je veux dire le fameux *Codex Sinaiticus*, dont la découverte fait le plus grand honneur à M. Tischendorf et qui, de l'accord de tous les savants, remonte au moins au IVe siècle de notre ère. En outre, Eusèbe, saint Jérôme lui-même, Sozomène, Théophane, l'auteur anonyme de la Vie de saint Willibald, sans parler ici des écrivains des âges subséquents, placent tous à Emmaüs Nicopolis le lieu de la cène de Notre-Seigneur avec ses deux disciples; par conséquent, ils rejettent tous implicitement le chiffre de soixante stades pour la distance d'Emmaüs à Jérusalem, puisque Nicopolis est, en réalité, à six heures de marche de la Ville sainte, distance que l'Itinéraire de Bordeaux évalue à vingt-deux milles et que je réduis à dix-neuf milles ou vingt milles au plus. Or dix-neuf milles égalent cent cinquante-deux stades, et vingt milles égalent cent soixante stades, ce qui est précisément le chiffre indiqué, dans les trois manuscrits onciaux dont j'ai parlé, pour l'intervalle qui séparait l'Emmaüs évangélique de Jérusalem.

En second lieu, s'il était, à la vérité, plus facile pour les deux disciples de se rendre de Jérusalem à Emmaüs et d'en repartir le même jour, vers le coucher du soleil, de manière à trouver les

apôtres encore assemblés, dans le cas où Emmaüs aurait été seulement à soixante stades de Jérusalem, c'est-à-dire à deux heures et demie de marche, il n'était pas, d'un autre côté, impossible pour eux d'accomplir, dans la même journée et dans les conditions marquées par le texte sacré, le double trajet de Jérusalem à Emmaüs Nicopolis et d'Emmaüs Nicopolis à Jérusalem. En effet, six heures au plus de marche séparent ces deux villes.

Les deux disciples, le jour même de la résurrection du Christ, quittent Jérusalem pour se rendre à Emmaüs. L'Évangile ne nous dit pas à quelle heure ils sont partis; nous savons seulement que ce fut après que les saintes femmes qui étaient allées de grand matin au tombeau du Sauveur et l'avaient trouvé vide eurent couru annoncer aux apôtres l'étonnante nouvelle que les anges leur avaient apprise[1].

Quoi qu'il en soit, rien n'empêche d'admettre que les deux disciples aient commencé à se mettre en marche vers dix heures du matin et peut-être même plus tôt encore. Pendant qu'ils conversent ensemble, chemin faisant, sur les grands événements qui venaient d'arriver, Jésus s'approche d'eux tout à coup, sans qu'ils le reconnaissent, et s'enquiert de la cause de leur tristesse. L'un des deux disciples, appelé Cléophas, prend alors la parole et lui dit : « Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? » Et il lui raconte la condamnation et la mort de Jésus de Nazareth. « Ô insensés ! leur répond Jésus, ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » Et, commençant par Moïse et passant ensuite en revue tous les prophètes, il explique aux deux disciples, dans les Écritures, ce qui y avait été dit de lui. Cependant ils approchent du bourg où ils allaient. Jésus feint d'aller plus loin; mais ils le forcent de s'arrêter, en lui disant : « Demeurez avec nous, parce qu'il se fait tard et que le jour baisse. » Et il entre avec eux.

28. Et appropinquaverunt castello quo ibant; et ipse se finxit longius ire.

[1] Luc, c. XXIV.

29. Et coegerunt illum dicentes : Mane nobiscum, quoniam advesperascit et inclinata est jam dies. Et intravit cum illis[1].

Les mots *advesperascit et inclinata est jam dies* indiquent que le soleil allait se coucher lorsqu'ils parvinrent à Emmaüs; ce moment, dans la saison de l'année où ils étaient, répond à peu près à cinq heures et demie du soir.

Ils se mettent à table; Jésus bénit le pain, le rompt et le leur présente. Aussitôt leurs yeux s'ouvrent et ils le reconnaissent, mais Jésus disparaît à leurs regards. Alors ils se disent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous-mêmes lorsqu'il nous parlait durant le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures? Et, se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les onze apôtres assemblés et ceux qui étaient avec eux : »

Et surgentes eadem hora, regressi sunt in Jerusalem, et invenerunt congregatos undecim et eos qui cum illis erant[2].

En admettant qu'ils aient quitté Emmaüs vers les six heures du soir, ils ont pu arriver à Jérusalem à minuit et trouver les apôtres encore réunis dans le cénacle. Que dis-je? A cause de l'ardent désir qu'ils avaient d'annoncer aussitôt à leurs frères l'heureuse nouvelle de la miraculeuse apparition du Christ après sa mort, et surexcités comme ils l'étaient par ce prodige, il n'est nullement impossible qu'ils aient accompli en cinq heures, même à pied, leur retour à Jérusalem; alors ils seraient rentrés dans cette ville à onze heures du soir.

Une pareille célérité, pour des hommes tant soit peu habitués à la marche, comme ils devaient l'être, et dans de pareilles circonstances, n'a rien qui doive étonner. La route, il est vrai, est montueuse et difficile; mais, d'un autre côté, les deux disciples effectuaient leur retour sans être incommodés, comme pendant le jour, par le soleil. Et puis, bien que l'Évangile n'en parle pas (mais il ne dit pas non plus qu'ils soient revenus à pied), ils ont peut-être

[1] Luc, c. XXIV, v. 28, 29. — [2] *Ibid.* v. 33.

pris des montures pour s'en retourner. Dans ce cas, n'ayant aucun bagage et impatients d'apprendre à leurs frères le mémorable événement dont ils avaient été les témoins, ils ont pu atteindre la Ville sainte bien avant onze heures du soir.

La distance effective de cent cinquante-deux stades ou de vingt-huit kilomètres entre Jérusalem et Emmaüs Nicopolis, distance qui est évaluée, en nombre rond, à cent soixante stades ou vingt-neuf mille six cents mètres dans quelques anciens manuscrits de l'Évangile de saint Luc, n'est donc point un obstacle insurmontable à l'identification de l'Emmaüs évangélique avec cette dernière ville.

Troisièmement, l'Emmaüs dont parle l'historien Josèphe[1] comme ayant été colonisée par Vespasien, qui y envoya huit cents vétérans, était située seulement à trente et non à soixante stades de Jérusalem, ainsi que cela résulte du texte généralement admis dans les meilleures éditions de cet auteur. Celle de Didot, par exemple, due au travail du savant Dindorf, a adopté ce chiffre. Rufin et Zonaras avaient lu également autrefois *trente* stades.

Dans un précédent chapitre, en décrivant le village de Kolounieh, j'ai dit que j'inclinais à y reconnaître l'emplacement de cette ancienne colonie de vétérans établie par Vespasien.

Il ne faut donc pas invoquer comme un argument décisif en faveur de la version de la Vulgate, qui mentionne un bourg d'Emmaüs à soixante stades de Jérusalem, le passage en question de Josèphe, puisque les éditions les plus autorisées de cet historien ne portent que trente stades pour la distance, par rapport à Jérusalem, de l'Emmaüs dont il s'agit en cet endroit.

Quatrièmement enfin, de ce que saint Luc désigne l'Emmaüs évangélique sous le nom de *κώμη* en grec, en latin *castellum*, faut-il en conclure avec Reland[2] qu'elle soit par cela seul distincte d'Emmaüs Nicopolis, qui était une ville et non un bourg ou un village.

Mais, comme l'observe très-justement Robinson[3], à l'époque où saint Luc écrivait, la ville d'Emmaüs, quoique ancien chef-lieu de

[1] *Guerre des Juifs*, VII, VI, § 6.

[2] *Palæstina*, p. 427.

[3] *Biblical Researches in Palestine*, t. III, p. 149.

toparchie, était probablement démantelée et dans un fort triste état. Incendiée par Varus peu de temps après la mort d'Hérode, elle ne se releva que plus tard de son abaissement et de ses ruines pour prendre le nom de Nicopolis.

En résumé, sans vouloir affirmer d'une manière péremptoire, contrairement à la leçon de la Vulgate, que l'Emmaüs évangélique n'était point à soixante stades mais bien à cent cinquante-deux stades, ou, d'après le compte rond de plusieurs manuscrits, à cent soixante stades de Jérusalem, et que dès lors il faut nécessairement l'identifier avec Emmaüs Nicopolis, à l'exemple d'Eusèbe, de saint Jérôme et des autres auteurs que j'ai cités, je crois que le doute est permis sur ce point, puisque, à saint Jérôme, auteur de la Vulgate, on peut opposer Eusèbe et saint Jérôme lui-même, traducteur de l'*Onomasticon* et auteur de l'Épitaphe de sainte Paule; puisque les manuscrits qui portent soixante stades se trouvent contredits par d'autres manuscrits où on lit cent soixante stades, et dont un surtout, regardé comme le plus ancien de tous ceux que nous ayons du Nouveau Testament, a par cela même une autorité incontestable; puisque, en outre, le prétendu accord entre la Vulgate et l'historien Josèphe ne repose que sur une version incertaine, et qu'enfin toutes les circonstances du récit évangélique peuvent également s'expliquer, en admettant soit l'une, soit l'autre des deux distances. Avec soixante stades, j'en conviens, la difficulté est beaucoup moins grande pour comprendre l'aller et le retour des deux disciples, mais avec cent soixante la chose est également possible, quoique plus difficile.

Néanmoins, comme je le montrerai plus tard en parlant de Koubeibeh, une tradition plus récente, et aujourd'hui prédominante en Palestine, surtout parmi les Latins, a attaché à ce dernier village l'honneur de représenter l'Emmaüs de saint Luc.

Après cette digression, il est temps de reprendre et d'achever en quelques mots l'histoire de Nicopolis.

A l'époque des croisades, cette ville paraît déjà se confondre avec Koubeibeh et elle était elle-même en pleine décadence. Actuel-

lement elle est réduite, comme je l'ai dit, à l'état d'un simple hameau, qui n'offre réellement de digne d'attention que les restes de sa basilique byzantine et son puits antique, où il serait peut-être permis de voir la fontaine miraculeuse mentionnée par Sozomène et par d'autres écrivains.

A quatre heures quarante-cinq minutes, je quitte A'mouas pour me diriger au sud vers Lathroun, que j'atteins à cinq heures, et où je passe la nuit.

CHAPITRE DOUZIÈME.

LATHROUN OU EL-ATHROUN, JADIS PEUT-ÊTRE MODIN. — EL-KOUBÂB (KOUBE). — BEIT-ANNABEH (BETHANNABA). — KHARROUBEH (CASTELLUM ARNALDI?). — RAMLEH.

LATHROUN.

Lathroun, en arabe لاطرون, ou, sans la suppression de l'*alif* de l'article, *El-Athroun*, الاطرون, offre à la fois, sur les pentes et sur le sommet d'une colline isolée, les ruines d'une ville et d'une forteresse. Celle-ci était flanquée de tours et occupait la partie culminante de la colline. Les murs qui l'environnaient, et dont une partie existe encore, sont bâtis en talus avec des blocs d'assez bel appareil. Néanmoins, ils ne semblent pas antérieurs aux croisés; les matériaux seuls proviennent probablement de constructions plus anciennes. Dans l'intérieur, d'immenses magasins voûtés en ogive, et divisés aujourd'hui en compartiments nombreux, servent de refuge à la petite population de deux cent cinquante Arabes environ qui habite cette localité. Au milieu des décombres accumulés et des hautes herbes qui couvrent ce plateau, on remarque les débris d'une église aux trois quarts détruite.

Au-dessous de la forteresse et sur les flancs inférieurs de la colline, on distingue les vestiges d'un second mur d'enceinte, qui entourait la ville proprement dite. De cette dernière, dont l'emplacement est actuellement cultivé, ou hérissé de ronces, de chardons et de broussailles, il ne subsiste plus que plusieurs magasins, voûtés en ogive, des puits, des citernes et de nombreux blocs antiques, de grandes dimensions, dispersés çà et là.

Lathroun est considéré depuis longtemps par les chrétiens du pays comme la patrie du bon larron qui fut crucifié à côté de Notre-Seigneur.

Nous lisons à ce sujet dans Quaresmius :

Appellatur plerumque castrum Boni Latronis, nomine ei indito a bono illo latrone qui, cum Christo in cruce pendens, illi dixit : « Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum, » et vicissim ab eo audire meruit : « Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso [1]. »

Le nom de ce bon larron était Dima ou Disma. On prétend que cet endroit était sa patrie et que l'église dont on voit les restes au milieu de la forteresse avait été élevée en son honneur ; mais cette tradition, que nous ont transmise plusieurs pèlerins et, entre autres, Boniface de Raguse, est réfutée ou du moins regardée comme douteuse par Quaresmius lui-même, qui nous apprend que ce voleur, d'après d'autres témoignages, était originaire d'Égypte, et que, dès lors, Lathroun ne peut pas être sa patrie.

A propos du nom de cette localité, M. de Quatremère s'est posé la question suivante :

« Nous savons, dit-il, par le témoignage unanime des pèlerins, que, non loin de la ville de Ramlah, se trouve un château ruiné, qui, au rapport des chrétiens du pays, était la demeure du bon larron. On pourrait demander si c'est la forme du nom arabe qui a produit cette tradition, ou si, au contraire, le nom arabe n'est autre que le mot *latro*, auquel on a ajouté l'article. Cette seconde hypothèse est, à mon avis, la plus croyable ; car il est à présumer que l'opinion qui regardait le château et le village qui l'avoisine comme ayant été jadis la résidence du bon larron existait parmi les chrétiens de Palestine antérieurement à l'invasion des musulmans [2]. »

Le docteur Tobler émet une conjecture différente :

« En supposant même, dit-il, que le mot arabe *latroun* dérive du mot latin *latro*, je croirais que cette dénomination, au lieu de rappeler le bon larron qui fut crucifié avec Notre-Seigneur, viendrait plutôt de ce que ce château, étant situé à l'entrée du défilé de l'Oued A'ly, était un poste parfaitement choisi pour les voleurs.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 12.

[2] *Histoire des sultans Mamlouks*, par Makrisi, traduction de M. de Quatremère, t. II, p. 256 ; *Appendice*.

qui pouvaient de là rançonner les pèlerins se rendant à Jérusalem : voilà pourquoi, dans le langage des Francs, ce château était appelé par eux *il castello di ladroni*[1]. »

Mais le nom proprement dit de cette localité me paraît être *Athroun*, اطرون, et non *Lathroun*, لاطرون. Le lexique géographique arabe cité par M. de Quatremère porte الاطرون, *El-Athroun*. J'ai entendu, du reste, moi-même, en Palestine, de la bouche de plusieurs Arabes, les deux prononciations, soit la prononciation que j'appellerai littéraire et complète : *El-Athroun*, soit la prononciation vulgaire et abrégée : *Lathroun*. Dans ce cas, la dénomination arabe n'aurait qu'un rapport fortuit avec le mot latin *latro* et n'en dériverait pas, comme on le croit généralement.

Robinson pense que ce château est le *castellum Emmaus* dont il est question dans les historiens des croisades et qu'ils identifient avec Nicopolis, ville dont les ruines, comme nous l'avons vu plus haut, se retrouvent quinze minutes au nord de Lathroun.

« Cette forteresse, dit-il, avait été évidemment érigée pour commander l'approche de Jérusalem, et, à cause de son voisinage d'Emmaüs ou Nicopolis, elle a pu également servir de boulevard à cette cité..... Mais, quand la tradition eut changé et que le nom d'Emmaüs eut été transporté à Koubeibeh, nous trouvons cette ruine, dans la seconde partie du XVIe siècle, désignée sous le titre de *castrum* ou *castellum Boni Latronis*[2]. »

Robinson propose ensuite de reconnaître, dans Lathroun, l'ancienne Modin, la patrie des Machabées.

« Au moins, ajoute-t-il, la position de cet endroit et son élévation correspondent mieux que celles d'aucun autre avec les circonstances qui sont rapportées à propos de Modin..... Cette ville était adjacente à la grande plaine, et le monument funèbre des Machabées était visible de tous ceux qui naviguaient le long des côtes. Eusèbe et saint Jérôme attestent tous deux que Modin était voisine de Lydda. »

[1] *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 755.

[2] *Biblical Researches in Palestine*, t. III, p. 151.

Cette hypothèse de Robinson me paraît très-digne d'attention, et, jusqu'à ce que l'on découvre une autre localité qui réponde d'une manière plus satisfaisante aux données que nous possédons sur cette antique patrie des Machabées, j'incline, avec ce savant voyageur, à placer celle-ci à Lathroun. Nous avons vu, en effet, dans un précédent chapitre, que Souba, malgré la tradition actuelle, et déjà assez ancienne, qui l'identifie avec Modin, est à une distance trop considérable de la plaine, pour qu'il soit possible de comprendre, dans ce cas, plusieurs passages des livres des Machabées et de l'historien Josèphe, qui placent cette ville célèbre aux confins des montagnes de Juda et de la grande plaine des Philistins. Sans doute, du sommet de Souba, de même que du haut de la colline de Lathroun, on aperçoit la mer, et la réciproque est, je crois, également vraie pour ces deux localités, dont la dernière, beaucoup moins élevée que la première, est, d'un autre côté, bien plus rapprochée de la mer; et la masse d'un mausolée monumental qui aurait couronné soit la montagne de Souba, soit la colline de Lathroun, aurait pu être aperçue probablement des navigateurs longeant les côtes, à leur passage devant le port de Jaffa ou celui d'Iamnia. Mais la véritable raison qui m'engage à retirer à la hauteur de Souba l'honneur qu'on lui fait en la regardant comme la patrie des Machabées, pour le reporter de préférence à Lathroun, c'est, comme je l'ai déjà dit, que Lathroun touche à la grande plaine des Philistins, conformément aux données des Livres saints et de Josèphe, et avoisine de plus près la ville de Lydda, ainsi que l'affirment Eusèbe et saint Jérôme pour Modin, tandis que Souba est trop éloignée de l'une comme de l'autre.

Le docteur Tobler[1] croit que Lathroun est le *castellum Arnaldi* dont il est question dans le passage suivant de Guillaume de Tyr :

Interea, dum dominus rex [Fulco] in partibus Antiochenis ita detineretur occupatus, et illius regionis negotia ad suam revocaret sollicitudinem...., nostri qui in regno remanserant, dominus videlicet patriarcha et cives Hierosolymitæ, in Domino habentes fiduciam, collectis in unum viribus, juxta

[1] *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 757.

locum antiquissimum Nobe, qui hodie vulgari appellatione dicitur Bettenuble, in descensu montium, in primis auspiciis campestrium, via qua itur Liddam et qua pervenitur ad mare, præsidium solido fundant opere, ad tutelam transeuntium peregrinorum : ibi enim in faucibus montium, inter angustias inevitabiles, maximum iter agentibus solebat imminere periculum, Ascalonitis subitas irruptiones illic facere consuetis. Consummato itaque feliciter opere, nomen indicunt, *castellum Arnaldi* locum dicentes[1].

« Tandis que le roi [Foulques] était ainsi retenu et occupé dans le district d'Antioche, veillant lui-même aux intérêts de la contrée..., ceux des nôtres qui étaient restés dans le royaume, c'est-à-dire le patriarche et les habitants de Jérusalem, pleins de confiance dans le Seigneur et réunissant leurs forces, construisent un poste militaire solidement bâti, et destiné à protéger les pèlerins à leur passage. Ils le fondent près du lieu antique de Nobe, qui aujourd'hui s'appelle vulgairement Bettenuble, à la descente des montagnes et au commencement de la plaine, sur la route qui conduit à Lydda et de là à la mer. C'est là, en effet, par suite des attaques soudaines et fréquentes des Ascalonites, que, au milieu des gorges des montagnes et de défilés inévitables, le plus grand péril menaçait d'ordinaire les voyageurs. Quand on eut terminé heureusement cet ouvrage, on le désigna sous le nom de *château d'Arnaud.* »

Cette forteresse fut détruite par les Sarrasins en 1191. Si l'on identifie Nobe, ou la Bettenuble de l'époque des croisades, avec le village de Beit-Nouba dont nous avons parlé plus haut, il faut chercher, à ce qu'il me semble, le *castellum Arnaldi* dans un voisinage plus rapproché de cette dernière localité que ne l'est Lathroun ; du moins la préposition *juxta* (auprès) ne s'accorde que difficilement avec l'intervalle de six kilomètres environ qui sépare Lathroun de Beit-Nouba.

D'un autre côté, un second passage de Guillaume de Tyr, que je citerai tout à l'heure, autorise à penser que cet écrivain identifiait Nobe ou Bettenuble avec Beit-Annabeh plutôt qu'avec Beit-Nouba. Dans ce cas également, Lathroun est trop distant de Beit-Annabeh pour que la préposition *juxta* lui convienne davantage, et c'est plus près de Beit-Annabeh que nous devons placer ce même *castellum Arnaldi*.

[1] Willelm. Tyr. l. XIV, c. VIII.

EL-KOUBÂB.

Le 2 mai, après avoir examiné avec attention les ruines de Lathroun, je me mets en marche, à huit heures du matin, dans la direction du nord-ouest.

A huit heures quarante-cinq minutes, je parviens à *El-Koubâb*, القباب, village dont j'ai déjà fait mention précédemment et qui me paraît être le *vicus Koube* signalé par le Talmud. Je gravis la colline où s'élève ce village et, traversant, vers le nord, des jardins plantés d'oliviers et de figuiers, je descends dans une fertile plaine, couverte de riches moissons.

A neuf heures cinq minutes, je franchis le lit d'un torrent desséché, et ma direction recommence alors à être celle du nord-ouest.

BEIT-ANNABEH.

A neuf heures quarante-cinq minutes, j'atteins *Beit-Annabeh*, بيت انّبة, situé sur une colline; ce village renferme neuf cents habitants. Les maisons assez informes qui le composent ont été bâties avec de menus matériaux, parmi lesquels on distingue un certain nombre de pierres de taille, qui proviennent évidemment de constructions plus anciennes.

Par son nom et par sa position, Beit-Annabeh paraît répondre au village de Βετοαννάϐ, mentionné dans l'*Onomasticon*, au mot Ἀνώϐ:

Ἀνὼϐ, πόλις ἣν ἐπολιόρκησεν Ἰησοῦς, καὶ ἐστὶ νῦν κώμη περὶ Διόσπολιν ἀπὸ σημείων τεσσάρων πρὸς ἀνατολάς· ἣ καλεῖται Βετοαννάϐ.

Saint Jérôme traduit d'abord mot à mot ce passage :

Anob, civitas quam expugnavit Jesus, et est usque hodie villa juxta Diospolim, quasi in quarto milliario, ad orientalem plagam, quæ vocatur Bethoannaba.

Puis ce Père de l'Église ajoute :

Plerique autem affirmant in octavo ab ea milliario sitam et appellari Bethannaba.

En réalité, la distance qui sépare Beit-Annabeh de Lydda est de cinq milles, et cette correction de saint Jérôme est fautive; elle

donnerait à penser qu'il a confondu deux localités différentes : l'une placée par Eusèbe à quatre milles à l'est de Lydda; c'est certainement celle qui aujourd'hui s'appelle Beit-Annabeh ; et l'autre qu'il place lui-même à huit milles à l'est de la même ville, et qui ne peut être que le village actuel de Beit-Nouba, jadis, selon toute apparence, la ville sacerdotale de Nob. Quant au nom antique de Beit-Annabeh, il devait être, en hébreu, *Beth-Annab* ou *Beth-Annaba*, en latin, *Bethannaba* plutôt que *Bethoannaba*, ainsi qu'il est permis de le conclure de la dénomination arabe, qui est probablement la reproduction fidèle de celle d'autrefois.

Guillaume de Tyr signale dans l'ordre suivant les principales villes situées entre Jérusalem et Jaffa :

Urbem sanctam..... in sublimibus sitam esse montibus certum est, et in tribu Benjamin positam veterum tradit auctoritas, habetque ab occidente tribum Symeon et Philistiim regionem et mare Mediterraneum, a quo ubi propius est, juxta vetustissimum oppidum Joppen, viginti quatuor distat miliaribus; inter se et prædictum mare habens castellum Emmaus, quæ postea dicta est Nicopolis, ut præmisimus, ubi, post resurrectionem suam, Dominus duobus discipulis apparuit; Modim etiam, sanctorum Macchabæorum felix præsidium; Nobe quoque, vicum sacerdotalem, ubi David esuriens cum pueris suis, tradente Abimelech, panes propositionis comedit; et Diospolim, quæ est Lidda..... et Joppen [1].

Guillaume de Tyr, comme on le voit par ce passage, dans l'énumération des villes qu'il intercale entre Jérusalem et Joppé (Jaffa), mentionne d'abord le château d'Emmaüs, devenu, dit-il, plus tard Nicopolis et où Notre-Seigneur, après sa résurrection, apparut à ses deux disciples. Puis venaient : Modin, qu'il appelle l'heureuse place forte des saints Machabées; Nobe, bourg sacerdotal, où David, avec ses gens, mangea les pains de proposition; Diospolis ou Lydda, et enfin Joppé.

Du reste, cet écrivain n'indique la distance respective d'aucune de ces localités intermédiaires, ce qui nous laisse dans une grande incertitude par rapport à leur position véritable. Où place-t-il, par exemple, Emmaüs, Modin et Nobe ? Nous pouvons seulement

[1] Willelm. Tyr. l. VIII, c. 1.

conclure de son texte que ces trois villes ou bourgades s'élevaient entre Jérusalem, à l'est, et Lydda, à l'ouest, deux points qui nous sont parfaitement connus, et l'ordre dans lequel elles sont citées semble prouver qu'on devait les rencontrer successivement, à mesure qu'on s'avançait de plus en plus vers l'ouest, en se rendant de Jérusalem à Lydda.

Cherchons d'abord l'Emmaüs de Guillaume de Tyr. Comme il l'identifie avec Nicopolis et que celle-ci, je l'ai démontré ailleurs, occupait l'emplacement du village actuel d'A'mouas, quelques critiques ont pensé que le *castellum Emmaus* de cet écrivain n'était autre que le château de Lathroun, situé à une faible distance au sud d'A'mouas. Mais cette conjecture me paraît erronée. En effet, dans un autre passage, Guillaume de Tyr, ainsi que je le montrerai en parlant de Koubeibeh, place Emmaüs Nicopolis à soixante stades de Jérusalem, puisqu'il reproduit, sans le modifier, le chiffre indiqué par saint Luc, du moins dans la Vulgate, pour la distance qui séparait cette bourgade de la Ville sainte. D'après ce passage, en raison de diverses circonstances relatives à la marche de la première armée des croisés sur Jérusalem, j'incline à identifier avec Koubeibeh l'Emmaüs de Guillaume de Tyr.

En ce qui concerne Modin, je serais disposé à croire que cet historien reconnaissait, dans Lathroun, la patrie des Machabées. J'ai essayé de prouver précédemment, en me fondant sur plusieurs passages tirés soit de l'Écriture sainte, soit de Josèphe, qu'aucune autre position ne me paraissait mieux répondre que celle-là à l'emplacement de Modin. La tradition à ce sujet s'est, il est vrai, complétement perdue de nos jours; mais elle pouvait encore s'être conservée à l'époque des croisades. Seulement alors les héroïques fils de Mathathias semblent avoir été confondus quelquefois avec les sept frères Machabées qui subirent le martyre avec leur généreuse mère dans la ville d'Antioche, sous le même règne d'Antiochus Épiphane, et que l'Église vénère comme des saints. Cette confusion explique l'épithète de *saints* donnée par Guillaume de Tyr aux fils de Mathathias, qu'il semble néanmoins avoir en vue dans le passage

cité plus haut. Cette confusion aussi nous aide à comprendre la tradition encore subsistante dans le pays et en vertu de laquelle on continue à montrer, non loin de Lathroun, les débris d'une ancienne église élevée en l'honneur des *saints* Machabées, c'est-à-dire de ceux qui furent martyrisés à Antioche. Quaresmius a depuis longtemps réfuté l'opinion de Boniface de Raguse, qui prétendait que cet endroit était à la fois le lieu de leur naissance et de leur supplice, mais il ne ressort pas moins de cette tradition, qui paraît fort ancienne, que le nom des Machabées martyrs s'est attaché à cette localité, et cela, sans doute, parce qu'on la regardait autrefois comme la célèbre ville de Modin, patrie des fils de Mathathias et, en même temps, de cet autre groupe de frères intrépides qui scellèrent également de leur sang, à la même époque, la religion de leurs ancêtres.

Reste à retrouver la Nobe de Guillaume de Tyr. On ne peut hésiter, à mon avis, qu'entre deux localités pour y fixer cette bourgade sacerdotale. En parlant de Beit-Nouba, j'ai dit que probablement ce village représentait l'ancienne Nob ou Nobe, dont il avait fidèlement gardé le nom. D'un autre côté, si nous identifions la Modin de l'historien des croisades avec Lathroun, il nous faut chercher à l'ouest de ce dernier endroit l'emplacement qu'il assigne à Nobe. Or nous le trouvons sans peine à Beit-Annabeh, village situé précisément entre Lathroun et Lydda et dont le nom rappelle pareillement de très-près celui de Nob, *Nobe* dans la Vulgate, *Naba* chez les Septante, d'où *Anaba* et *Annaba*, en préposant l'article devant le nom et en redoublant la première lettre. C'est là, suivant moi, que Guillaume de Tyr place l'antique Nobe, la Bettenuble des croisés, à six kilomètres environ au sud-est de Lydda.

KHARROUBEH.

A dix heures, je quitte Beit-Annabeh, pour me diriger vers l'est-nord-est.

A dix heures dix minutes, je rencontre, sur une colline pierreuse,

quelques citernes antiques et des arasements de constructions dont la trace est maintenant peu sensible. Dix minutes plus loin et, par conséquent, à vingt minutes de Beit-Annabeh, je parviens à un hameau appelé *Kharroubeh*, خرّوبة. Il consiste en un petit nombre de cabanes, qui ne sont habitées qu'à l'époque de la semaille et de la moisson. On remarque, sur le haut de la colline qu'il occupe, les restes d'un petit fort, dont les assises inférieures sont formées de beaux blocs régulièrement équarris; alentour sont éparses confusément d'autres pierres de taille semblables, qui jonchent le sol. J'observe aussi en cet endroit des puits et des citernes hors d'usage. Faut-il reconnaître dans les ruines de ce fort, qui paraît avoir été construit avec des matériaux antiques, tout en ne datant lui-même probablement que du moyen âge, le *castellum Arnaldi* signalé par Guillaume de Tyr près de Bettenuble? La chose me semble très-possible, et c'est là une hypothèse que suggère tout naturellement le voisinage de Beit-Annabeh, la Bettenuble, selon moi, de l'époque des croisades.

Au pied de la colline de Kharroubeh, passe la voie qui conduit à Lydda, et, conformément aux données de Guillaume de Tyr, cet endroit se trouve lui-même à l'entrée de la plaine et à la descente des montagnes, *in descensu montium, in primis auspiciis campestrium, via qua itur Liddam.*

RAMLEH.

A dix heures trente-cinq minutes, je me remets en marche dans la direction de l'ouest-nord-ouest, puis de l'ouest. A midi dix minutes je fais halte à Ramleh, ville qu'il est inutile de décrire ici de nouveau, tous les principaux détails qui la concernent ayant été déjà donnés dans le second chapitre de ce volume.

CHAPITRE TREIZIÈME.

SARFEND. — YAZOUR. — BEIT-DEDJAN. — SAFERÎEH. — KEFR-A'NA (ONO). — YEHOUDIEH (YEHOUD). — KEFR-DJENES. — LOUDD (LYDDA OU DIOSPOLIS).

SARFEND. — YAZOUR. — BEIT-DEDJAN. — SAFERÎEH.

Le 4 mai, à cinq heures trente minutes du matin, je me dirige de Ramleh vers *Sarfend*, صرفند, en marchant vers le nord-ouest. J'atteins ce village à six heures cinq minutes.

A sept heures trente minutes, je passe devant l'*oualy Imam A'ly* et, bientôt après, je traverse les vergers et le village d'*Yazour*, يازور.

D'Yazour, en inclinant vers l'est-sud-est, j'arrive, à huit heures vingt minutes, à *Beit-Dedjan*, بيت دجن. De là je me dirige vers *Saferiéh*, سافرية.

Après avoir visité de nouveau ces divers villages, que je n'avais pas eu le temps d'examiner suffisamment en me rendant de Jaffa à Ramleh, bien que je les aie décrits dans le chapitre où il est question de cette route, je quitte à neuf heures Saferîeh, et je me dirige en droite ligne vers le nord.

A neuf heures trente minutes, je franchis un *oued* dont le lit est très-peu profond.

Ma direction devient alors celle de l'est-nord-est.

Chemin faisant, je rencontre à chaque pas, dans la plaine, des cigognes, qui se promènent çà et là sans crainte, à cause du respect que les indigènes ont pour elles; elles débarrassent, en effet, le pays des serpents, dont elles font leur pâture.

KEFR-A'NA (ONO).

A neuf heures quarante minutes, je parviens à *Kefr-A'na*, كفر عانا. C'est un village de cinq cents habitants. Les maisons sont gros-

sièrement bâties avec des briques cuites au soleil, formées de terre et de paille hachée. Sur divers points s'élèvent des palmiers, dont les panaches verdoyants dominent gracieusement cet amas informe d'habitations. Près du village, deux bassins peu profonds, creusés dans le sol, mais non construits, recueillent pendant l'hiver les eaux pluviales. Plusieurs puits à norias alimentent, en outre, cette localité et permettent d'arroser les jardins qui l'entourent. A côté de l'un de ces puits, je remarque quelques tronçons de colonnes de marbre qui paraissent antiques.

Tout porte à croire que ce village est l'ancienne ville d'Ono, en hébreu אונו ou אנו, en grec Ὠνῶν, Ὠνῶ ou Ὤνω, en latin *Ono*, qui appartenait à la tribu de Benjamin. Les catalogues insérés dans le livre de Josué n'en parlent pas, et la première fois qu'il en est fait mention, c'est dans le livre I des Paralipomènes.

Porro filii Elphaal : Heber, et Misaam, et Samad; hic ædificavit Onb, et Lod, et filias ejus [1].

Elle est nommée, dans ce verset, avec Lod ou Lydda, qui effectivement n'est séparée de Kefr-A'na que par un intervalle de six kilomètres, et nous apprenons qu'elle fut fondée, avec cette dernière ville, par Samad le Benjamite.

Parmi les Juifs qui revinrent de Babylone en Palestine, sous la conduite de Zorobabel, le livre d'Esdras signale sept cent vingt-cinq hommes de Lod, de Hadid et d'Ono.

Filii Lod, Hadid et Ono, septingenti viginti quinque [2].

Le livre de Néhémie rapporte le même fait, mais en réduisant à sept cent vingt et un le chiffre des émigrés de ces trois villes qui revirent leur patrie.

Filii Lod, Hadid et Ono, septingenti viginti unus [3].

Je ferai remarquer ici en passant que les deux villes de Lod et de Hadid, qui se retrouvent aujourd'hui dans Loudd et dans Ha-

[1] *Paralip.* c. VIII, v. 12. — [2] *Esdras*, c. II, v. 33. — [3] *Néhémie*, c. VII, v. 37.

ditheh, sont confondues en une seule par les Septante, qui l'appellent Λοδαδί dans un passage et Λοδαδίδ dans un autre.

Υἱοὶ Λοδαδὶ καὶ Ὠνὼ, ἑπτακόσιοι εἰκοσιπέντε [1].

Υἱοὶ Λοδαδὶδ καὶ Ὠνὼ, ἑπτακόσιοι εἰκοσιεῖς [2].

Le livre de Néhémie mentionne une plaine dite d'*Ono*.

Miserunt Sanaballat et Gossem ad me, dicentes : Veni, et percutiamus fœdus pariter in viculis, in campo Ono [3].

C'est la même plaine probablement qui, au chapitre XI du même livre, est désignée sous le nom de *vallée des Artisans*.

34. Hadid, Seboim, et Neballat, Lod,
35. Et Ono, valle artificum.

Ono est citée plusieurs fois dans le Talmud et est marquée comme étant à trois milles de Lydda. En réalité, le village de Kefr-A'na est un peu plus éloigné de cette ville; car j'évalue à quatre milles la distance qui les sépare. Néanmoins, ce n'est pas, selon moi, une raison suffisante, non plus que la présence de la lettre *aïn* au commencement du nom arabe *A'na*, عانا, pour douter de l'identité du village ainsi appelé avec la ville d'Ono, en hébreu אונו, de la tribu de Benjamin.

YEHOUDIEH (YEHOUD).

A neuf heures cinquante minutes, je poursuis ma marche vers le nord-nord-est.

A dix heures dix minutes, j'arrive au village d'*Yehoudieh*, يهودية. La population dépasse mille habitants. Les maisons sont bâties en briques crues; elles sont dominées, sur plusieurs points, par des palmiers. Je remarque, près d'un puits à norias, la cuve d'un antique sarcophage, placée là en guise d'auge. En outre, deux bassins peu profonds, non construits et consistant en une dépression elliptique du sol, servent à recueillir les eaux pluviales et à abreuver les animaux.

[1] *Esdras*, c. II, v. 33. — [2] *Néhémie*, c. VII, v. 37. — [3] *Néhémie*, c. VI, v. 2.

Près du village, un *oualy* surmonté de trois coupoles est consacré à *Neby Yehouda*, نبى يهودا, ou « prophète Juda, » l'un des fils de Jacob, dont les cendres y reposeraient et qui aurait donné son nom à la localité.

Yehoudieh est probablement l'ancienne *Yehoud*, en hébreu יְהוּד, en grec Ἰούθ, en latin *Jud*, l'une des villes de la tribu de Dan, mentionnée dans le livre de Josué :

Et Jud, et Bane, et Barach, et Gethremmon [1].

KEFR-DJENES.

A dix heures vingt minutes, je quitte ce village pour prendre la direction du sud-sud-est.

A onze heures, je passe à *Kefr-Djenes*, كفر جنس, hameau depuis longtemps abandonné. Au milieu des ruines très-peu importantes qui sont éparses sur le sol, je remarque celles d'une construction plus solide, dont quelques pans de murs encore debout sont très-épais et paraissent dater du moyen âge.

LOUDD (LYDDA).

A onze heures trente minutes, je traverse le *Djisr Loudd*, جسر لدّ. Ce pont est à trois arches et de fabrique musulmane. Le torrent sur lequel il a été jeté porte, en cet endroit, le nom d'*Oued Loudd*, واد لدّ; il a encore un peu d'eau en ce moment, mais, dans l'été, il est ordinairement à sec. Le tablier du pont est pavé avec de gros blocs, qui proviennent peut-être de constructions plus anciennes.

Après l'avoir franchi, je suis une longue avenue de nopals gigantesques, qui bordent, à droite et à gauche de la route, de superbes plantations d'oliviers.

A onze heures quarante-cinq minutes, je fais halte à *Loudd*, لدّ. Cette petite ville, de même que Ramleh, contient beaucoup de

[1] *Josué*, c. XIX, v. 45.

maisons renversées, et sa population n'est pas aussi considérable que son étendue le ferait supposer. Elle est parsemée également, sur un grand nombre de points, d'élégants palmiers, qui s'élèvent, soit isolés, soit par bouquets, et qui lui donnent un cachet tout oriental. La population actuelle se compose de quatre mille musulmans, de huit cents Grecs schismatiques et de vingt-cinq Grecs catholiques.

Les bazars sont fournis des principales choses nécessaires à la vie; les fruits surtout y abondent. En effet, les jardins qui entourent la ville sont naturellement très-fertiles et remplis de divers arbres fruitiers. Plusieurs puits à norias donnent une eau aussi abondante que légère; l'un des meilleurs est désigné sous le nom de *Bir Mâr Elias* (puits de Saint-Élie).

Beaucoup d'habitants cultivent du tabac pour leur usage particulier. Une centaine d'entre eux aussi sont occupés dans des fabriques de savon.

Quant au climat de Loudd, il est, pendant l'été, très-chaud, et c'est une des villes de la Palestine où j'ai remarqué le plus d'aveugles et de borgnes : un dixième environ de la population est atteint de la dernière infirmité, et un vingtième, de la première.

Tous les voyageurs qui ont visité cette localité ont parlé avec admiration des ruines de la basilique de Saint-Georges : elles sont, en effet, dignes d'attirer l'attention des archéologues. M. le comte Melchior de Vogüé, dans son ouvrage intitulé *Les Églises de la Terre sainte*, les a décrites avec soin[1]. Ce savant remarque l'analogie frappante qui existe entre ce monument et l'église Saint-Jean de Sébaste, et comme les dispositions générales de ces deux édifices sont identiques et que leurs dimensions sont à peu près les mêmes, il croit qu'une même pensée a présidé à leur construction et qu'ils sont de la même époque, c'est-à-dire de la seconde moitié du XIIe siècle.

L'église Saint-Georges avait trois nefs et trois absides. Celles-ci sont contiguës; cylindriques au dedans, elles affectent une forme

[1] *Les Églises de la Terre sainte*, p. 363-366.

polygonale au dehors. L'abside centrale est aujourd'hui aux trois quarts intacte; l'abside latérale du nord existe également en partie; mais celle du sud est presque complétement détruite. Tournées vers l'orient, elles ont été bâties avec des matériaux de moyen appareil, dont la taille et l'agencement sont irréprochables.

Au milieu du chœur est une espèce d'autel, assez grossièrement construit dans les temps modernes, et où les Grecs schismatiques ont seuls le droit de célébrer la messe le jour de la fête de saint Georges. Les musulmans comme les chrétiens vénèrent cet endroit; car ils croient que sous l'autel repose encore, dans une crypte, une partie des restes du saint martyr.

Les nefs sont démolies, à l'exception de leur extrémité occidentale, qui a été depuis longtemps transformée en une petite mosquée; à cette mosquée est adjoint un minaret, dont les soubassements sont plus anciens que les assises supérieures. En pénétrant dans ce sanctuaire musulman, j'y ai observé deux piliers, flanqués chacun de deux colonnes monolithes de marbre, à chapiteau corinthien, qui proviennent probablement de la basilique byzantine; car les colonnes de l'église du moyen âge, à en juger du moins par celles du chœur, étaient en pierre et formées de tambours cylindriques superposés.

Au xve siècle, Medjr Eddîn fait mention de cette mosquée et du minaret qui l'accompagne.

« Il y avait, dit-il, une église richement dotée des chrétiens et en grande renommée chez eux; elle fut ruinée par Salah Eddîn. Aujourd'hui, il y a une mosquée, qui était autrefois une église grecque, avec un minaret très-élevé [1]. »

D'après une tradition fort ancienne, saint Georges, le patron de cette vieille basilique, serait né à Lydda; puis, quand il eut subi le martyre à Nicomédie, sous Dioclétien, vers la fin du iiie siècle, ses reliques auraient été rapportées dans sa patrie, et une église y aurait été, plus tard, érigée en son honneur. Les Grecs de Lydda prétendent que, sous l'autel dont j'ai parlé, sa tête se trouve encore.

[1] *Mines de l'Orient*, t. II, p. 136-137.

Cette même tradition est rapportée par Quaresmius :

Erat in ea [Lydda] olim illustris et grandis ecclesia, sancto Georgio martyri dicata, et in ipso loco ubi gloriosus Christi miles illustre martyrium obierat [1] ædificata, sed hodie fere diruta, superiori parte excepta, ubi sancti martyris caput asservari dicitur ab incolis græcis (modo verum dicatur), quamvis non qui ei deberetur honor et reverentia exhibeatur, tum quia ecclesia fere, ut jam diximus, diruta est, tum quia reædificandi abest facultas, propter Græcorum custodientium paupertatem [2].

Quaresmius ajoute :

Cardinalis Baronius in notis Martyrologii Romani, ad diem XXIII aprilis, advertit caput sancti Georgii Romæ asservari; sic enim ibi legitur : «Fuit et Romæ, quæ adhuc perseverat, illustris memoria Sancti Georgii ad Velum Aureum, ubi et caput ejus venerandum asservatur, quod Zacharias papa in theca repertum cum inscriptione græcis litteris exarata ibidem recondidit, ut testatur Liber de Romanis Pontificibus in Zacharia.»

Pour trancher cette difficulté et accorder les deux traditions, le docte franciscain pense que, probablement, une partie de la tête de saint Georges est à Lydda et une autre partie à Rome.

Quoi qu'il en soit, on sait que ce martyr jouit d'une très-grande vénération dans tout l'Orient. Une foule de chapelles, d'églises et de couvents sont sous son invocation. Les musulmans eux-mêmes témoignent un respect profond pour sa mémoire. Il est d'ordinaire représenté sous la figure d'un guerrier à cheval qui terrasse un dragon, à la fureur duquel il arrache une jeune fille. Cette image rappelle naturellement à l'esprit le mythe célèbre de Persée sauvant Andromède, au moment où elle allait être dévorée par un monstre marin.

A quelle époque saint Georges fut-il honoré, à Lydda, d'un culte particulier par l'érection d'un sanctuaire? C'est ce que, faute de documents précis, il est difficile de dire; mais il est vraisemblable que, dès les premiers siècles du christianisme, une église fut cons-

[1] La tradition la plus généralement adoptée est celle qui place le martyre de saint Georges à Nicomédie et non à Lydda, où il aurait été seulement flagellé, mais non mis à mort.

[2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 9.

truite au nom de ce martyr et sur l'emplacement de sa sépulture.

Les uns, comme Papebroch[1], la font remonter jusqu'à Constantin. Robinson[2] oppose à cette assertion le silence d'Eusèbe, qui n'eût pas manqué, en signalant les monuments religieux de Constantin, de mentionner pareillement celui-ci, si cet empereur l'avait fait élever.

Les autres, comme Guillaume de Tyr, en attribuent la fondation à Justinien. Voici le passage où cet historien parle de cette église, qui fut, dit-il, complétement détruite par les musulmans, à l'approche des croisés, en 1099, dans la crainte que les longues poutres de sa toiture ne fussent employées par l'ennemi pour en faire des machines de siége :

Inde post diem tertium itineris resumentes laborem, relictis a dextra locis maritimis Antipatrida et Joppe, per late patentem planiciem Eleutheriam pertranseuntes, Liddam, quæ est Diospolis, ubi et egregii martyris Georgii gloriosum usque hodie sepulchrum ostenditur, in quo secundum exteriorem hominem in Domino creditur requiescere, pervenerunt. Cujus ecclesiam quam ad honorem ejusdem martyris pius et orthodoxus princeps Romanorum Augustus, illustris memoriæ, dominus Justinianus, multo studio et devotione prompta ædificari præceperat, audito nostrorum adventu, solo tenus hostes dejecerant paulo ante, timentes ne trabes ecclesiæ, quæ multæ proceritatis erant, in machinas et tormenta ad expugnandam urbem vellent convertere[3].

Si nous consultons maintenant Procope, nous voyons que, en énumérant les édifices érigés par Justinien en Palestine, il ne cite pas la basilique de Lydda. Ce prince, à la vérité, construisit une église sous l'invocation de saint Georges, mais ce fut à Bidza, en Arménie.

Καὶ ἱερὸν Γεωργίῳ τῷ μάρτυρι ἐν Βιζανοῖς ἐδείματο[4].

La première mention que nous trouvions d'un monastère et, par conséquent, d'une église à Lydda en l'honneur de ce saint nous est fournie par Bernard le Sage, vers la fin du IXe siècle.

[1] *Acta sanct.* aprilis t. III, p. 100.

[2] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 146.

[3] Willelm. Tyr. l. VII, c. XXII.

[4] Procope, *De Ædific. Justiniani*, l. III, c. IV.

Deinde venimus Alarixa [El-Arich]; de Alarixa adivimus Ramulam, juxta quam est monasterium beati Georgii martyris, ubi ipse requiescit[1].

On montre encore à Lydda la place qu'occupait ce monastère; c'est immédiatement au sud de l'église actuelle. Cet endroit est, à présent, livré à la culture; mais les indigènes continuent à le désigner sous le nom d'*Ed-Deir*, الـدير (le Couvent). Ils m'y ont fait voir l'ouverture, aujourd'hui fermée par de grosses pierres, d'une vaste citerne, qu'ils prétendent être intérieurement divisée en plusieurs compartiments par de belles arcades.

Avant Bernard le Sage, d'autres pèlerins, tels qu'Antonin le Martyr, Adamnanus et saint Willibald, signalent le tombeau de saint Georges comme étant vénéré à Lydda; mais, quoiqu'ils ne parlent pas expressément d'une église dédiée à ce saint, il est probable qu'elle existait déjà et que ce tombeau y était renfermé.

En 1010, cet édifice fut détruit par ordre du khalife Hakem[2]; mais il fut, bientôt après, relevé par le roi Étienne de Hongrie, ainsi que le monastère qui y était attenant. J'ai déjà dit plus haut que, à l'arrivée des croisés, les musulmans renversèrent de nouveau la basilique de Saint-Georges, ainsi que nous l'apprend Guillaume de Tyr. Le texte de cet écrivain est positif :

Solo tenus hostes dejecerant paulo ante.

« Les ennemis l'avaient rasée peu auparavant. »

Quand les Francs furent devenus maîtres de la Palestine, ils durent s'empresser de relever l'église de Saint-Georges, qui redevint, comme par le passé, la cathédrale du nouvel évêché qu'ils avaient fondé à Lydda. Saint Georges, en effet, était regardé comme l'un des patrons de l'armée, et ils attribuaient à sa protection la grande victoire qu'ils avaient remportée près d'Antioche. Il est donc naturel qu'ils aient rebâti avec magnificence la basilique qui lui était dédiée et qui contenait son tombeau. C'est à ce nouvel

[1] Bernardus, *De Locis Sanctis*, c. x.

[2] *Adhémar de Chabanois*. (Dom Bouquet, *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. X, p. 152.)

édifice, relevé de ses ruines, que fait allusion, sans aucun doute, Guillaume de Tyr, comme le remarque très-justement M. de Vogüé[1], lorsque cet historien, racontant l'invasion du renégat Ivelin en 1177, nous dit que les habitants de Lydda, épouvantés, s'étaient tous réfugiés sur l'église de Saint-Georges :

Incensa ergo urbe [Ramula], prædictus Ivelinus Liddam, finitimam urbem... subito vallat in circuitu; deinde sagittarum emissa grandine, inclusos aggreditur. Contulerat sane se populus omnis super ecclesiam beati martyris Georgii[2].

Ce passage, et surtout l'expression *super ecclesiam* (sur l'église) et non pas *in ecclesiam* (dans l'église), prouve que ce monument religieux était en même temps une sorte de forteresse, du haut de laquelle on pouvait se défendre.

Après la fameuse bataille de Hattin, Lydda tomba au pouvoir de Saladin; mais la basilique de cette ville ne fut rasée par ce prince qu'en 1191, dans la crainte que Richard Cœur-de-Lion, en s'en emparant, ne pût s'en servir, comme d'un poste fortifié, pour s'y retrancher. Ce fait nous est attesté par Boha Eddîn, qui nous apprend que cette église était encore en ruine quand il écrivait[3], et il nous est confirmé, beaucoup plus tard, par Medjr Eddîn, dans un passage que j'ai cité plus haut :

« Il y avait une église richement dotée des chrétiens et en grande renommée chez eux ; elle fut ruinée par Salah Eddîn[4]. »

Des paroles de ce dernier écrivain il semble résulter que l'église de Lydda ne se releva plus jamais de ses ruines. Toutefois, une opinion généralement répandue depuis longtemps, et dont la première trace, je crois, se trouve dans Boniface de Raguse, veut qu'elle ait été rebâtie par Richard Cœur-de-Lion, et que les ruines que l'on voit maintenant soient celles du monument reconstruit par le héros anglais.

[1] *Les Églises de la Terre sainte*, p. 365.

[2] Willelm. Tyr. l. XXI, c. XXI.

[3] Boha Eddîn, *Vita Saladini*, p. 258, 259.

[4] *Mines de l'Orient*, t. II, p. 136.

Boniface s'exprime ainsi :

Perhibent Terræ Sanctæ annales istam ecclesiam fabricatam esse a quodam rege Anglorum, cujus nomen non inveni [1].

Le roi anglais dont Boniface de Raguse n'avait pas trouvé le nom dans les annales de Terre sainte, c'est évidemment Richard Cœur-de-Lion, comme, dans le même siècle, le dit Cotovicus[2]. Depuis lors, cette tradition n'a pas cessé d'avoir cours en Palestine, et les chrétiens du pays la répètent encore de nos jours.

Néanmoins, Robinson[3] la combat, et, je crois, avec beaucoup de raison. M. de Vogüé refuse également de l'admettre, comme ne reposant sur aucun fondement sérieux.

« Elle apparaît pour la première fois, dit-il, dans les auteurs du XVIe siècle, et semble avoir pris naissance dans un rapprochement fortuit entre les souvenirs laissés dans le pays par les exploits du héros anglais et la consécration du lieu au patron de l'Angleterre. Quoique, par le traité de 1192, la moitié de la ville de Lydda ait été cédée à Richard, et que, douze ans plus tard, la cité entière ait été rendue aux chrétiens, l'état précaire et presque désespéré de leurs forces, ainsi qu'il est constaté par les récits contemporains, ne permet guère de supposer qu'ils aient eu les loisirs et les moyens nécessaires pour mener à bien une semblable entreprise[4]. »

Un autre motif des plus concluants, à mon sens, pour douter de la tradition, c'est, comme le remarque Robinson, que Vinisauf, le témoin oculaire et l'historien des actes de Richard Cœur-de-Lion, ne dit pas un mot relatif à la reconstruction ou à la réparation de l'église de Saint-Georges par le monarque anglais. Or il est à croire qu'il n'eût pas omis ce fait, s'il se fût accompli par les ordres et grâce à la générosité de ce prince.

Les Grecs schismatiques de Lydda sont sous la juridiction d'un

[1] *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, l. II.

[2] Cotovici *Itinerarium*, p. 138.

[3] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 248.

[4] *Les Églises de la Terre sainte*, p. 364.

évêque qui réside à Jérusalem. Ils ont dans la localité un couvent, qui renferme une petite église, assez mal tenue; à les en croire, elle occuperait l'emplacement de la maison où serait né saint Georges.

Il y a quelques années, les catholiques de l'endroit, du reste en très-petit nombre, étaient encore privés de tout secours religieux. Ils avaient la facilité, il est vrai, d'aller à Ramleh, qui n'est guère séparé de Lydda que par la distance d'une trentaine de minutes de marche.

Mais, depuis 1858, Mgr Valerga a fondé, dans cette dernière ville, une mission, à la tête de laquelle il a mis un prêtre italien. L'une des chambres de l'humble presbytère qu'habite cet ecclésiastique sert de paroisse aux vingt-cinq Grecs catholiques de Lydda. Je ne pus le voir lui-même, car on me dit qu'il était alité et souffrait beaucoup de la fièvre.

Son sacristain m'apprit que, un mois auparavant, un paysan avait fait, dans un champ tout près de la ville, une découverte intéressante. En y pratiquant une excavation, il avait mis à jour l'entrée d'un souterrain renfermant deux chambres sépulcrales, qui contenaient, dans des espèces de fours, une trentaine de petits cercueils de pierre, dont la longueur ne dépassait pas soixante et dix centimètres. Ils étaient recouverts chacun par une plaque et étaient encore pleins d'ossements; mais aucune tête ne s'y trouvait. Au milieu de l'une de ces chambres, on remarquait un grand sarcophage de pierre, long d'environ deux mètres et large à proportion, dans l'intérieur duquel reposait un squelette non brisé et étendu, mais sans tête également. Sur la partie antérieure du sarcophage était gravée une croix à branches égales, accompagnant une inscription latine.

M'étant fait conduire aussitôt à l'entrée du souterrain, je vis qu'elle était obstruée par de grosses pierres, et, comme je voulais la faire dégager pour descendre dans cet hypogée funéraire, afin de l'examiner et de copier l'inscription qui m'avait été signalée, on me dit qu'il avait été fermé par ordre du *moutsellim*. Je me trans-

portai alors chez celui-ci; mais il venait de s'absenter pour deux jours, et son *oukil* ou remplaçant n'osa pas prendre sur lui de m'autoriser à déblayer l'ouverture du souterrain. Je dus donc me contenter des renseignements qui m'avaient été donnés, sans pouvoir les contrôler moi-même.

Esquissons maintenant, en quelques mots, l'histoire de Lydda. Primitivement elle s'appelait, en hébreu, *Lod*, לד, dénomination identique avec celle que cette ville porte encore aujourd'hui en arabe, لُدّ, *Loudd*.

Elle fut fondée par le Benjamite Samad, l'un des fils d'Elphaal.

Porro filii Elphaal : Heber, et Misaam, et Samad; hic ædificavit Ono, et Lod, et filias ejus[1].

Au retour de la captivité, elle fut encore habitée par des Benjamites, et le livre I d'Esdras nous apprend que sept cent vingt-cinq Juifs originaires de Lod, de Hadid et d'Ono accompagnèrent Zorobabel, quand il quitta Babylone pour revenir en Palestine.

Filii Lod, Hadid et Ono, septingenti viginti quinque[2].

Le retour d'un certain nombre d'habitants de ces villes, mais dont le chiffre n'est pas déterminé, nous est indiqué également par le livre de Néhémie.

31. Filii autem Benjamin a Geba, Michmas, et Hai, et Bethel.....
34. Hadid, Seboim et Neballat, Lod[3].

Lod devint plus tard, sous le nom grec de Lydda, Λύδδα, le chef-lieu d'une toparchie.

Μερίζεται δὲ εἰς ἕνδεκα κληρουχίας, ὧν ἄρχει μὲν ὡς βασίλειον τὰ Ἱεροσόλυμα, προανίσχουσα τῆς περιοίκου πάσης, ὥσπερ ἡ κεφαλὴ σώματος. Αἱ λοιπαὶ δὲ μετ' αὐτὴν διῄρηνται τὰς τοπαρχίας. Γόφνα δευτέρα, καὶ μετ' αὐτὴν Ἀκραβαττὰ, Θαμνὰ πρὸς ταύταις, καὶ Λύδδα, καὶ Ἀμμαοῦς, καὶ Πέλλη, καὶ Ἰδουμαία, καὶ Ἐγγαδαὶ, καὶ Ἡρώδειον, καὶ Ἱεριχοῦς[4].

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. VIII, v. 12.
[2] *Esdras*, c. II, v. 33.
[3] *Néhémie*, c. XI, v. 31, 34.
[4] Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, IV, § 5.

«La Judée est divisée en onze districts, dont le premier et en quelque sorte le district royal est Jérusalem, qui commande à toute la contrée environnante, comme la tête au corps. Les autres sont formés par autant de toparchies. La seconde de celles-ci est Gophna, puis vient Acrabatta, ensuite Thamna, Lydda, Ammaüs, Pella, l'Iduméé, Engaddi, Hérodion et Jéricho.»

Lydda est l'une des trois villes que, en 152 avant Jésus-Christ, Démétrius Soter, à la demande de Jonathan Machabée, déchargea des impositions auxquelles elles étaient assujetties, qu'il annexa à la Judée, en les retirant du territoire de la Samarie, et dont il attribua les revenus à l'entretien du temple de Jérusalem; les deux autres villes étaient Ramatha et Aphérima[1].

L'an 37 de Jésus-Christ, saint Pierre, étant de passage à Lydda, y guérit le paralytique Énée.

32. Or Pierre, visitant de ville en ville tous les disciples, vint aussi voir les saints qui habitaient Lydda.

33. Il y trouva un homme, nommé Énée, qui depuis huit ans était couché sur son lit, parce qu'il était paralytique;

34. Et Pierre lui dit : Énée, le Seigneur Jésus-Christ vous guérit; levez-vous et faites vous-même votre lit. Et aussitôt il se leva.

35. Tous ceux qui habitaient à Lydda et à Sarona le virent, et ils se convertirent au Seigneur[2].

On montre encore à Loudd, non loin des ruines de l'église de Saint-Georges, un tronçon de colonne de marbre enfoncé en terre, dans un champ, et qui marque l'endroit où, selon la tradition, saint Pierre aurait accompli ce prodige.

Quarante-cinq ans après Jésus-Christ, Lydda fut réduite en servitude par Cassius avec Gophna, Emmaüs et Thamna[3].

Vainqueur de Cassius à la célèbre bataille de Philippes, Antoine rendit à ces villes leur liberté; mais, quelques années plus tard, le proconsul Cestius, dans sa marche d'Antipatris à Jérusalem, s'avança vers Lydda, dont presque tous les habitants étaient

[1] *Machabées*, l. I, c. XI, v. 34. — *Antiquités judaïques*, XIII, IV, § 9.

[2] *Actes des apôtres*, c. IX, v. 32-35.

[3] *Antiquités judaïques*, XIV, XI, § 2.

alors allés célébrer, dans la Ville sainte, la fête des Tabernacles. Il mit à mort cinquante de ceux qui étaient restés et livra Lydda aux flammes[1].

L'an 68 de l'ère chrétienne, Lydda tomba au pouvoir de Vespasien, qui s'en empara, sur son passage, après avoir soumis la toparchie de Thamna. A cette époque, malgré les diverses calamités qu'elle avait déjà subies et quoiqu'elle eût été incendiée deux ans auparavant par Cestius, elle avait repris une certaine importance, comme le prouve le passage suivant de Josèphe, qui la désigne, à la vérité, sous la dénomination de *bourg* ou même de *village*, *κώμη*, mais d'un village qui avait la grandeur d'une ville.

Κἀκεῖθεν εἰς κώμην τινὰ παραγενόμενος Λύδδαν λεγομένην, πόλεως τὸ μέγεθος οὐκ ἀποδέουσαν [2].

Elle était alors le siége d'une école juive très-célèbre, qui avait pour chef le fameux Rabbi Gamaliel, second du nom.

Sous le règne d'Hadrien, probablement quand la révolte de Bar-Cocheba eut été entièrement écrasée, que Jérusalem fut reconstruite sous le nom d'*Ælia Capitolina*, et qu'avec l'affermissement et l'extension de la domination romaine le paganisme s'implanta de plus en plus dans le pays, Lydda, comme beaucoup d'autres villes de la Palestine, perdit sa désignation antique pour prendre celle de *Diospolis* (ville de Jupiter), désignation qui a ensuite disparu pour faire de nouveau place à la précédente, et ensuite, lors de l'arrivée des Arabes, à celle de *Loudd*, où, sauf le redoublement de la dernière lettre, revit fidèlement la forme hébraïque dans toute sa pureté primitive.

Le christianisme, néanmoins, fut loin d'être entièrement extirpé de cette ville, et elle continua à être le siége d'un évêché. Le premier évêque de Lydda fut, dit-on, Zénas, l'un des soixante et dix disciples[3].

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, XIX, § 1.

[2] *Antiquités judaïques*, XX, VI, § 2.

[3] Reland, *Palæstina*, p. 878 et 879.

Les autres évêques dont les noms nous sont connus officiellement par les signatures apposées aux actes des conciles sont :

Aëtius, qui souscrivit au premier concile de Nicée, tenu en 325, sous le nom de « Aetius, Lyddensis episcopus; »

Dionysius, qui souscrivit au premier concile de Constantinople, en 381, avec le titre de « Diospolitanus episcopus; »

Photinus, dont le nom, au bas des actes du concile de Chalcédoine, de l'année 451, se lit, soit : « Photinus, Diospolitanus episcopus[1], » soit : « Photinus, episcopus Lydæ[2]. »

Trente-six ans auparavant, l'hérésiarque Pélage avait comparu devant un synode tenu, en 415, à Diospolis ou Lydda, pour rendre compte de sa doctrine.

Nous connaissons encore les noms de deux évêques de cette ville, l'un appelé Apollonius, qui vivait vers le commencement du VIe siècle, et l'autre Eustathius, qui lui succéda.

A l'arrivée des croisés, en 1099, ce siége épiscopal, que l'invasion musulmane avait renversé, fut relevé par les Francs, qui réunirent en un même diocèse les deux villes voisines de *Ramula* (Ramleh) et de Lydda, et le premier évêque latin qui y monta fut Robert de Normandie. Les autres évêques dont les noms sont mentionnés dans les actes du royaume de Jérusalem sont :

Roger, en 1136;
Constantin, de 1140 à 1158;
Raynier, en 1168;
Bernard, de 1169 à 1171.

Actuellement encore, ainsi que je l'ai dit plus haut, les Grecs schismatiques de Lydda sont gouvernés spirituellement par un évêque, mais qui réside à Jérusalem.

[1] *Acta conciliorum*, t. IV, p. 787. — [2] Baluzius, *Nova collectio conciliorum*, p. 1239.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

DANYAL. — DJIMZOU (GIMZO). — BERFILYA. — EL-BORDJ. — DEIR MA'ÏN. — BEIT-SIRA. — BEIT-A'OUR ET-THATA (BETHORON INFÉRIEURE). — KHIRBET ABERDJAN. — KHIRBET HALLABEH. — RETOUR À BEIT-A'OUR ET-THATA.

DANYAL.

Le 5 mai, à six heures dix minutes du matin, je prends, au sortir de Lydda, la direction du sud-est. A six heures trente minutes, je traverse un petit *oued*, qui m'est désigné sous le nom d'*Oued el-A'rab*, واد الاعرب.

A six heures quarante-cinq minutes, je franchis un autre *oued* un peu plus considérable; c'est l'un des affluents de l'*Oued Bodrous*, واد بدروس, dont le nom rappelle celui de saint Pierre (*Petrus*, en arabe *Bodrous*), attaché traditionnellement à Lydda et à ses environs les plus proches, à cause du miracle que cet apôtre y accomplit.

A sept heures, je parviens à une petite mosquée située sur une hauteur; elle renferme la tombe d'un santon, *Neby Danyal*, نبى دانيال (le prophète Daniel). Quelques oliviers et un palmier l'environnent. Près de là est un village d'une quarantaine de maisons, appelé de même Danyal. J'y observe, non loin des habitations, un assez grand nombre de silos, destinés à conserver la paille, l'orge et le blé.

D'où vient que le nom du prophète Daniel a été donné à cette localité et au tombeau vénéré dans la mosquée? Les indigènes eux-mêmes n'en savent rien, et l'histoire se tait à ce sujet.

DJIMZOU (GIMZO).

Ma direction est alors celle de l'est.

A sept heures trente minutes, j'atteins *Djimzou*, جمزو, village qui

couronne une colline assez élevée. Un *oualy* y porte le nom de *Sidi Ahmed*, سيدى احمد. Des bouquets d'oliviers et quelques palmiers s'élèvent alentour. On compte en cet endroit quatre cents habitants. Chaque famille a son silo particulier. Plusieurs puits, probablement antiques, sont maintenant à sec. Celui qui approvisionne actuellement le village en est assez éloigné : ce sont des bœufs qui font monter l'eau.

Djimzou est l'antique *Gimzo*, en hébreu גִּמְזוֹ, en grec Γαμζώ, en latin *Gamzo*, qui n'est mentionnée qu'une seule fois, dans un passage de la Bible où il est dit que les Philistins, sous le règne d'Achaz, roi de Juda, s'emparèrent des villes de Bethsamès, d'Aïalon, de Gaderoth, de Socho, de Thamna et de Gamzo, avec les villages qui en dépendent.

Philisthiim quoque diffusi sunt per urbes campestres et ad meridiem Juda; ceperuntque Bethsames, et Aialon, et Gaderoth, Socho quoque et Thamnan, et Gamzo, cum viculis suis, et habitaverunt in eis[1].

BERFILYA.

Continuant à marcher dans la direction de l'est, puis de l'est-sud-est, je chemine quelque temps sur un plateau hérissé de rochers; on a jadis exploité plusieurs de ces rochers, pour en extraire des blocs de construction.

A huit heures quinze minutes, je franchis un petit *oued*, et, à huit heures trente minutes, j'arrive à *Berfilya*, برفيليا, village de cent cinquante habitants environ, situé sur une colline et où je n'observe rien d'antique.

EL-BORDJ.

Au delà de Berfilya, je gravis une montagne rocheuse et parsemée de broussailles.

A neuf heures dix minutes, je la redescends vers l'est; les pentes de ce côté sont cultivées et couvertes de belles moissons d'orge.

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XXVIII, v. 18.

A neuf heures trente minutes, je monte au village d'*El-Bordj*, البرج. Situé sur un point élevé, il domine au loin tous les environs. Un petit fort en ruine, datant peut-être de l'époque des croisades, lui a donné le nom qu'il porte. De là on distingue très-bien la mer. Le chiffre des habitants ne dépasse pas deux cent cinquante.

DEIR MA'ÏN.

A partir de ce point, ma direction est celle du sud.

A dix heures, je parviens à *Deir Ma'ïn*, دير معين, village de cent habitants au plus, sur une colline. Quelques anciennes pierres de taille, gisantes sur le sol ou engagées dans des constructions modernes fort grossières, prouvent que ce hameau avait autrefois une certaine importance. Son nom est identique avec celui d'une ville ruinée qui se trouve plus au sud, au milieu des montagnes de Juda, je veux dire l'antique Maon, citée dans le livre de Josué avec les villes de Ziph et de Carmel[1]. J'en parlerai dans le second volume de cet ouvrage. Quant au Deir Ma'ïn qui nous occupe en ce moment, il n'en est point question dans les Livres saints, bien que sa désignation soit évidemment antique, le nom arabe معين offrant une ressemblance incontestable avec le nom hébreu מָעוֹן, en grec Μαώρ, Μαᾶν et Μάων, en latin *Maon*.

A l'époque des croisades, il y avait en cet endroit un fort, qui fut détruit par Saladin et rebâti par Richard Cœur-de-Lion; il s'appelait *castellum de Maën*. On en voit encore quelques vestiges.

BEIT-SIRA.

A dix heures cinq minutes, je redescends vers le sud-est. Chemin faisant, je remarque plusieurs citernes antiques et un tombeau pratiqués dans le roc. Au-dessus de l'ouverture cintrée qui donne accès dans la chambre sépulcrale, on distingue une croix sculptée.

[1] *Josué*, c. xv, v. 55.

A dix heures vingt minutes, j'atteins le fond d'une vallée hérissée de rochers.

A dix heures quarante-cinq minutes, je parviens au sommet d'une colline rocheuse, que couvre un village peu considérable, appelé *Beit-Sira*, بيت سيرا. Un santon, vénéré sous le nom de *Neby Sira*, نبى سيرا, y a son tombeau dans un sanctuaire.

BEIT-A'OUR ET-THATA (BETHORON INFÉRIEURE).

Ma direction incline alors vers le nord-est. Je suis une vallée bordée de deux montagnes escarpées; on y cultive de l'orge et du blé; çà et là s'élèvent des bouquets d'oliviers.

A onze heures cinquante minutes, je gravis la hauteur sur laquelle est assis *Beit-A'our et-Thata*, et, à midi, je fais halte dans ce village.

Beit-A'our et-Thata, بيت عور التحتا, en hébreu בֵּית־חוֹרוֹן הַתַּחְתּוֹן, *Beth-Horon ha-Thahethon*, en grec Βαιθωρὼν ἡ κάτω, en latin *Bethoron inferior*, est un village qui ne renferme plus aujourd'hui que trois cents habitants. Il est situé sur un plateau élevé, qu'entourent de trois côtés des ravins profonds. Avant d'y arriver, on observe que la route a été, en plusieurs endroits, taillée dans le roc, et qu'on y a pratiqué, de distance en distance, à une époque sans doute fort reculée, de véritables marches d'escalier. Les maisons du village actuel paraissent avoir été en partie construites avec des matériaux antiques; plusieurs citernes creusées dans le roc attestent également une origine ancienne.

Autour des habitations s'étendent, sur des pentes plus ou moins inclinées, des jardins fertiles, plantés d'oliviers, de figuiers et de grenadiers.

C'est le docteur Clarke qui, le premier, de nos jours, a retrouvé, en 1801, dans cette localité, la Bethoron inférieure des Livres saints; et cette identification a été depuis admise sans conteste par tous les critiques : elle est, en effet, hors de doute.

Cette ville était sur la ligne de frontière qui séparait la tribu de

Benjamin de celle d'Éphraïm, comme nous l'apprenons par le livre de Josué :

Et descendit ad occidentem juxta terminum Jephleti, usque ad terminos Bethoron inferioris et Gazer, finiunturque regiones ejus mari magno[1].

« La frontière [d'Éphraïm] descend, vers l'occident, près du territoire de Jephlet, jusqu'aux confins de Bethoron inférieure et de Gazer, et son pays finit à la grande mer. »

L'autre Bethoron, ou la Bethoron supérieure, est voisine de celle-ci. J'en parlerai dans le prochain chapitre. Néanmoins, je vais ici, par avance, donner également les renseignements historiques qui la concernent, ces deux villes étant très-souvent citées ensemble, à cause de leur rapprochement, et quelquefois même confondues en une seule localité.

Au verset 5 du chapitre XVI de Josué, la Bethoron supérieure est signalée nommément, ainsi qu'il suit :

Et factus est terminus filiorum Ephraim per cognationes suas : et possessio eorum contra orientem Ataroth Addar usque Bethoron superiorem.

« La frontière des enfants d'Éphraïm, selon leurs familles, fut ainsi marquée : la limite de leurs possessions vers l'orient était Ataroth Addar jusqu'à Bethoron supérieure. »

Au chapitre XVIII, verset 13, du livre de Josué, il est de nouveau fait mention de Bethoron inférieure, à propos des limites de la tribu de Benjamin.

Atque pertransiens juxta Luzam ad meridiem, ipsa est Bethel ; descenditque in Ataroth Addar, in montem qui est ad meridiem Bethoron inferioris.

« La frontière passe ensuite, vers le midi, près de Luza, qui s'appelle aussi Bethel; elle descend à Ataroth Addar, jusqu'à la montagne qui est au midi de Bethoron inférieure. »

Le chapitre XXI de ce même livre nous apprend que Bethoron, sans distinction d'inférieure et de supérieure, était une ville de refuge appartenant à la tribu d'Éphraïm, et qu'elle fut accordée aux Lévites descendant de Caath.

[1] *Josué*, c. XVI, v. 3.

21. De tribu Ephraim urbes confugii Sichem cum suburbanis suis in monte Ephraim, et Gazer,

22. Et Cibsaim, et Bethoron cum suburbanis suis, civitates quatuor.

Le même fait est consigné dans les Paralipomènes [1].

Les deux cités de Bethoron avaient été fondées, ou plutôt, sans doute, rebâties, par Sara, petite-fille d'Éphraïm.

Filia autem ejus fuit Sara, quæ ædificavit Bethoron inferiorem et superiorem [2].

Lorsque Josué eut défait à Gabaon les cinq rois des Amorites qui étaient venus assiéger cette ville, il les poursuivit tout le long de la montée et de la descente de Bethoron.

10. Et conturbavit eos Dominus a facie Israel; contrivitque plaga magna in Gabaon, ac persecutus est eos per viam ascensus Bethoron, et percussit usque Azeca et Maceda.

11. Cumque fugerent filios Israel et essent in descensu Bethoron, Dminus misit super eos lapides magnos de cœlo usque in Azeca [3].....

« Et le Seigneur les épouvanta et les mit tous en désordre à la vue d'Israël, qui, après les avoir écrasés par une grande défaite à Gabaon, les poursuivit par le chemin qui monte vers Bethoron et les tailla en pièces jusqu'à Azéca et à Macéda.

« Et lorsqu'ils fuyaient devant les enfants d'Israël et qu'ils étaient dans la descente de Bethoron, le Seigneur fit tomber sur eux de grosses pierres jusqu'à Azéca..... »

Les deux Bethoron, la supérieure et l'inférieure, furent plus tard fortifiées par Salomon.

Exstruxitque Bethoron superiorem et Bethoron inferiorem, civitates muratas, habentes portas, et vectes, et seras [4].

C'est près de Bethoron que, dans la suite, l'an 166 avant Jésus-Christ, Judas Machabée vainquit, avec une poignée d'hommes, les forces considérables de l'armée syrienne que commandait Séron.

16. Les Syriens s'avancèrent jusqu'à Bethoron, et Judas vint au-devant de lui [de Séron] avec peu de gens.

[1] *Paralip.* l. I, c. VI, v. 68.
[2] *Ibid.* l. I, c. VII, v. 24.
[3] *Josué*, c. X, v. 10 et 11.
[4] *Paralip.* l. II, c. VIII, v. 5.

17. Mais ceux-ci, à la vue de l'armée ennemie, qui marchait contre eux, dirent à Judas : Comment pourrons-nous combattre contre une armée si grande et si forte, nous qui sommes en si petit nombre et fatigués du jeûne d'aujourd'hui?

18. Judas leur dit : Il est aisé que peu de gens en battent beaucoup, et le Dieu du ciel peut nous sauver également avec un grand ou un petit nombre;

19. Car la victoire ne dépend point de la grandeur des armées; mais c'est du ciel que vient toute la force.

20. Ils marchent contre nous avec une multitude superbe et insolente, pour nous perdre tous avec nos femmes et nos enfants, et pour s'enrichir de nos dépouilles.

21. Mais nous, nous combattons pour notre vie et pour nos lois.

22. Et le Seigneur brisera lui-même tous leurs efforts devant nous; c'est pourquoi ne les craignons pas.

23. Quand il eut cessé de parler, il se précipita aussitôt sur eux, et Séron fut entièrement défait devant lui avec toute son armée.

24. Judas le poursuivit à la descente de Bethoron jusqu'à la plaine, et huit cents hommes des ennemis furent tués; le reste s'enfuit au pays des Philistins[1].

Quatre ans après, Nicanor ayant établi son camp à Bethoron, Judas, qui était à Adarsa, marcha contre lui avec trois mille hommes et écrasa son armée : le général syrien périt lui-même dans le combat[2].

L'année suivante, l'an 161 avant Jésus-Christ, le glorieux trépas du héros asmonéen permit à Bacchide, que le roi Démétrius avait envoyé en Judée pour remplacer Nicanor, d'étendre dans cette contrée l'empire du roi, son maître, et, entre autres villes dont il releva ou augmenta les fortifications, l'histoire mentionne celle de Bethoron[3].

Josèphe nous apprend[4] que, l'an 65 de Jésus-Christ, le proconsul romain Cestius, après avoir incendié Lydda, se dirigea vers Gabaon par la montée de Bethoron. Sa tentative pour s'emparer de Jérusalem ayant ensuite échoué, il reprit bientôt en fugitif la même route, harcelé continuellement par les Juifs, qui, dans les

[1] *Machabées*, l. I, c. III, v. 16-24.
[2] *Ibid.* l. I, c. VII, v. 39-43.
[3] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 50.
[4] *Guerre des Juifs*, II, XIX, §§ 1 et 2.

gorges étroites et difficiles qu'il avait à traverser, le forcèrent à sacrifier tout son bagage et lui firent perdre beaucoup de monde. C'est avec la plus grande peine que, à la faveur de la nuit, il put regagner Bethoron. Afin de tromper les ennemis, qui occupaient toutes les issues par où il pouvait sortir de cette place, il laissa en cet endroit quatre cents de ses plus braves soldats, pour garder son camp et faire croire à l'ennemi qu'il y était encore avec toutes ses forces. Quant à lui, profitant des ténèbres, il s'échappa sans bruit avec le reste de son armée. Le lendemain matin, les Juifs, s'étant aperçus de sa fuite, massacrèrent les quatre cents soldats qu'il avait abandonnés derrière lui et le poursuivirent avec acharnement jusqu'à Antipatris.

C'est par cette même route de Bethoron, selon la remarque très-juste de Robinson, que, sept ans auparavant, saint Paul avait dû être conduit, de nuit, de Jérusalem à Antipatris, et de là à Césarée, pour se justifier, devant le gouverneur romain Félix, des griefs qui lui étaient imputés.

Milites ergo, secundum præceptum sibi, assumentes Paulum, duxerunt per noctem in Antipatridem[1].

La route qu'on lui fit prendre n'est pas, il est vrai, indiquée dans ce verset, mais il est probable qu'on le mena par la plus directe : or la plus courte pour se rendre de Jérusalem à Antipatris passe par Bethoron.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Βηθθορών, nous lisons :

Βηθθορών, ἔνθα κατεδίωξεν Ἰησοῦς τοὺς βασιλεῖς, ἡ γέγονεν υἱῶν Ἰωσήφ, τοῦ Ἐφραίμ. Καὶ εἰσὶ κῶμαι β' ὡς ἀπὸ σημείων Αἰλίας ιϛ' ἐπὶ τὴν εἰς Νικόπολιν ὁδόν, ὧν ἡ μὲν καλεῖται Βηθθορὼν ἡ ἀνωτέρα, ἣν ᾠκοδόμησεν Σολομών, ἡ δὲ κατωτέρα, Λευίταις ἀφωρισμένη.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, se contente de le reproduire fidèlement, comme il suit, sans y rien changer :

Bethoron, ad quem usque inimicos persecutus est reges Jesus, quæ cecidit in sortem filiorum Joseph, id est Ephraim. Sunt autem duo vici in duodecimo

[1] *Actes des apôtres*, c. XXIII, v. 31.

ferme ab Ælia lapide Nicopolim pergentibus, e quibus propter situm unus dicitur Bethoron superior, quem ædificavit Salomon, et alius Bethoron inferior, datus Levitis in possessionem.

On voit, d'après ces deux écrivains, que c'était Bethoron inférieure seule qui avait été concédée aux Lévites.

Le livre de Josué n'avait pas précisé aussi nettement ce fait; car il y est dit simplement, dans le verset que j'ai cité plus haut[1], et sans distinction de la ville supérieure ou de la ville inférieure, que, parmi les places de refuge réservées aux Lévites descendant de Caath, était celle de Bethoron.

Remarquons aussi que ce même passage d'Eusèbe et de saint Jérôme n'attribue à Salomon que la reconstruction de Bethoron supérieure, et non pas, comme le disent les Paralipomènes[2], la reconstruction des deux Bethoron, de la supérieure et de l'inférieure.

Quant au livre III des Rois, il ne parle, au contraire, que de Bethoron inférieure comme ayant été rebâtie par ce prince.

Ædificavit ergo Salomon Gazer et Bethoron inferiorem[3].

A l'époque où écrivait saint Jérôme, Bethoron n'était plus qu'un petit village, ainsi qu'il le déclare lui-même dans son Commentaire sur le prophète Sophonie, chapitre I.

Rama et Bethoron et reliquæ urbes nobiles a Salomone constructæ parvi viculi demonstrantur.

Ailleurs, dans son Épitaphe de sainte Paule, il nous montre cette illustre Romaine partant de Nicopolis pour gravir les hauteurs de Bethoron inférieure et de Bethoron supérieure, « villes, dit-il, fondées par Salomon, mais plus tard détruites par suite des calamités et des vicissitudes de la guerre : »

Atque, inde proficiscens, ascendit Bethoron inferiorem et superiorem, urbes a Salomone conditas, sed varia postea bellorum tempestate deletas[4].

[1] *Josué*, c. XXI, v. 22.
[2] *Paralipomènes*, l. II, c. VIII, v. 5.
[3] *Rois*, l. III, c. IX, v. 17.
[4] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 883, édit. Migne.

Il ne faut prendre à la lettre ni l'expression de *conditas*, ni celle de *deletas*. Les deux villes de Bethoron, en effet, n'avaient point été fondées par Salomon, puisqu'elles existaient déjà lors de l'entrée des Hébreux dans la Terre promise; et, en second lieu, elles n'étaient point complétement détruites à l'époque du pèlerinage de sainte Paule; car, au témoignage de saint Jérôme lui-même dans son Commentaire sur le prophète Sophonie, elles subsistaient encore à l'état de simples villages. On pourrait dire néanmoins que, comme villes, elles avaient cessé d'exister.

KHIRBET ABERDJAN.

Après avoir bien étudié l'emplacement de Bethoron inférieure, je descends, vers le nord, à cinq heures du soir, les pentes de la montagne sur le sommet de laquelle est assis le village de Beit-A'our et-Thata; puis, franchissant l'*Oued Djeriout*, واد جريوت, je gravis une autre montagne, qui se dresse devant moi.

A cinq heures vingt-cinq minutes, je parviens aux ruines d'une petite ville, qui pouvait avoir treize cents mètres de pourtour. On désigne ces ruines sous le nom de *Khirbet Aberdjan*, خربة ابرجان. Elles sont en ce moment envahies soit par des broussailles, soit par de belles moissons d'orge et de blé, entremêlées de quelques oliviers. Je distingue néanmoins encore les restes, assez reconnaissables, d'une enceinte murée, et, au dedans de cette enceinte, le sol est parsemé de blocs de toutes dimensions, les uns dispersés, les autres amassés en tas pour faire de la place à la culture. Plusieurs pans de murs bâtis avec des pierres de taille, cinq citernes creusées dans le roc et un *birket* construit attirent principalement mon attention. Les autres ruines sont plus confuses; elles proviennent de maisons démolies.

KHIRBET HALLABEH.

Redescendant ensuite au fond de l'Oued Djeriout, puis escala-

dant, au nord-ouest de Beit-A'our et-Thata et au sud-ouest du Khirbet Aberdjan, les flancs d'une montagne dont le plateau est couvert de magnifiques moissons, j'atteins d'autres ruines, appelées *Khirbet Hallabeh*, خربة حلّبة; ce sont celles d'un village antique. Des débris de maisons renversées sont épars dans des champs de blé; les matériaux qui jonchent le sol consistent en pierres peu considérables et très-noircies par le temps. Plusieurs citernes creusées dans le roc, deux pressoirs à huile et une grosse meule sont intacts. Le terrain qu'occupait ce village, abandonné depuis de longs siècles sans doute, est maintenant cultivé par les habitants de Beit-A'our et-Thata, qui y vénèrent, sous une coupole qu'ombragent deux gigantesques caroubiers, la mémoire d'une femme appelée par eux *Hanîeh Bent-Yakoub*, حنية بنت يافوب.

La nuit m'ayant surpris au milieu de ces ruines, je me hâtai de regagner Beit-A'our et-Thata, où ma tente avait été dressée.

CHAPITRE QUINZIÈME.

BEIT-A'OUR EL-FOUKA (BETHORON SUPÉRIEURE). — KHARBATA. — BEIT-LOUKIEH. — KHIRBET EL-BRIDJE. — BEIT-A'NAN. — KOUBEIBEH. EST-CE L'EMMAÜS DE SAINT LUC?

BEIT-A'OUR EL-FOUKA (BETHORON SUPÉRIEURE).

Le 6 mai, à cinq heures cinquante-cinq minutes du matin, je me mets en marche dans la direction de l'est-sud-est. La route ou plutôt le sentier que je suis est roide et difficile; en plusieurs endroits le roc a été aplani ou taillé en forme d'escalier. Dans de pareils chemins, une poignée d'hommes bien déterminés pourrait arrêter une armée, et l'on comprend parfaitement l'importance qu'ont eue jadis les deux Bethorón, au point de vue militaire, comme commandant l'une des routes qui conduisent de Jaffa à Jérusalem.

A six heures quarante minutes, je parviens à *Beit-A'our el-Fouka*, بيت عور الفوقا, en hébreu בֵּית־חוֹרוֹן הָעֶלְיוֹן, *Beth-Horon ha-Elon*, en grec Βαιθωρὼν ἡ ἄνω, en latin *Bethoron superior* (Bethoron supérieure). Ce village, qui doit à sa position, plus élevée que celle de Beit-A'our et-Thata, la dénomination qu'il porte, occupe le sommet d'une montagne. On y remarque les restes d'un petit château fort, qui a dû être plusieurs fois rebâti, aussi bien dans l'antiquité qu'à l'époque du moyen âge; il est aujourd'hui divisé en plusieurs maisons particulières. Le nombre des habitants se réduit à cent cinquante; ils cultivent, autour du village, des jardins plantés de figuiers et d'oliviers.

Je ne reviendrai pas sur l'histoire de cette localité, que j'ai déjà retracée sommairement dans le chapitre précédent, en parlant de Bethoron inférieure.

KHARBATA.

A six heures cinquante minutes, je descends des hauteurs de Beit-A'our el-Fouka vers l'ouest-sud-ouest, et je m'engage dans un sentier dont la pente est extrêmement rapide. Mon cheval glisse plutôt qu'il ne marche. Le ravin que je côtoie est hérissé de broussailles et de rochers, et de l'aspect le plus sauvage; mais, vers sept heures cinquante minutes, il s'élargit en une belle et riante vallée, que traverse l'*Oued Soleiman*, واد سليمان, et dans laquelle ondulent sous le vent de superbes moissons.

A huit heures vingt minutes, je gravis les pentes de la montagne où s'élève *Kharbata*, خربتا. Ce village contient quatre cents habitants. L'un d'eux me montre un endroit couvert de pierres de taille confusément dispersées; il l'appelle *El-Kniseh*. Là, suivant lui et d'après la tradition conservée dans le pays, les chrétiens avaient autrefois bâti une église. « De tous côtés, me dit-il, quand nous creusons tant soit peu profondément le sol, nous trouvons de beaux blocs, bien équarris, restes d'anciennes constructions. » Il me montre aussi plusieurs puits, cinq ou six citernes et plusieurs tombeaux antiques, qui attestent que Kharbata a succédé à une localité hébraïque, dont le nom primitif s'est perdu; car celui que ce village porte maintenant semble purement arabe.

BEIṬ-LOUKIEH.

A neuf heures quinze minutes, je redescends de Kharbata dans la direction du sud, et, après avoir franchi l'Oued Soleiman, j'arrive bientôt à un autre village, situé sur une colline et appelé *Beit-Loukieh*, بيت لقية. La population peut être évaluée à cinq cents habitants. Quelques citernes offrent une apparence antique. Un *oualy* y est consacré au *Cheikh Abou-Isma'il*, شيخ ابو اسماعيل.

KHIRBET EL-BRIDJE.

Ma direction devient alors est-sud-est, et je commence, à neuf heures cinquante minutes, l'ascension d'une montagne rocheuse.

A dix heures cinq minutes, je parviens sur un plateau où croissent, au milieu des rochers, une foule d'herbes odoriférantes, qui attirent beaucoup d'abeilles. A ma gauche, serpente un *oued*, qui, en cet endroit, porte le nom d'*Oued Librina*, واد ليبرينا.

A dix heures quinze minutes, je traverse des ruines appelées *Khirbet el-Bridje*, خربة البريج. Il y avait là autrefois un bourg et un petit fort, d'où le nom d'*El-Bridje* (diminutif d'*El-Bordj*), donné par les Arabes à cette localité. De nombreuses maisons renversées jonchent le sol de leurs débris; quelques-unes sont encore en partie debout. Elles ne paraissent pas devoir remonter au delà des croisades. A une époque plus ancienne, sans doute, appartiennent plusieurs citernes creusées dans le roc et sept ou huit fûts de colonnes monolithes, gisants à terre et à moitié brisés. Provenant probablement de quelque édifice ancien, ces colonnes ont pu ensuite servir à décorer une église chrétienne, aujourd'hui complétement détruite.

BEIT-A'NAN.

A dix heures quarante-cinq minutes, je continue à m'avancer sur un plateau très-élevé, où ne se montre aucune trace de culture.

A onze heures, je passe à *Beit-A'nan*, بيت اعنان. Ce village compte six cents habitants et est situé sur une éminence. Bien qu'il ne soit cité nulle part dans la Bible, il est probablement d'origine antique, comme son nom semble l'indiquer. Ce nom, en effet, offre quelque ressemblance avec celui d'*Ono*, en hébreu אֹנוֹ, l'une des villes de la tribu de Benjamin, dont j'ai parlé précédemment et que j'ai identifiée avec le village actuel de Kefr-A'na. Il pouvait y avoir, dans la même tribu, une seconde ville d'un nom à peu près identique ou, du moins, analogue.

EL-KOUBEIBEH (EMMAÜS?).

De Beit-A'nan je me dirige vers l'est-sud-est, et, à onze heures quarante minutes, je fais halte à El-Koubeibeh.

El-Koubeibeh, en arabe القبيبة (la Petite Coupole), est un village

d'une centaine d'habitants, qui vivent dans d'anciennes maisons consistant chacune en une seule pièce voûtée, et vieilles certainement, pour la plupart, de plusieurs siècles. Autrefois, c'était un bourg assez important, comme le prouve l'étendue des ruines, dont le pourtour peut être évalué à mille huit cents mètres sur le plateau incliné qu'elles recouvrent. On remarque de tous côtés des pans de murs plus ou moins épais, restes de constructions renversées. Au point culminant du plateau, plusieurs citernes creusées dans le roc avoisinent d'anciennes carrières. Un peu plus bas est un *birket* ou bassin, aux trois quarts construit, et creusé dans le roc sur certains points. Long de quarante-cinq pas et large de trente-cinq, il est aujourd'hui fort mal entretenu. Les eaux pluviales qu'il recueille pendant l'hiver servent à abreuver les bestiaux; pendant l'été, il est ordinairement à sec. En continuant à descendre, on rencontre, au milieu d'autres ruines, les arasements d'une église; puis, plus bas encore, une enceinte assez considérable, que les Arabes de la localité appellent eux-mêmes *Ed-Deir* (le Couvent). Elle est formée de gros murs, dont une partie est intacte. Au moment de mon passage à El-Koubeibeh, une trentaine d'ouvriers étaient occupés à restaurer cette enceinte et à réparer, en l'agrandissant, une ancienne salle rectangulaire, voûtée en ogive, qui, dans sa forme primitive, mesurait quatorze mètres soixante centimètres de long sur cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de large. On l'a allongée de quelques mètres, sans changer sa largeur.

D'après une tradition dont on peut suivre la trace jusqu'au moyen âge, El-Koubeibeh serait l'Emmaüs de l'Évangile de saint Luc, bourg désigné, dans la plupart des manuscrits, comme étant à soixante stades de Jérusalem et le lieu où Notre-Seigneur rompit le pain dans la maison de Cléophas. En souvenir de ce grand événement, la demeure de ce disciple aurait été plus tard transformée en chapelle, et la salle voûtée dont je viens de parler ne serait autre chose que ce sanctuaire vénéré, témoin jadis de la présence et de ce repas du Christ, le jour même de sa résurrection.

Mais, comme je l'ai dit en parlant d'A'mouas, l'antique Nicopolis, bien que l'édition de la Vulgate et le plus grand nombre des manuscrits de l'Évangile de saint Luc ne portent que soixante stades pour la distance qui séparait Jérusalem de l'Emmaüs où se rendaient les deux disciples; bien que, aussi, cette distance moins grande permette de mieux comprendre leur aller et leur retour dans la même journée, de manière à trouver les apôtres encore assemblés; néanmoins, la tradition primitive, telle qu'elle nous est attestée par Eusèbe, par saint Jérôme lui-même et par les autres écrivains que j'ai cités, recule jusqu'à Nicopolis et identifie avec cette ville, dont l'emplacement à A'mouas est incontestable, l'Emmaüs de l'Évangile. Cette tradition, d'ailleurs, s'appuie à son tour sur plusieurs manuscrits fort anciens, dont l'un, entre autres, paraît remonter jusqu'au commencement du IVe siècle et porte le chiffre de cent soixante stades au lieu de soixante. J'ai montré, en outre, que la distance de Jérusalem à Nicopolis à parcourir deux fois par les deux disciples dans la même journée était loin d'être une chose si difficile à admettre qu'on veut bien le croire, et que, même en revenant à pied à Jérusalem et en quittant Emmaüs Nicopolis vers six heures du soir, ils pouvaient, à cause de l'ardent désir qu'ils devaient avoir d'apporter promptement à leurs frères la grande nouvelle de l'apparition du Christ, être de retour à onze heures dans la Ville sainte et y trouver encore les apôtres réunis au cénacle avec les autres disciples. Cinq heures, en effet, suffisent, à un homme à pied qui hâte un peu le pas, pour se rendre de l'un de ces points à l'autre, l'intervalle qui les sépare étant seulement de cent cinquante-deux stades et non de cent soixante, ce qui équivaut à environ vingt-huit kilomètres. Même en mettant six heures pour accomplir leur retour et en ne rentrant qu'à minuit dans les murs de Jérusalem, rien n'empêche qu'ils soient arrivés avant que les apôtres fussent dispersés; car les circonstances étaient assez graves pour retenir ceux-ci, en un pareil jour, longtemps rassemblés. Que si, pour être plus tôt de retour, les deux disciples ont pris des montures à Emmaüs Nicopolis, ce qu'il

est permis de supposer, l'Évangile ne disant point le contraire, il leur était facile de regagner Jérusalem bien avant onze heures du soir.

Le récit de saint Luc ne présente donc aucune difficulté sérieuse avec le chiffre de cent soixante stades, qui d'ailleurs, en réalité, se réduit à cent cinquante-deux. Reste à savoir, maintenant, si la leçon de cent soixante stades doit être préférée à celle de soixante, car toute la question est là. Pour mon compte, je n'ai pas la prétention de la résoudre définitivement, et, bien que j'incline à adopter la tradition qui place à Nicopolis l'Emmaüs de saint Luc, parce qu'elle me paraît réunir en sa faveur les témoignages les plus anciens et les plus précis; toutefois, je n'ignore pas qu'on peut opposer à saint Jérôme traducteur de l'*Onomasticon* et auteur de l'Épitaphe de sainte Paule saint Jérôme auteur de la Vulgate, version consacrée par l'Église et où le chiffre de soixante stades est marqué; je n'ignore pas non plus que la plupart des manuscrits de saint Luc portent ce même chiffre de soixante stades; et, comme le doute est possible, j'aime mieux m'abstenir de chercher à renverser absolument l'opinion de ceux qui placent à Koubeibeh l'Emmaüs de saint Luc et qui vénèrent, dans la salle que j'ai décrite, l'endroit où Notre-Seigneur aurait, par la fraction du pain, communié lui-même les deux disciples, selon le sentiment de plusieurs écrivains sacrés et, en particulier, de saint Augustin[1].

Koubeibeh, effectivement, par la voie la plus directe, est à deux heures et demie de marche de Jérusalem, ce qui répond assez bien, tout en la dépassant peut-être un peu, à la distance de soixante stades, qu'indique la Vulgate. En outre, une tradition respectable, par son ancienneté y fixe le lieu de la cène entre les deux disciples d'Emmaüs et Notre-Seigneur, et ce lieu est celui-là même que, encore aujourd'hui, les indigènes désignent sous le nom d'*Ed-Deir* (le Couvent).

A quelle époque remonte, d'une manière bien constatée, cette

[1] *Sermo* CXL. *De tempore.*

tradition? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'elle paraît déjà établie dès l'époque des croisades; car, en décrivant la marche vers Jérusalem de la première armée des croisés, Guillaume de Tyr s'exprime ainsi :

Consummato igitur ibi triduo, custodibus ibi aliquot deputatis, qui munitiorem ejusdem civitatis partem ab hostium tuerentur insidiis, summo diluculo ad exsequendum se accingunt propositum. Unde assumptis itineris ducibus, viris prudentibus et locorum peritis, pervenerunt Nicopolim. Est autem Nicopolis civitas Palæstinæ; hanc, dum vicus adhuc esset, sacer Evangeliorum liber appellavit Emaus, beatusque Lucas evangelista hanc dicit ab Hierosolymis distare stadiis sexaginta[1].

«Après avoir passé trois jours en cet endroit [Ramleh], ils y laissent une petite garnison pour défendre contre les attaques de l'ennemi la partie la plus fortifiée de la ville, et, dès le point du jour, ils se préparent à poursuivre leur but. De là, sous la conduite de guides sûrs et expérimentés, ils parvinrent à Nicopolis. C'est une ville de Palestine; lorsqu'elle n'était encore qu'un village, le livre sacré des Évangiles l'a appelée Émaüs, et saint Luc l'évangéliste nous dit qu'elle était distante de Jérusalem de soixante stades.»

Quelques critiques ont supposé, à cause de l'identification que fait Guillaume de Tyr de l'Emmaüs évangélique avec Nicopolis, qu'il la plaçait à A'mouas ou à Lathroun, château voisin d'A'mouas, reste incontestable de l'antique Nicopolis. Mais tout prouve que cette hypothèse doit être rejetée et qu'il faut reculer beaucoup plus vers l'est l'Emmaüs Nicopolis de Guillaume de Tyr. En effet, l'armée latine n'aurait accompli qu'une marche de trois heures au plus, si, partie de Ramleh, elle s'était arrêtée à Lathroun ou à A'mouas. Or il n'est pas vraisemblable que, s'étant mise en mouvement dès l'aube naissante, *summo diluculo*, et cela au mois de juin, c'est-à-dire au moment des plus longs jours de l'année, et sur une route très-facile jusqu'à Lathroun, elle ait fait halte pour camper la nuit en ce dernier point. Une étape si faible aurait nécessité le lendemain une autre étape bien forte pour une armée marchant avec armes et bagages.

[1] Willelm. Tyr. l. VII, c. XXIV.

En second lieu, Guillaume de Tyr, en nous disant que les croisés parvinrent, ce jour-là, à Nicopolis, où ils passèrent la nuit, ajoute que cette Nicopolis, jadis Emmaüs, à l'époque de Notre-Seigneur, était, au témoignage de saint Luc, à soixante stades de Jérusalem, et comme il ne contredit pas cette assertion, nous devons en conclure que l'endroit désigné par lui comme celui où les Latins campèrent, et que, par erreur, il confond avec Nicopolis, n'était de même qu'à soixante stades environ de la Ville sainte. Une pareille indication ne peut donc nullement convenir à A'mouas ni à Lathroun, qu'une distance beaucoup plus considérable sépare de Jérusalem.

En outre, pendant que les croisés étaient campés auprès de cette fausse Nicopolis, ils virent arriver, vers le milieu de la nuit, une députation de chrétiens, qui venaient de Bethléhem et qui les supplièrent de leur envoyer au plus vite du secours, dans la crainte que les musulmans ne détruisissent leur belle basilique de Sainte-Marie et le précieux sanctuaire de la Nativité. Godefroi fit partir aussitôt un détachement de cent chevaliers d'élite, dont il confia le commandement à Tancrède.

Cette petite troupe passa près de Jérusalem, et atteignit Bethléhem au lever de l'aurore. Reçu avec enthousiasme par les habitants de cette dernière ville, Tancrède les rassura par sa présence, vénéra le sanctuaire de la Nativité, puis reprit la route de Jérusalem. De retour sous les murs de la cité de David, il gravit la montagne des Oliviers, pour embrasser de là l'enceinte entière de cette place formidable, qu'il s'agissait d'emporter; puis il songea à rejoindre le camp des croisés. Ceux-ci, de leur côté, s'étaient ébranlés aux premières lueurs du jour, et s'avançaient en masse dans la direction de Jérusalem, en laissant à gauche la ville de Gabaon. Cependant Gaston de Béarn, suivant d'autres, Gaston de Béziers, s'élançant à la tête de trente cavaliers, dépasse les rangs de l'armée et, poussant jusqu'auprès de Jérusalem, surprend un assez grand nombre de bestiaux errant dans la campagne. Déjà il emmenait sa proie, lorsqu'un parti considérable de Sarrasins fond sur lui

des portes mêmes de la Ville sainte et le force à se réfugier avec sa faible escorte sur une colline voisine. Heureusement pour Gaston, Tancrède, revenant de son expédition de Bethléhem, cheminait dans ce moment, avec ses cent cavaliers, le long de la vallée qui s'étend au pied de cette colline. Les deux chefs chrétiens s'empressent alors de réunir leurs forces, et se précipitent à leur tour sur les Sarrasins, qu'ils poursuivent longtemps l'épée dans les reins; après quoi, ils reprennent le convoi d'animaux que Gaston avait été d'abord contraint d'abandonner, puis ils se portent au-devant du gros de l'armée, qui s'avançait toujours à travers monts et vallées, sans savoir qu'elle était si proche du but tant désiré. Le retour des deux chevaliers fut salué par les croisés avec de vives démonstrations de joie, qui redoublèrent encore, lorsqu'on apprit que c'était aux abords mêmes de Jérusalem qu'avait été capturé le butin qui était ramené. Fantassins et cavaliers hâtent le pas, et bientôt, du haut d'une colline, la Ville sainte et la basilique du Saint-Sépulcre apparurent à l'armée chrétienne.

Tous ces détails, que j'emprunte aux historiens des croisades, et notamment à Guillaume de Tyr et à Albert d'Aix[1], indiquent, selon moi, d'une manière assez nette, que ce n'est point à A'mouas ni à Lathroun qu'il faut placer la ville de Nicopolis de ces historiens, ni par conséquent l'endroit qu'ils croyaient être l'Emmaüs évangélique. En effet, si l'armée chrétienne eût campé dans cette localité, on ne pourrait pas comprendre comment, dans la nuit même, Tancrède aurait eu le temps de franchir, en si peu d'heures, le long intervalle qui sépare Lathroun de Bethléhem, en passant près de Jérusalem, et comment ensuite, le lendemain matin, il aurait pu faire halte de nouveau sous les murs de la Ville sainte, gravir la montagne des Oliviers, puis, chemin faisant, délivrer Gaston, qui était enveloppé par l'ennemi, donner la chasse à celui-ci jusqu'aux portes de la place, regagner avec Gaston, après ce succès, le gros de l'armée chrétienne, et enfin, pour la troisième fois dans

[1] Willelm. Tyr. l. VII, c. xxv. — Albert. Aquens. l. V, c. xlv.

la même journée, revoir Jérusalem et camper avec toute l'armée sous les remparts de cette ville. Tous ces divers mouvements ne s'expliquent que si l'on rapproche Nicopolis de Jérusalem. C'est, sans doute, une erreur, puisque Nicopolis occupait l'emplacement du village actuel d'A'mouas; mais cette méprise a été évidemment commise par Guillaume de Tyr et par les autres historiens des croisades. Ce qui me porte à croire que, à leurs yeux, le village actuel d'El-Koubeibeh représentait l'ancienne ville de Nicopolis, ou l'Emmaüs de l'Évangile, c'est ce fait, signalé d'une manière formelle par Foulcher de Chartres, que les croisés, en s'ébranlant le matin de Nicopolis, où ils avaient campé pendant la nuit, laissèrent bientôt à leur gauche Gabaon, bourgade distante de Jérusalem de cinquante stades.

Et subsequens noster exercitus civitati tunc appropinquavit, relicta Gabaon a sinistra parte, quæ ab Jerusalem quinquaginta distat stadiis [1].

Or, quand on quitte El-Koubeibeh pour se diriger vers Jérusalem, on aperçoit bientôt, effectivement, sur une montagne voisine, à sa gauche, le village d'El-Djib, qui est l'antique Gabaon.

Si, au contraire, avec quelques critiques, on place l'Emmaüs Nicopolis des croisés à Kiriet el-A'nab, et avec d'autres à Kolounieh, non-seulement on a alors beaucoup plus ou beaucoup moins que les soixante stades marqués par Quaresmius, d'après l'Évangile de saint Luc, comme séparant cette ville de Jérusalem, mais encore on ne peut plus dire que l'armée chrétienne, en quittant le lieu de sa halte et de son campement, pour s'avancer vers la Ville sainte, laissa bientôt à sa gauche Gabaon. Cette dernière localité, en effet, n'est pas visible pour ceux qui se rendent à Jérusalem par la voie de Kiriet el-A'nab, et qui, dans ce cas, passent trop au sud de Gabaon pour qu'on puisse dire qu'ils la laissent à leur gauche.

Je suis donc disposé à penser que, dès l'époque des croisades, la tradition fixait à El-Koubeibeh l'Emmaüs de saint Luc et, en même

[1] Fulcher. Carnut. c. XVIII, édit. Bongars.

temps, par une erreur incontestable, l'importante ville de Nicopolis. Cette erreur a persisté plusieurs siècles, car je la vois reproduite ensuite par un grand nombre de pèlerins.

Vers 1280, le moine Burchard, du Mont-Sion, s'exprime ainsi :

De Jerusalem IIII leucis contra occidentem est Emmaus, ubi Dominus, ambulans cum duobus discipulis in specie peregrini, agnitus est in fractione panis. Hec hodie Nicopolis dicitur[1].

En réalité, deux heures et demie de marche suffisent, par la voie la plus directe, pour se rendre de Jérusalem à El-Koubeibeh. Ce qui peut expliquer ce chiffre de quatre lieues, c'est que Burchard, à cause de la difficulté des chemins, ou en prenant une voie moins directe, ou en visitant sur sa route d'autres sanctuaires, avait mis quatre heures pour atteindre le sanctuaire d'Emmaüs, localité qu'il confond, comme on le voit, avec Nicopolis, égaré en cela par l'opinion erronée qui régnait alors sur ce point. *Hec hodie Nicopolis dicitur :* « Cette localité [Emmaüs] est appelée aujourd'hui *Nicopolis.* »

A la fin du même siècle, le moine Ricold, du Mont-de-la-Croix, est plus exact lorsqu'il nous apprend que huit milles seulement, c'est-à-dire moins de trois heures de marche, séparent Jérusalem d'Emmaüs.

Inde exeuntes et redeuntes de Iherusalem venimus recto cursu octo miliaria in Emaus. Et conferentes de Christo, ut ipse appropinquans iret nobiscum, per prata et loca pulcherrima appropinquantes castello, venimus ad viam in qua se finxit longius ire, et postea in Emaus, ad locum ubi paraverunt cenam et cognoverunt. Ibi est ecclesia pulchra[2].

Pour être plus précis encore, le moine Ricold aurait dû réduire à sept milles et demi l'intervalle compris entre Jérusalem et Emmaüs [El-Koubeibeh]. Il signale en ce lieu une belle église encore debout : *Ibi est ecclesia pulchra.* Ce sanctuaire était le but d'un pèlerinage qui dura encore fort longtemps.

[1] *Descriptio Terræ Sanctæ*, c. IX, § 3. — [2] *Itinerarium peregrinationis*, c. VI.

Le frère Pantaléon, religieux franciscain portugais, dans son *Voyage de Terre sainte*, écrit en portugais, rend compte en ces termes de la pieuse excursion qu'il fit à Emmaüs en 1550 :

« A un peu plus de deux lieues de Jérusalem, en suivant la route qui va au port de Jaffa, mais en inclinant un peu vers la gauche[1], on trouve le bourg d'Emmaüs, où notre divin Rédempteur alla, le jour de sa résurrection, avec deux de ses disciples..... Ce bourg, du temps du Sauveur, était entouré de murailles. Beaucoup de chrétiens de Jérusalem ont coutume d'aller visiter ce lieu, dans l'octave de Pâques, et nos religieux y vont au commencement, portant avec eux tout ce qui est nécessaire pour dire la messe, qu'ils célèbrent avec toute la solennité que permettent le temps et le lieu. Il existe à peine aujourd'hui quelques souvenirs du bourg d'Emmaüs; seulement on conserve la mémoire de la maison où s'arrêta notre Rédempteur avec les deux disciples, et qui fut ensuite convertie en chapelle; mais cette maison est aujourd'hui détruite, et la chapelle est elle-même à moitié ruinée; c'est là que l'on dit la messe[2]. »

Pietro della Valle, savant orientaliste, né à Rome en 1586, qui, entre autres contrées qu'il parcourut, visita la Palestine en 1616, fait mention d'El-Koubeibeh et de son pèlerinage au sanctuaire d'Emmaüs. Il en parle de la manière suivante, dans la treizième de ses lettres adressées à son ami Mario Schipano, et qui contiennent, en italien, sous une forme familière, le récit de ses longs voyages :

« Nous continuâmes à marcher (en partant de Ramleh) jusqu'au soir assez tard, et nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, près des ruines d'Emmaüs, lieu que je ne reconnus pas alors, parce que, ayant demandé son nom, on me répondit qu'il s'appelait, comme le nomment effectivement les gens du pays, Coubeibé;

[1] Le frère Pantaléon, en partant de Jérusalem pour aller à Jaffa, avait pris évidemment la route de Bethoron; autrement, au lieu d'incliner à gauche pour se rendre à Emmaüs [El-Koubeibeh], il aurait dû incliner à droite.

[2] Pantaléon, *Voyage de Terre sainte*, c. LXXIV.

toutefois j'imaginai qu'il devait avoir été quelque chose de notable. car, bien qu'il soit actuellement ruiné et qu'il n'y reste plus que quelques maisons, vraies cabanes de pasteurs, on y voit pourtant les débris de beaucoup de bâtiments, des pierres magnifiques et des citernes creusées à coups de ciseau dans le roc vif qui forme la montagne sur laquelle est situé le village..... »

Plus bas, dans la même lettre, l'auteur ajoute :

« Le lundi de Pâques, les religieux franciscains allèrent faire, selon la coutume, la fête du jour à Emmaüs; tous les pèlerins les accompagnant, je me joignis à eux, croyant n'y avoir pas encore été. Toutefois le voyage fut bien employé; car, en sortant de la ville et en marchant par une autre route que celle que j'avais déjà faite pour venir à Jérusalem, je vis beaucoup de choses remarquables que je ne connaissais pas encore, savoir : à peu de distance de la ville, la tour où habitait le bon vieillard Siméon, auteur du cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine,* etc.; plus loin, la vallée du Térébinthe, qui est le lieu même où David tua le géant..... Ayant traversé la vallée, nous trouvâmes, de l'autre côté, les restes d'une église qui avait été bâtie sur l'endroit même où le Christ, sous la forme d'un pèlerin, aborda les deux disciples et leur dit : *Qui sunt hi sermones?* etc.; et un peu plus loin, sur le penchant d'une colline, on me montra le lieu où Absalom tua son frère, pour venger l'injure faite à leur commune sœur. Au delà de la fontaine qui y coule, nous rentrâmes dans le chemin que j'avais déjà parcouru, et étant arrivé près d'Emmaüs, en haut de la montagne, je reconnus soudain le lieu et j'appris ainsi que le village de Coubeibé, où j'avais passé la nuit qui précéda mon arrivée à Jérusalem, était l'ancien bourg d'Emmaüs. Là nous descendîmes de cheval, et, sur les ruines d'une ancienne chapelle, que je n'avais pas encore vue, et qui était bâtie précisément sur le lieu où les disciples reconnurent le Christ dans la fraction du pain, les religieux chantèrent, en notre présence, l'évangile du jour, ainsi que des psaumes et des prières. Après quoi, nous remontâmes à cheval, retournant à Jérusalem par une autre route, durant laquelle

nous aperçûmes le lieu où Josué arrêta le soleil par ses prières et où l'on voit encore des vestiges de l'ancienne ville de Gabaon. Nous rencontrâmes plus loin, sur la cime d'une montagne, la tour du prophète Samuel, où je crois qu'il fut enseveli. »

Vers la même époque, Quaresmius nous donne également quelques détails sur cette localité, que, à l'exemple de beaucoup d'autres pèlerins, il confond à tort avec l'ancienne ville de Nicopolis.

Tempore christianorum, quando occuparunt Terram Sanctam, sub Godefrido, habuit [Emmaus] episcopum, qui erat sub metropolitano Cæsariensi[1]. At nostro hoc calamitoso tempore, non civitatis, non castri formam retinet, solo æquata. Ejus multi quadrati et elaborati lapides Jerosolymam delati fuere, quando, circa annum Domini 1517, sub Selimo, Turcarum imperatore[2], muris cincta et restaurata fuit Sancta Civitas, ut ab harum partium incolis qui ea tempestate vixerunt, et quorum aliqui adhuc vivunt, traditum est. In præsentia solum fundamenta et ruinæ apparent, quæ non obscure illius pristinam fortitudinem et dignitatem ostendunt, et non in ejusdem duntaxat situ, sed etiam circa ipsam. Quod magis integrum cernitur, est domus in qua Christus cum duobus discipulis hospitio exceptus fuit : quæ olim in pulchram versa ecclesiam, nunc fere tota collapsa visitatur[3].

Peu de temps après Quaresmius, le père Eugène Roger, religieux franciscain français, qui séjourna cinq ans en Palestine et qui a composé un ouvrage intitulé : *La Terre sainte ou Description topographique très-particulière des Saints Lieux*, n'oublie pas non plus, dans le XVIIe chapitre de son livre, de nous parler d'Emmaüs, de son sanctuaire et du pèlerinage que l'on continuait à y accomplir le lundi de Pâques.

Dans le courant du même siècle, Jean Doubdan, prêtre et chanoine de Saint-Denis, qui s'embarqua pour la Palestine en 1651 et qui publia, à son retour, la relation de son pèlerinage sous le titre de : *Voyage de la Terre sainte*, consacre presque entièrement à l'histoire et à la description d'Emmaüs le chapitre XIV de son ouvrage.

[1] Willelm. Tyr. l. XIV, c. XII.

[2] Ceci est un anachronisme; les murs de Jérusalem ne furent relevés que sous le successeur de Sélim, c'est-à-dire sous le sultan Soliman, l'an de Jésus-Christ 1542.

[3] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, tome II, p. 720.

Je pourrais citer pareillement, à peu près à la même époque, le célèbre voyageur français Jean Thévenot[1] et le père Mariano Morone[2], Milanais, custode de Terre sainte en 1652 et 1655, qui l'un et l'autre n'oublient pas de parler du pèlerinage d'Emmaüs.

Quelques années plus tard, le père Nau, jésuite[3], et beaucoup d'autres pèlerins de diverses nations, soit de la fin du XVIIe siècle, soit de la première moitié du XVIIIe siècle, mentionnent également ce même pèlerinage à Emmaüs, c'est-à-dire à El-Koubeibeh.

Mais, vers 1760, cette pieuse excursion, accomplie chaque année, depuis plusieurs siècles, par les pères franciscains de Jérusalem, et, à leur suite, par les pèlerins chrétiens alors de passage dans la Ville sainte, cessa d'avoir lieu, à cause des dangers qu'elle offrait et des divisions intestines qui déchiraient le pays. Peu à peu même on finit par ne plus savoir au juste où était le bourg d'Emmaüs, auparavant si religieusement visité, et c'est seulement quatre-vingt-douze ans après, au commencement de l'année 1852, que plusieurs moines franciscains, et, entre autres, le père Emmanuel Forner, alors curé du couvent de Saint-Jean de la Montagne, s'étant mis à la recherche du sanctuaire d'Emmaüs, le retrouvèrent à El-Koubeibeh, tel qu'il était décrit par de nombreux pèlerins dans les siècles précédents.

Depuis lors, l'ancien pèlerinage en cet endroit fut rétabli par le couvent de Terre sainte, avec le seul changement du jour, le jeudi de Pâques étant substitué au lundi de la même semaine.

En 1861, une sainte et noble femme, qui, par ses vertus et par ses aumônes, marche sur les pas des Paule et des Eustochie, et qui, à leur exemple, semble avoir adopté la Palestine pour sa seconde patrie, Mlle de Nicolaï, en un mot, conçut la généreuse pensée d'arracher ce sanctuaire délabré et tombant en ruines aux mains des musulmans, de le restaurer complétement et de fonder à côté, pour le desservir, un petit couvent qui serait habité par deux ou trois pères franciscains et où les pèlerins pourraient trouver éga-

[1] *Relation d'un voyage fait au Levant.*

[2] *La Terra Santa nuovamente illustrata.*

[3] Nau, *Voyage nouveau de la Terre sainte.*

lement un asile. Le 24 mai de la même année, elle fit donc, après de longues négociations et au prix d'une somme assez importante, l'acquisition de la grande salle voûtée dont j'ai parlé et de toutes les autres ruines qui sont comprises dans l'enceinte que les indigènes d'El-Koubeibeh désignent sous le nom d'*Ed-Deir*. Les ouvriers furent ensuite mis à l'œuvre, et, au moment où j'écris ces lignes, tout est sans doute terminé.

En résumé, après tous les témoignages que j'ai cités pour et contre, quelle que soit l'opinion que l'on se forme sur l'authenticité plus ou moins grande de la tradition qui fixe à El-Koubeibeh l'Emmaüs évangélique, il n'en est pas moins certain que la salle voûtée que l'on vient d'y transformer en chapelle a été, pendant fort longtemps, vénérée comme un sanctuaire, et que, chaque année, le lundi de Pâques, les pères franciscains de Jérusalem avaient l'habitude d'y venir célébrer les saints mystères. Mlle de Nicolaï aura donc toujours le mérite d'avoir relevé un sanctuaire de plus en Palestine, quand bien même ce ne serait pas indubitablement celui d'Emmaüs et qu'il faudrait plutôt chercher celui-ci au milieu des ruines d'A'mouas et dans les restes de la belle basilique byzantine que j'ai mentionnée en décrivant ce village, qui s'élève, d'une manière certaine, sur l'emplacement de l'antique Emmaüs Nicopolis.

CHAPITRE SEIZIÈME.

BIDDOU OU BEIT-DOU. — BEIT-SOURIK. — NEBY-SAMOUÏL, JADIS RAMATHAÏM-SOPHIM.

BIDDOU.

A trois heures de l'après-midi, le même jour, je me remets en marche par un sentier montueux, dans la direction de l'est-nord-est.

A trois heures quinze minutes, j'atteins *Biddou*, بيدّو; d'autres prononcent *Beit-Dou*, بيت دو, ce qui me semble plus conforme à la véritable orthographe de ce nom. Le village ainsi appelé compte cent cinquante habitants environ; il est situé sur un plateau très-élevé. Quelques maisons m'y paraissent fort anciennes.

BEIT-SOURIK.

Au sud de Biddou ou Beit-Dou, sur une montagne voisine, j'aperçois le village de *Beit-Sourik*, بيت سوريق. L'ayant visité quelques mois plus tard, j'y remarquai un beau pan de mur antique, dont plusieurs assises, encore debout, sont formées de grosses pierres de taille relevées en bossage.

Je descends bientôt des hauteurs de Biddou par une pente assez roide.

A trois heures trente-cinq minutes, une fertile vallée s'ouvre et se développe devant moi; elle est couverte de moissons d'orge et de blé.

A trois heures cinquante minutes, je rencontre, au milieu de cette vallée, une citerne antique, creusée dans le roc.

NEBY-SAMOUÏL.

A trois heures cinquante-cinq minutes, le terrain commence à

se relever vers l'est, et, quarante pas plus loin, je gravis les premières pentes du mont *Neby-Samouïl*, نبى سمويل.

A quatre heures quinze minutes, je parviens au sommet de cette montagne. De nature calcaire, elle s'élève, comme par gradins successifs, à la hauteur de huit cent vingt mètres au-dessus de la Méditerranée, et, suivant d'autres calculs, à neuf cents mètres, chiffre qui est probablement exagéré. Dans tous les cas, c'est sans contredit l'un des points culminants de la Palestine et qui de loin attirent invinciblement le regard. Aussi, du petit plateau qui le couronne, jouit-on de l'un des horizons les plus étendus et les plus variés qu'il puisse être donné au voyageur de contempler en Palestine. J'en dirai tout à l'heure quelques mots.

Ce plateau mesure deux cent cinquante mètres de long sur cent de large. Un faible hameau, qui, comme la montagne, porte le nom de Neby-Samouïl (Prophète-Samuel) le couvre en partie et se borne à quelques misérables habitations, où demeurent une vingtaine de musulmans. Plusieurs maisons néanmoins méritent de fixer notre attention et, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet article, elles me paraissent offrir un très-grand intérêt historique.

L'une se compose d'une salle creusée tout entière dans le roc : celle-ci mesure vingt pas de long sur neuf de large et, jusqu'à la hauteur de deux mètres cinquante centimètres, elle est taillée dans le rocher; puis elle est surmontée d'une voûte cintrée, en petites pierres d'époque plus récente, bien qu'elle remonte elle-même au delà du moyen âge. La porte est plus moderne : jadis pratiquée dans le roc et de forme soit rectangulaire, soit cintrée, elle a été ensuite remplacée par une autre, dont l'arc ogival accuse un travail exécuté par les musulmans ou par les croisés. Intérieurement, dans le mur du fond ou oriental, on remarque une petite niche cintrée, que les Arabes de l'endroit appellent *Mihrab en-Nasara* (le Mihrab des Chrétiens), c'est-à-dire le point vers lequel les chrétiens de la primitive Église avaient toujours l'habitude de se tourner dans les prières qu'ils adressaient à Dieu.

On sait que, si l'Église latine depuis n'a pas cru devoir se conformer strictement à cette loi, l'Église grecque y est restée constamment fidèle, et que, dans tous les sanctuaires appartenant à ce rite, l'autel principal regarde toujours l'orient. Le mihrab des musulmans, au contraire, marque aux sectateurs du Koran la direction de la Mecque, leur ville sainte par excellence, et, par conséquent, il varie selon la position géographique des pays qu'ils habitent par rapport à cette cité, berceau sacré de leur religion. Cette niche pourrait faire croire, à cause du nom sous lequel les indigènes de Neby-Samouïl la désignent encore actuellement, que la salle qui nous occupe, et qui remonte très-vraisemblablement à une haute antiquité, a été, à l'époque chrétienne, transformée en chapelle. Dans la partie occidentale de cette même chambre, le sol a été exhaussé et forme une sorte de petit étage supérieur, qui, pour les musulmans, est le *divan*. Quant au nom qu'elle porte, le cheikh, que j'interrogeai à ce sujet, me répondit : « Nous l'appelons *Beit Abou el-A'oud*, » بيت ابو العود (chambre du Père du Cheval). Est-ce parce que, pendant l'été, elle sert d'écurie? Car, pendant l'hiver, les habitants laissent à dessein pénétrer les eaux pluviales dans la partie orientale de cette chambre, dont le niveau est un peu au-dessous du sol environnant, et elle devient alors une sorte de citerne, dont ils utilisent l'eau pour abreuver leurs bestiaux. Aussi je me suis depuis demandé si je n'avais pas mal entendu la réponse du cheikh, et s'il ne m'avait pas dit réellement : *Beit Abou el-Haoudh*, بيت ابو الحوض (maison du Père de l'Auge, de l'Abreuvoir).

A côté de cette chambre, vers l'est, il en existe une seconde, également creusée dans le roc, mais de dimensions moindres. Vers l'ouest, au contraire, on pénètre par une porte rectangulaire dans une troisième enceinte plus étendue, pratiquée dans la même masse rocheuse et dont la partie antérieure est divisée en plusieurs compartiments distincts, tous taillés entièrement dans le roc. C'est dans la cour où cette porte donne accès que le cheikh a bâti sa maison.

A quelque distance de là, on observe que le rocher de la plate-

forme de la montagne a été taillé de manière à constituer une sorte de soubassement continu et assez considérable, destiné à recevoir les assises d'une construction importante, aujourd'hui détruite. Une masse de décombres accumulés s'élève en un tertre factice au-dessus de ce soubassement. Une petite porte, pratiquée dans le roc et à présent obstruée, est encore visible.

Les autres maisons particulières offrent un aspect des plus délabrés; mais elles ont cela d'intéressant, qu'on y observe un certain nombre de matériaux antiques, encastrés pêle-mêle dans des bâtisses modernes et très-grossières.

Le village est alimenté d'eau par deux sources. L'une est recueillie dans une vaste et profonde citerne, creusée dans le roc; elle se trouve au milieu d'un champ, actuellement cultivé, et qui jadis paraît avoir été occupé par des constructions. Voisine de la mosquée dont je vais parler et un peu au-dessous de la plate-forme où cet édifice s'élève, elle s'appelle *Bir es-Saïa*, بير السيا.

L'autre, située plus bas, est renfermée dans une grotte rectangulaire, où l'on descend par plusieurs degrés; elle est connue sous le nom d'*A'ïn en-Neby Samouïl*, عين النبي سمويل (source du Prophète-Samuel). D'autres citernes sont maintenant comblées.

Je signalerai pareillement deux aires antiques pratiquées, au nord-est du village, sur une surface rocheuse et aplanie, et où les habitants battent encore aujourd'hui leurs grains.

Sur la partie la plus élevée de la montagne, règne une plate-forme qui porte la mosquée célèbre appelée *Djama' en-Neby Samouïl*, جامع النبي سمويل. C'est une ancienne église chrétienne, longue de trente pas sur dix-neuf de large. Elle est en forme de croix latine. Le maître-autel était tourné vers le sud, comme le mihrab actuel des musulmans. Trois fenêtres éclairent le chœur, et trois autres, le transept oriental. Au transept occidental, on remarque, dans une chapelle obscure, fermée par une grille, un sarcophage de bois, recouvert d'un tapis, et qui, d'après les uns, contiendrait encore les restes de Samuel; suivant d'autres, ce sarcophage ne serait qu'une copie du véritable, qui serait placé dans une crypte, au-des-

sous de cette chapelle, et posséderait seul la dépouille du grand prophète.

Au nord de la mosquée, un escalier intérieur permet de monter sur les terrasses qui la couronnent et de là au sommet d'un petit minaret, du haut duquel la vue est incomparable. On a sous les yeux une sorte de magnifique plan en relief, mais vivant et animé, d'un tiers environ de la Palestine. A l'ouest, la Méditerranée; à l'est, au delà du Jourdain et de la mer Morte, les montagnes de l'ancien pays d'Ammon et de Moab; au nord, les principales chaînes des monts d'Éphraïm; au sud, celles des monts de Juda : tel est le vaste cadre du tableau qui se déroule devant le regard, et dans ce cadre que de points jadis habités ou qui le sont encore! Ce ne sont plus guère, à la vérité, que des ombres de ce qu'ils étaient autrefois et de simples souvenirs, mais ces souvenirs sont impérissables. Pour ne mentionner ici qu'une seule ville, Jérusalem, vers le sud-est, apparaît distinctement avec ses dômes et ses minarets, ses tours et ses remparts crénelés.

Les pèlerins, qui auparavant se rendaient de Jaffa à Jérusalem par la route qui passe au pied de Neby-Samouïl, gravissaient d'ordinaire cette montagne pour apercevoir, plus tôt et de plus loin, le but principal de leur pèlerinage. A la vue de ce but, si ardemment appelé de leurs vœux et pour lequel ils avaient bravé souvent tant de périls, ils versaient des larmes de joie et se livraient à tous les transports d'une pieuse allégresse : de là le nom de *mons Gaudii* ou *Mont-Joie* donné par eux à cette montagne.

..... Tumba Samuel prophetæ : qui mons vocatur Exultationis vel Lætitiæ (ab aliis Gaudii), eo quod peregrinis ab illa parte intrantibus reddit primum Sanctæ Civitatis aspectum[1].

Actuellement cette route est abandonnée par la plupart des pèlerins, et le Djebel Neby-Samouïl n'a plus le privilége de découvrir pour la première fois à leurs yeux la coupole du Saint-Sépulcre et les murs de la cité de David, ni, par conséquent, de provoquer dans

[1] Jean de Mandeville, *Itinerarium a terra Angliæ in partes Hierosolymitanas*, p. 175.

leurs âmes cette vive effusion de joie qui se traduisait, dans le langage de leurs devanciers, par la manière dont ils désignaient ce mont, remis depuis en possession exclusive du nom du prophète dont il continue à garder la tombe.

Le même escalier qui conduit aux terrasses de la mosquée et au minaret qui les domine mène aussi à plusieurs salles, aujourd'hui tombant en ruine, qui faisaient partie d'une abbaye attenant à cet édifice et, comme lui, ouvrage de l'époque des croisades. Outre ces salles, des voûtes écroulées, des souterrains et des monceaux de décombres attestent l'ancienne importance de cette abbaye. Elle avait été construite, dans les assises inférieures principalement, avec des pierres de taille d'un assez bel appareil. Cette fondation eut lieu dans le courant du XIIe siècle; elle est due à des moines prémontrés, grâce aux libéralités de Baudoin III, qui avait concédé aux religieux de l'ordre de Cîteaux la montagne Saint-Samuel avec mille pièces d'or, à la condition d'y bâtir un monastère. Ceux-ci, comme le prouve une lettre de saint Bernard, cédèrent cette somme et cet emplacement, ainsi que l'obligation qui en résultait, à leurs frères de Prémontré, lesquels se mirent bientôt à l'œuvre, à l'instigation du grand abbé de Clairvaux.

Apud Hierosolymam rex Balduinus, dum viveret, locum Sancti Samuelis donavit nobis et mille aureos simul, de quibus ædificaretur. Vos dono nostro locum habetis et aureos habuistis[1].

L'église paraît avoir été achevée en 1157; car il est fait mention à cette époque, dans le cartulaire du Saint-Sépulcre[2], de l'église du Mont-Joie, *ecclesia Montis Gaudii*.

Cette église et ce monastère avaient succédé très-probablement à un couvent et à un sanctuaire antérieurs, qui contenaient, sinon le corps, du moins le tombeau de Samuel.

En effet, nous apprenons, par un passage de Procope, que

[1] Sancti Bernardi *Epistola* CCLII, *ad Præmonstratos*.

[2] *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, p. 239.

Justinien fit creuser un puits et éleva un mur au monastère de Saint-Samuel.

Φρέατά τε ἡ δεξαμενὰς ᾠκοδομήσατο οὕτως· εἰς τὸ τοῦ Ἁγίου Σαμουὴλ φρέαρ καὶ τεῖχος[1].

Le monastère primitif, que Justinien environna d'un mur, était, sans doute, renversé à l'époque des croisades, et ses matériaux durent être utilisés dans les constructions nouvelles.

Dans le livre de Jean d'Ibelin, on lit, au chapitre CCLXI[2] :

L'abbé de Saint-Samuel, qui est de la Monjoie, porte crosse et non mitre ne anel.

A la même époque, c'est-à-dire vers le milieu du XIIe siècle, Arnaud, prieur du Saint-Sépulcre à Jérusalem, acquit un enclos planté de vignes, près de l'église, sur la hauteur du Mont-Joie[3].

En 1187, peu de temps avant la prise de Jérusalem par Saladin, des bandes de l'armée sarrasine saccagèrent le monastère de Saint-Samuel, dont les moines s'étaient réfugiés à Saint-Jean-d'Acre, et l'église fut convertie en mosquée.

Lorsque, en 1192, les troupes de Richard Cœur-de-Lion s'avancèrent vers Jérusalem, avec l'intention de l'attaquer, projet qui fut ensuite abandonné, ce prince aperçut un jour de la cime du Mont-Joie les remparts de la Ville sainte.

A cette vue, dit Vinisauf, l'historien de sa vie, il se mit à fondre en larmes, et, se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler une cité que ses armes étaient impuissantes à délivrer.

Depuis Saladin, l'église Saint-Samuel ne fut jamais rendue au culte chrétien; mais les musulmans de la localité y laissent pénétrer sans difficulté, moyennant une légère gratification, les chrétiens et les juifs qui viennent vénérer, dans cette mosquée, la mémoire du grand prophète dont elle conserve encore le nom. Le souvenir de cet homme extraordinaire est, en effet, cher aux

[1] Procope, *De Ædificiis Justiniani*, l. V, c. IX. — [2] M. le comte Beugnot, *Assises de Jérusalem*. — [3] *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, p. 239.

musulmans eux-mêmes, qui ne s'approchent qu'avec un profond respect de la chapelle où ils montrent son sarcophage. A les en croire même, son corps, comme je l'ai dit précédemment, reposerait en cet endroit, ou, plus exactement, dans la crypte située au-dessous de cette chapelle; mais nous savons par saint Jérôme que, l'an 406 de notre ère, ses ossements furent transportés en Thrace.

Augustus Arcadius, qui ossa beati Samuelis, longo post tempore, de Judæa transtulit in Thraciam.....

Et tanta lætitia, quasi præsentem viventemque cernerent, susceperunt, ut de Palæstina usque Chalcedonem jungerentur populorum examina et in Christi laudes una voce resonarent[1].

L'historien ecclésiastique Nicéphore Calliste[2] nous apprend, de son côté, que la précieuse dépouille de ce même prophète fut de Chalcédoine envoyée à Constantinople et déposée dans une église auprès du palais de l'Hebdomon.

Ces deux témoignages très-précis doivent donc nous faire rejeter complétement l'assertion de Benjamin de Tudèle, pèlerin juif qui voyagea en Palestine dans le courant du XIIe siècle et, au dire duquel, les croisés, une fois devenus maîtres de Ramleh, regardée par lui comme l'ancienne Ramatha, auraient transporté de cette ville, où il était enseveli dans une synagogue, le corps de cet auguste personnage à Saint-Samuel de Silo, localité qui, à cette époque, passait à tort pour l'antique Siloh, et que là il fut placé dans une grande église, où l'on voyait encore son tombeau de son temps.

Inde leucis tribus Sanctus Samuel de Silo est, oppidum videlicet olim Siloh dictum, a Jerusalem duabus parasangis distans, ubi magnum templum est, in eoque sepulcrum Samuelis prophetæ, a christianis a Ramatha, quæ eadem Rama est, huc translatum post exactos inde Ismaelitas oppidumque captum, ubi antea Samuelis corpus in Judæorum synagoga sepultum custodiebatur; est autem nunc, ut dixi, in Silo eximium et magnum templum, cui nomen est ab ipsis impositum Sancti Samuelis de Silo, et ad hunc usque diem manet[3].

[1] Hieronymi liber *Contra Vigilantium*, t. II, p. 343, édit. Migne.

[2] *Hist. ecclésiastique*, l. XIV, c. x.

[3] Benjamini Tudel. *Itinerarium*, p. 48.

Avant d'aborder l'histoire de cette localité et les diverses questions qu'elle soulève, achevons de décrire brièvement les autres ruines qu'on y remarque.

Sur les pentes du mont Neby-Samouïl s'étendent, principalement vers l'ouest, des jardins plantés de vignes, de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, et, au milieu de ces jardins, à huit minutes de distance du plateau supérieur, on observe des restes de constructions antiques qu'on m'a désignés sous le nom de *Khirbet el-Khrous*, خربة الخروس. Ces constructions, aujourd'hui très-confuses, parce que les matériaux avec lesquels elles avaient été bâties ont servi, pour la plupart, à former les petits murs de séparation qui délimitent chacun de ces enclos, paraissent être les vestiges d'une sorte de ville basse, la ville haute occupant le sommet de la montagne. Dans l'un de ces jardins, on m'a montré une caverne creusée dans le roc et appelée *Merharet Oumm el-A'mdan*, مغارة امّ العمدان (caverne Mère des Colonnes); elle doit ce nom à deux piliers carrés ménagés dans l'épaisseur de la masse rocheuse et qui soutiennent les voûtes de la grotte.

Cherchons maintenant dans la Bible les renseignements qu'elle nous fournit sur la ville qu'a remplacée le village actuel de Neby-Samouïl.

Dans le livre I des Rois, nous lisons qu'il y avait un homme de la ville de Ramathaïm-Sophim, de la montagne d'Éphraïm, qui s'appelait Elcana et était fils de Jéroham, fils d'Éliu, fils de Thohu, fils de Suph, d'Éphraïm.

Fuit vir unus de Ramathaim Sophim, de monte Ephraim, et nomen ejus Elcana, filius Jeroham, filii Eliu, filii Thohu, filii Suph, Ephrathæus[1].

Or cet homme avait deux femmes, l'une appelée Anne et l'autre Phénenna. Phénenna avait des enfants, et Anne était stérile. Elcana montait de sa ville à Silo où se trouvait alors l'arche, aux jours solennels, pour y adorer le Seigneur et offrir des sacrifices.

[1] *Rois*, l. I, c. I, v. 1.

Remarquons en passant l'expression de *ascendebat* (il montait), employée ici dans la Bible :

Et ascendebat vir ille de civitate sua statutis diebus, ut adoraret et sacrificaret Domino exercituum in Silo[1].

Cette expression nous montre que la ville de Ramathaïm-Sophim n'était point sur le sommet d'une montagne, puisqu'il fallait monter pour aller de là à Silo.

La Bible ensuite nous apprend qu'Anne, après une longue stérilité, promit de consacrer à Dieu l'enfant qui naîtrait d'elle et que, sa prière ayant été exaucée, elle revint de Silo à Ramatha, où elle conçut et mit au monde Samuel.

Et surrexerunt mane, et adoraverunt coram Domino; reversique sunt et venerunt in domum suam Ramatha[2].

Il n'entre pas dans mon sujet de raconter l'histoire de Samuel, et je me contente de faire observer que la patrie des parents de ce grand homme, qui est le lieu où il naquit lui-même, est appelée : dans la Vulgate, soit *Ramathaim Sophim*, soit *Ramatha;* dans le texte hébreu avec l'article, הָרָמָתַיִם צוֹפִים, *Ha-Ramathaïm-Tsophim* ou הָרָמָתָה *Ha-Ramathah*, et, dans la version des Septante, Ἀρμαθαὶμ Σιφά ou Ἀρμαθαίμ, sans l'épithète Σιφά. Le mot *Ramathaïm* ou, avec l'article, *Ha-Ramathaïm*, d'où la dénomination grecque de Ἀρμαθαίμ, est interprétée généralement comme signifiant *les deux hauteurs*, et, conformément à cette interprétation, il faudrait chercher, pour le site de la ville ainsi désignée, une montagne à deux sommets.

Or, soit que, avec Gesenius[3], on la place au Djebel Foureidis, à quatre milles sud-est de Bethléhem; soit que, avec le docteur Robinson[4], on l'identifie avec Souba, à six milles ouest de Jérusalem, et que l'on voie même dans ce nom une altération de celui de Sophim ou Tsophim; soit que, avec Wolcott[5] et Van de Velde[6], on opine pour Rameh ou Ramet el-Khalil, ruines situées à deux milles

[1] *Rois*, l. I, c. I, v. 3.
[2] *Ibid.* v. 19.
[3] *Thesaurus*, p. 1276 A.
[4] *Biblical Researches*, t. II, p. 8.
[5] *Bibliotheca sacra*, 1843, p. 44.
[6] *Syria and Palestine*, t. II, p. 50.

et demi au nord d'Hébron; soit que, avec le docteur Bonar[1], on adopte pour cette position celle d'Er-Ram, fixée par lui à peu de distance au nord de Bethléhem, à l'est du tombeau de Rachel; soit que, avec Ewald[2], on préfère Ram-Allah, un peu à l'ouest d'El-Bireh, en se fondant sur le mot affixe *Allah* (Dieu), ajouté au nom proprement dit *Ram*, et qui semble indiquer l'ancienne sainteté de ce lieu; soit que, enfin, selon l'opinion la plus généralement répandue et qui me paraît de beaucoup la plus vraisemblable, parce qu'elle s'appuie sur une tradition non interrompue depuis le VIe siècle au moins et qu'ensuite elle rend mieux compte des divers passages de la Bible où il est question de la patrie de Samuel, on reconnaisse, dans la montagne qui porte encore le nom de ce prophète, l'endroit où il naquit et où il fut enterré, il est impossible, dans aucune de ces suppositions, d'expliquer topographiquement et par la conformation des lieux, le sens que l'on donne au mot *Ramathaïm*, c'est-à-dire *les deux hauteurs*. Pourquoi ne pas l'expliquer tout simplement par *les deux Ramathah* ou *les deux Ramah?* En effet Ramathaïm se composait de deux quartiers : la ville basse, située, suivant moi, sur les pentes sud-ouest du Djebel en-Neby Samouïl, et la ville haute, où, à l'époque de Samuel, habitaient les prophètes soumis à sa direction, dans des demeures appelées *Naioth*, ainsi que nous le verrons plus bas, où il avait lui-même une seconde maison, où il avait élevé un autel au Seigneur et où, après sa mort, il fut enseveli. De cette manière tout se comprend et tout s'accorde.

Le révérend père Bourquenoud s'en tient au sens littéral : *les deux hauteurs;* voici comment il l'explique :

«Je trouve, dit-il, à Naby-Samouïl, une hauteur qui méritait, par excellence, le nom de *Ramah* (hauteur); mais, vers le sud se lève une autre pointe nommée *El-Surg*[3], qui porte encore, à son sommet, au milieu d'un amas de ruines, les débris d'une église

[1] *Land of Promise*, p. 178 et 554.

[2] *Geschichte des Volkes Israël*, t. II, p. 550.

[3] Le père Bourquenoud se trompe; le nom véritable de cette pointe est *El-Bordj*.

chrétienne : je me trouve donc avoir deux hauteurs, et j'obtiens *Ramathaïm* (les deux hauteurs). Ces deux points dominent la plaine de Saron, tous les monts et les plateaux de Juda et d'Éphraïm, et les monts de Galaad et de Moab bornent seuls l'horizon du côté de l'orient. Les vues que présentent ces deux sommets se complètent et en forment un poste d'observation unique. J'ai donc *les deux hauteurs des vedettes*, Ramathaïm-Sophim, *duo cacumina speculatorum*[1]. »

C'est ainsi, en effet, que le père Bourquenoud traduit le mot hébreu צוֹפִים, et il bâtit là-dessus une thèse qu'il développe ingénieusement, faisant de Maspha de Benjamin, ville qu'il place précisément entre ces deux hauteurs, le centre du système télégraphique des Israélites.

Contrairement à cette interprétation du mot Sophim ou Tsophim, d'autres critiques pensent qu'il faut le rendre par *Suphites*, « descendants de Suph. » Nous avons vu effectivement, plus haut, que l'un des ancêtres d'Elcana, père de Samuel, portait le nom de Suph, en hébreu צוּף, *Tsouph*.

Au livre I des Rois, lorsque Saül, à la recherche des ânesses de son père, approche de la ville où résidait Samuel, il est dit qu'il entrait dans la terre de Suph.

Cum autem venissent in terram Suph, dixit Saul ad puerum qui erat cum eo[2].....

Dans le texte hébreu, nous lisons : הֵמָּה בָּאוּ בְאֶרֶץ צוּף, *hemma bâou be-érets Tsouph* : « Ils arrivèrent à la terre de Tsouph. »

Chez les Septante, cette terre est appelée Σίφ.

Αὐτῶν δὲ ἐλθόντων εἰς τὴν Σίφ.....

de même que la ville de Ramathaïm-Sophim est désignée sous le nom de Ἀρμαθαὶμ Σιφά.

Il est difficile de n'être pas frappé du rapport étroit qui existe

[1] *Études religieuses, historiques et littéraires par des pères de la compagnie de Jésus*, avril 1864, n° XVI, p. 35. Article intitulé : *Maspha de Benjamin*, par le père Bourquenoud.

[2] *Rois*, l. I, c. IX, v. 5.

entre les deux mots *Tsouph* et *Tsophim* en hébreu, *Suph* et *Sophim* en latin, *Siph* et *Sipha* en grec.

Dans le Targum de Jonathan, Ramathaïm-Sophim est rendue par *Ramatha des disciples des prophètes;* mais, ainsi qu'il est remarqué dans le Dictionnaire de la Bible édité par William Smith[1], c'est là une interprétation évidemment faite après coup. Comme la Bible nous apprend qu'à Naioth de Ramah il y avait une école de prophètes, Jonathan, associant ce fait avec le sens qu'il donne au mot hébreu *Tsophim*, c'est-à-dire celui de *vedettes, voyants, prophètes*, traduit *Ramathaïm-Sophim* ou *Tsophim* de la manière que j'ai indiquée tout à l'heure. Pour moi, je le répète, j'aime mieux le rendre par: *les deux Ramatha des descendants de Suph* (*Tsouph* en hébreu).

Quant à la ville de ce nom, je la place partie sur les pentes du Djebel en-Neby Samouïl et partie sur le plateau supérieur de la montagne.

Toutefois, une grave objection se présente ici contre l'identification que, depuis longtemps, la tradition a faite, et que j'adopte complétement, de Ramathaïm-Sophim avec la montagne Neby-Samouïl, c'est celle qui résulte du passage suivant de l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Ἀρμαθὲμ Σειφὰ, πολὶς Ἑλκανὰ καὶ Σαμουηλ· κεῖται δὲ αὕτη πλησίον Διοσπόλεως, ὅθεν ἦν Ἰωσὴφ ὁ ἐν Εὐαγγελίοις ἀπὸ Ἀριμαθίας.

Saint Jérôme reproduit ainsi ce passage :

Armathem Sophim, civitas Helcanæ et Samuelis, in regione Thamnitica juxta Diospolim; unde fuit Joseph qui in Evangeliis de Arimathia scribitur.

Ailleurs, dans le même ouvrage, au mot Ῥουμά nous lisons :

Ῥουμὰ, ἡ καὶ Ἀρία (ou plutôt Ἀριμά)· ἔνθα ἐκάθισεν Ἀβιμέλεχ ἐν Κριταῖς· νῦν αὕτη Ῥεμφὶς λέγεται, καὶ ἐστὶν ἐν ὁρίοις Διοσπόλεως, ἥτις ἐστὶν Ἀριμαθαία.

Ici encore, saint Jérôme traduit fidèlement Eusèbe sans le

[1] *Dictionary of the Bible,* edited by William Smith, t. II, p. 1001.

corriger. Pour ces deux écrivains donc, les villes d'*Armathem-Sipha* ou *Armathem-Sophim*, de *Rouma*, d'*Aria* ou *Arima*, de *Remphis* et d'*Arimathia* ou *Arimathæa* sont une seule et même ville, qu'ils placent près de Diospolis ou Lydda, c'est-à-dire très-probablement à l'endroit appelé aujourd'hui *Ramleh*, et, par conséquent, très-loin de Neby-Samouïl. Mais, malgré l'autorité d'un tel témoignage, il n'en est pas moins facile de démontrer qu'il est en complète contradiction avec les Livres saints, et qu'il y a ici plusieurs distinctions très-nettes et très-formelles à établir.

D'abord Rouma, appelée également par Eusèbe *Aria* ou *Arima*, et où, dit-il, s'arrêta Abimélech, comme il est écrit dans le livre des Juges, ne peut, en aucune façon, être cherchée près de Lydda; car elle était très-rapprochée de Sichem, ainsi que le prouve le passage de la Bible auquel Eusèbe et, après lui, saint Jérôme font allusion :

41. Et Abimelech sedit in Ruma : Zebul autem, Gaal et socios ejus expulit de urbe [Sichem], nec in ea passus est commorari.

42. Sequenti ergo die egressus est populus in campum. Quod cum nuntiatum esset Abimelech,

43. Tulit exercitum suum, et divisit in tres turmas, tendens insidias in agris. Videnque quod egrederetur populus de civitate, surrexit et irruit in eos,

44. Cum cuneo suo, oppugnans et obsidens civitatem[1].

De ces versets il ressort clairement que Rouma était dans les environs de Sichem, puisque Abimélech sortit de la première de ces deux villes pour aller attaquer, presque immédiatement, la seconde. Il est donc impossible de la placer près de Lydda, que sépare de Sichem un intervalle de deux grandes journées de marche pour le moins.

Quant à Arimathie, j'ai déjà dit, en parlant de Ramleh, que j'inclinais, avec la tradition, et d'accord en cela avec Eusèbe et saint Jérôme, à la reconnaître dans cette dernière ville. J'ai cité à ce sujet le passage de l'Épitaphe de sainte Paule où saint Jérôme nous

[1] *Juges*, c. IX, v. 41-44.

montre cette pieuse Romaine visitant, non loin de Lydda, Arimathie, patrie de Joseph qui ensevelit Notre-Seigneur.

Haud procul ab ea [Lydda] Arimathiam, viculum Joseph qui Dominum sepelivit.

Dans ce passage, saint Jérôme, parlant en son nom et non pas comme traducteur d'Eusèbe, et, par conséquent, exprimant son opinion personnelle, ne confond plus Arimathie avec Ramathaïm-Sophim, la patrie de Samuel; autrement, si telle eût été son opinion, en mentionnant le pèlerinage de sainte Paule à Arimathie, il n'aurait pas manqué d'associer au souvenir de Joseph qui ensevelit Notre-Seigneur celui de Samuel, l'un des plus grands personnages de l'Ancien Testament. En outre, il fixe ce petit bourg, *viculus*, qui n'avait point encore acquis l'importance qu'il eut plus tard sous la domination musulmane, non loin de Lydda; ce qui ne permet guère de douter qu'il ait été situé, conformément à la tradition, sur l'emplacement où s'éleva ensuite la ville arabe de Ramleh.

En ce qui concerne Ramathaïm-Sophim, nous savons, par la Bible, qu'elle était dans la montagne d'Éphraïm.

Fuit vir unus de Ramathaim Sophim, de monte Ephraim [1].

Nous savons aussi qu'elle était sur le penchant d'une montagne et qu'elle était dominée elle-même par une hauteur où Samuel sacrifiait au Seigneur.

10. Et dixit Saul ad puerum suum : Optimus sermo tuus. Veni, eamus. Et ierunt in civitatem, in qua erat vir Dei.

11. Cumque ascenderent clivum civitatis, invenerunt puellas egredientes ad hauriendam aquam, et dixerunt eis : Num hic est Videns?

12. Quæ respondentes dixerunt illis : Hic est; ecce ante te, festina nunc; hodie enim venit in civitatem, quia sacrificium est hodie populi in excelso.

13. Ingredientes urbem, statim invenietis eum antequam ascendat excelsum ad vescendum [2].....

«Et Saül dit à son serviteur : Ce que tu dis est très-bien; viens, allons. Et ils allèrent à la ville où était l'homme de Dieu.

[1] *Rois*, l. I, c. I, v. 1. — [2] *Rois*, l. I, c. IX, v. 10-13.

« Et comme ils montaient par le coteau qui mène à la ville, ils rencontrèrent des jeunes filles qui en sortaient pour aller puiser de l'eau, et ils leur dirent : Le Voyant est-il ici?

« Elles leur répondirent : Il y est ; le voilà devant vous. Allez vite le trouver ; car il est venu aujourd'hui dans la ville, parce que le peuple doit offrir un sacrifice sur le haut lieu.

« Dès que vous serez entrés dans la ville, vous le verrez aussitôt avant qu'il monte vers le haut lieu pour manger..... »

Déjà, au chapitre VII du même livre, d'autres détails également précieux nous avaient été donnés sur cette ville. Ainsi, par exemple, il résulte du verset 16 qu'elle était peu éloignée de Bethel, de Galgala et de Masphath, puisque, chaque année, Samuel partait de Ramatha pour faire sa tournée habituelle dans ces trois villes et y juger Israël; et le verset 17 nous apprend qu'à Ramatha, sa patrie, où était sa maison et où il exerçait ses fonctions de juge, il avait érigé un autel au Seigneur :

16. Et ibat per singulos annos circuiens Bethel, et Galgala, et Masphath, et judicabat Israel in supradictis locis.

17. Revertebaturque in Ramatha; ibi enim erat domus ejus, et ibi judicabat Israel; ædificavit etiam ibi altare Domino.

Cet autel avait été dressé certainement sur le point culminant de la montagne dont Ramatha occupait les pentes, puisque c'était « sur le haut lieu, » *in excelso*, que Samuel offrait des sacrifices au Seigneur. Cet endroit est appelé dans le texte hébreu בָּמָה, *Bamah*, ce qui veut dire *hauteur*, mais principalement *hauteur consacrée par un temple* ou *par un autel*.

Sur cette même hauteur, Samuel paraît avoir eu une maison, attendu qu'il y réunit à un festin, où Saül et son serviteur tiennent le premier rang, une trentaine de convives.

22. Samuel donc prit Saül et son serviteur, les mena dans la salle, et, les ayant fait asseoir au-dessus de tous les conviés, qui étaient environ trente hommes,

23. Il dit au cuisinier : Sers la portion de viande que je t'ai donnée et que je t'ai dit de réserver.

24. Or le cuisinier avait levé une épaule et la mit devant Saül. Et Samuel

dit : Voici ce qui a été réservé; place-le devant toi et mange, parce que je te l'ai fait garder exprès, lorsque j'ai invité le peuple. Et Saül mangea, ce jour-là, avec Samuel[1].

Cette maison du prophète, sur le plateau supérieur de la montagne, était peut-être l'une de celles que j'ai signalées comme étant creusées dans le roc et attestant une haute antiquité. Il en avait une autre en même temps dans la ville proprement dite, ce qui résulte bien nettement des versets qui suivent les précédents :

25. Après cela, ils descendirent du haut lieu dans la ville : Samuel s'entretint avec Saül sur la terrasse du logis, et il y fit préparer un lit, où Saül dormit[2].

26. Puis, s'étant levé le matin, à la pointe du jour, Samuel appela Saül sur la terrasse et lui dit : Lève-toi, et je te laisserai aller. Saül donc se leva, et ils sortirent tous deux, lui et Samuel.

27. Et comme ils descendaient au bas de la ville. Samuel dit à Saül : Dis à ton serviteur qu'il passe devant nous; et il passa. Pour toi, arrête-toi maintenant, afin que je te fasse entendre la parole de Dieu.

Cette nouvelle descente de Samuel et de Saül vers la partie la plus basse de la ville nous indique que la seconde demeure du prophète était elle-même située dans la partie haute de celle-ci, mais néanmoins au-dessous du plateau supérieur de la montagne, appelé *Bamah*.

Ces divers détails topographiques, que nous fournit l'Écriture sainte sur Ramatha ou Ramathaïm-Sophim, ne conviennent en aucune manière à Ramleh, où l'*Onomasticon* d'Eusèbe et, plus tard, le passage cité précédemment de Benjamin de Tudèle placent la patrie du prophète Samuel; mais ils s'adaptent, au contraire, très-bien au Djebel en-Neby Samouïl.

D'abord, il est absolument impossible de dire que Ramleh est dans la montagne d'Éphraïm; car cette ville est au milieu d'une vaste plaine, tandis que le Djebel en-Neby Samouïl, s'élevant au

[1] *Rois*, livre I, chapitre IX, versets 22-24.

[2] On sait que les Orientaux aiment, pendant l'été, à dormir sur le toit plat de leurs maisons, étendus sur une simple couverture.

nord de Jérusalem et, par conséquent, des monts de Juda, appartenait, comme un rameau méridional, à la grande chaîne des monts d'Éphraïm.

En second lieu, Ramleh n'est pas située sur le penchant d'une montagne, et elle n'est pas couronnée par une hauteur, comme l'était Ramathaïm-Sophim.

En troisième lieu, elle est très-éloignée des villes où le prophète faisait sa tournée annuelle : Neby-Samouïl, au contraire, en est beaucoup plus rapproché.

En quatrième lieu, le voyage de Saül à la recherche des ânesses de son père serait tout à fait inexplicable, si l'on plaçait à Ramleh la patrie et la résidence de Samuel. Je le comprends très-facilement, en les fixant à Neby-Samouïl. Ce voyage a été l'objet de tant de commentaires, et, pour l'expliquer, on a changé si souvent de place la ville de Ramatha, que je ne puis me dispenser d'en dire ici quelques mots.

Cis, père de Saül, envoie son fils, avec un serviteur, à la recherche des ânesses qu'il avait perdues. Ils traversent tous deux la montagne d'Éphraïm, parcourent la terre de Salisa, puis celle de Salim, localités qui n'ont point encore été retrouvées avec certitude, reviennent par la terre d'Iémini, terre qui devait appartenir à la famille de Saül, puisque son père était un descendant d'Iémini[1]. De là ils arrivent immédiatement à celle de Suph; mais toutes leurs investigations sont inutiles. A peine parvenu en cet endroit, Saül veut s'en retourner auprès de son père, de peur qu'une trop longue absence de sa part ne le jette dans l'inquiétude. C'est alors que son serviteur lui dit :

> Voici une ville où il y a un homme de Dieu qui est fort célèbre; tout ce qu'il dit arrive infailliblement. Allons donc le trouver présentement; peut-être nous donnera-t-il quelque lumière sur le sujet qui nous a amenés ici [2].

Cédant à cet avis, Saül se décide à aller interroger le Voyant dans sa ville, et ils montent ensemble la pente qui y conduit. Sa-

[1] *Rois*, l. I, c. IX, v. 1. — [2] *Ibid.* v. 6.

muel, auquel le fils de Cis s'adresse sans le connaître, lui révèle qui il est et l'engage, ainsi que nous l'avons vu, à se rendre sur la hauteur, où un sacrifice doit avoir lieu et où il a invité les principaux du peuple à un festin.

Le lendemain matin, avant de congédier Saül, Samuel fait couler l'huile sainte sur le front du nouveau roi et l'embrasse, puis il ajoute :

2. Lorsque tu m'auras quitté aujourd'hui, tu trouveras deux hommes près du sépulcre de Rachel, sur la frontière de Benjamin, vers le midi, qui te diront : Les ânesses que tu étais allé chercher sont retrouvées ; ton père n'y pense plus ; mais il est en peine de toi, et il dit : Que ferai-je pour retrouver mon fils ?

3. Quand, étant parti de là, tu auras passé plus avant et que tu seras venu jusqu'au chêne de Thabor, tu seras rencontré par trois hommes qui iront adorer Dieu à Bethel, dont l'un portera trois chevreaux, l'autre trois tourteaux et l'autre une outre de vin.

4. Après qu'ils t'auront salué, ils te donneront deux pains, et tu les recevras de leurs mains.

5. Tu viendras ensuite à la colline de Dieu, où il y a une garnison de Philistins. Lorsque tu seras entré dans la ville, tu rencontreras une troupe de prophètes descendant du haut lieu[1]. . . . .

En quittant Samuel, Saül se dirige d'abord vers le midi, suivant l'ordre qu'il en a reçu du prophète ; le texte sacré le dit positivement, du moins d'après la version de la Vulgate :

Cumque abieris hodie a me, invenies duos viros juxta sepulcrum Rachel, in finibus Benjamin, in meridie.

Il ne faut donc pas, à l'exemple de plusieurs critiques, et, entre autres, de Gesenius, vouloir chercher Ramatha, point de départ de Saül, quand il est congédié par Samuel, au sud du tombeau de Rachel. Autrement, on se trouve en contradiction avec le passage de la Bible où il est dit que Ramatha ou Ramathaïm-Sophim était dans la montagne d'Éphraïm, puisqu'une ville située au sud du tombeau de Rachel ne pouvait appartenir qu'au massif de Juda,

[1] *Rois*, l. I, c. x, v. 2-5.

et, en outre, au lieu de marcher vers le sud, Saül se serait alors dirigé vers le nord.

Dans le texte hébreu, il est vrai, au verset que je viens de citer, le mot que la Vulgate traduit par *in meridie* (au midi) est בְּצֶלְצַח, *be-Tseltsach*, dont on fait ordinairement une localité, que l'on place sur la frontière méridionale de la tribu de Benjamin, près du tombeau de Rachel. Quant aux Septante, ils donnent à ce mot un sens tout différent, le traduisant par *ἀλλομένους μεγάλα* (marchant à grands pas), et le rapportant aux deux hommes que devait rencontrer Saül non loin du tombeau de Rachel.

Ὡς ἂν ἀπέλθῃς σήμερον ἀπ ἐμοῦ, καὶ εὑρήσεις δύο ἄνδρας πρὸς τοῖς τάφοις Ῥαχήλ, ἐν τῷ ὄρει Βενιαμὶν, ἀλλομένους μεγάλα.....

Mais la version de la Vulgate prouve que, pour saint Jérôme, le tombeau de Rachel était aa midi de Ramathaïm-Sophim et que, par conséquent, il faut chercher cette ville au nord de ce tombeau, ce qui est en accord parfait avec la position assignée à la patrie de Samuel dans la montagne d'Éphraïm[1].

Or la montagne de Neby-Samouïl, non-seulement à cause du nom qu'elle porte, des souvenirs qui s'y rattachent, de la tradition ancienne et universelle qui y met le tombeau de Samuel, des traces incontestables d'une localité antique qu'on y découvre, mais encore à cause de sa position au nord des montagnes de Juda et dans le prolongement méridional des monts d'Éphraïm, me paraît répondre beaucoup mieux qu'aucun des autres emplacements proposés, au site de Ramathaïm-Sophim.

Pour en revenir à Saül, lorsque, parvenu au tombeau de Rachel, il a appris que les ânesses de son père sont retrouvées, il revient sur ses pas et, marchant alors vers le nord, il rencontre les trois hommes qui allaient à Bethel; tout ce que le prophète lui avait annoncé s'accomplit ainsi de point en point.

Après la mort de Samuel, il n'est plus guère question, dans

[1] *Rois*, l. I, c. 1, v. 1.

l'histoire, de Ramathaïm-Sophim, sa patrie. Mais le tombeau de ce grand homme devait toujours y être fort en honneur, et ses restes y furent précieusement gardés jusqu'au commencement du ve siècle de l'ère chrétienne, époque à laquelle ils furent transportés triomphalement en Thrace, puis à Chalcédoine et enfin à Constantinople.

Au vi^e siècle, comme nous l'avons vu, Procope parle d'un puits creusé et d'un mur bâti, par les ordres de Justinien, au monastère de Saint-Samuel, et, bien que cet historien n'indique pas l'endroit où était situé ce monastère en Palestine, tout porte à croire, ainsi que je l'ai dit, qu'il occupait la hauteur du Djebel en-Neby Samouïl, sur le même emplacement où, à l'époque des croisades, les moines prémontrés élevèrent le couvent dont il subsiste encore des ruines et l'église depuis longtemps transformée en mosquée.

Dans tous les cas, vers la fin du siècle suivant, l'évêque Arculphe déclare très-nettement que la ville de Samuel, autrement dite Armathen, était située au nord de Jérusalem, ce qui est précisément la position respective de Neby-Samouïl par rapport à la Cité sainte, et qu'entre ces deux villes le sol est âpre et rocailleux.

Ab Helia septentrionem versus ad civitatem Samuelis, quæ Armathen nominatur, terra petrosa et aspera multum [1].

La tradition qui place en ce lieu la patrie du prophète Samuel ne date donc pas seulement du moyen âge, mais elle remonte beaucoup plus haut, ce qui doit laisser peu de doute, à mon sens, sur l'identité de Neby-Samouïl avec Ramathaïm-Sophim.

S'il en est ainsi, les habitations creusées dans le roc que j'ai signalées sur le plateau du Djebel en-Neby Samouïl peuvent avoir servi de demeures soit à Samuel lui-même, soit aux prophètes qui vivaient sous sa règle. Ce sont là très-probablement les *Naioth*, en hébreu נָיוֹת (demeures), dont il est question dans la Bible, et qui formaient, en dehors de la ville de Ramatha et, selon toute appa-

[1] Adamnanus. *De Locis Sanctis*, c. 1. p. 21.

rence, sur le plateau qui la dominait, un quartier distinct, où David, fuyant la colère de Saül, se réfugia quelque temps avec Samuel.

18. David autem fugiens salvatus est, et venit ad Samuel in Ramatha, et nuntiavit ei omnia quæ fecerat sibi Saul, et abierunt ipse et Samuel, et morati sunt in Naioth.

19. Nuntiatum est autem Sauli a dicentibus: Ecce David in Naioth in Ramatha.

20. Misit ergo Saul lictores ut raperent David: qui cum vidissent cuneum prophetarum vaticinantium et Samuelem stantem super eos, factus est etiam Spiritus Domini in illis, et prophetare cœperunt etiam ipsi[1].

« David s'enfuit et échappa à la mort, et, étant venu trouver Samuel à Ramatha, il lui raconta la manière dont Saül l'avait traité; puis il s'en alla avec Samuel, et ils demeurèrent à Naioth.

« On en donna avis à Saül, en lui disant: David habite Naioth, à Ramatha.

« Saül envoya donc des satellites pour s'emparer de David; mais ceux-ci, ayant vu une troupe de prophètes qui prophétisaient et Samuel qui présidait au milieu d'eux, furent saisis eux-mêmes de l'Esprit du Seigneur et commencèrent à prophétiser comme les autres. »

Ces détails et ceux que la Bible nous fournit encore dans les versets qui suivent sur Naioth à Ramatha nous montrent que, tout près de cette dernière ville, et vraisemblablement sur la hauteur que le texte hébreu désigne ailleurs sous le nom de Bamah[2], il y avait un collége de prophètes, dirigé par Samuel. Ces habitations ou *Naioth* constituaient, hors de Ramatha, un quartier à part, qui, chez les Septante, est appelé Ναυάθ.

Καὶ ἐπορεύθη Σαμουὴλ καὶ Δαυὶδ, καὶ ἐκάθισαν ἐν Ναυὰθ ἐν Ῥαμᾷ.

L'historien Josèphe lui donne le nom de Γαλβαάθ[3], mot qui est peut-être corrompu pour Γαβαάθ, de l'hébreu *gibeah* ou *gibeath* (colline, éminence).

Sur cette même hauteur Samuel avait érigé un autel à l'Éternel :

. . . . . Ædificavit etiam ibi altare Domino[4].

Enfin c'est là qu'il fut enterré, et pleuré par tout Israël après sa mort.

[1] *Rois*, l. I, c. XIX, v. 18-20.
[2] *Rois*, l. I, c. IX, v. 12.
[3] *Antiq. jud.* VI, XI, § 5.
[4] *Rois*, l. I, c. VII, v. 17.

Mortuus est autem Samuel, et congregatus est universus Israel, et planxerunt eum, et sepelierunt eum in domo sua in Ramatha [1].

S'il fut enseveli dans sa maison à Ramatha, ainsi que nous l'apprend ce verset, il ne s'agit évidemment pas ici de celle qu'il possédait dans la ville et où il donna, pendant une nuit, l'hospitalité à Saül, avant de le sacrer roi; car il était interdit par la loi judaïque d'enterrer dans l'intérieur des villes; mais il doit être question de la seconde habitation qu'il avait également sur le sommet de la montagne et peut-être à l'endroit même où sa mémoire est encore aujourd'hui en si grande vénération. Il est probable, en effet, que, dès les premiers siècles de l'Église, les chrétiens auront hérité des Juifs le respect traditionnel dont ceux-ci entouraient le souvenir et la tombe de ce prophète, et que, sur l'emplacement de cette tombe, ils auront élevé un sanctuaire. A la vérité, comme nous le savons par saint Jérôme, cette chapelle funéraire perdit, sous Arcadius, la dépouille mortelle qu'elle renfermait, le corps de Samuel ayant été alors transporté ailleurs; mais elle n'en dut pas moins, pour cela, rester l'objet d'un pieux pèlerinage. Toujours est-il que, sous Justinien, un monastère du nom de Saint-Samuel paraît avoir existé en cet endroit. Reconstruit à l'époque des croisades, il fut renversé quand la Palestine retomba sous le joug musulman; mais l'église fut épargnée et convertie en mosquée, protégée sans doute qu'elle fut par le souvenir du prophète dont elle contenait, sinon les cendres, du moins le sépulcre vénéré. La tradition qui place sur le Djebel en-Neby Samouïl le berceau et la tombe de cet illustre personnage me semble donc avoir toute la force d'une preuve historique.

[1] *Rois*, l. I, c. xxv, v. 1.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

EL-DJIB (GABAON).

A cinq heures trente-cinq minutes de l'après-midi, descendant des hauteurs de Neby-Samouïl, je m'avance dans la direction du nord. Après avoir traversé une vallée très-fertile, je gravis, à six heures dix minutes, les différents gradins, à la fois naturels et artificiels, de la belle colline d'El-Djib, que couronne le village de ce nom, où je dois passer la nuit.

El-Djib, en arabe الجيب, renferme cinq cents habitants. Beaucoup de maisons sont à moitié détruites. Plusieurs, où j'ai pu pénétrer grâce à la protection du cheikh, m'ont paru fort anciennes; elles sont intérieurement voûtées, très-obscures et divisées en trois ou quatre compartiments. On m'a fait remarquer aussi les restes d'un petit édifice qui passe pour avoir été jadis une église chrétienne, et qui, pour cette raison, est encore désigné aujourd'hui sous le nom d'*El-Kniseh* (l'Église). Quelques citernes, creusées dans le roc, doivent remonter à une époque plus reculée encore.

A une faible distance à l'est du village, au pied d'un monticule actuellement cultivé et couvert de superbes oliviers et de grenadiers, mais qui autrefois était compris dans l'enceinte de la ville antique à laquelle a succédé El-Djib, une source abondante est renfermée dans une grotte oblongue, qui a été régularisée et agrandie par la main de l'homme, et où l'on descend par plusieurs degrés. L'eau est fraîche et limpide. On appelle cette source *A'în el-Djib*, عين الجيب.

A cent mètres de là est un antique *birket*, de forme rectangulaire, mesurant vingt-quatre pas de long sur quatorze de large. Construit avec des pierres d'un appareil moyen, du moins dans la partie qui subsiste encore, il est à présent aux trois quarts comblé, et je l'ai trouvé transformé en un carré d'orge.

Quant à la vallée que domine la petite montagne d'El-Djib, elle est plantée d'oliviers, de figuiers et de grenadiers, et, ailleurs, ensemencée de blé ou d'orge.

Le village que je viens de décrire représente l'antique ville de Gabaon, en hébreu גִּבְעוֹן, *Gibéon*, en grec Γαβαών ou Γαβαώ, en latin *Gabaon*. Cette identification est, en effet, hors de doute, et le nom moderne ou arabe n'est que la reproduction fidèle de la première partie du nom hébraïque ou plutôt kananéen. Je dis *kananéen*, car la ville de *Gibéon* existait déjà avant l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise.

Nous lisons dans le livre de Josué[1] que les habitants de cette ville, ayant été informés de la prise de Jéricho et de Haï par les Hébreux, se rendirent dans leur camp de Gilgal et, trompant Josué par un subterfuge habile, lui firent croire qu'ils venaient d'une contrée très-lointaine. Leurs bagages, leurs vêtements et leurs provisions paraissaient avoir beaucoup souffert du temps et de la longueur de la route. Ils venaient, disaient-ils, envoyés par les anciens de leur pays, pour conclure une alliance avec les enfants d'Israël. Abusé par les apparences, Josué accueillit favorablement leur proposition, fit la paix avec eux et jura de ne les point mettre à mort. Les chefs de tribu scellèrent également cette alliance par un serment solennel.

Le verset 17 du chapitre IX de Josué nous apprend que Gabaon formait avec trois autres villes, dont elle semble avoir été la plus importante, un petit État indépendant. Ces villes étaient : Caphira, Beroth et Cariathiarim.

Moveruntque castra filii Israel, et venerunt in civitates eorum die tertio, quarum hæc vocabula sunt : Gabaon, et Caphira, et Beroth, et Cariathiarim.

J'ai déjà parlé de Caphira, identique avec le Khirbet Kefirah, et de Cariathiarim, que l'on s'accorde généralement à reconnaître dans le village de Kiriet el-A'nab. Quant à Beroth, j'en dirai un mot plus tard, lorsque je décrirai le village d'El-Bireh.

[1] *Josué*, c. IX, v. 3 et suivants.

Ces quatre villes étaient habitées par des Hévites. Elles échappèrent, grâce à cette supercherie, au sort qui les attendait. Trois jours après, les Hébreux reconnurent qu'elles étaient kananéennes et ils y entrèrent; mais, enchaînés par leur serment, ils ne purent les détruire. Pour apaiser néanmoins les murmures du peuple, qui se plaignait hautement de l'alliance qu'on avait conclue avec ces villes et qui réclamait leur ruine, on les condamna à fournir des coupeurs de bois et des porteurs d'eau pour les divers besoins de la maison du Seigneur.

22. Vocavit Gabaonitas Josue et dixit eis : Cur nos decipere fraude voluistis, ut diceretis : Procul valde habitamus a vobis, cum in medio nostri sitis ?

23. Itaque sub maledictione eritis, et non deficiet de stirpe vestra ligna cædens, aquasque comportans in domum Dei mei [1].

Du verset 2 du chapitre suivant il résulte que Gabaon était une ville royale et plus grande que Haï, et que tous ses habitants étaient des guerriers redoutables.

Urbs enim magna erat Gabaon, et una civitatum regalium, et major oppido Hai, omnesque bellatores ejus fortissimi.

La défection de cette cité puissante souleva contre elle l'indignation d'Adonisédek, roi de Jérusalem, qui se hâta de faire un appel aux rois d'Hébron, d'Yarmouth, de Lachis et d'Églon, pour les engager à punir cette trahison. Ces cinq rois réunis marchèrent aussitôt contre Gabaon, et, établissant leur camp au pied de ses remparts, ils commencèrent à l'assiéger. Surpris par cette attaque imprévue, les Gabaonites implorèrent l'appui de Josué, qui était retourné à Gilgal. Il s'avança immédiatement à leur secours et battit les cinq rois. C'est dans cette bataille qu'il commanda au soleil et à la lune de s'arrêter, pour éclairer plus longtemps le combat.

12. Tunc locutus est Josue Domino, in die qua tradidit Amorrhæum in conspectu filiorum Israel dixitque coram eis : Sol, contra Gabaon ne movearis, et luna, contra vallem Aialon.

[1] *Josué*, c. IX, v. 22 et 23.

13. Steteruntque sol et luna, donec ulciscerétur se gens de inimicis suis[1].....

Au chapitre XVIII du même livre, Gabaon est énumérée parmi les villes de la tribu de Benjamin[2]. Elle fut avec ses faubourgs assignée aux prêtres[3].

Dans le livre II des Rois il est question de Gabaon et de sa piscine, celle, très-probablement, dont j'ai signalé les restes, à propos d'un combat qu'Abner, fils de Ner, qui soutenait les intérêts d'Isboseth, fils de Saül, et Joab, fils de Sarvia, général des troupes de David, se livrèrent en cet endroit, combat auquel préluda une sorte de duel entre vingt-quatre champions, douze de chaque côté.

12. Or Abner, fils de Ner, sortit de son camp et vint à Gabaon avec les gens d'Isboseth, fils de Saül.

13. Joab, fils de Sarvia, marcha contre lui avec les partisans de David, et ils se rencontrèrent près de la piscine de Gabaon. Les deux troupes, s'étant approchées, s'arrêtèrent vis-à-vis l'une de l'autre, celle-ci d'un côté de la piscine et celle-là du côté opposé.

14. Alors Abner dit à Joab : Que quelques-uns de ces jeunes gens se lèvent maintenant et qu'ils luttent devant nous. Et Joab répondit : Qu'ils se lèvent.

15. Ils se levèrent donc. Douze de Benjamin se présentèrent pour le parti d'Isboseth, fils de Saül; il en parut aussi douze du parti de David.

16. Et chacun d'eux saisissant par la tête son adversaire, ils se passèrent tous l'épée au travers du corps et tombèrent en même temps, et ce lieu s'appela le *champ des vaillants* à Gabaon (en hébreu *helkath-hatsurim*)[4].

C'est également à Gabaon que, plus tard, le même Joab tua par trahison Amasa, jaloux de la confiance que David témoignait à ce général.

8. Lorsqu'ils furent près de la grande pierre qui est à Gabaon, ils rencontrèrent Amasa. Joab était revêtu d'une casaque étroite, qui lui était juste sur le corps, et par-dessus il avait son épée pendue au côté, dans un fourreau fait de telle sorte, qu'on pouvait la tirer et en frapper en un moment.

9. Joab dit donc à Amasa : Bonjour, mon frère. Et il prit de sa main droite le menton d'Amasa pour le baiser.

[1] *Josué*, c. X, v. 12 et 13.
[2] *Ibid.* c. XVIII, v. 25.
[3] *Josué*, c. XXI, v. 17.
[4] *Rois*, l. II, c. II, v. 12-16.

10. Et comme Amasa ne prenait pas garde à l'épée qu'avait Joab, celui-ci l'en frappa dans le côté. Les entrailles aussitôt lui sortirent hors du corps, et, sans qu'il fût besoin d'un second coup, il tomba mort[1].....

Quand David ramena l'arche d'alliance à Jérusalem, le tabernacle resta à Gabaon. Sadoc et ceux de sa maison furent institués dans cette ville par ce prince, pour y faire les fonctions de prêtres et y offrir continuellement des holocaustes au Seigneur, sur l'autel destiné à ces sortes de sacrifices, tant le matin que le soir[2].

Après la mort de David, Joab, qui avait suivi le parti d'Adonias, redoutant la vengeance de Salomon, se réfugia à Gabaon, dans le tabernacle du Seigneur, comme dans un asile inviolable, et saisit la corne de l'autel.

29. Or on vint dire au roi Salomon que Joab s'était enfui dans le tabernacle du Seigneur et qu'il se tenait attaché à l'autel. Salomon envoya alors Banaïas, fils de Joïada, et lui dit: Allez et tuez-le.

30. Banaïas vint au tabernacle du Seigneur et dit à Joab : Le roi vous commande de sortir de là. Joab lui répondit : Je ne sortirai point, mais je mourrai en ce lieu. Banaïas fit son rapport au roi et lui dit : Voilà ce que m'a répondu Joab.

31. Le roi lui dit : Faites comme il vous a dit, tuez-le et l'ensevelissez; et vous empêcherez que ni moi ni la maison de mon père ne soyons chargés du sang innocent répandu par Joab.

34. Banaïas, fils de Joïada, étant donc monté, se précipita sur lui et le tua; et on l'ensevelit en sa maison dans le désert[3].

La troisième année de son règne, Salomon vint lui-même à Gabaon pour y sacrifier, parce que c'était, avant la fondation du temple, le plus important de tous les hauts lieux, et il offrit mille hosties en holocauste sur l'autel qui s'y trouvait. Ce fut là aussi que le Seigneur lui apparut en songe et lui demanda ce qu'il désirait. Salomon sollicita la sagesse, comme le don le plus précieux, et le Seigneur, en la lui accordant, lui donna en même temps les richesses et la gloire, qu'il n'avait point demandées[4].

[1] *Rois*, l. II, c. xx, v. 8-10.

[2] *Paralipomènes*, l. I, c. xvi, v. 39 et 40.

[3] *Rois*, l. III, c. ii, v. 29-34.

[4] *Rois*, l. III, c. iii, v. 4-14. — *Paralipomènes*, l. II, c. i, v. 6-14.

Puis Salomon revint à Jérusalem et, plus tard, quand le temple eut été achevé, il donna ordre d'y transporter le tabernacle[1].

Au retour de la captivité, quatre-vingt-quinze Gabaonites accompagnèrent Zorobabel pour rentrer dans leur patrie.

Filii Gabaon nonaginta quinque[2].

Cestius Gallus, dans sa marche d'Antipatris à Jérusalem, incendia la ville de Lydda, et campa ensuite à Gabaon, qui, d'après Josèphe, était éloignée de la capitale de cinquante stades.

Διὰ Βαιθωρῶν ἀναβὰς στρατοπεδεύεται κατά τινα χῶρον, Γαβαὼ καλούμενον, ἀπέχοντα τῶν Ἱεροσολύμων πεντήκοντα σταδίους[3].

Dans un autre passage, ce même historien n'estime qu'à quarante stades la distance qui séparait ces deux villes.

Ἤδη δὲ ἐν Γαβαῷ (κώμη δ'ἔστιν αὕτη σταδίους ἀπέχουσα τεσσαράκοντα τῶν Ἱεροσολύμων) γεγενημένος[4].

En réalité, l'intervalle compris entre Jérusalem et El-Djib, qui est certainement l'antique Gabaon, atteint dix kilomètres ou cinquante-quatre stades.

Cestius, ayant poussé le siége de Jérusalem avec peu de vigueur, battit en retraite, au moment même où une partie des habitants songeait déjà à se rendre, et, harcelé par l'ennemi, il gagna avec peine son camp de Gabaon; il y resta deux jours, livré à la plus grande perplexité. De là, le troisième jour, il s'avança vers Bethoron, après avoir sacrifié son bagage et abandonné tout ce qui pouvait retarder sa marche.

Dans un passage, que j'ai déjà cité, de l'Épitaphe de sainte Paule, saint Jérôme nous montre cette pieuse Romaine, au sortir de Nicopolis, gravissant les hauteurs de Bethoron inférieure et de Bethoron supérieure, et apercevant, à sa droite, Aïalon et Gabaon[5].

[1] *Rois*, l. III, c. VIII, v. 4.
[2] *Esdras*, l. II, c. VII, v. 25.
[3] *Guerre des Juifs*, II, XIX, § 1.
[4] *Antiquités judaïques*, VII, XI, § 7.
[5] *Hieronymi opera*, t. I, p. 883, édit. Migne.

A l'époque des croisades, Boha Eddîn mentionne déjà cette localité sous le nom arabe d'*El-Djib*[1].

Dans les temps modernes, elle paraît avoir été assez rarement visitée par les voyageurs. De nos jours, Robinson, Smith, Tobler et d'autres en ont décrit les ruines.

[1] *Vita Saladini*, p. 243.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

DJEDIREH. — RAFAT. — KALANDIEH. — BIR-NEBALA. — BEIT-HANINA (A'NANIAH). — CHA'FATH (MITSPAH). — HAUTEURS DU SCOPUS. — RETOUR À JÉRUSALEM.

DJEDIREH.

Le 7 mai, à six heures trente minutes du matin, je descends d'El-Djib, et je me dirige vers le nord-est.

A six heures cinquante minutes, je laisse à ma gauche, dans la plaine, quelques ruines indistinctes et peu étendues.

A sept heures, je parviens à *Djedireh*, جديرة, faible village, habité seulement par un petit nombre de familles. On y observe une vingtaine de vieilles maisons ruinées, consistant chacune en une grande salle voûtée avec un caveau pratiqué dans le roc, et construites avec des pierres d'assez grandes dimensions, mais grossièrement taillées. Une petite mosquée y est consacrée au *Cheikh Jasin*. Dans la cour qui précède ce sanctuaire, je remarque un ancien chapiteau corinthien ou, du moins, imitant ce style, et qui a été creusé à dessein par les Arabes pour en faire un mortier, où ils pilent du café.

Dans les rochers qui dominent au nord le village, on trouve d'anciennes carrières, des grottes, quelques excavations sépulcrales et des citernes.

RAFAT.

A sept heures trente-huit minutes, je me remets en marche en traversant, dans la direction du nord, de vastes carrières antiques. Des troupeaux de chèvres et de moutons broutent sur les pentes de collines rocheuses.

A huit heures, j'arrive à *Rafat*, رفات. Ce village contient cent

vingt habitants; il est situé sur un monticule. Une mosquée y est dédiée au *Cheikh Ahmed*. Dans quelques maisons, plusieurs pierres de taille mêlées à de menus matériaux offrent une apparence antique. Dans l'une, entre autres, un fragment de colonne brisée attire mon attention.

KALANDIEH.

A huit heures dix minutes, je prends, en quittant Rafat, la direction de l'est, puis bientôt celle du sud.

A huit heures trente-cinq minutes, je traverse *Kalandieh*, قلندية, faible hameau consistant seulement en quelques maisons. Près d'une citerne gît sur le sol un chapiteau mutilé et creusé en forme de mortier. Des plantations de figuiers avoisinent les habitations.

BIR-NEBALA.

Continuant à m'avancer vers le sud, j'atteins, à neuf heures quinze minutes, *Bir-Nebala*, بير نبالا. Ce village contient cent trente habitants et s'élève sur la pente d'une colline. Un *bordj* ruiné passe pour remonter à l'époque des croisades. Dans plusieurs maisons, de belles pierres antiques sont engagées confusément au milieu de la bâtisse avec des matériaux beaucoup plus grossiers. Le puits qui alimente le village fournit une eau abondante et date très-probablement de l'antiquité; il en est de même de quelques grottes sépulcrales taillées dans le roc, et dont l'une sert encore aujourd'hui aux habitants pour y enterrer leurs morts.

Dans le livre II d'Esdras, il est question d'une ville appelée *Neballat*.

Hadid, Seboim et Neballat, Lod[1].

Mais, comme je le montrerai ailleurs, c'est au village de Beit-Nebala, dans le voisinage de Lydda, plutôt qu'à Bir-Nebala que nous devons la chercher.

[1] *Esdras*, l. II, c. XI, v. 34.

BEIT-HANINA.

A neuf heures trente-cinq minutes, je me remets en marche vers le sud-sud-est, en cheminant à travers de superbes plantations d'oliviers. Des essaims de tourterelles voltigent d'arbre en arbre, et, çà et là, des troupeaux de moutons sont suspendus aux flancs des montagnes, broutant une herbe rare au milieu des rochers.

A ma droite serpente l'*Oued Beit-Hanina.*

A dix heures dix minutes, j'arrive au village du même nom. On l'écrit généralement *Beit-Hanina*, بيت حنينا ; mais d'autres l'écrivent aussi *Beit-A'nina*, بيت عنينا. Le nombre de ses habitants est de trois cents environ. Il est situé sur une colline, qui court du nord au sud. Quelques maisons m'ont paru fort anciennes; elles sont toutes intérieurement voûtées. Une mosquée y est sous le vocable de *Sidi Ibrahim.* Près de ce sanctuaire, est un chapiteau de colonne, probablement antique, et creusé en forme de mortier.

Quelques voyageurs ont supposé, et, je crois, avec raison, que ce village, tant à cause de son nom qu'en vertu de sa position, peut être identifié avec *A'naniah*, עֲנַנְיָה, ville mentionnée, dans le livre II d'Esdras, parmi celles de la tribu de Benjamin, conjointement avec Anathoth et Nob, comme ayant été réhabitée après le retour de la captivité.

Anathoth, Nob, Anania[1].

L'an 1334 de notre ère, ainsi que cela résulte d'un passage du rabbin Ishak Chelo[2], les juifs vénéraient en cet endroit le tombeau d'un ancien rabbin, appelé *Chanina ben-Dosa*, dont le nom, identique avec celui du village actuel, aura pu faire oublier, en l'altérant un peu, l'antique dénomination d'*A'naniah.*

Rabbi Jakob[3], au contraire, place le tombeau de Chanina ben-Dosa à En-Zetoun, en arabe A'în-Zitoun, au bas de Safed, en Galilée.

[1] *Esdras*, l. II, c. XI, v. 32. — [2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 248. — [3] *Id. ibid.* p. 185.

CHA'FATH.

A dix heures trente minutes, je poursuis ma marche dans la direction du sud-est.

A dix heures quarante-cinq minutes, je franchis un *oued*, et ensuite je commence une montée roide et difficile, par un sentier rocheux.

A onze heures quinze minutes, je fais halte à *Cha'fath*, شعفاط. Ce village, situé sur un plateau élevé, d'où l'on découvre parfaitement les coupoles et les minarets de Jérusalem, compte cent cinquante habitants. Les maisons sont, pour la plupart, assez anciennes et intérieurement voûtées. L'une, qui porte encore aujourd'hui le nom d'*El-Kniseh* (l'Église), offre les restes d'un sanctuaire chrétien tourné vers l'orient, dont les fenêtres étaient ogivales et qui, vraisemblablement, date du moyen âge. Quelques belles pierres de taille, d'apparence antique, avaient été employées, concurremment avec d'autres matériaux de moindre appareil, dans la construction de cette petite église.

Près de là gisent les débris d'un bâtiment que les habitants m'ont désigné sous la dénomination de *Deir el-Mahrouk*, دير المحروق (le Couvent brûlé). Un puits voisin est appelé par eux *Bir ed-Deir*, بير الدير (le puits du Couvent).

A une faible distance de ce puits, est un *birket* long de douze pas sur six de large. Bien que creusé dans le roc, il avait été revêtu intérieurement d'un ciment assez épais, dont une partie existe encore.

L'opinion la plus probable est que le village de Cha'fath a remplacé et rappelle par son nom la célèbre et antique ville de Maspha de Benjamin, que d'autres voyageurs, mais à tort selon moi, identifient avec Neby-Samouïl. Cette dernière localité, je l'ai montré, correspond plutôt à Ramathaïm-Sophim, patrie du prophète Samuel, voisine, à la vérité, mais néanmoins distincte de Maspha.

Maspha, en hébreu מִצְפָּה, *Mitspah*, ou מִצְפֶּה, *Mitspeh*, signifie « un

lieu d'où l'on voit, un observatoire élevé, » en grec *σκοπιά*. Il dérive de la racine צָפָה, « observer, faire sentinelle. » Remarquons que le nom arabe شعفط dérive pareillement de la racine شاف, qui veut dire « voir, » et que شعفة signifie « sommet, lieu d'où l'on découvre au loin. » Il y a donc entre les deux appellations hébraïque et arabe un rapport frappant et incontestable.

Les différentes formes sous lesquelles la ville qui nous occupe en ce moment nous apparaît dans les Livres saints sont les suivantes : en hébreu, comme je viens de le dire, *Mitspah* ou *Mitspeh*, et, quand ce nom est précédé de l'article, *Ham-Mitspah;* dans la version des Septante, Μασφά, Μασσημά pour Μασσηφά, Μασσηφάθ et Σκοπιά; dans la Vulgate, *Maspha, Mesphe* et *Masphat.*

Cette dernière forme et celle de Μασσηφάθ, que l'on trouve chez les Septante, viennent l'une et l'autre, comme il est facile de le reconnaître, de la forme hébraïque מִצְפָּתָה, *Mitspathah*, résultant de l'union du mot *Mitspah* et du *hé* local, et signifiant « vers Mitspah » ou « à Mitspah. »

La Bible signale cinq localités principales ainsi appelées :

La première, dans le pays de Galaad, au delà du Jourdain;

La seconde, pareillement à l'est du Jourdain, dans la contrée de Moab ;

La troisième, dans la région du Liban ;

La quatrième, dans la Chephelah ou plaine des Philistins, mentionnée parmi les villes de Juda;

La cinquième, enfin, dans la tribu de Benjamin; c'est celle-là seule qui va nous occuper pour le moment.

Cette ville est mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué, où elle est citée comme appartenant à la tribu de Benjamin.

Et Mesphe, et Caphara, et Amosa[1].

Nous lisons dans le livre des Juges que, lorsque les fils d'Israël, indignés du crime affreux commis à Gabaa contre la femme du

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 26.

Lévite, se levèrent tous comme un seul homme, de Dan jusqu'à Bersabée et du pays de Galaad, ils se rassemblèrent d'abord à Maspha, pour réclamer la punition des coupables, ou pour commencer la guerre, en cas de refus.

Egressi itaque sunt omnes filii Israel et pariter congregati, quasi vir unus, de Dan usque Bersabee et terra Galaad, ad Dominum in Maspha [1].

Quelques critiques pensent, à la vérité, qu'il s'agit ici de la Maspha de Galaad, parce que, disent-ils, comme il était question de porter la guerre à la tribu de Benjamin, il semble peu vraisemblable qu'on ait tenu l'assemblée préliminaire où cette grande décision devait être prise au sein même de la tribu que l'on voulait attaquer.

D'un autre côté, ne serait-il pas étonnant que le peuple d'Israël se fût, dans cette circonstance, réuni au delà du Jourdain, si loin de la tribu contre laquelle il fallait marcher?

A Maspha de Benjamin, au contraire, il se trouvait à une faible distance de la ville de Gabaa, qu'on avait l'intention d'anéantir, si elle ne livrait pas les coupables.

A l'époque de Samuel, la Maspha de Benjamin était l'une des villes où ce prophète jugeait Israël et où avaient lieu les grandes assemblées du peuple. Ce fut là que, vaincus par les remontrances de Samuel et abjurant le culte de Baal et d'Astaroth, les Israélites firent pénitence devant le Seigneur et accomplirent un jeûne solennel.

4. Abstulerunt ergo filii Israel Baalim et Astaroth, et servierunt Domino soli.

5. Dixit autem Samuel : Congregate universum Israel in Masphath, ut orem pro vobis Dominum.

6. Et convenerunt in Masphath; hauseruntque aquam et effuderunt in conspectu Domini, et jejunaverunt in die illa atque dixerunt ibi : Peccavimus Domino. Judicavitque Samuel filios Israel in Masphath [2].

Ce fut là aussi que, attaqués par les Philistins, pendant que

[1] *Juges*, c. xx, v. 1. — [2] *Rois*, l. I, c. vii, v. 4-6.

Samuel offrait un holocauste à l'Éternel, ils remportèrent sur eux une complète victoire et les poursuivirent jusqu'au-dessous de Bethchar[1].

Plus tard, l'an 940 avant Jésus-Christ, Baasa, roi d'Israël, ayant commencé à environner de remparts la ville de Rama, afin d'intercepter la route qui de Jérusalem conduisait dans ses États, fut tout à coup rappelé dans son royaume par une invasion de Benadad, roi de Syrie, avec lequel Asa, roi de Juda, venait de conclure une alliance. Ce dernier se hâta aussitôt de s'emparer des matériaux déjà réunis à Rama et les fit transporter à Gabaa de Benjamin et à Maspha, afin de fortifier ces deux places.

Rex autem Asa nuntium misit in omnem Judam dicens : Nemo sit excusatus. Et tulerunt lapides de Rama et ligna ejus, quibus ædificaverat Baasa, et exstruxit de eis rex Asa Gabaa Benjamin et Maspha[2].

Après la prise et la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor (588 ans avant Jésus-Christ), Godolias, fils d'Ahicam, fut préposé par ce prince à la tête des malheureux restes du peuple d'Israël. Il se fixa à Maspha, où le prophète Jérémie vint le retrouver, et autour d'eux se groupèrent tous ceux qui avaient échappé à la mort ou à la servitude. Mais bientôt, trompé par trop de confiance et, malgré les avis qu'il avait reçus, Godolias, ne se tenant point assez sur ses gardes, tomba sous les coups d'Ismaël, fils de Nathanias, envoyé par le roi des Ammonites, avec un certain nombre de sicaires, pour le surprendre et le massacrer. Avec lui succombèrent tous les Juifs et tous les Chaldéens qui se trouvaient alors à Maspha. Le surlendemain, par une nouvelle trahison, Ismaël égorgea sans pitié soixante et dix habitants de Sichem, de Silo et de Samarie, qui s'avançaient, la barbe rasée et les vêtements déchirés en signe de deuil, portant dans leurs mains de l'encens et des offrandes, afin de les présenter dans la maison du Seigneur. Quand il les eut tués avec le secours de ses gens, il fit jeter leurs cadavres dans un réservoir construit par le roi Asa.

[1] *Rois*, l. I, c. VII, v. 10 et 11. — [2] *Ibid.* l. III, c. XV, v. 22. — *Paralipomènes*, l. II, c. XVI, v. 6.

Cette piscine est probablement celle que j'ai signalée à Cha'fath comme mesurant douze pas de long sur six de large.

Pour tous ces détails, il faut lire dans Jérémie les chapitres XXXIX, XL et XLI.

Voici seulement le verset où il est question de la piscine de Maspha :

Lacus autem in quem projecerat Ismahel omnia cadavera virorum quos percussit propter Godoliam, ipse est quem fecit rex Asa propter Baasa, regem Israel; ipsum replevit Ismahel, filius Nathaniæ, occisis[1].

Le livre II d'Esdras nous montre ensuite les habitants de Maspha concourant, après le retour de la captivité, au rétablissement des murs de Jérusalem[2].

Lorsque Alexandre le Grand, devenu maître de Tyr et de Gaza, marcha contre Jérusalem pour s'en emparer, le grand prêtre Yaddous s'empressa de commander des prières publiques, afin de détourner loin de la Cité sainte le malheur qui la menaçait. Après avoir achevé le sacrifice, il s'endormit. Dieu, lui apparaissant alors en songe, lui ordonna d'avoir confiance, d'ouvrir les portes de la ville et de se rendre lui-même au-devant du conquérant macédonien, dans toute la pompe de la dignité pontificale et marchant en tête du peuple vêtu de blanc et des prêtres parés de leurs ornements religieux. Rassuré par cette vision, Yaddous fait part de cet oracle à la foule, et, quand il apprend qu'Alexandre n'est plus qu'à une faible distance de la ville, il marche processionnellement à sa rencontre, précédant un nombreux cortége, et s'avance jusqu'à un endroit appelé par Josèphe *Sapha* (Σαφά), mot, dit cet historien, qui, interprété en grec, signifie « lieu d'où l'on peut observer » (σκοπή) ; car, ajoute-t-il, de là on apercevait Jérusalem et le temple.

Πυθόμενος δὲ αὐτὸν οὐ πόρρω τῆς πόλεως ὄντα, πρόεισι μετὰ τῶν ἱερέων καὶ τοῦ πολιτικοῦ πλήθους, ἱεροπρεπῆ καὶ διαφέρουσαν τῶν ἄλλων ἐθνῶν

[1] *Jérémie*, c. XLI, v. 9. — [2] *Esdras*, l. II, c. III, v. 7, 15, 19.

ποιούμενος τὴν ὑπάντησιν εἰς τόπον τινὰ Σαφὰ λεγόμενον· τὸ δὲ ὄνομα τοῦτο μεταφερόμενον εἰς τὴν ἑλληνικὴν γλῶτταν σκοπὴν σημαίνει· τά τε γὰρ Ἱεροσόλυμα καὶ τὸν ναὸν ἐκεῖθεν συνέβαινεν ἀφορᾶσθαι[1].

A la vue de ce cortége solennel, et surtout du pontife vénérable coiffé de la tiare où brillait la plaque d'or sur laquelle était gravé le nom de l'Éternel, Alexandre s'approcha seul du grand prêtre, et, adorant le nom sacré du Très-Haut, il s'inclina devant Yaddous, à la grande stupéfaction de son armée, des rois et des généraux qui l'accompagnaient. En ce moment, il fut salué tout d'une voix par les Juifs. Donnant ensuite la main au pontife, il se dirigea vers Jérusalem, entra dans le temple et offrit un sacrifice au Seigneur, selon les rites judaïques. Puis il accorda à la nation juive la liberté d'observer les lois de Moïse, et l'exemption du tribut chaque septième année.

Le lieu de la rencontre du conquérant macédonien et du grand prêtre Yaddous est, comme nous l'avons vu, appelé par Josèphe Σαφά, nom qui a une singulière ressemblance avec la dénomination actuelle de Cha'fath et paraît être lui-même une corruption de la forme antique Mitspah, en grec Μασφά, d'où, par le retranchement de la consonne du commencement, Σαφά. Cela est si vrai, que Josèphe interprète ce dernier mot par le terme grec de σκοπή (*specula*, « observatoire »). Or, chez les Septante, le nom de Mitspah est quelquefois rendu par celui de ἡ σκοπιά, identique avec σκοπή[2].

Les trois noms Mitspah ou Maspha, Sapha et Cha'fath expriment donc la même idée et sont dérivés de la même racine.

Est-ce à dire pour cela qu'il faille placer au village actuel de Cha'fath, c'est-à-dire à l'antique Mitspah, l'entrevue d'Alexandre et d'Yaddous? Je ne le pense pas; car, bien que du plateau de Cha'fath on aperçoive parfaitement Jérusalem, et que, par conséquent, les mots suivants de Josèphe :

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XI, VIII, § 5.

[2] Par exemple, *Rois*, l. III, c. XV, v. 22.

Τά τε γὰρ Ἱεροσόλυμα καὶ τὸν ναὸν ἐκεῖθεν συνέβαινεν ἀφορᾶσθαι :

« De là on pouvait voir Jérusalem et le temple, »

ne soient nullement en désaccord avec l'emplacement de ce village; néanmoins, comme les hauteurs plus voisines de Jérusalem, sur lesquelles plus tard Cestius Gallus et ensuite Titus assirent leur camp, sont également désignées par Josèphe sous le nom de Σκοπός; que de là on distingue encore mieux et de beaucoup plus près la Ville sainte; qu'en outre l'historien juif se sert à peu près des mêmes termes pour indiquer l'endroit où eut lieu l'entrevue d'Alexandre et d'Yaddous et les hauteurs où, dans la suite, campèrent Cestius Gallus et Titus, et qu'il ne paraît pas résulter de son texte que cet endroit ait été habité, je suis plus volontiers porté à croire que c'est sur ces hauteurs, plutôt qu'à Cha'fath, qu'il faut placer le théâtre de la rencontre solennelle du héros de Macédoine et du grand prêtre des Juifs. Ces deux endroits, du reste, paraissent avoir reçu autrefois la même dénomination, parce que tous deux étaient de véritables observatoires, d'où Jérusalem et son temple se découvraient également aux regards.

L'an 165 avant Jésus-Christ, Judas Machabée, vainqueur d'Apollonius et de Séron, fut bientôt menacé par un autre ennemi: Gorgias, à la tête d'une armée nombreuse, vint établir son camp près de Nicopolis, prêt à marcher de là sur Jérusalem. A cette nouvelle, Judas convoqua le peuple à Maspha.

Et congregati sunt et venerunt in Maspha contra Jerusalem; quia locus orationis erat in Maspha ante in Israel[1].

Ce passage est important pour fixer la position de Maspha. Il nous montre que cette ville était « en face de Jérusalem, » *contra Jerusalem*, dans la version des Septante, κατέναντι Ἱερουσαλήμ. Or la position de Cha'fath répond très-bien à cette donnée de la Bible. « Il y avait autrefois à Maspha, ajoute le texte sacré, un lieu de prière dans Israël. » Aussi, pour se préparer à soutenir dignement

[1] *Machabées*, l. I, c. III, v. 46.

la grande lutte qui les attendait, les Juifs, à l'exemple de Judas, commencent-ils par se sanctifier dans cette ville, en se couvrant de cilices et en se livrant au jeûne, à la prière et à la lecture des saintes Écritures[1].

Depuis cette dernière assemblée solennelle, Maspha disparaît de l'histoire, et cette localité célèbre tombe dans un si profond oubli, que l'emplacement même qu'elle occupait a été très-longtemps méconnu.

HAUTEURS DU SCOPUS.

A une heure quinze minutes, je descends de Cha'fath dans la direction du sud.

A une heure quarante-quatre minutes, je parviens à un plateau peu élevé, qui domine sur ce point l'extrémité nord-ouest de la vallée de Josaphat. C'est là très-probablement, comme je viens de le dire, l'endroit que Josèphe appelle Σαφά, dénomination hébraïque qu'il traduit par le mot grec Σκοπή, et qui fut témoin de l'entrevue d'Alexandre et du grand prêtre Yaddous. C'est là aussi le *Scopus*, en grec Σκοπός, où Cestius Gallus et ensuite Titus établirent leur camp, quand ils s'approchèrent de Jérusalem pour l'attaquer.

Κέστιος δὲ, τὴν πρὸς ἀλλήλους αὐτῶν ταραχὴν εὔκαιρον ἰδὼν εἰς ἐπίθεσιν, ἅπασαν ἐπῆγε τὴν δύναμιν, καὶ τραπέντας μέχρις Ἱεροσολύμων κατεδίωξεν. Στρατοπεδευσάμενος δὲ ἐπὶ τοῦ καλουμένου Σκοποῦ (διέχει δὲ οὗτος ἑπτὰ τῆς πόλεως σταδίους), τρισὶ μὲν ἡμέραις οὐκ ἐπεχείρει τῇ πόλει[2].

« Cestius, jugeant le moment favorable pour fondre sur les Juifs, à cause de la discorde qui avait éclaté au milieu d'eux, fit avancer toute son armée, mit en fuite ses adversaires et les poursuivit jusqu'auprès de Jérusalem. Après avoir assis son camp dans un endroit appelé *Scopus*, qui est éloigné de sept stades de la ville, il ne tenta pendant trois jours aucune attaque contre cette place. »

Cette distance de sept stades est effectivement celle qui sépare les hauteurs dont je parle de la partie la plus rapprochée de Jéru-

[1] *Machabées*, l. I, c. III, v. 47, 48. — [2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, XIX, § 4.

salem. Ailleurs, Josèphe nous donne de nouveaux détails sur le Scopus, à propos du camp qu'y établit ensuite Titus.

Καῖσαρ δὲ, ὡς αὐτῷ συνέμιξε διὰ νυκτὸς τὸ ἀπὸ τῆς Ἀμμαοῦντος τάγμα, μεθ' ἡμέραν ἐκεῖθεν ἄρας ἐπὶ τὸν Σκοπὸν καλούμενον πρόσεισιν· ἔνθεν ἥ τε πόλις ἤδη κατεφαίνετο καὶ τὸ τοῦ ναοῦ μέγεθος ἔκλαμπρον, καθὰ τῷ βορείῳ κλίματι τῆς πόλεως χθαμαλὸς συνάπτων ὁ χῶρος ἐτύμως Σκοπὸς ὠνόμασται, τῆς δὲ πόλεως σταδίους ἑπτὰ διέχων[1].

« César, après avoir réuni à son armée pendant la nuit la légion qui venait d'Emmaüs, décampe de là le lendemain et s'avance jusqu'à l'endroit appelé *Scopus*. De ce point on apercevait déjà la ville ainsi que la grandeur et la magnificence du temple. Aussi est-ce à dessein que le plateau peu élevé qui touche à la partie septentrionale des remparts a été nommé Scopus; un intervalle de sept stades le sépare de la ville. »

Au bas du Scopus, je franchis le petit ravin qui forme, vers le nord-ouest, le commencement de la vallée de Josaphat, et, à deux heures cinq minutes, je rentre à Jérusalem par la porte de Jaffa.

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, II, § 3.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages

CHAPITRE Ier. Débarquement à Jaffa. — Description de cette ville et de ses jardins. — Résumé de son histoire 1

CHAPITRE II. Route de Jaffa à Ramleh. — Yazour (Gazer?) — Beit-Dedjan (Beth-Dagon). — Saferieh. — Sarfend (Sariphæa). — Ramleh (Arimathia) 23

CHAPITRE III. El-Berryeh. — El-Koubâb (Koube). — Lathroun. — Bir Ayoub. — Deir Ayoub. — Oued A'ly. — Saris. — Kiriet el-A'nab (Kiriath-Iearim, ou Baalah). — Beit-Nakoubeh. — Kasthoul. — Kolounieh. — Arrivée à Jérusalem 56

CHAPITRE IV. Séjour d'un mois à Jérusalem. — Examen et étude de la ville . . 73

CHAPITRE V. Couvent grec de Sainte-Croix. — Khirbet A'in-Karim ou Beit-Mezmir (Obed-Edom?). — A'in Karim ou Saint-Jean-du-Désert (Karem). — Fontaine d'A'in Karim. — Sanctuaire de la Visitation. — Maison des Dames de Sion. — Grotte et désert de Saint-Jean. — Départ pour Bethléhem. — Malhah. — A'in Yalo. — A'in el-Hanieh, dite vulgairement fontaine de Saint-Philippe. — Beit-Djala (Giloh?). — Arrivée à Bethléhem 77

CHAPITRE VI. Description de Bethléhem. — Sa position. — Ses divers quartiers. — Sa population. — Industrie de ses habitants. — Basilique de Sainte-Marie. — Crypte de la Nativité et autres sanctuaires attenants. — Couvent latin. — Couvent grec. — Couvent arménien. — École dite *de Saint-Jérôme*. — Grotte du Lait. — Ruines du petit sanctuaire appelé *Maison*

Pages.

de Saint-Joseph. — Citernes dites *de David.* — Kasr el-Ma'sar. — Khirbet el-Kaddous. — Histoire de Bethléhem 120

CHAPITRE VII. Beit-Sahour ou village des Pasteurs. — Champ de Booz. — Deir er-Ra'ouat ou Couvent des Pasteurs. — Deir Seiar er-Rhanem, découvert par M. Guarmani 207

CHAPITRE VIII. Départ de Bethléhem. — Tombeau de Rachel. — Aqueduc. — Ruines dites de Rama. — Église d'Habacuc. — Couvent de Saint-Élie. — Citerne de l'Étoile ou des Trois-Rois. — Térébinthe de Marie. — Plaine des Raphaïm. — Maison de Saint-Siméon. — Retour à Jérusalem. — Préparatifs de départ pour ma première grande tournée 224

CHAPITRE IX. Lifta (Nephtoah, peut-être aussi Bethleptepha). — Beit-Iksa. — Khirbet Beit-Thoulmah. — Khirbet Tell-Louzah. — Kolounieh (Koulon). — Merhaïr ez-Zenanir. — Khirbet Beit-Mizeh. — Khirbet Farhan. — Retour à Kolounieh 252

CHAPITRE X. Kasthoul. — Souba. Est-ce l'ancienne ville de Modin? Discussion à ce sujet. — Khirbet Kebaleh. — Beit-Nakoubeh. — Kiriet el-A'nab 264

CHAPITRE XI. Saris (Saris). — Kathanneh. — Khirbet Kefirah (Kephirah). — Beit-Nouba (Nob?). — Yalo (Aïalon). — A'mouas (Emmaüs Nicopolis). — Halte à Lathroun 281

CHAPITRE XII. Lathroun ou El-Athroun, jadis peut-être Modin. — El-Koubâb (Koube). — Beit-Annabeh (Bethannaba). — Kharroubeh (Castellum Arnaldi?). — Ramleh 309

CHAPITRE XIII. Sarfend. — Yazour. — Beit-Dedjan. — Saferteh. — Kefr-A'na (Ono). — Yehoudieh (Yehoud). — Kefr-Djenes. — Loudd (Lydda ou Diospolis) 319

CHAPITRE XIV. Danyal. — Djimzou (Gimzo). — Berfilya. — El-Bordj. — Deir Ma'ïn. — Beit-Sira. — Beit-A'our et-Thata (Bethoron inférieure). — Khirbet Aberdjan. — Khirbet Hallabeh. — Retour à Beit-A'our et-Thata 335

CHAPITRE XV. Beit-A'our el-Fouka (Bethoron supérieure). — Kharbata. — Beit-Loukieh. — Khirbet el-Bridje. — Beit-A'nan. — Koubeibeh Est-ce l'Emmaüs de saint Luc? 346

CHAPITRE XVI. Biddou ou Beit-Dou. — Beit-Sourik. — Neby-Samouïl, jadis Ramathaïm-Sophim 362

Pages.
CHAPITRE XVII. El-Djib (Gabaon)..... 385

CHAPITRE XVIII. Djedireh. — Rafat. — Kalandieh. — Bir-Nebala. — Beit-Hanina (A'naniah). — Cha'fath (Mitspah). — Hauteurs du Scopus. — Retour à Jérusalem..... 392

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux Cartes. Un volume in-8°. Chez A. Durand, libraire, rue Cujas.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

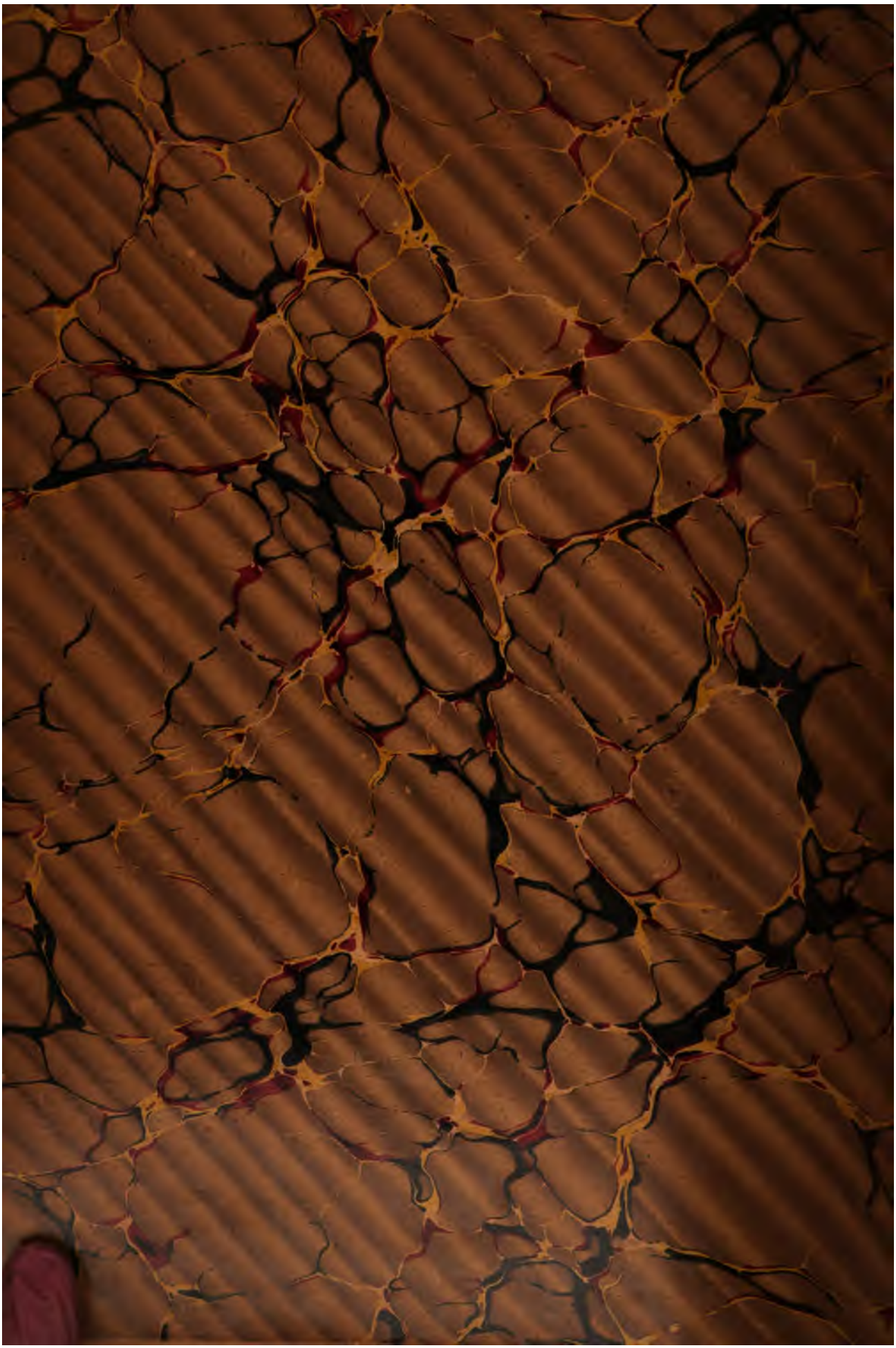
De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, ouvrage accompagné d'une grande Carte de la Régence. Deux volumes grand in-8°. Chez H. Plon, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

PARIS,

CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

30, RUE DES BOULANGERS, ET 27, RUE DE BELLECHASSE.



3 2044 069 562 981

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Andover-Harvard Theological Library
Cambridge, MA 02138 617-495-5788

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.